

LES VILLES

DE LA

PAMPHYLIE

ET DE LA

PISIDIE

VOLUME PREMIER

LES VILLES

DE LA

PAMPHYLIE

ET DE LA

PISIDIE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE

G. NIEMANN ET E. PETERSEN

PAR

LE COMTE CHARLES LANCKOROŃSKI

VOLUME PREMIER

LA PAMPHYLIE

AVEC 2 CARTES ET 2 PLANS EN COULEUR, 31 HÉLIOGRAVURES ET 114 ILLUSTRATIONS DE TEXTE

PARIS, 1890

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT

56, RUE JACOB, 56

A LA MÉMOIRE

DU BARON ALEXANDRE WARSBERG

AMI INOUBLIABLE ET ADMIRATEUR PASSIONNÉ DE L'ANTIQUITÉ

CE LIVRE EST DÉDIÉ

EN TÉMOIGNAGE DE PIEUX SOUVENIR.



Adalia : Aspect de la mer.

Introduction.

I.



'ouvrage que nous offrons ici au public est le résultat de plusieurs voyages scientifiques en Pamphylie et en Pisidie. Encouragé par le succès de l'excursion en Lycie qui fut entreprise en 1882 sous la conduite de Benndorf et à l'organisation de laquelle j'avais contribué, je fis durant l'automne de la même année mon premier voyage dans le sud-ouest de l'Asie-Mineure. Quelques savants et quelques artistes, au nombre desquels se trouvaient le docteur en médecine de Luschan et le peintre Bara, m'accompagnaient; les quelques semaines que je passai avec eux dans l'île de Rhodes, voisine de cette partie de l'Asie, furent consacrées à diverses courses de côté et d'autre et à des travaux scientifiques d'importance secondaire. A la fin d'octobre nous nous embarquions à bord d'un des vapeurs anglais qui font le commerce avec les côtes méridionales d'Asie-Mineure, pour aborder à Adalia. La beauté de la traversée, le premier aspect de la ville dépassèrent mon attente, et la prolongation de mon séjour à Adalia ne fit que confirmer cette impression. Grâce à une série d'excursions aux ruines éloignées seulement de quelques lieues dans la plaine de Pamphylie, je reconnus avec étonnement le nombre et l'importance des monuments

anciens, construits pour la plupart sous la domination des Empereurs romains du premièr au troisième siècle de notre ère, qui s'y présentent aux regards dans un rayon de quelques milles, et dont la description était encore à faire ou à refaire. Mais j'avais été presque plus sensible encore à la magnificence du paysage, que ne surpasse aucune des contrées à moi connues et qu'égale tout au plus la seule campagne de Rome. Tous ces motifs me déterminèrent à étudier d'une façon plus approfondie les monuments qui s'y rencontrent. Je sollicitai sur-le-champ du gouverneur d'Adalie l'autorisation d'arpenter et de lever des plans, et nous allâmes à Pergé, tout près de là, pour dresser la carte de cette ville. Pendant une partie de l'hiver 1882—1883 que je passai à Constantinople, j'y travaillai, par l'intermédiaire de notre ambassade, à entrer en relations avec les autorités turques de la capitale, dans l'intérêt de nos entreprises futures. Dès le printemps suivant, au retour d'un voyage dans la Syrie septentrionale et le long des côtes méridionales d'Asie-Mineure, je revins à cheval dans la plaine pamphylienne et m'arrêtai quelques jours à Adalie. A la suite de ce nouveau séjour, je conçus le projet de rentrer dans mon pays pour en revenir le plus tôt possible à la tête d'une expédition scientifique qui devait avoir pour but la confection de la carte et la description des ruines classiques situées en Pamphylie et dans les monts environnants de Pisidie. Ce plan fut exécuté : l'année suivante, en septembre 1884, je retournais en Pamphylie, cette fois avec mes collaborateurs d'aujourd'hui, MM. Petersen et Niemann. Le docteur de Luschan se joignit à nous cette fois encore en qualité de médecin; l'expédition comprenait en outre mes amis de Hartel, conseiller aulique, professeur à l'université de Vienne; de Sokolowski, professeur à l'université de Cracovie; le peintre de Malczewski; un lieutenant en premier du génie pour dessiner les cartes; M. Maurice Hartel, architecte, élève de l'académie de Vienne, et un photographe. Moi-même je me rendis par la Bulgarie à Constantinople; de là, grâce à la bienveillante intervention de l'ambassade impériale et royale, furent envoyés au Wali de Konieh qui est préposé au gouverneur d'Adalie, et à ce gouverneur lui-même les ordres, de nous prêter dans nos travaux toute l'assistance possible; nous renoncions expressément à nous approprier et à emporter aucun objet antique. Quinze jours à peine après mon départ de Vienne, j'arrivais à Sillyon, une des ruines les plus importantes de Pamphylie, et j'y trouvais mes compagnons déjà courageusement occupés à leurs travaux. Sans parler de Sillyon, on explora dans cette même année, du mois de septembre au commencement de novembre, les principaux monuments d'Aspendos et d'Adalia, ainsi qu'une partie des ruines de Sagalassos en Pisidie; à Termessos, Sidé, Pergé, Selgé, Pednelissos, nous fîmes seulement des excursions à deux ou à plusieurs, pendant que le quartier général était installé dans un des lieux cités plus haut.

Au commencement de novembre, les professeurs Hartel, Petersen et Niemann effectuèrent leur retour de Sagalassos par Bouldour et la vallée du Méandre, et s'embarquèrent à Smyrne pour Trieste, tandis qu'avec Sokolowski, Malczewski et Luschan j'entreprenais un voyage à Konieh, au cœur de l'Asie-Mineure. Là je m'assurai de protection du Wali Saïd Pacha, homme éclairé et très favorable à nos desseins, contre les tracasseries incessantes de ses subordonnés, qui, au milieu de nos arpentages et de nos excursions et en dépit des instructions venues de Constantinople, nous soupçonnaient ou

prétendaient nous soupçonner d'être des espions ennemis. Dans les derniers jours de novembre nous étions de retour à Adalie, où ceux de nos compagnons qui restaient encore avaient pendant ce temps continué leur travail; et, bientôt après, par Rhodes, nous reprenions le chemin de l'Europe. A la fin de juillet 1885 eut lieu le départ pour la Pamphylie d'une nouvelle expédition que j'avais organisée. Elle était dirigée par MM. Niemann et Petersen, dont le premier s'était adjoint, outre Maurice Hartel déjà éprouvé, un autre architecte encore plus jeune, M. Rausch de Cracovie. Le docteur Heyder remplaçait le docteur de Luschan appelé sur ces entrefaites au Museum ethnographique de Berlin, et l'on employa cette fois comme dessinateur de cartes et de plans le lieutenant en premier Hausner.

L'expédition inaugura ses travaux par un séjour prolongé au milieu des ruines de Termessos, située bien au-dessus du niveau de la mer sur les frontières de Pisidie, de Pamphylie et de Lycie. Plus loin on explora Krétopolis et Cremna; les travaux commencés dès l'année précédente à Sagalassos furent poursuivis, et ceux d'Aspendos, terminés. A Pergé et à Sidé le plus important fut fait aussi, et cela, malgré quelques maladies, et en particulier malgré plusieurs accès de fièvre persistante dont le professeur Niemann fut atteint; si bien qu'en novembre, à l'époque de leur retour, ces Messieurs avaient achevé une grande partie de leur travail. Une expédition ultérieure, qui, pour de nombreux motifs, eût été fort désirable, ne put avoir lieu : entre autres obstacles, mes principaux compagnons étaient occupés ailleurs; nous croyons néanmoins que notre ouvrage, assurément imparfait comme toute œuvre humaine, et qui n'a pas épuisé, tant s'en faut, les trésors artistiques et archéologiques de ce pays, peut offrir un certain nombre de renseignements scientifiques curieux et intéressants. Tous les monuments et les paysages représentés dans ce livre ont été obtenus par reproduction mécanique de dessins à l'encre de Chine et à la plume, et certainement le plus grand nombre d'entre eux ainsi que les illustrations du texte sont des gravures sur zinc de Angerer et Gœschl à Vienne. Les planches indépendantes du texte sont des héliogravures de l'Institut impérial et royal de géographie militaire, dont une faible partie a été fabriquée dans les ateliers de la maison J. Blechinger à Vienne. Les originaux des planches et des figures dans le texte ont été dessinés, à peu d'exceptions près, par G. Niemann, les uns immédiatement d'après nature, les autres d'après les plans levés par lui avec Maurice Hartel et Rausch, et aussi d'après une riche collection d'environ 1000 photographies prises à cette fin. Pour les proportions des dessins d'architecture, il convient de remarquer que, dans la mesure où le permettaient les diverses dimensions d'un même monument, on s'est efforcé de faire concorder les échelles.

C'est le lieutenant en premier Hausner, de l'Institut impérial et royal de géographie militaire, qui a levé les plans des ruines, et c'est l'Institut impérial et royal de géographie militaire qui les a édités; de là viennent aussi les deux cartes dont l'original a été esquissé par Henri Kiepert. Dans le croquis de la carte détaillée des territoires pamphylien et pisidien, la partie la plus importante se compose de toutes les dates relevées par nous ou par d'autres voyageurs.

Quant à la rédaction des deux volumes, mes collaborateurs se sont ainsi partagé l'ouvrage : Petersen s'est chargé, sans parler du travail relatif à la collection épigraphique, de

la partie historique et topographique (I, pages 1—21, 34—55, 69—80, 90—101; 131—152), Niemann, de la description des monuments (I, pages 22—34, 55—68, 81—89, 102—130, 153—158).

Je remercie tout particulièrement ici mon ami le conseiller aulique de Hartel, dont l'expérience, les conseils et l'énergique intervention ont rendu possible la publication du premier volume en 1890.

En même temps que l'édition française, paraîtront des éditions en allemand et en polonais. M. Georges Perrot, le célèbre auteur de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité,* a bien voulu me recommander pour la traduction française M. Colardeau, un de ses élèves, et, malgré la foule des occupations qui l'absorbent, se charger lui-même de la surveiller : je lui en témoigne ici ma très vive gratitude, ainsi qu'à mon compagnon de voyage de Sokolowski, pour le dévouement avec lequel il s'est occupé de la traduction en polonais préparée par plusieurs de ses élèves.

II.

Entre deux quelconques des trois parties du monde qui entourent la Méditerranée, nous trouvons toujours une péninsule qui, en conduisant de l'une à l'autre, figure, malgré le détroit qui la sépare du continent voisin, comme un pont jeté entre elles.

Ce n'est pas sans fondement que plusieurs géographes de l'antiquité rattachaient l'Arabie à l'Afrique, puisque l'histoire et la géographie s'accordent à nous montrer les deux rivages de la mer Rouge, autrefois tout comme aujourd'hui, en étroites relations. Quiconque a franchi les Pyrénées est plus d'une fois tenté de se demander s'il ne faut pas y voir plutôt que dans le détroit de Gibraltar la limite de l'Europe et de l'Afrique, et de même on peut considérer avec une égale justesse l'Asie-Mineure comme le prolongement de l'Asie ou la continuation de l'Europe.

A l'ouest de ce plateau d'Arménie où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source, se développe, comme le noyau de la presqu'île, un vaste plateau, désert et sans arbres, avec une dépression au centre et des lacs salés sans issue vers le dehors : preuve certaine qu'à l'origine les eaux de la mer le recouvraient. Ce plateau, analogue aux plaines élevées de l'Asie centrale, auxquelles il ressemble par la rigueur de son climat, tandis que les côtes jouissent du climat et des productions des autres pays méditerranéens, s'abaisse doucement à l'ouest; les fleuves tributaires de la mer Egée sont navigables assez loin dans l'intérieur des terres; des routes suivies de toute antiquité par le commerce conduisent facilement du Bosphore et des plages enchanteresses de l'Ionie aux plaines élevées de la Lycaonie, et, plus loin encore, par la région de l'Euphrate, jusqu'en Perse et au golfe Persique. Au nord et au sud, au contraire, s'élève, parallèlement à la mer, une puissante barrière de montagnes difficiles à franchir, qui séparent les côtes de l'intérieur des terres; et les cours d'eaux, tributaires de la mer Noire et de la Méditerranée, sans excepter l'Halys, le plus grand d'entre eux, ne peuvent être remontés au-delà d'une bien faible distance de leur embouchure.

Ce pays était donc prédestiné par la nature même à servir de passage entre la péninsule balkanique et l'intérieur de l'Asie; ce qui y contribuait puissamment encore, c'était la configuration de sa côte occidentale, si particulièrement commode pour le commerce et la navigation, au rebours des côtes nord et sud. On ne trouve pas, sur toute notre planète, de continent et de mer où la terre et l'eau se pénètrent l'une l'autre, comme dans le système formé par la mer Egée avec la partie orientale de la Grèce et la partie occidentale de l'Asie-Mineure entre les Dardanelles et le cap de Cnide. Nous trouvons tout à fait illogique la restriction du nom de Grèce à la partie méridionale de la péninsule balkanique. Il serait plus exact de comprendre sous cette dénomination l'ensemble des presqu'îles, des îles, des détroits, des plaines et des montagnes qui s'étendent depuis la mer de Marmara jusqu'à la Crète et enveloppent aussi bien la Grèce européenne que la côte occidentale d'Asie-Mineure, berceau d'Homère et de la plus ancienne civilisation grecque. En revanche les côtes nord et sud de l'Asie-Mineure sont en dehors du véritable monde grec, et, pour ce qui concerne la nature des côtes et les ports praticables, elles ne sauraient, tant s'en faut, être rattachées au rivage occidental. Les routes suivies de toute antiquité par les armées entre la mer occidentale et l'Euphrate ont servi infiniment plus souvent de passage aux invasions des peuples et des idées civilisatrices que celles de la péninsule pyrénéenne et de l'Arabie. De l'est, après les Assyriens et les Perses, vint le christianisme, puis les Arabes et les Turcs; de l'ouest, la civilisation grecque, les armées des Gaulois et d'Alexandre, celles des Romains et des Croisés; et, par les fils télégraphiques et les chemins de fer, notre civilisation moderne se fait jour lentement à travers la fange croupissante de la décadence ottomane. Toujours exposée la première aux coups et aux contre-coups d'invasions hostiles les unes aux autres, cette contrée n'a pu parvenir, comme la Perse ou la Mésopotamie, à une unité relative de civilisation; et, pour aucun pays du monde ancien, la «pax romana» des empereurs, avec ses heureux effets, ne correspond à une période aussi calme, aussi florissante et d'une félicité aussi inouïe, bientôt suivie de siècles de ténèbres, d'horreurs et de dévastations.

Mais, par une conséquence naturelle de la disposition des côtes et des terres, l'ouest et le centre de la péninsule ont été infiniment plus entraînés dans le tourbillon des événements généraux que le littoral du nord et du sud.

Examinons maintenant de plus près la côte méridionale de la grande péninsule, et promenons nos regards sur la carte en commençant du côté de l'archipel grec : nous rencontrons d'abord l'île de Rhodes placée à l'est, comme la Crète au sud, à la façon d'une borne devant ce monde insulaire et en même temps devant le pays grec proprement dit. Non loin de Rhodes, à l'est, se projette dans la mer la presqu'île de Lycie; puis la côte remonte brusquement vers le nord pour former ensuite une autre saillie et une seconde échancrure avant d'arriver aux frontières montagneuses de la Syrie. Les deux parties en saillie sont la Lycie et la Cilicie Trachée, pays couverts de montagnes formées par des ramifications du Taurus qui s'étendent jusqu'à la mer; dans les parties où la mer dessine une profonde échancrure, les montagnes se retirent plus loin encore vers le nord pour faire place à deux plaines de médiocre étendue: ce sont la Pamphylie et la partie plane de la Cilicie. La diversité des altitudes a eu pour conséquence naturelle une diversité analogue dans les rôles historiques joués ultérieurement

par ces pays; et il est facile de comprendre que les pays de montagnes devaient nécessairement être en retard sur les pays de plaines.

Néanmoins, tandis que la plaine de Cilicie soumise, comme avant-poste de la Syrie, aux mêmes vicissitudes, a son importance dans l'histoire générale, la plaine de Pamphylie, enclavée entre la Lycie et la Cilicie Trachée, demeurait presque exclusivement réduite aux relations qu'elle entretenait avec le nord, à travers les défilés et les cols de la Pisidie. Elle a beaucoup moins subi l'influence des grands événements, et se montre en tous temps avec une physionomie plus provinciale. Mais l'expansion colonisatrice des Phéniciens et des Grecs et l'heureuse époque de la domination impériale ont fait germer les plus belles fleurs d'un sol généreusement doté par la nature : le pays, sur le littoral et au loin dans l'intérieur des terres, était dans une situation fort prospère, au point de vue du nombre de ses habitants, de son commerce et de sa civilisation, dont les riches monuments font encore aujourd'hui l'admiration du voyageur.

Si en remontant le cours des rivières nous faisons l'ascension des chemins de montagne qui conduisent vers le nord, nous nous trouvons, une fois sortis de la plaine, dans les hautes terres de l'ancienne Pisidie, dont les limites du côté du plateau n'ont jamais été bien fixées, si bien que les Romains en ont incorporé des parties à leur province de Pamphylie. Par ces défilés, on arrive en trois ou quatre jours de marche de la mer à trois grands lacs disposés dans les montagnes en un vaste demi-cercle parallèle au golfe d'Adalia. Ce sont les lacs salés de Bouldour au nord-ouest; de Beisher au nord-est, et, entre les deux, le grand lac d'eau douce d'Ejerdir. Ils doivent au charme infini de leurs rives de ne le céder qu'à bien peu d'autres lacs du continent, et c'est à ceux de Trasimène, de Bolsena ou de Genezareth que je les comparerais tout d'abord. Sur la crête des monts qui entourent et dominent la plaine ou au milieu même des montagnes, nous rencontrons, dans le sud de ces trois lacs, les vestiges de villes bâties sur le roc, célèbres dans l'antiquité; et quiconque se propose de décrire les ruines situées en plaine se sent de lui-même entraîné à ne pas s'arrêter au pied des montagnes, mais à décrire aussi les antiques monuments de la Pisidie méridionale, dont quelques-uns doivent à leur situation topographique de présenter, à côté d'analogies nombreuses avec les ruines de la plaine, des différences caractéristiques.

Nous avons décrit, avec les hauteurs qui l'enserrent, la plaine où se trouvent les ruines étudiées dans notre ouvrage; avant de nous consacrer à l'examen plus attentif des matières qui nous occuperont spécialement, jetons un regard sur les régions environnantes. Nous rencontrons tout d'abord, à peu de distance au nord du lac de Bouldour, la source du Méandre, le plus grand cours d'eau de l'Asie-Mineure occidentale; par la vallée du Méandre passe une route fort ancienne, qui, lorsqu'elle a été ouverte, a pu offrir au commerce des facilités relatives, mais dont il est préférable aujourd'hui de ne pas mettre à l'épreuve la commodité; en quatre jours elle conduit à Aïdin, l'ancienne Tralles, et, plus loin, à Milet, à Ephèse et à Smyrne. Les cours d'eau relient ce que les montagnes séparent, et, grâce au Méandre, quiconque observe, même à Bouldour, la prospérité, le commerce, l'architecture et les costumes en usage, peut se croire déjà sur la côte occidentale d'Asie-Mineure. A une demi-journée de marche à l'est de Bouldour, se trouvent les beaux monuments d'Isbarta,

l'ancienne Baris, remplie comme Bouldour de constructions turques. De là quelques heures suffisent pour gagner le lac d'Ejerdir; quand on a comme moi, par un beau jour d'automne, découvert du haut d'une colline le spectacle de cette immense nappe d'eau aux reflets de turquoise, avec les montagnes aux pentes douces, mais tristes et nues qui les encadrent, les deux charmantes îles qui font penser aux îles Borromées, le gracieux minaret qui s'élève dans l'une d'elles, et, au premier plan, les cèdres magnifiques, les platanes et les peupliers qui dérobent encore aux yeux la ville d'Ejerdir, il est impossible d'oublier jamais un pareil spectacle.

Deux voies conduisent du lac d'Ejerdir à Konieh et au plateau central d'Asie-Mineure: l'une au sud, courte, mais incommode, par le lac de Beisher; l'autre au nord, plus longue, mais plus aisée. On y rencontre d'abord Jalovatch, l'ancienne Antioche de Pisidie, où l'on admire les ruines d'un ancien aqueduc et de la basilique fameuse où prêcha Saint Paul; puis, par-delà le haut col du Paropamisos ou Sultan Dagh, Akcher avec ses nombreuses sépultures de saints mahométans et ses belles mosquées; enfin des khans d'une remarquable architecture, après un nouveau défilé qui précède le haut plateau de Lycaonie. Le caractère de ce plateau central de l'Asie-Mineure est strictement asiatique : la côte occidentale tout entière, les côtes nord et sud, au moins en partie, appartiennent à l'Europe; mais ici nous sommes en pays étranger, et Konieh, cette ville qui depuis si longtemps est profondément turque, est pour Smyrne et Constantinople à peu près ce que Moscou est pour Saint-Pétersbourg. Il existe, entre ces vastes plateaux privés de végétation et entourés de montagnes et la vallée de Pamphylie voisine de la mer, une différence très prononcée, qui se fit vivement sentir à mon départ de Konieh vers la fin de novembre 1884 : à Konieh nous avions peine à nous préserver du froid, tandis qu'à Adalia, peu de jours après, au sein de la végétation luxuriante de la Méditerranée, nous eûmes fort à souffrir des ardeurs du soleil d'automne.

De tous temps la Pisidie et la Pamphylie entretinrent avec ces pays du nord-ouest et du nord-est d'assez nombreuses relations, et d'ailleurs autrefois, comme aujourd'hui encore, elles en dépendaient au point de vue politique; on observe sans peine dans la population actuelle aussi bien que dans les monuments de l'antiquité et du moyen-âge, la transition graduelle des caractères d'un de ces pays à ceux des autres. Au contraire, avec les côtes montagneuses de l'est et de l'ouest, les relations de la plaine de Pamphylie ne pouvaient prendre un aussi grand développement, et les destinées de la Pamphylie n'ont exercé sur celles de ces pays aucune influence bien sérieuse, pas plus d'ailleurs qu'elles n'en ont subi de leur part.

Du côté de l'ouest, il est assez facile de pénétrer dans la presqu'île de Lycie, dans ses rochers déserts et les vallées de ses rivières qui serpentent, dans les défilés de la montagne, au milieu des platanes et des pins parasols, comme autant de rubans verts posés sur le sol; on y retrouve les ruines de son antique civilisation, et en particulier les nécropoles, souvent fastueusement décorées d'ouvrages artistiques, d'autres fois plus simples, mais toujours taillées dans le roc comme un asile éternel à l'imitation des périssables constructions en bois où demeurent les vivants; elles sont la plupart du temps couvertes d'inscriptions en vieux caractères difficiles à déchiffrer, on y lit de longues malédictions destinées à effrayer les malfaiteurs qui songeraient à violer ces demeures silencieuses de la mort; mais ces menaces ont été impuissantes contre l'avidité des chercheurs de trésors et la curiosité scientifique du voyageur moderne.

On voit enfin dans cette contrée des habitants un peu farouches, mais honnêtes, qui cultivent péniblement leurs maigres terres ou font paître des troupeaux; au milieu des invasions étrangères et des religions diverses qui se succédaient au cours des siècles, ils ont conservé, dans leur isolement, la physionomie des populations primitives.

La Lycie, ce Tyrol de l'Asie-Mineure, se projette comme une île de montagnes entre le pays qui nous occupe et la mer Egée; telle est à peu près aussi la disposition de la Cilicie Trachée, à l'est. Le voyageur qui part de l'extrémité orientale de la plaine de Pamphylie, peut, en suivant le long de la côte une route peu fréquentée, couverte de vieilles ruines, arriver en deux jours au long promontoire de Coracesium, et contempler les constructions de la ville d'Alâya, si remarquablement bâtie au sommet de rochers à pic, et supérieure, s'il est possible, à Adalia même par le charme fantastique de son aspect. Six journées d'un voyage pénible séparent Alâya de Mersina; on rencontre en chemin le cap Anamour, dans un site incomparable au point le plus méridional de l'Asie-Mineure; et, durant des journées entières, on peut apercevoir l'île de Chypre. Les nombreux petits ports naturels de la côte et les magnifiques forêts qui, maintenant encore, couvrent les montagnes jusque sur les rivages les plus escarpés, nous donnent une juste idée de cet Eldorado des anciens pirates qui capturèrent César et dont Pompée eut tant de peine à triompher. Malgré les quelques ports de médiocre importance qu'on y trouve aujourd'hui et les villes plus considérables construites à l'intérieur sur le Kalykadnos, ce pays a bien été de tout temps un des plus sauvages et des moins cultivés de l'Asie antérieure.

Il entretient des relations, comme la Pamphylie, principalement avec le plateau de Lycaonie au nord par les cols des montagnes, et au sud, par un étroit bras de mer, avec l'île de Chypre. A peine d'ailleurs a-t-on passé le Mélas, aux frontières orientales de Pamphylie, qu'on se croirait dans un autre monde, et que l'on reconnaît au type et au costume des habitants le voisinage de la Syrie et de l'Orient spécialement décrit dans les Livres saints.

III.

Quand par un ciel serein on s'embarque à Rhodes sur un de ces petits vapeurs grecs ou anglais, de faible tonnage, les seuls qui soient à la disposition du voyageur dans ces pays, et qu'on s'approche de la côte de Pamphylie, on voit à droite la pleine mer et, à gauche, la péninsule de Lycie, avec le système continu de ses paysages et de ses montagnes. De puissants et gigantesques massifs dressent leurs sommets neigeux dans les transparences de l'éther, et des côtes rocheuses, taillées à pic, alternent avec d'étroites plaines situées à l'embouchure des cours d'eau; des îles de rochers aux formes bizarres émergent à la surface des flots: tantôt notre embarcation traverse à grand' peine le détroit qui les sépare du continent, tantôt le passage s'élargit et ne présente au voyageur que le tableau fugitif de baies aux fantastiques découpures. On n'aperçoit guère sur le rivage que de misérables colonies

de pêcheurs et de mariniers, et plus loin, sur les pentes, dans les prairies au milieu des rochers, des constructions en bois qui font penser aux chaumières habitées par les pauvres de nos pays.

Après avoir constamment suivi la direction du levant, nous obliquons à partir du cap Chelidonia et des deux îles qui en sont comme le prolongement; la plus grande, accroupie comme un sphinx dans l'élément liquide, rend au voyageur qui veut s'orienter tout à la ronde les mêmes services que l'île de Capri dans les eaux napolitaines. Nous marchons droit au nord en doublant le promontoire de la Chimère avec son «immortel feu souterrain» qui, depuis des milliers d'années, guide le pilote pendant la nuit; ce feu, l'objet de tant de légendes, est en ce moment devant nous, submergé et à peine visible. Nous trouvons ensuite un pays mieux connu et d'un caractère tout différent : comme à Helgoland, la côte est formée de rochers calcaires d'un brun rougeâtre, qui s'élèvent à pic à trente mètres environ au-dessus du niveau de la mer; des rivières et des ruisseaux s'y précipitent en cascades, et au dessus de cette muraille naturelle, s'élève autour d'une baie un autre mur fait de main d'homme, qui entoure et traverse une ville spacieuse, d'où émergent des palmiers et des minarets. Au loin, vers le sud-est, les formes déchiquetées et pourtant majestueuses du Taurus encadrent ce merveilleux tableau et laissent deviner la plaine située entre ces hauteurs, la mer, et le prolongement septentrional des montagnes de Solyme.

Voici devant nous Adalia, capitale de la Pamphylie, le seul port important de cette longue côte méridionale d'Asie-Mineure, si l'on excepte la ville déjà demi-syrienne de Mersina. Nous débarquons au milieu du tumulte ordinaire dans ces pays, des cris et des jurons des bateliers et des portefaix blancs, bruns et noirs; nous montons du port à la ville haute par des rues incommodes et mal pavées, et là nous voyons se dérouler sous nos yeux une série de tableaux bigarrés et disparates. D'interminables files de chameaux pesamment chargés de sacs et de caisses et liés deux à deux par des cordes obstruent la route à chaque pas, sans que pourtant nous ayons à déplorer ce retard; car, à droite, à gauche, devant et derrière, il y a beaucoup de choses à examiner, beaucoup de nouveautés bizarres et inattendues, et qui font néanmoins l'effet de vieilles connaissances : curieux exemple, jusque dans ce monde étranger, de la connexion dans le temps et dans l'espace de toutes les choses de la terre. Nous voyons d'un côté une confortable maison toute en bois, avec une cour entourée d'une balustrade étrange, et, du côté de la rue, d'artistiques châssis de bois qui défendent les fenêtres contre les rayons du soleil et les regards indiscrets. Sous les portes des maisons, ou cheminant deux à deux dans les rues, paraissent des Grecques aux costumes voyants, fort parées, les cheveux et les sourcils teints avec du «rouge» qui est aujourd'hui dans le pays la couleur à la mode, comme à Rome il y a dix-huit siècles ou dans la Venise de la Renaissance. Un sarcophage grec, orné de bas-reliefs que l'humidité et les mutilations ont rendus presque méconnaissables, sert de bassin, et sur le fronton d'une école turque sont encastrées des colonnes romaines provenant sans doute d'un temple ou d'un arc de triomphe. Ailleurs une inscription sur marbre en caractères arabes d'un merveilleux travail, et plus loin, un petit lion sculpté en relief dans la pierre, d'un art analogue à celui des Perses et des Assyriens, nous rappellent le souvenir de la domination passée des Seldjoucides, tandis qu'au-dessus d'une autre porte voici un autre lion sur un écusson, qui représente les armoiries de quelque croisé. Ici c'est une église

byzantine aujourd'hui convertie en mosquée, avec des encadrements de fenêtres très finement découpés, là, une porte arabe dont l'ornementation peut rivaliser avec celle des portes du Caire, une tour romaine arrondie comme sur le mausolée de Cécilia Métella, des minarets sveltes comme à Konieh. Un monument plus important encore, c'est une majestueuse porte romaine du temps d'Hadrien, dont la découverte est extrêmement récente.

Presque toutes les rues un peu larges sont égayées par des ruisseaux qui gazouillent dans des rigoles généralement en pierre; mais rien n'est plus caractéristique d'Adalia que ses murailles, de construction moitié antique, moitié plus récente, munies de cinquante en cinquante pas, de tours quadrangulaires, murailles qui séparent non seulement la ville des faubourgs, mais, au cœur même de la ville, les divers quartiers qu'habitent les Turcs, les Juifs et les Grecs. Ajoutons qu'il est à peu près impossible de compter les perspectives qui viennent soudain frapper les regards : ce sont les montagnes de Lycie au-delà de la mer, celles de Pisidie à l'extrémité de la plaine, l'animation du port, la verdure luxuriante des jardins d'alentour.

D'après une évaluation approximative, Adalia doit compter aujourd'hui de 25.000 à 26.000 habitants, répartis dans 4500 maisons environ; il y a 7000 Grecs, 50 Arméniens, 250 Juifs; le reste est composé de Mahométans, Turcs pour la plupart, mais aussi Arabes ou issus d'autres races. On compte 10 mosquées, 8 églises grecques, une église arménienne, 1414 boutiques, 13 Kâns ou auberges, 13 bains turcs. Chaque mosquée est en même temps une école primaire, et l'ensemble de ces écoles contient à peu près 1500 enfants; il existe de plus une école primaire spéciale ou «Rousdie» de 120 élèves, et 6 écoles supérieures ou «Softas» d'environ 300 élèves. Les Grecs ont une école supérieure et deux écoles primaires de garçons, une école de filles et une école maternelle; le nombre total des élèves est à peu près de 450 garçons et de 300 filles. En 1885, le service des hôpitaux était beaucoup plus mal organisé : sans doute, il y avait un hôpital turc et un hôpital grec, mais le premier était réservé à la garnison, et le second, dû à la générosité d'un particulier, ne pouvait être utilisé, faute de ressources pour couvrir les frais indispensables à son entretien.

Le bazar et le Konak, palais du gouverneur, sont en dehors des murs de la ville. Le bazar ne présente aucun caractère particulier, capable de le distinguer des établissements du même genre qui se rencontrent dans les autres villes turques de médiocre importance. La seule chose surprenante, c'est l'abondance des pelleteries dans un pays aussi chaud, et la beauté des fruits venus des jardins du voisinage. Le Konak est une grande construction en bois, qui menace ruine comme presque tous les édifices publics dans les provinces turques. Pendant mon séjour à Adalie, le Moutessarif ou sous-gouverneur n'y venait que pour le soin de ses affaires : il habitait au couchant de la ville une maison particulière, en vue des montagnes de Solyma. Dans ce quartier s'élèvent des maisons isolées, bâties en un travertin de couleur brune, qui se prête à toutes les finesses de la taille. Au nord et à l'est des remparts, nous trouvons au contraire des jardins et des faubourgs tels qu'il s'en rencontre dans toutes les villes de l'Orient; ils semblent presque s'étendre à l'infini. D'innombrables ruisseaux font tourner une foule de moulins et donnent en quelque sorte à la ville l'aspect d'une oasis, où, vers la fin de l'automne, après la chaleur dévorante de l'été, tout prospère encore au milieu

d'une fraîche verdure. Grâce à la disposition de la plaine abritée au nord, le palmier-dattier lui-même y réussit; oranges, citrons, figues et caroubes y viennent en abondance, et les plantations de cannes à sucre sont fort nombreuses. La flore présente, avec les cistes d'espèces diverses, beaucoup de variétés d'iris, d'orchidées et de lis, et de tous côtés les vignes grimpent aux arbres et s'entrelacent à leurs branches. Au milieu de ces jardins, vers le nord-est, nous trouvons les pittoresques édifices de pierres tumulaires droites ou couchées qui décorent le cimetière turc, ombragé de magnifiques et immenses arbres verts.

Pour embrasser d'un seul regard tout ce que ce coin de notre globe renferme de merveilles, il faut, une fois arrivé à l'est de la ville, changer de direction, traverser les jardins et les moulins, longer enfin la crête de rochers escarpés, jusqu'à ce qu'on rencontre un phare. De là on domine jusqu'au cap Chelidonia le superbe golfe de Pamphylie avec les sommets neigeux de Lycie, et de l'autre côté on aperçoit au nord les formes élégantes des montagnes de Pisidie. Il n'y a guère, dans les terres habitées, de spectacle qui mérite d'entrer en comparaison avec celui-là.

La partie de la côte comprise entre le point où quelques-uns placent l'ancienne Olbia, à l'ouest d'Adalia, et l'embouchure du Mélas aux frontières de Cilicie, mesure environ de 70 à 80 kilomètres de long. Sablonneuse et marécageuse à l'embouchure des cours d'eau, elle est le plus souvent bordée d'une ligne d'écueils rougeâtres qui lui donnent un aspect caractéristique. C'est un beau spectacle, pour le navigateur qui côtoie ce rivage, que la vue des grottes où la mer se précipite et des contours variés des rochers à fleur d'eau; c'en est un plus admirable encore que le mobile panorama de la mer, de la plaine et des montagnes que le promeneur voit, du haut de la grève, se dérouler sous ses yeux. Nous ne trouvons que deux ports naturels sur tout ce littoral, et tous deux presque à ses extrémités : sur celle de l'ouest est Adalia; sur l'autre, vers l'est, à deux jours de là, florissait autrefois, grâce à son commerce d'esclaves, l'opulente Sidé, dont les ruines sont aujourd'hui nommées par les Turcs Eski-Adalia, Vieille-Adalia. Sur une longue péninsule dirigée du nord-est au sud-ouest, on voit s'élever au-dessus d'épais et inextricables buissons, les ruines majestueuses des remparts, du théâtre, la base d'une fontaine. Les restes d'une jetée marquent les limites du port aujourd'hui ensablé, et, sur sa route au milieu de ces broussailles presque impénétrables, le voyageur se heurte sans cesse à des chapiteaux, à des fûts de colonnes admirablement ciselées, débris de quelque portique ou de quelque temple.

Jetons maintenant les yeux sur cette plaine qui est comprise entre la mer, la chaîne de Solyma, et les montagnes de Pisidie. La surface en est d'environ 5700 kilomètres carrés, divisés par le cours du Cestros en deux parties à peu près égales. A l'est nous trouvons deux autres cours d'eau, l'Eurymédon et le Mélas qui peut être considéré comme la limite de la plaine. L'autre moitié, à l'ouest, est arrosée par le Douden, dont le cours n'est visible que par intervalles, et dont l'embouchure, autrefois au couchant d'Adalia, est maintenant un peu à l'est; il tombe dans la mer en formant une cascade : de là son nom ancien de Katarraktès.

Quand on quitte Adalia pour aller vers le nord-est, au-delà des faubourgs et des jardins qui avoisinent les moulins et les boutiques, on arrive, au bout d'une heure environ, au milieu de la plaine. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est qu'elle ressemble, à s'y méprendre, à la

campagne romaine. C'est la même immensité grandiose, le même ciel, peut-être encore plus beau, les mêmes silhouettes majestueuses des montagnes qui se détachent, comme celles de la Sabine, sur un fond d'azur; mais ici tout est plus grand. Nous retrouvons même le Soracte, en face de nous, dans un massif isolé du nord-ouest. Cette plaine est belle par une journée sans nuage, belle aussi quand, du fond des montagnes du nord ou du couchant, vient éclater et fondre sur elle, comme dans les pays de la zone torride, un épouvantable ouragan; mais je ne l'ai jamais vue si belle que par une nuit d'octobre où je la parcourus à cheval, sous les rayons d'une pleine lune : la teinte vert tendre du ciel s'harmonisait avec le reflet violacé des montagnes, et présentait à mes yeux des nuances inconnues jusqu'à ce jour.

La plaine, aussi loin que s'étend la culture, est d'une grande fertilité, et il est bien rare de rencontrer une métairie (Tchiflik) ou un village entouré de champs mieux cultivés. On trouve, répandus sur cette grande plaine, 6000 habitants au plus, tandis qu'à l'ouest, dans les districts montagneux de Pisidie, la population est sept fois plus dense. En été, la plaine devient déserte comme la plaine de Cilicie : tout s'éloigne devant la chaleur torride et les miasmes de la fièvre et se réfugie dans les «Jailas», espèces de villages alpestres perchés sur les montagnes de Pisidie. Le retour, en automne, a l'aspect d'une fête; les chameaux sont couverts de rubans bariolés, les femmes, parées de leurs plus beaux atours, et cela, au milieu d'une musique qui déchire les oreilles.

La route, très fréquentée malgré son pavage de cailloux informes, nous conduit en une heure, toujours au nord-est d'Adalie, de l'extrémité du faubourg aux marécages du Douden, animés par la présence de nombreux volatiles. Nous passons l'eau sur un pont de pierre, et, au bout de deux ou trois heures, après avoir traversé quelques bouquets d'arbres verts, nous nous trouvons en présence des ruines de Pergé. Nous avons là, répandus sur un large espace, les décombres de plusieurs villes, bâties, au cours des siècles, les unes à côté des autres. Au nord, c'est la citadelle, escarpée de tous côtés, au-dessus d'un plateau incliné, de forme presque circulaire, qui servait d'emplacement à la ville la plus ancienne; on y trouve peu de ruines des remparts, mais de nombreuses citernes. Au pied de la citadelle on voit une foule de sarcophages, des murs bien conservés avec des tours magnifiques : c'était l'enceinte de la ville basse, de construction plus récente. Au sud-ouest est le stade et le grand théâtre. Plus loin encore vers Adalia, et déjà à quelque distance une colline est couverte de ruines beaucoup plus récentes. Arrêtons-nous sur l'acropole de Pergé, et promenons nos regards sur les montagnes de Pisidie et sur la plaine : nous voyons à l'est le cours du Cestros, le plus grand fleuve du pays, et, au-delà, une hauteur escarpée, au sommet aplati, comme celle où nous sommes à cette heure, mais de beaucoup plus élevée; on songe, en la voyant, à l'Acropole d'Athènes, ou aux rochers qui servent d'assise aux villes situées, comme Orvieto, dans les montagnes de l'Italie centrale. C'est la citadelle de Sillyon, orientée de l'est à l'ouest à peu près au milieu de cette plaine, tandis qu'au nord le Bozboroun, la plus haute montagne de la chaîne, envoie ses ramifications jusqu'au pied de cette hauteur. L'acropole de Sillyon est un point de repère dans la Pamphylie, et, pour le voyageur, qui ne s'égare que trop facilement dans cette vaste plaine si peu habitée, c'est un moyen de s'orienter et de retrouver sa route. En moins de trois heures on peut traverser le Cestros et arriver à Sillyon. Là on

est en présence d'une disposition tout à fait particulière : dans la partie inférieure est le stade; puis, sur le penchant de la montagne, les diverses constructions dont une partie est antérieure à l'époque d'Alexandre; enfin, tout en haut, comme à Pergé, des citernes et des églises byzantines. La vue qu'on a du haut de l'acropole, surtout au sud-est avec la mer pour horizon, rappelle, plus encore que tout le reste du pays, le spectacle des environs de Rome.

De même que de Perge on aperçoit Sillyon, de même de Syllion on peut apercevoir au sud-est une autre acropole, qui est celle d'Aspendos. La route qui y conduit est, pour la plus grande partie, sablonneuse et encombrée des mêmes broussailles caractéristiques qui rampent sur presque toute cette côte, à l'extrémité orientale de la Pamphylie, jusqu'à Alâya. Nous traversons deux villages, un charmant bosquet de pins, et nous sommes en présence d'une chaussée naturelle qui borne l'horizon.

Enfin, trois heures après notre départ de Sillyon, nous gravissons la chaussée, et la citadelle d'Aspendos se présente à nos regards; au nord, on aperçoit la longue suite d'arcades d'un aqueduc romain, et par derrière, disposées en demi-cercle, les formes fantastiques des derniers rochers de la montagne. Au-delà de la chaussée est un ancien lac, en partie desséché, aux eaux croupissantes, aux miasmes délétères. On est obligé d'en faire le tour au nord, à plus de deux lieues de l'aqueduc, et bientôt on trouve au sud le village de Balkis, au pied de la citadelle. Non loin, à l'est, coule l'Eurymédon sur lequel on a jeté au moyen-âge un pont d'une rare hardiesse, à une demi-lieue en aval d'Aspendos. Dans le voisinage, une pile antique est le seul reste d'un pont romain plus ancien, et, sur la rive gauche du fleuve, un cimetière turc étale ses arbres magnifiques. Tout cela constitue un tableau fort pittoresque, qui, plus que tout autre, révèle le caractère historique de ce pays. Un pont, dans ces régions, est une construction si rare que le fleuve en a tiré son nom turc : Keuprusou ou rivière du pont. De là on peut directement, en six heures, regagner Adalia à l'ouest; on va à Sidé, vers l'est, en quatre heures; à Alâya, sur les frontières de la Cilicie Trachée, en deux jours. En considérant sur la carte les cinq villes de Pamphylie qui nous occupent, on s'aperçoit qu'elles sont à peu près symétriquement disposées entre la mer et les montagnes. Sillyon, Sidé, Adalia figurent un triangle aplati avec Sillyon au sommet, Adalia et Sidé aux deux extrémités de la base, Pergé et Aspendos sur les deux côtés adjacents.

Nulle part on n'a une plus belle vue d'Aspendos que du haut de la colline située sur la rive gauche du fleuve, à trois quarts de lieue en amont du pont. De là on aperçoit la citadelle construite, comme partout ailleurs, sur une éminence au sommet aplati; à côté d'une basilique, les restes de galeries couvertes; à gauche, dans la plaine, et par conséquent au sud, les ruines plus récentes de constructions byzantines; au nord, l'aqueduc coudé à angle droit, et, sur les pentes de la citadelle, la masse gigantesque du fameux théâtre, le plus grand monument de Pamphylie. C'est à l'automne de 1882, que je fis avec mes compagnons mon premier voyage d'Adalia à Aspendos. Au moment de notre arrivée à Balkis, il faisait nuit : on réveilla des habitants, qui, à la lumière de torches, nous firent traverser un long tunnel. Tout à coup, nous nous vîmes au milieu d'un hémicycle en fort bon état, avec des gradins garnis d'arbres et d'arbrisseaux; vis-à-vis, une façade majestueuse présentait des niches avec des encadrements superbes, un fronton orné d'admirables sculptures, que notre éclairage

insuffisant nous fit paraître à peine endommagées. Nous étions dans le théâtre, en face de la scène, la seule scène d'un théâtre antique qui conserve encore une partie de son ancienne splendeur. L'impression fut saisissante, et l'examen détaillé, auquel je me livrai le lendemain et au cours de nouvelles excursions, ne fit que la fortifier. L'extérieur est froid et nu; mais l'intérieur, relativement bien conservé, fait de ce théâtre un des plus importants et des plus précieux monuments qui nous restent encore de l'époque impériale.

IV.

Les principales routes qui conduisent de la plaine aux montagnes de Pisidie, partent d'Adalia dans la direction de l'ouest et du nord-ouest.

Prenons d'abord à l'ouest par Istenas, résidence d'été des Adaliotes. Du haut de la première éminence que nous rencontrons, ville, port, côtes, plaine et montagnes nous apparaissent avec leurs exactes proportions; au-delà, dans le lointain, se détachent les Acropoles de Pergé et de Syllion. A trois lieues d'Adalia, nous trouvons les ruines d'un grand édifice arabe, le kân d'Ewdir, le seul en Pamphylie qui remonte à l'époque des Seldjoucides; il est moins bien conservé que ceux de Pisidie, mais aussi orné de gracieux motifs d'architecture. C'est à la sollicitude hospitalière des souverains musulmans qu'est due, sur les routes les plus fréquentées, l'institution de ces auberges où hommes et chevaux trouvaient dans leurs voyages un abri pour se reposer; et, à notre époque, le voyageur est heureux de rencontrer dans ces pays ces ruines, vestiges d'une période importante de leur histoire, en face des ruines gréco-romaines de théâtres et de basiliques.

Nous apercevons bientôt un vieux rempart isolé, muni de tours, et, non loin de là, un café où nous faisons halte. En poursuivant à l'ouest, on arriverait à Istenas par une belle route de montagnes, très fréquentée vers le printemps et vers l'automne, au départ et au retour des Adaliotes en villégiature.

Nous voici aux frontières de Pamphylie, de Lycie et de Pisidie : impossible désormais d'apercevoir la plaine; nous sommes dans une vallée assez étroite, bordée de hauteurs escarpées, dont les flancs sont recouverts en partie d'une forêt de verdure. Rien ne fait soupçonner qu'au-dessus de nos têtes, il y a deux siècles, s'élevait une riche et florissante cité, assez puissante déjà au temps d'Alexandre le Grand, qui dut se détourner à gauche dans sa marche de la Lycie à la mer, afin de la prendre d'assaut par son seul côté abordable : si la ville n'eût été prise, il ne pouvait en toute sûreté continuer sa marche vers la Pamphylie. C'était Termessos, qu'on nommait la Grande, pour la distinguer de Termessos la Petite, appelée aussi Kretopolis, et située non loin de Cremna, à moitié chemin d'Adalie et de Sagalassos. On gravit la montagne au midi par un chemin assez abrupt, au milieu d'une forêt superbe; à deux lieues du café, on rencontre une première sépulture antique, puis une seconde et une troisième, et l'on arrive sur un plateau. Là s'élève, comme une tour gigantesque, un rocher à pic; à sa base, couverte d'arbustes et de broussailles, sont les décombres d'un théâtre

de médiocre grandeur, de temples gracieux, et d'innombrables sépultures. De ces hauteurs, le regard erre à l'ouest et au sud-ouest sur les paisibles vallées alpestres de la Lycie. Au sud-est le plateau s'abaisse brusquement, découvrant ainsi la mer, la côte et une partie de la plaine. Au sud seulement une route en pente raide mène directement à la mer, et c'est par là que les conquérants macédoniens ont dû pénétrer dans la place.

Presque toutes les villes des montagnes de Pisidie sont ainsi disposées au sommet d'un rocher en apparence inaccessible, comme les repaires des brigands du moyen âge, ou comme les trop fameux nids de ces pillards qui infestaient naguère encore les montagnes entre Rome et Naples. Et les luttes qui mirent aux prises, pendant plusieurs siècles, les villes de ces contrées n'étaient peut-être aussi que des querelles entre bandes de brigands. Mais, sur ces hauteurs impropres à la culture, rien n'est plus surprenant que l'étendue des villes et la supériorité des monuments sur ceux de la plaine. Même en admettant que dans l'antiquité les environs des villes fussent couverts de constructions plus nombreuses, et que les routes d'alors fussent plus commodes, il y a encore quelque chose de merveilleux dans les ruines des immenses colonies, des théâtres capables de contenir trois ou quatre mille spectateurs, des temples magnifiques qu'on retrouve encore au milieu de ces déserts.

Non loin de la grande route stratégique d'Adalie en Phrygie et en Lycaonie par la vallée du Douden au nord-ouest, on rencontre trois villes : Kretopolis ou Termessos la Petite, Cremna et Sagalassos. La plus importante était Sagalassos, située à trois jours d'Adalie, à quelques heures de Bouldour; elle n'est séparée d'Isbarta que par l'Aghlassan Dâgh, massif élevé, difficilement accessible, taillé à pic; les ruines occupent un grand espace plan, enclos de rochers abrupts; au levant, toutefois, on peut apercevoir au loin des montagnes sauvages, que je comparerais surtout à celles qui entourent Aquila et à quelques autres paysages des Abruzzes.

Nous y trouvâmes en bien plus grand nombre que nulle part en Pamphylie des moulures décoratives; les unes encore adhérentes aux édifices ou aux pierres tumulaires, les autres éparses sur le sol. Pas un arbre, à peine quelques broussailles, pour animer cette morne solitude. Seuls, quelques cèdres magnifiques ombragent un sarcophage, et, entre les gradins du théâtre, un noyer a réussi à se faire jour. Beaucoup plus bas, une vallée verdoyante, couverte de peupliers et de cèdres est le point de départ d'une route qui, en deux heures, conduit aux ruines; on y voit les hospitalières maisons de bois d'un village turc, Aghlassan, qui s'est donné, en le modifiant légèrement, le nom de la ville antique. Comme Termessos, Sagalassos a été prise par Alexandre, non sans l'avoir assez longtemps arrêté dans sa marche vers le nord, de Pamphylie en Phrygie.

Les autres routes qui conduisent de la plaine de Pamphylie au centre de l'Asie-Mineure sont moins fréquentées que les précédentes. Les deux principales vont, par les vallées du Cestros et de l'Eurymédon, aux lacs d'Ejerdir et de Beisher. Le voyageur n'y rencontre que le pittoresque équipage de caravanes de Jouroucks, qui lui offrent des tapis de leur fabrication, ou qui transportent çà et là du naphte et d'autres denrées de première nécessité. La beauté du paysage, l'air embaumé des montagnes sont un ample dédommagement aux difficultés de la route; mais nous ne rencontrons que fort peu de ruines antiques dans cette partie

de la Pisidie. Les plus importantes sont celles de l'ancienne Selgé au nord d'Aspendos, située au pied du Bozboroun, la plus haute montagne assurément qu'on aperçoive de la plaine, et qui la domine au-delà de Syllion. On peut aller directement à Syrk (c'est ainsi que Selgé se nomme aujourd'hui) par un sentier malaisé sur le penchant du Bozboroun; c'est la route plus agréable d'Aspendos que, par un beau jour de septembre, je choisis en 1884 avec une partie de mes compagnons.

Partis le matin de Sillyon, nous arrivions vers 2 heures de l'après-midi au pont sur l'Eurymédon, que j'ai mentionné plus haut. Une fois sur la rive gauche du fleuve, notre caravane se dirigea vers le nord, en traversant, non sans peine, les broussailles et les ronces là où le réseau en était moins serré; heureusement, nous apercevions le superbe panorama des ruines d'Aspendos, avec le fleuve au premier plan. A partir de l'aqueduc le chemin devint plus commode, mais la pente s'accentuait. L'air était plus sain; c'était comme si nous avions passé de la campagne romaine dans la plaine d'Olympie. La fraîcheur et la puissance de la végétation charmaient les regards, et, comme un torrent des Alpes Styriennes, le glauque Eurymédon scintillait çà et là entre les sapins sur les pentes du massif. Au coucher du soleil, nous nous trouvions tous les quatre dans une plaine assez grande, couverte d'une abondante verdure, bornée d'une part au sud par les rochers qui semblent défendre Aspendos et qui de ce côté surtout ressemblent à de gigantesques créneaux, d'autre part à l'ouest, par les pentes escarpées et crevassées du Bozboroun. Nous dressâmes nos tentes près d'un misérable village appelé Sachrin; et le lendemain matin, sous la conduite du «maire» de Sachrin, qui nous précédait sur un âne, nous poursuivîmes notre route le long de la rive gauche du fleuve, dont nous étions souvent séparés par des rochers ou des éminences couvertes de pins. Vers midi la route se rapprocha du fleuve pour en suivre quelque temps le cours, et s'en écarter bientôt assez loin à gauche, au milieu de nouvelles collines sablonneuses plantées de pins. Enfin nous atteignîmes un cimetière turc, ombragé de grands conifères au feuillage sombre, et, sur la rive droite de l'Eurymédon, les ruines d'un castel du moyen-âge, tandis qu'au loin dans la même direction se dressait une muraille de rochers semblables aux remparts d'une forteresse : c'était, nous dirent les habitants, l'emplacement de Syrk. En nous rapprochant du fleuve, à cet endroit courbé en forme d'U, nous arrivâmes bientôt sur le penchant de la montagne, et un pont, de construction évidemment romaine, nous apparut à une assez grande hauteur. Nous y montâmes par une route pierreuse; là, nous étions au milieu des rochers, dans un étroit défilé, assez analogue à la Via Mala; au-dessous de nous, l'Eurymédon coulait à une profondeur considérable. En amont du pont, nous gravîmes péniblement, à travers des broussailles fort incommodes, les pentes du rocher, jusqu'à ce que nous fussions dans une plaine élevée; de là, le regard s'étend à perte de vue : par-dessus les flancs boisés de la montagne, on aperçoit toute la vallée du fleuve, et, dans le lointain, le panorama des hauteurs. C'est là que, désespérant d'arriver le même jour à Selgé, nous dûmes nous arrêter jusqu'à la nuit.

Le troisième jour, nous poursuivîmes notre ascension par un sentier à peine frayé; après avoir gravi une pente fort raide, d'où nous pûmes découvrir un instant la mer au delà des hauteurs du sud-est, nous prîmes à l'ouest une route plus commode, à l'ombre des châtaigniers et des noyers. Puis le sentier suivit de nouveau la direction du nord-est à travers une prairie

entourée de châtaigniers et dominée par des rochers aplatis en forme de tours. Nous avions marché depuis le dernier quart de la nuit, et, comme les guides nous annonçaient le voisinage de Syrk, nous ne pûmes résister au désir d'accélérer le pas de nos chevaux; au bout d'une heure et demie, près d'un cimetière orné de colonnes antiques et de tombeaux de pierre, nous apercevions en face de nous le théâtre, plus petit que ceux de la Pamphylie, mais encore assez imposant. Juste au-dessus se dresse le pic du Bozboroun, et, tout près, s'étend, comme à Pergé, le stade où nous dressâmes notre tente sous de magnifiques noyers. Autour d'une large vallée s'élève en cercle une terrasse, couverte à sa partie supérieure des ruines de plusieurs temples, mais d'ailleurs généralement fertile et bien cultivée, tandis qu'aux environs du théâtre et des autres ruines situées dans le bas, apparaissent çà et là les huttes où demeurent aujourd'hui les habitants avec leurs chèvres et leurs bœufs. Les ruines de Selgé doivent à cette disposition particulière un caractère tout à fait spécial, un charme intime qui les distingue de celles de Termessos et de Sagalassos, où la solitude a un tout autre aspect. Mais, ce qui donne tant d'attraits à Selgé, c'est la diversité des spectacles que présente, vue de ces hauteurs, la mer dans le lointain, et le bleu sombre du ciel aperçu dans l'intervalle des rochers. Jamais peut-être, si ce n'est sur la route d'Argos à Tripolitza dans le Péloponnèse, je n'ai contemplé rien de pareil.

Le lendemain de notre arrivée à Syrk, je partis du théâtre dans la direction du Bozboroun, à l'ouest. Le chemin traverse quelque temps les étages successifs des champs cultivés dans le fond, et disposés par la nature comme les gradins d'un théâtre. Au bout d'une heure environ, le décor change; on se trouve sur la pente d'un défilé couvert de conifères et d'un aspect tout à fait septentrional; au bas, est le lit desséché d'un torrent. Les ruines d'un vieux pont marquent la fin du col. Bientôt j'arrivais aux misérables huttes qu'habitent pendant l'été les Selgiens. Là je dus laisser mon cheval et continuer à pied ma pénible montée; je fis en partie l'ascension de la crête de la montagne, jusqu'au delà d'un cèdre isolé; de hardis chasseurs de Syrk étaient venus avec moi pour tirer les bouquetins du Bozboroun. Pendant nos haltes fréquentes, j'apercevais très distinctement au sud-est la plaine élevée de Sachrin, et, entre deux éminences, les méandres de l'Eurymédon; puis, au sud, au-delà des montagnes, la mer, avec les ruines miroitantes et ensoleillées de Sidé; enfin, à l'extrémité occidentale de la plaine pamphylienne, le ton gris-bleu des broussailles qui la recouvrent. Les arbres, d'autant plus petits et plus rabougris que je montais davantage, finirent par disparaître tout à fait. Du haut du pic où je m'arrêtai, j'apercevais au nord un immense désert de rochers crevassés, tandis qu'à l'ouest s'élevait, menaçante et taillée à pic, la plus haute cime de la montagne.

Moins célèbre que le Vésuve ou l'Etna, que l'Olympe ou le Casius dans la Syrie septentrionale, que le grand Hermon ou le mont Thabor, le Bozboroun est pourtant un mont historique au même titre que ses frères plus illustres. Comme eux, il domine un vaste et majestueux paysage; par-delà la plaine de Pamphylie, il offre aux regards les montagnes de Lycie et l'azur de la Méditerranée; Alexandre et Saint Paul ont levé les yeux vers sa cime.

Comte Charles Lanckoroński.



Portail d'Indjir-Kân.



Fig. 1. Vue de Sillyon prise de Pergé.

La plaine pamphylienne.



Le puissant massif montagneux qui borne la Lycie à l'est, considéré comme une partie du Taurus par les anciens qui donnaient à la plus haute cime le nom de Solyma (Olympos), tombe à pic dans la mer comme le massif du Kragos qui forme la frontière occidentale. Puis, à 70 ou 80 kilomètres au nord du cap Sacré, en face duquel sont situées les îles Chélidoniennes ou îles des Hirondelles, la côte change de direction et en même temps de caractère. Les montagnes se prolongent du côté du nord, tandis qu'à l'est s'étend une plage unie, mais dominée au nord par des hauteurs qu'on aperçoit de la mer, lorsqu'on vient de ces îles, longtemps avant la plaine basse qui est à leur pied. Cependant les lignes principales des montagnes qui bordent la plaine ne suivent pas la côte parallèlement de l'ouest à l'est : elles courent d'abord du sud au nord parallèlement à la chaîne qui forme la frontière orientale de la Lycie; et c'est seulement plus loin, en se rapprochant de la mer, qu'elles prennent la direction de l'est. C'est par suite aussi du nord au sud que coulent les rivières qui suivent ou coupent les chaînes de montagnes, dont les noms anciens nous manquent, excepté celui de Sardemisos (ou Sardessos) dont parle Pline, 5, 96. De ces cours d'eau dont le débit est considérable, même en été, le premier à partir de l'ouest porte aujourd'hui en langue turque le nom de Duden, parce qu'il s'échappe brusquement d'une grotte au bord de la plaine, servant de déversoir à un haut plateau situé à l'intérieur du pays et fermé de tous côtés. Les Grecs appelaient ce torrent Kataraktès, parce qu'il se précipite bruyamment en cascades au dessus des bords escarpés du plateau de travertin qu'il a lui-même contribué à former en partie : il est aujourd'hui plus divisé peut-être que dans l'antiquité et le cours en est un peu détourné à l'ouest. Son ancien nom local paraît, d'après Antigone, avoir été Muabis.[1]

[1] Hist. mirab. CXXXV (150): Πολύκριτον δὲ καταγεγραφέναι . . . . τὸν δὲ ἐν Παμφυλίᾳ Μούαβιν ἀπολιθοῦν, ἐάν τις ἐμβάλῃ στοιβὴν ἢ λίθον (λύγον?). Cf. Ritter, Kleinasien, XIX, p. 657.

Le second cours d'eau, aujourd'hui Aksu, s'appelait dans l'antiquité Kestros, peut-être aussi Taurus : il prend sa source en Pisidie près de Sagalassos et sert peut-être aussi de déversoir à des vallées intérieures situées beaucoup plus au nord. Le troisième est l'Eurymédon, dont les bords furent le théâtre du triomphe d'Athènes. Un quatrième, mentionné par Strabon seul, mais demeuré sans nom, a été vu près de la côte par Beaufort (Karamania, p. 145) : il s'enfonce très peu dans l'intérieur du pays et mérite à peine d'être remarqué. Le dernier est le Mélas, connu dans l'antiquité pour la fraîcheur de son eau. Tous ces cours d'eau débouchent dans la plaine qu'ils ont contribué eux-mêmes à former dans une certaine mesure. Cette plaine n'a pas 100 kilomètres de largeur et ne s'étend guère au delà du Mélas : près de l'Eurymédon la distance du rivage aux montagnes n'est encore que d'environ 10 kilomètres, tandis qu'aux environs du Kestros elle est deux ou trois fois plus considérable.

La plaine pamphylienne.

Mais cette plaine n'est pas une surface simple et régulièrement unie et ne peut avoir été produite par une action lente et continue. Elle s'élève plutôt en terrasses successives ou gradins. Je n'en parle que pour l'avoir observée en passant; néanmoins ce que j'en puis dire est peut-être plus exact que les remarques de mes devanciers.[1] Quand on est placé au bord des dunes, on voit s'étendre à partir de la rive droite du Kestros jusqu'au delà du Mélas un terrain (I) plat, uni, sans pierres, marécageux en plus d'un endroit, notamment dans le voisinage de l'Eurymédon, et, comme on me l'a affirmé, en grande partie inondé pendant l'hiver. Cette plaine, dont le niveau près de Pergé domine, en été du moins, la surface du Mélas de 5 à 10 mètres, donne tout à fait l'impression d'un terrain d'alluvion.[2] Elle est dominée elle-même d'environ 30 mètres à l'ouest du Kestros par un plateau pierreux (II) qui s'étend à partir de la mer jusqu'à une distance considérable au delà de Pergé, et qui est coupé à pic du côté de la mer, notamment dans le voisinage d'Adalia. Le terrain est composé de travertin, c'est-à-dire qu'il provient d'un dépôt d'eau douce, comme il est particulièrement facile de le reconnaître en cet endroit, et Beaufort et quelques autres explorateurs l'ont considéré comme formé par les eaux calcaires du Duden. Ce plateau, dont le sol dur est couvert d'une faible couche de terre brune et friable et a plutôt en maint endroit l'apparence de la brèche, n'est pas uni comme le terrain d'alluvion dont il vient d'être question; mais il est coupé par des élévations et des dépressions peu considérables, qui ressemblent tantôt à des entonnoirs, notamment à l'est, au bord de la route d'Adalia à Pergé, et tantôt à des vallées, comme celle que traverse une route d'Adalia à Pergé. D'ailleurs cette route de Pergé se trouve tout entière sur la plaine élevée (II) que j'appelle le plateau de travertin et ne descend sur le terrain d'alluvion que dans le voisinage immédiat de Pergé, parce que les bords de cette plaine sont, comme nous aurons à le montrer en parlant de Pergé, entamés par des échancrures qui y déterminent presque partout des hauteurs isolées et indépendantes.

[1] Ni Ritter, ni Hirschfeld, Comptes-rendus provisoires publiés dans les Monatsberichte der Berliner Akademie, 1874, p. 720, 724, ni Davis, Anatolica, p. 208, ne donnent de cette plaine une représentation claire. Seiff, Reisen in der asiatischen Türkei, p. 478, 483, n'a vu que les deux terrasses supérieures.

[2] Cf. Beaufort, Karamania, p. 145.

Au contraire, d'Adalia à Termessos la route atteint au bout de quelques kilomètres une troisième terrasse (III), également coupée à pic et dominant la précédente de plus de 50 mètres. Cette terrasse s'avance vers le sud-est en faisant un angle du côté d'Adalia; puis, à partir de là, elle court, du côté de l'ouest, d'abord au sud, puis à l'ouest vers l'angle du golfe; de l'autre côté au contraire elle suit la direction du nord. Aussi le spectateur qui regarde de Sillyon croit voir s'étendre au delà du Kestros d'abord, vers le nord, une élévation qui domine la plaine basse proprement dite (I), puis, à l'ouest, une seconde élévation parallèle à la première. L'une est le bord oriental de la terrasse II et l'autre celui de la terrasse III.

A l'est du Kestros il n'y a plus à distinguer ces trois étages successifs. Mais là aussi il existe en avant des montagnes une terrasse qui domine la plaine I. Cette terrasse, dont les bords sont entamés et échancrés, forme des hauteurs isolées tout à fait comme aux environs de Pergé : telles sont les citadelles d'Aspendos et de Sillyon et entre elles une troisième tout à fait semblable à celle de Sillyon. Cependant la différence de hauteur des citadelles d'Aspendos et de Sillyon paraît correspondre à celle des terrasses II et III à l'ouest.

Cette succession d'étages qui part de la mer se continue encore plus loin dans l'intérieur du pays : car les vallées des rivières qui viennent des hauts plateaux intérieurs ne descendent pas vers la mer par une pente uniforme; mais il existe là aussi des murailles à pic, et, au moins dans le bassin supérieur du Kestros, la route, au lieu de suivre la vallée en remontant la rivière, est obligée d'escalader plus à l'ouest les bords des terrasses par des espèces d'escaliers.

Les habitants et leur histoire.

La côte elle-même ne pouvait guère offrir aux colons venus de Grèce d'emplacements comme les Grecs les aimaient et comme ils étaient habitués à en trouver dans leur pays. Ce qui dut leur plaire, ce sont plutôt ces plateaux isolés situés à peu de distance de la mer, en vue d'une plaine fertile et tout près de cours d'eau navigables.

Homère ne parle ni de la Pamphylie ni de ses habitants : aussi a-t-on pensé que les Grecs n'étaient venus dans cette contrée qu'après la guerre de Troie. Une partie de ceux qui se dispersèrent au retour d'Ilion y abordèrent sous la conduite des devins Calchas et Amphilochos, comme le rapporte Hérodote, certainement sur la foi des logographes. Les historiens postérieurs, comme Strabon d'après Artémidore, insistent surtout sur leur mélange avec l'élément non grec, probablement sémitique, des habitants primitifs[1] ou des colons antérieurs.

On sait expressément que les habitants de Sidé vinrent de la ville éolienne de Cymé et que ceux d'Aspendos étaient originaires d'Argos. Les premiers, au dire d'Arrien, 1, 26, avaient rapidement oublié leur langue; leurs monnaies portent, semble-t-il, des légendes sémitiques jusqu'au jour où domine la langue grecque commune. A Aspendos au contraire on paraît avoir parlé le même dialecte qu'à Sillyon ou un dialecte analogue, peut-être

[1] Hérodote, 7, 91; Théopompe dans Photius, p. 120 B 8, fgm. 111 M.; Strabon, 14, S. 668; Pausanias, 7, 3, 4; et surtout Appien, Bell. civ., 2, 71.

aussi à Pergé, et ce dialecte semble s'être conservé dans l'écriture jusqu'aux derniers siècles avant notre ère.[1]

La Pamphylie, contrée peu étendue et peu faite pour l'indépendance, a le plus souvent la même histoire que les contrées voisines, la Lycie, la Pisidie et la Cilicie. Soumise par Crésus, elle ne tarde pas à tomber au pouvoir des Perses et appartient, avec les autres colonies grecques d'Asie, à la première satrapie. Elle fournit à l'armée de Darius des fantassins équipés à la grecque et des vaisseaux à sa flotte; mais la reine de Carie, Artémise, représente à Xerxès les Pamphyliens comme des alliés peu sûrs. Ils prennent part sous Artaxerxès à la défection générale de 362; mais ils n'échappent pas longtemps à la domination des Perses; ils sont soumis une seconde fois et obligés de payer l'impôt et de subir des garnisons, jusqu'au jour où Alexandre, arrivant de la Lycie, envahit brusquement le pays jusqu'à Sidé pour revenir sur ses pas vers l'ouest en passant par Sillyon et Pergé. C'est le premier et en même temps le plus vif rayon de lumière qui brille sur cette contrée et éclaire en détail son histoire dans l'antiquité : car, dans cette circonstance, la Pamphylie ne se présente pas comme un ensemble; mais chaque ville travaille pour son compte, suivant qu'elle incline plus ou moins à échanger la domination perse contre la domination macédonienne. Après la mort d'Alexandre, la Pamphylie et la Lycie sont attribuées suivant Trogue Pompée, 13, 4, 14 à Néarque, suivant Diodore, 18, 3 à Antigone. Par suite aussi la Pamphylie paraît, ainsi que la Pisidie sa voisine (Diodore, 18, 44 et suiv.), entraînée dans la lutte des prétendants. Des mercenaires pamphyliens qui se vendaient au premier venu semblent avoir combattu au service d'Antigone et de Démétrius contre l'Égypte (Diodore, 19, 69; 82). Les Ptolémées cherchèrent, eux aussi, suivant Polybe, 5, 34, à faire triompher leur influence dans les villes du littoral de la Pamphylie, et, en parlant d'Aspendos, nous aurons à mentionner des relations de cette ville avec Alexandrie. Enfin les Séleucides restent les maîtres jusqu'au jour où Antiochus, après le court interrègne d'Achaeus (Polybe, 5, 72), cède la place aux Romains, bien que le traité de paix eût fait naître un conflit sur la question de l'annexion de la Pamphylie (Polybe, 21, 48; 43). Les villes restées libres paraissent s'être données alors au roi de Pergame, qui fonde Attaleia; puis, quand le royaume de Pergame eut cessé d'exister, elles ne tardèrent pas, semble-t-il, à tomber au pouvoir de Zénikétès. Les Pamphyliens exercèrent alors la piraterie, comme on le leur a souvent reproché, moins toutefois qu'aux Ciliciens et aux Isauriens, tandis qu'on a loué au contraire les Lyciens de ne s'y être jamais livrés (Strabon, 14, 664). La lutte contre les pirates obligea enfin les Romains à prendre en main la direction du pays. La Pamphylie fut d'abord annexée à la Cilicie;[2] puis on en réunit à la Galatie une partie qui fut abandonnée à Amyntas, pour la rattacher de nouveau sous Auguste à la Pamphylie. Sous Claude, en 43 ap. J.-C., elle fut réunie une première fois à la Lycie; puis on la revit de nouveau rattachée à la Galatie, jusqu'au jour où elle fut, sous Vespasien, définitivement réunie à la Lycie avec

[1] Sur les restes de ce dialecte récemment connus par des légendes de monnaies, des inscriptions et des citations faites par les grammairiens, v. Bezzenberger dans le Recueil des inscriptions dialectales grecques de Collitz, p. 362 et suiv. Sur les légendes des monnaies de Sidé cf. Head, Historia nummorum, p. 586.

[2] V. Marquardt, Römische Staatsverwaltung, I^2, p. 374 et suiv. Peut-être sous Commode l'Isaurie fut-elle annexée à la Lycie et à la Pamphylie, v. Bulletin de corr. hellén., XI. p. 349, 15.

laquelle elle forma une province; enfin, après avoir été d'abord soumise à la domination impériale, elle fut transformée par Hadrien en 135 en province sénatoriale. Alors commence une période de tranquillité : de nombreuses constructions datant de cette époque nous attestent l'aisance et le patriotisme des riches particuliers plutôt encore que des villes elles-mêmes; on voit également un grand nombre d'inscriptions en l'honneur des bienfaiteurs du peuple qui lui fournissent du pain à vil prix et de l'huile pour les bains, lui font des distributions d'argent et flattent par des jeux son goût pour les spectacles.

Il n'est pas étonnant dès lors que les limites précises de cette contrée, rattachée aux contrées voisines d'une manière aussi peu fixe, varient suivant les géographes.[1] Mais d'une manière générale on entend sous le nom de Pamphylie la plaine à trois étages qui s'étend des monts Solyma, ou plus exactement du Klimax à l'ouest jusqu'au fleuve Mélas à l'est et que bornent au sud la mer et au nord la muraille naturelle de la troisième terrasse.[2]

Les villes qu'on s'accorde à peu près généralement à placer en Pamphylie sont, en allant de l'ouest à l'est, Olbia, Attaleia, Magydos, Pergé, Sillyon, Aspendos et Sidé : elles sont, on le voit, en nombre assez considérable pour une contrée aussi peu étendue. Nous n'avons relevé parmi elles, pour en parler dans cet ouvrage, que celles dont la situation et les ruines sont connues depuis assez longtemps. Outre ces dernières villes le Stadiasmus cite encore Séleucie entre Sidé et l'Eurymédon, puis entre l'Eurymédon et le Kestros Rhuskopus (?) et au delà du Kestros Masura qui paraît avoir été située sur le Kataraktès. Toutes ces localités d'ailleurs inconnues étaient probablement des dèmes, c'est-à-dire des villages ou des villes non indépendantes, à moins que ce ne soient des promontoires, comme le promontoire de Leucolla cité par Pline.[3]

On cite encore dans la Pamphylie occidentale Tenedos et Lyrnas ou Lyrnateia, Lyrnanteia, Lyrnessos, dont l'existence est un peu moins incertaine que le nom.[4] Il faut signaler enfin à l'ouest les dèmes d'Uliambos et de Kanavra (dont les noms sont peut-être estropiés) qu'il faut rattacher,[5] vu l'ordre où ils sont donnés dans Hiéroklès, probablement à Olbia ou

[1] Scylax, 101, le Stadiasmus maris magni, 214 et suiv., tous deux dans les Geographi graeci minores, ed. Müller, tome I; Strabon, XIV, p. 667; P. Méla, 1, 77; Pline, Nat. hist., V, 96; Denys le Périégète, V, 856; Ptolémée, V, 5; l'Anonyme de Ravenne; Hiéroklès, Synecdemus et les Notitiae episcopatuum, tous deux publiés par Parthey; Constantin Porphyrogénète, de thematis, ed. Bekker, I, p. 14.

[2] V. Hirschfeld, I, p. 711. Le pays dépasse un peu ces limites à l'ouest dans Pomponius Méla et dans Pline qui y comprennent encore Phaselis, ainsi que dans le Stadiasmus et peut-être aussi dans Denys qui font commencer la Pamphylie au cap Sacré et aux îles Chélidoniennes; dans Scylax au contraire la Lycie s'étend jusqu'au Kestros. A l'est Strabon et Pomponius Méla vont un peu au delà du Mélas. Enfin Hiéroklès et les Tables des Evêchés dans leurs listes des villes de Pamphylie empiètent un peu du côté du nord. Cf. Kuhn, Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reiches, II, p. 297 et suiv.

[3] Il faut dire que Pline mentionne ailleurs, 5, 121, une île de Leucolla Pactyae avec une ville du même nom située, semble-t-il, en face de la côte de la Pamphylie.

[4] A cause de la conformité de ces noms avec des noms troyens, étant donné que les Pamphyliens étaient originaires de Troie, et à cause de la manière dont Strabon en parle : φασὶ δ' ἐν τῷ μεταξὺ Φασηλίδος καὶ Ἀτταλείας δείκνυσθαι Θήβην τε καὶ Λυρνησσον ἐκπεσόντων τοῦ Θήβης πεδίου τῶν Τρωικῶν Κιλίκων εἰς τὴν Παμφυλίαν ἐκ μερους ὡς εἴρηκε Καλλισθένης.

[5] Hiéroklès cite après Pergé, Sillyon et Magydos entre Attaleia 4, Τρεσένα 6 (dans les Notitiae, etc. Περβένα) c'est-à-dire Τρεβέννα, située près et au sud de Termessos (v. tome II), Ἰσβία (Ὀλβία?) 8 et Termessos 9, par

à Attaleia, à moins que ce ne soit à Termessos, et un δῆμος Μουλασσέων que nous connaissons aujourd'hui sur le territoire de Sillyon (Inscription n° 57 c.).

Les recherches entreprises jusqu'en 1850 environ par les voyageurs modernes[1] pour étudier cette contrée et en reconnaître les anciennes localités sont réunies dans le dernier volume du grand ouvrage de Carl Ritter, 19me partie. Vivien de St Martin en donne un aperçu historique dans le second volume de sa Description historique et géographique de l'Asie Mineure. Enfin Hirschfeld, Geogr. Jahrbuch, X, p. 427, parle des voyages tout à fait contemporains.

Les premiers explorateurs que nous ayons à mentionner, l'Arabe Ibn Batoutah et le Hollandais Le Bruyn, n'ont visité qu'Adalia, la seule de toutes les anciennes villes de Pamphylie qui soit encore habitée; le premier ne s'occupe que de la ville actuelle, le second comprend également dans son étude la ville ancienne. De même l'Itinéraire du général Koehler, publié par Leake, va de l'Eurymédon à Adalia en passant par Pergé et de là remonte vers le nord. La première exploration où les villes du littoral, Adalia, Laara (Magydos?) et Sidé, aient été étudiées en détail est celle du capitaine Beaufort qui eut lieu en 1812. Fellows, qui a découvert la Lycie, a visité aussi, quoique rapidement, la plupart des localités de la Pamphylie, mais en leur attribuant à toutes des noms anciens inexacts. Un progrès considérable est marqué par les recherches entreprises à la même époque par A. Schönborn, publiées d'après son journal par Ritter, et par celles de Daniell qui en transmit les résultats à Spratt quelque temps avant sa mort. Avant eux déjà, Texier avait visité le pays en 1834 et en 1836; mais ce n'est qu'en 1849 qu'il publia quelques observations sur Pergé et ses environs ainsi que son plan du théâtre d'Aspendos. Il existe également un ouvrage de Trémaux, resté inachevé, qui contient, avec des photographies imparfaites, des plans généraux et des plans de détail utiles non seulement des villes de la Pisidie comme Sagalassos et Kremna, mais encore des villes pamphyliennes de Pergé, Sillyon et Sidé. E. J. Davis rend simplement compte d'un voyage rapide qu'il a fait à Elmaly en venant du nord et en passant par Adalia. L'entreprise la plus importante de notre époque est le voyage de Hirschfeld, dont il n'a paru malheureusement que des comptes-rendus provisoires; quant à l'exposition détaillée avec plans que devait publier son compagnon, l'architecte Eggert, elle est restée à l'état de projet, et les inscriptions qui n'étaient pas comprises dans les comptes-rendus provisoires paraissent avoir été perdues. J. Seiff a parcouru la Pamphylie en 1875, mais s'est contenté de suivre le même itinéraire que Davis. Enfin les observations et les inscriptions qui ont pu être

conséquent entre des localités incontestablement situées en Pamphylie, δήμου Οὐλίαμβος (Notitiae, etc. Οὐαμάνδων), qui vient en cinquième lieu et δήμου Καναυρα (Notitiae, etc. Δικιστεναβρα), qui vient en septième lieu. Cf. p. 17, note 1.

[1] Ibn Batoutah, traduit par Dufrémery et Sanguinetti, II, p. 255; Corneille Le Bruyn, Voyage au Levant, II, p. 520; Corancez, Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure (je n'en connais que l'abrégé donné dans Vivien de St Martin, II, p. 160); Leake, A tour in Asia minor, p. 129; Beaufort, Karamania, p. 182; Ch. Fellows, A Journal written during an excursion in Asia minor 1838; Spratt et Forbes, Travels and researches in Lycia 1842; Texier, Description de l'Asie Mineure, III, 1849; Trémaux, Exploration archéologique en Asie Mineure; E. J. Davis, Anatolica, 1872; G. Hirschfeld, Comptes-rendus provisoires publiés dans les Monatsberichte der Berliner Akademie, 1874, I et 1875, II; J. Seiff, Reisen in der kleinasiatischen Türkei 1875.

recueillies dans la seule ville d'Adalia lors de l'expédition autrichienne en Lycie faite en 1882 ont été naturellement réservées pour cet ouvrage.

Il faut mentionner en terminant Barth,[1] Falkener et Le Bas qui ont recueilli des inscriptions, ainsi que Waddington, l'éminent érudit qui a étudié les inscriptions de Le Bas et enrichi la numismatique de la Pamphylie, et enfin un certain nombre de jeunes savants français qui ont, comme l'a fait également Ramsay, publié dans différents volumes du Bulletin de correspondance hellénique des inscriptions recueillies en Pamphylie.

[1] Barth n'a publié qu'une inscription d'Adalia dans le Rheinisches Museum, VII, p. 250. Les inscriptions de Falkener ont été publiées par Henzen dans les Annali dell' Instituto di corrisp. arch., 1852; celles de Le Bas dans le troisième volume des inscriptions du Voyage archéologique : Asie mineure. Waddington, Voyage numismatique dans la Revue numismatique, 1853.



Fig. 2. Sarcophage d'Olbia (?)



Fig. 3. Mur d'enceinte d'Adalia.

Attaleia.



Tout au fond du grand golfe qui s'ouvre au sud-est, le littoral septentrional rencontre à angle droit le littoral oriental derrière le plateau de travertin qui s'avance vers le sud, formant ainsi une petite baie ouverte du côté du sud-ouest. Au sommet même de l'angle le plateau forme dans la mer une saillie abrupte qui sépare l'une de l'autre deux petites plages semblables situées au pied des deux murailles naturelles du nord et de l'est. C'est là que s'élève Adalia, dont les chantiers maritimes assez modestes occupent la plage orientale : quant à la plage septentrionale, elle est occupée par la douane, la banque ottomane, des agences commerciales, des magasins, des cafés et quelques autres constructions. Des escaliers, ménagés dans le rocher, dont le sommet est couronné de fortifications et de maisons, conduisent à la ville haute qui est la ville proprement dite. Celle-ci s'étend en fer à cheval autour de l'angle de la baie sur un terrain qui continue à s'élever du côté de la terre à partir du bord du plateau. Dans l'enceinte fortifiée, les constructions sont resserrées et entassées les unes sur les autres, les rues sont étroites et la ville est divisée en quartiers par des murs de séparation; en dehors de l'enceinte au contraire, notamment vers l'est et le nord-est, la ville est plus neuve, plus dégagée et d'aspect plus gai. C'est également de ce côté que se trouve un beau cimetière richement ombragé, ainsi qu'un

magnifique parc arrosé par les eaux du Duden distribuées en nombreux canaux : au contraire, quand on sort par les portes de l'ouest et du nord-ouest, on rencontre presque aussitôt un terrain brunâtre de travertin, d'abord dénudé, puis de plus en plus couvert de broussailles à mesure qu'on s'éloigne de la ville. Près du mur occidental se trouve un fossé, assez profond dans le voisinage de la mer et que franchit un pont moderne en bois. Ce fossé est à sec en dehors de la saison des pluies ; mais il prouve que la région située à l'ouest de la ville était également arrosée ; peut-être même ce cours d'eau était-il plus considérable que les canaux du Duden qui existent actuellement à l'est.

Fortifications.

On ne peut parcourir les rues d'Adalia sans rencontrer à chaque pas des débris d'anciens monuments, parfois aussi, quoique plus rarement, des fragments de statues antiques, qui servent aujourd'hui à orner les murs de la ville, les coins de rues, les fontaines et les cours des maisons. Les seules parties antiques qui soient demeurées à leur place primitive sont, autant que nous avons pu nous en rendre compte,[1] les murs de la ville, qui ont subi d'ailleurs bien des modifications dans le cours des siècles.

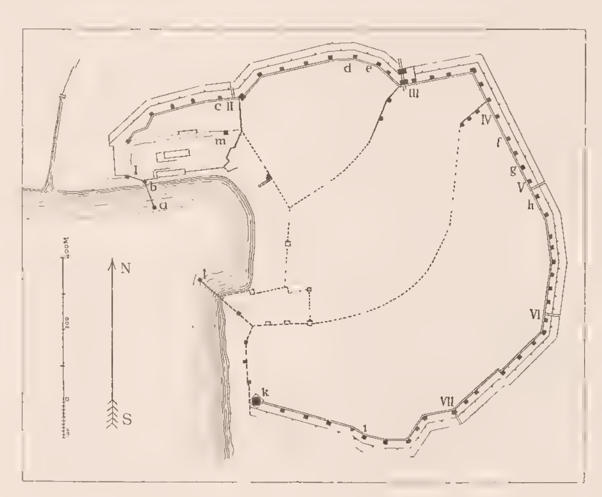


Fig. 4. Plan des fortifications d'Adalia.

Le plan esquissé ci-contre représente simplement le petit mur demi-circulaire qui enveloppe le port, puis le grand mur d'enceinte, également demi-circulaire, avec les jetées qui partent des points de jonction des deux murs, enfin les tours, les murs antérieurs et l'indication des murs qui séparent les différents quartiers. Il ne faut pas demander trop d'exactitude à ce plan que nous n'avons obtenu qu'à l'aide de la boussole et en marchant à pas comptés sur le mur. Notre présence coïncidait en effet avec la mobilisation turque qui eut lieu dans l'automne de 1885, et Adalia était alors remplie de troupes qui avaient été concentrées dans cette place pour être embarquées sur des bâtiments du Lloyd autrichien-hongrois. Aussi eût-il été difficile d'obtenir l'autorisation de faire des relevés plus exacts, et, en la sollicitant inutilement, nous nous exposions à nous voir priver

[1] Hirschfeld, I, p. 715, parle des ruines d'un monument dorique d'époque postérieure qui existait dans la ville, mais je n'en ai vu aucune trace. Je ne vois pas bien non plus quel est le monument que décrit Le Bruyn, II, p. 523.

même de la liberté d'observation nécessaire pour nos arpentages et nos mesures d'angles. De plus, il n'était pas possible de circuler partout sur le mur ni de le longer dans tout son étendue soit à l'intérieur soit à l'extérieur : nouvelle difficulté qui achève d'expliquer et d'excuser des inexactitudes à peu près inévitables.

Évidemment la ville ne fut fondée en cet endroit qu'à cause du port, qui est de beaucoup le meilleur qu'on trouve sur cette côte. Pour qu'il pût être compris jusqu'à un certain point à l'intérieur des fortifications, les murs devaient aboutir au rivage à peu près à égale distance du promontoire rocheux qui est au fond du port. Effectivement les deux tours maritimes (*a, l* dans le plan) s'élèvent presque à égale distance de ce rocher, celle du sud à droite, celle du nord à gauche de l'entrée du port qui est assez resserrée. A partir de ces tours, les murs courent vers la terre en suivant des directions opposées. Le mur du sud gagne immédiatement le haut de la falaise; celui du nord au contraire s'infléchit d'abord à partir d'une seconde tour *(b)* située au bas de la côte et n'atteint le sommet qu'à la troisième tour; enfin c'est seulement à la quatrième que le mur du port et le mur d'enceinte, beaucoup plus large, se séparent l'un de l'autre. Du côté opposé, le commencement du mur du port et la tour circulaire *(k)* d'où part le mur d'enceinte sont séparés par un mur de longueur assez considérable, qui est garni de quatre tours et qui suit le haut de la côte. Cette disposition, qui rompt la symétrie de l'ensemble, prouve qu'à l'époque où furent construits les murs la région qui s'étend au sud-est du port était déjà celle qu'on habitait de préférence.

Mur byzantin. Le mur d'enceinte est enveloppé par un second mur moins élevé, qui est garni de saillies triangulaires en forme de tours et bordé d'un fossé. Un mur semblable, mais sans tours ni fossé, qui s'étend entre la première tour terrestre *(b)* et le rocher du port, isole la partie basse de la ville, c'est-à-dire le quartier du nord. C'est probablement de ce second mur qu'il est question dans l'inscription n$_o$ 12, qui en attribue la construction à l'empereur Léon et à son fils Constantin et qui est ainsi conçue : «Traitant tous ses sujets comme ses enfants avec une sollicitude paternelle, et soucieux d'agir en tout conformément à leurs désirs, le très gracieux (παγγάληνος, traduction du latin serenissimus) empereur Léon, assisté de son fils Constantin, a, dans l'intérêt de la sûreté générale, fortifié prudemment, pour la protéger, cette ville amie du Christ par un second mur qui se surpasse lui-même en solidité et défie tous les artifices des ennemis. Le premier auteur de cet ouvrage est la main du monarque, dispensatrice et distributrice de tout bien, et c'est Euphémios, le secrétaire impérial, qui en a dirigé la construction avec zèle et habileté.»

Il ne s'agit pas ici de Léon III l'Isaurien ni de Constantin Copronyme[1] qui vivaient au commencement du huitième siècle, mais de Léon VI le Philosophe et de Constantin Porphyrogénète[2] qui vivaient deux siècles plus tard. Car Euphémios,[3] le secrétaire impérial dont il est

[1] Comme dans une inscription de Nicée également citée CIG, 8664.

[2] Constantin Porphyrogénète, ed. Bekker, II, p. 54: ὥστε Εὐφήμιον ἐκεῖνον τὸν περιβόητον γραμματικὸν ἀποσκῶψαι εἰς αὐτὸν τουτοὶ τὸ ἰαμβεῖον

γερασδοειδὴς (?) ὄψις ἐσθλαβωμένη.

[3] V. Finlay, History of Greece, ed. by Tozer, II, p. 289, 290, 304 et suiv. Un autre Euphémios était investi de fonctions semblables sous l'empereur Marcien, Prisci Historia, 155.

question ici, est selon toute apparence «le fameux érudit» (περιβόητος γραμματικός), dont on cite, de la même époque, un vers iambique très discuté, mais qui paraît provenir d'un poème dirigé contre un certain Nikétas, dont le nom revient fréquemment dans l'histoire de Romanos, beau-père de Porphyrogénète. C'est ce que confirme, si le rapprochement des nos 13 a b est exact, une seconde inscription qui se rapporte, comme il est cette fois facile de le reconnaître, à ce mur antérieur, et qui est datée à deux reprises de l'année 6424 = 916. Là Constantin est nommé non plus avec son père, mort depuis 912, mais avec sa mère Zoé. Ainsi la construction de ce mur dura au moins quatre ans. Ce n'est plus Euphémios, le secrétaire impérial, mais un homme de guerre qui est nommé comme ayant dirigé et achevé la construction; seulement son nom, qui se trouvait au commencement du vers 3, est effacé. Les vers de cette inscription sont inférieurs à ceux de la première et la facture en est plus rude; cependant ils sont assez exactement calqués sur les précédents. L'inscription d'Euphémios était placée près de la porte septentrionale II et l'autre devait se trouver, selon toute apparence, près de la porte orientale V.

La seconde inscription, assez bien conservée, nous apprend que ces nouvelles fortifications étaient destinées à protéger la ville amie du Christ[1] contre les Arabes ou Sarrazins: c'est évidemment d'eux aussi qu'il s'agit dans la première. Bien qu'ils eussent été repoussés sur terre depuis Léon l'Isaurien, ils se faisaient redouter par leurs pirateries dans les eaux de la Grèce précisément sous Léon VI. Plus tard, quand ils furent devenus maîtres du pays, ils ornèrent aussi les murs d'Adalia de leurs inscriptions, mais en leur donnant une forme plus pompeuse et en les mettant beaucoup plus en vue. D'ailleurs si les Byzantins, dont il existe encore de nombreuses inscriptions de ce genre, ont été imités sur ce point, d'autres avaient déjà avant eux, comme nous le verrons bientôt, couvert d'inscriptions les anciens murs d'Adalia.

Le mur principal était plus ancien; mais, en dehors des portes et des tours, il n'en reste plus qu'une partie qui soit tout à fait antique : c'est au nord de la porte V. Les matériaux sont antiques en plus d'un endroit; mais on trouve, à côté de pierres appartenant originairement au mur, des fragments de monuments funéraires et de tambours de colonnes engagés dans la maçonnerie. Les tours, qui sont beaucoup plus solidement construites et qui s'élèvent à environ 30 mètres de distance les unes des autres, sont, comme je vais l'indiquer dans le détail, conservées en bien plus grande partie.

Dans la tour maritime du nord (*a* dans le plan), qui repose sur un rocher visible au dessus de la surface de l'eau, le coin nord-est est antique sur une hauteur de 16 assises au dessus et de 2 ou 3 au dessous du cordon en saillie. La première tour terrestre *(b)*, derrière laquelle une petite porte (I) s'ouvre sur un chemin qui suit le mur à l'extérieur, a aussi conservé des parties anciennes. Les montants des portes, les corniches et les pierres des voûtes qui forment des caissons remontent en tous cas à l'antiquité; mais il n'est pas sûr que le reste de la cons-

[1] φιλόχριστος est certainement pris activement, CIG. 8640, φιλόχριστον καὶ γνησίως δουλεύοντα αὐτῷ; 8758, Κύριε βοήθει τῷ εὐσεβεστάτῳ καὶ φιλοχρίστῳ βασιλεῖ.

[2] L'idée émise par Davis, à savoir que le pied du mur serait antique, le milieu romain et le sommet turc, n'a de fondement que son ignorance.

truction ne date pas du moyen âge; car j'ai cru reconnaître que les pierres des voûtes avaient dû appartenir autrefois à un cintre d'ouverture plus considérable.[1] La tour antique la plus voisine, située près et à l'ouest de la porte septentrionale II, est très bien conservée à peu près jusqu'au sommet : on y remarque, au dessus de 21 assises de pierres de taille encore visibles, le même cordon en saillie que dans la tour *a*. Au dessus de ce cordon on voit dans la deuxième et dans la troisième assises, au nombre de deux sur la façade septentrionale et d'une sur chacune des deux façades contiguës, des fentes étroites, arrondies en haut, qui vont jusqu'à la quatrième assise; enfin au dessus de la treizième assise commencent les créneaux. Ceux-ci sont une addition postérieure, comme aussi naturellement la grande inscription seldjoucide, encadrée de marbre sculpté, qui est placée au dessous : les pierres qui sont immédiatement au dessus de l'inscription se détachent d'une manière frappante sur le reste de la construction (fig. 5).

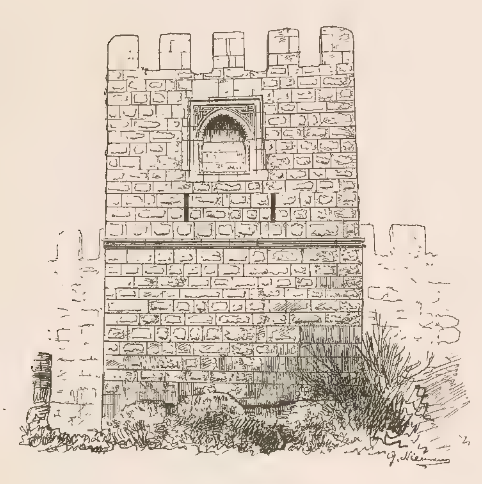


Fig. 5. Tour du mur d'enceinte d'Adalia.

Il existe également avant la porte suivante deux tours en partie antiques (*d* et *e*), notamment la première qui a aussi deux meurtrières sur la façade antérieure et une sur chaque façade latérale entre la vingt-deuxième et la vingt-quatrième assises : elle ressemble absolument, même de près, à la tour *c*, si ce n'est qu'elle n'a point de corniche au dessous des meurtrières; de plus, elle a encore au dessus huit assises antiques et dans la trentième assise du côté de l'ouest deux tuyaux d'écoulement. Un écusson seldjoucide se remarque également sur cette tour à peu de distance du sommet. A partir de là jusqu'à la petite porte IV, le mur est compris sur toute sa longueur entre des constructions nouvelles qui le rendent inabordable à l'intérieur comme à l'extérieur. Enfin la seconde tour *(f)* après la porte IV, et la partie du mur *g* qui s'étend entre les trois dernières tours au nord de la porte d'Hadrien, sont construites suivant le système antique : les assises de pierres se succèdent régulièrement en parement et en boutisse jusqu'à la onzième assise, qui fait saillie en forme de socle ou de corniche unie. Le reste du mur est moderne; quant aux tours elles-mêmes, elles sont également modernes ou du moins elles ont reçu un revêtement moderne qui les rend méconnaissables.

[1] De même je ne crois pas comme Hirschfeld, I, p. 715, que la porte aujourd'hui à demi démolie qui se trouve non loin de *m* dans le plan soit antique; elle a dû être construite au moyen âge, peut-être avec des pierres provenant de la porte d'Hadrien.

Vient ensuite la porte monumentale décrite plus loin page 22 : c'est la seule porte du mur d'enceinte qui soit certainement antique. Cette porte, qui est placée sensiblement au milieu du mur et que sa position permet de considérer comme la porte de Pergé, avait, si l'on en croit Beaufort, une colonnade supérieure avec une galerie en maçonnerie réunissant les deux tours voisines. On peut voir encore l'entrée voûtée qui fait communiquer cette galerie avec la tour *h* située au sud de la porte, puis dans cette tour, au dessus de la vingt-troisième assise, une corniche unie comme dans la tour *f*, et, dans la neuvième assise du côté de l'extérieur, une pierre portant l'inscription n° 4[a], qui dit que Julia Sancta a fait construire la tour à ses frais. Quant à la tour *i*, elle renferme un grand nombre de tambours de colonnes engagés dans la maçonnerie.

Enfin l'on peut affirmer l'antiquité de la grosse tour circulaire à base carrée *(k)* avec laquelle commence du côté du sud le mur d'enceinte et dont il sera également reparlé plus loin avec plus de détails (fig. 6). De même les tours du mur qui part de *k* dans la direction du nord et relie le mur d'enceinte au mur du port sont anciennes en bien des points. J'ai cru reconnaître derrière la troisième une partie de mur antique, mais du vaisseau seulement et à l'aide de la lunette, car le mur est inaccessible en cet endroit à l'intérieur comme à l'extérieur. Enfin la tour maritime du sud *(l)* ne renferme plus qu'une très petite partie qui soit antique : c'est à l'angle de l'est entre la neuvième et la dixième assises.

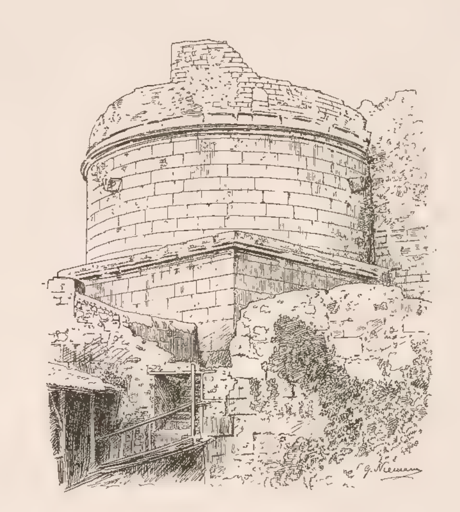


Fig. 6. Tour circulaire faisant partie des fortifications.

Quant au mur du port, qui suit le bord de la hauteur et qui isole les quartiers bas de la ville, il ne m'a paru ancien que dans le voisinage du point *m* : on y remarque notamment du côté du nord, au dessous d'un bâtiment moderne, des assises de pierres fines et bien liées sans bossage rustique. Cette partie du mur, dont je n'ai pu réussir à m'approcher, m'avait fait l'effet sur les lieux mêmes d'être la seule qui remontât à l'époque d'Attale. Les parties antiques qui subsistent encore étaient trop éloignées pour que je pusse les comparer en les embrassant d'un seul coup d'œil : aussi n'avais-je pas tenu compte de différences qui me frappèrent ensuite dans les reproductions photographiques. Si l'on néglige la tour *k* qui est isolée, les groupes *a (b) c (l)* et *(d e?) f g* s'opposent l'un à l'autre. Les tours du premier groupe ont, à la hauteur du mur, une corniche profilée (invisible dans les tours *b e*, trop endommagées pour qu'on l'aperçoive encore). Les pierres sont assemblées très exactement, avec des joints

légèrement en saillie : elles ne sont pas placées alternativement en parement et en boutisse; mais les assises sont composées de pierres de longueurs égales et sont séparées par d'autres pierres très courtes et disposées irrégulièrement; enfin ces assises elles-mêmes ont des hauteurs inégales. Au contraire les assises du second groupe ont des hauteurs plus uniformes et alternent régulièrement en parement et en boutisse (v. l'échantillon de la tour Julia Sancta, fig. 13); enfin les corniches sont unies. On peut, grâce à des inscriptions, déterminer l'âge du second groupe, qui est tourné vers le nord et l'est et situé tout près de la porte monumentale avec laquelle il est étroitement uni. Il y avait sur la porte deux inscriptions (v. Inscr. n° 4 et suiv.): la plus haute, qui était peut-être fixée au socle de la colonnade supérieure, mais s'étendait seulement au dessus de la partie centrale, concernait uniquement l'empereur Hadrien : il y était probablement question d'une statue ou d'un quadrige, couronnement ordinaire des arcs de triomphe, consacré par le sénat et le peuple d'Attaleia. L'autre inscription, placée à l'épistyle de la colonnade principale, dédiait le monument tout entier, et, si l'on s'en rapporte à ce qui reste de l'inscription, le dédiait à ce même Hadrien. Si je restitue exactement une autre partie de l'inscription, la porte elle-même était dédiée en même temps, comme plusieurs autres monuments, par un habitant d'Attaleia à sa ville natale. Il n'est pas rare de voir des monuments ainsi dédiés simultanément à une ville et à une divinité ou à un personnage divin, et ces démonstrations éclatantes de patriotisme ou d'ambition de la part des particuliers étaient d'un usage courant précisément à cette époque et dans ces contrées. La plupart des monuments de la Pamphylie et de la Pisidie qui portent encore des inscriptions dédicatoires et dont il sera question dans cet ouvrage ont été érigés par des particuliers. Il en est de même pour les consécrations moins importantes, comme celles des statues. En fait de fondations considérables de ce genre, on peut citer tout près de là la tour Julia Sancta (n° 4^c); à Pergé la palestre (?) de Julius Cornutus (n° 32), et peut-être la construction qui lui est contiguë au nord et à laquelle appartenait l'I. 41, puis le portique (?) d'Artémis et le palais du conseil de T. Klaudios Apollonios (n° 33, l. 17 et 27); à Sillyon le temple de Tyché consacré par Ménodora (n° 58, 18). A Aspendos, sans compter les contributions à la porte et à la tour, ni l'aqueduc (n° 64^a, 64, 64^b), dont les frais paraissent avoir été supportés collectivement par plusieurs personnes, une partie du théâtre fut dédiée par A. Curtius Crispinus Arruntianus et A. Curtius Auspicatus Titinnianus sur l'héritage d'A. Curtius Crispinus; peut-être aussi l'architecte Zénon lui-même (v. n° 64^b et suiv.) en dédia-t-il une autre partie; enfin à Sidé Bryonianos Lollianos dédia le nymphéum (?) ainsi que l'aqueduc qui y aboutit (v. n° 107). En Pisidie le nombre des constructions ayant des particuliers pour fondateurs (κτισταί) n'est pas moins considérable : nous citerons par exemple à Termessos plusieurs portiques, un temple, une statue et vraisemblablement aussi un autre édifice public; à Sagalassos le temple d'Apollon Clarien et des empereurs, un temple (?) consacré à l'empereur Claude honoré sous le titre de nouvel Hélios, puis un autre édifice également consacré au culte impérial; à Kremna un forum avec une basilique et une exedra, ainsi qu'un portique. En revanche les édifices qui sont indiqués comme ayant été construits par les villes elles-mêmes sont sensiblement moins nombreux, et ce que les inscriptions nous révèlent sur la condition des propriétés à cette époque nous le fait parfaitement comprendre. Il est donc plus naturel d'attribuer la porte d'Hadrien à un particulier

que de la considérer comme ayant été élevée par la ville elle-même. Mais quelque hypothèse qu'on adopte, la porte appartient dans tous les cas à l'époque d'Hadrien et fut vraisemblablement érigée à l'occasion de son entrée dans la ville, qu'on place en l'année 130.[1] Il est possible, comme le dit plus loin M. Niemann, que la porte soit entièrement indépendante de la tour Julia Sancta : en tous cas ces deux édifices ne peuvent remonter à des dates fort éloignées l'une de l'autre, puisque cette même Julia Sancta érigea également une statue de Paulina, c'est-à-dire, comme M. Waddington l'a dit le premier à propos de l'I. n° 4^{b}, de la sœur d'Hadrien qui mourut peu de temps après l'année 130.

Si la partie orientale des fortifications, qui représente une restauration ou une extension du mur d'enceinte, appartenait à l'époque d'Hadrien, il est naturel d'attribuer à Attale, fondateur de la ville, les constructions du premier groupe, qui sont incontestablement plus soignées et qui présentent les mêmes caractères sur des points assez éloignés les uns des autres. Quant à la partie du mur du port dont il est question plus haut, elle devait avoir été exécutée avec plus de soin, comme servant à la fois de mur intérieur et de mur extérieur. Il faut ajouter toutefois que la structure de ces murs diffère sensiblement de celle des anciens murs soit de Pergame même, soit des villes secondaires de l'état de Pergame (Athen. Mittheil., XI, p. 1 et suiv., 444, pl. XI).

Le nom même d'Adalia nous y fait reconnaître encore aujourd'hui la ville d'Attale, comme les écrivains byzantins appellent souvent Attaleia; c'est d'ailleurs ce que confirment surabondamment deux des inscriptions qui y ont été trouvées, n° 4^{m} et 14. Beaufort a eu une idée malheureuse en prenant, après d'Anville, Adalia pour Olbia et Sidé pour Attaleia. On peut reconstituer une série ininterrompue de relations avec Pergame qui s'étend de Telmessos à Attaleia en passant par Oinoanda et Termessos.[2] Il est possible que les princes de Pergame se soient avancés encore plus loin en Pamphylie, au moins pendant quelque temps, et y aient régné à la place des Séleucides; mais il est douteux qu'ils aient dépassé l'Eurymédon et soient allés jusqu'à Sidé.[3]

Il serait intéressant de savoir si, avant la fondation de la ville par Attale II Philadelphe, qui avait déjà visité ces contrées en 189 comme lieutenant de son frère (Polybe, 21, 43), une autre colonie occupait déjà cet emplacement si favorable. On le conclurait volontiers avec Leake[4] d'un passage de Strabon, si le texte n'était obscur et équivoque. Mais dans sa phrase:

[1] J. Dürr, Die Reisen des Kaisers Hadrian, p. 61. Dion nous rapporte (69, 9) qu'Hadrien accorda dès le début de son règne une attention toute particulière aux villes et aux fortifications des différentes provinces.

[2] V. Reisen in Lykien und Karien, p. 177 et suiv.

[3] M. Mommsen, Römische Forschungen, II^{2}, p. 531, pense que le Kestros n'est autre que le fleuve Taurus qui est désigné dans le traité de paix comme formant la limite du territoire enlevé à Antiochus.

[4] V. Leake, p. 175, 192, et aussi Hirschfeld, I, p. 713, Kuhn, Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reiches, II, p. 299, Kiepert et quelques autres. Voici le texte de Strabon (14, p. 667): εἶτα πόλις Ἀττάλεια, ἐπώνυμος τοῦ κτίσαντος Φιλαδέλφου καὶ οἰκίσαντος εἰς Κώρυκον, πολίχνιον ὅμορον, ἄλλην κατοικίαν καὶ μείζω περίβολον περιθέντος. Etienne de Byzance, au mot Ἀττάλεια, nous dit qu' Ἀλλόειρα est le nom primitif d'une ville d'Attaleia en Lydie, mais il n'y a rien là qui nous autorise à changer le mot ὅμορον, puisque cette ville est en Lydie, et d'ailleurs Ἀγρόειρα, seconde forme du même nom, est une difficulté de plus. Mais indépendamment de ὅμορον, Korykos est fort embarrassant. Strabon lui-même ne connaît pas de ville de Korykos en cet endroit, mais il en connaît une en Ionie, p. 664, une en Lydie, p. 666, et une en Cilicie, p. 670 et suiv. Seuls Suidas et Photius citent au mot Κωρυκαῖος un Κώρυκος

«après Olbia et le Kataraktès, on trouve, en allant vers l'est, Attaleia, ainsi appelée du nom de Philadelphe, son fondateur, qui avait envoyé une colonie nouvelle à Korykos, petite ville voisine, et agrandi le mur d'enceinte», le mot «voisine» est absurde et Korykos doit avoir été confondue avec trois localités du même nom. S'il existait réellement en cet endroit une petite colonie antérieure à Attale, il n'en faut pas chercher les ruines, mais se contenter de dire qu'elle devait se trouver établie près de la partie méridionale du port qui est la mieux abritée; peut-être même occupait-elle uniquement le côté sud-est du port.

Cette Attaleia, que les écrivains byzantins appellent souvent encore la ville d'Attale, porte le même nom que l'autre colonie de Pergame fondée en Lydie[1] (ou bien en Mysie ou en Eolie), mais les noms des habitants diffèrent. Ceux de la ville de Pamphylie s'appelaient Attaléens et les autres Attaléates.[2] Cette différence était connue depuis longtemps par les monnaies; mais jusqu'ici l'on n'avait vu mentionné dans les inscriptions que le nom des habitants de la ville pamphylienne, 'Ατταλέων κολω(νεία) dans l'I. n° 4[m] et, un peu défiguré par les exigences de la versification, 'Ατταλαιέων dans l'I. n° 14 (cf. n° 13, v. 4); c'est dans ces derniers temps seulement que l'on a trouvé deux autres inscriptions où il est question des habitants de la ville lydienne 'Ατταλεατῶν.[3]

Pour ce qui est de la religion, les colons paraissent avoir apporté leur culte, en partie du moins, de Pergame en Pamphylie, où d'ailleurs ils trouvèrent à peu près les mêmes divinités déjà établies. Le Zeus bien connu à Pergame sous le nom de Σωτήρ (Sitzungsberichte der Berliner Akademie, 1884, p. 12 et suiv.) et de vainqueur des géants, paraît avoir été honoré à Sillyon; il régnait de plus sur le sommet du mont Solyma, qui s'élève en face d'Adalia de l'autre côté du golfe. Des monnaies d'Attaleia représentent la tête du dieu, ou bien le dieu tout entier assis et tenant la Victoire dans la main. Le Zeus Tropaiouchos, dont

(γὰρ) τῆς Παμφυλίας ἀκρωτήριον, παρ' ᾧ πόλις 'Αττάλεια et y placent une histoire qu'ils citent pour l'interprétation d'un vers comique et où il est question des relations des pirates avec les habitants d'une ville *voisine*. Or, Strabon (qui suit Ephoros comme le fait voir Photius), rapporte cette même histoire, p. 644, mais en l'appliquant à la ville de Korykos en Lycie, et précisément en cet endroit il est encore question d'une colonie envoyée par Attale d'abord à Myonesos, puis à Lebedos qui en est peu éloignée, ce qui concorde dans une certaine mesure avec ce qu'on lit chez lui de la ville pamphylienne d'Attaleia. Etienne de Byzance, sur la foi de Démétrius, place Attaleia en Cilicie, mais ce doit être une simple confusion avec la ville cilicienne de Korykos, et je ne crois pas qu'il déplace à son tour pour la troisième fois l'histoire de pirates, quoique les pirates n'aient pas manqué dans la suite en Cilicie et que Strabon, p. 671, y ait transporté le chef de pirates Zénikétès de la ville lycienne de Korykos. Ce que Strabon rapporte de Zénikétès dans ce dernier passage: ἁλόντος δὲ τοῦ ὄρους (c'est-à-dire l'Olympe) (ὑπὸ) τοῦ 'Ισαυρικοῦ ἐνεπρησεν ἑαυτον πανοίκιον. τούτου δ' ἦν καὶ (en dehors de l'Olympe) ὁ Κώρυκος καὶ ἡ Φασηλὶς καὶ πολλὰ τῶν Παμφύλων χωρία· πάντα δ' εἷλεν ὁ 'Ισαυρικός pourrait, combiné avec un passage de Cicéron, De lege agraria, 15 (cf. 2, 50): jubent venire agros Attalensium atque Olympenorum quos populo Romano P. Servilii, fortissimi viri, victoria adjunxit, conduire à entendre tout autrement ce passage douteux de Strabon relatif à la fondation d'Attaleia. Ne pourrait-on pas admettre qu'il n'est question d'Attaleia qu'au commencement du passage, et qu'il s'agit ensuite d'une colonie envoyée en même temps dans la ville de Korykos située près de l'Olympe, qui pouvait être une κωμόπολις dépendant d'Attaleia, de telle façon que son territoire pût être désigné sous le nom de agri Attalensium? Cependant les mots πολλὰ τῶν Παμφύλων χωρία paraissent aussi se rapporter au territoire proprement dit d'Attaleia.

[1] V. Radet dans le Bulletin de corr. hellén., XI, p. 168 et suiv.

[2] Comme l'a établi Waddington, Revue numismatique, 1853, p. 24, après les hésitations de Eckel (D. N. III, p. 9). Cf. Head, Historia nummorum, p. 548.

[3] Bulletin de corr. hellén., XI, p. 173 et 400 E. Cf. Athenische Mittheilungen, XIII, p. 13.

le prêtre nommé à vie est cité sous des noms romains dans l'I. n° 6, paraît être étranger; mais on a justement découvert un Zeus Tropaios à Pergame. (Die Ergebnisse der Ausgrabungen von Pergamon, 1880, p. 78.) Comme à Pergame, Athéna est une des divinités principales. Aucun document ne nous dit formellement qu'elle portait aussi à Attaleia le nom de Polias; mais il est permis de le conclure d'une médaille, frappée en signe d'alliance entre Attaleia et Sidé, où la première ville est représentée par Athéna et la seconde par Némésis. On voit sur des monnaies la tête de la déesse ou la déesse tout entière, marchant ou immobile, avec la Victoire dans la main, dans un temple à quatre ou à six colonnes : c'est l'Athéna Niképhoros de Pergame (III, Comptes rendus cités, p. 37, pl. 76 et suiv.). Dionysos, honoré à Pergame sous le titre de Kathégémon, a son culte et son prêtre à Attaleia (n° 4^{f}), et il est représenté sur des monnaies (v. Bohn, Der Tempel des Dionysos zu Pergamon, p. 10). Apollon, honoré à Attaleia sous le nom d'Archégétès (n° 4^{ef}), existe naturellement aussi à Pergame (Pythios, III, Comptes rendus cités, p. 58); Hermès existe à Attaleia, à Pergé et à Sillyon comme à Pergame, ainsi que nous l'attestent fréquemment les noms propres qu'on rencontre dans ces contrées; enfin on trouve également dans les deux pays Asklépios, la mère des Dieux et Arès (?). D'autres cultes venaient peut-être des villes voisines : Héphaistos, le divin armurier, qu'on rencontre également à Pergé, à Aspendos et à Sidé, devait venir d'Olympos, Némésis de Sidé, Sarapis d'Alexandrie; quant à Artémis, elle a conservé le type de la déesse de Pergé. Le culte de Poseidon s'imposait dans un port situé sur une mer aussi magnifique. Enfin le culte de la Niké Sébasté se rattache au culte impérial, ainsi qu'aux jeux qui florissaient à l'époque de l'empire.

Nous ne connaissons point de temples dont pourraient provenir, au moins en partie, les colonnes comprises dans le mur de la ville, etc.; quant aux statues d'Attaleia, nous savons seulement qu'elles contribuèrent pour leur part à l'embellissement de Constantinople. Si l'on songe à l'importance de la ville et surtout si l'on remarque qu'elle est citée avec les îles de Chypre, Crète, Rhodes et Chio et les villes de Smyrne, Séleucie, Tyane et Ikonion dont les objets d'art furent, suivant Codinus (De signis, I, p. 53), soumis au même pillage, on ne peut douter qu'il ne s'agisse de la ville de Pamphylie et non de la ville de Lydie. Parmi les débris d'œuvres d'art qu'a conservés Attaleia, je ne connais que la base d'une statue d'Héraklès, mentionnée par M. Collignon (Bulletin de corr. hellén., III, p. 346), et une paire de reliefs grossiers représentant le dieu Sozon :[1] ce dieu est nommé sur un relief mentionné au même endroit et se trouve, mais sans nom, sur un ou deux autres.

Nous ne sommes pas mieux renseignés sur les autres monuments. Il est probable que la ville possédait un théâtre, mais il a été impossible jusqu'ici d'en retrouver même l'emplacement. On trouve un peu à l'est de la porte de la caserne un siége de pierre à dossier, de 1·15 m. de hauteur et de 0·70 m. de largeur, qui est encastré dans le mur de la ville de manière à ne laisser voir que sa face latérale : c'est l'unique débris qui reste d'une salle de spectacle; du moins il ressemble tout à fait à l'extrémité d'une de ces rangées de siéges à dossiers qu'on

[1] D'après Ramsay, American Journal of Archæology, III, p. 363 et suiv., Sozon, Héraklès et Orophylax seraient des noms différents d'une seule divinité locale, la même que Sabazios et Men.

rencontre d'habitude dans les théâtres et dans les stades le long des précinctions (Diazomata). Le dauphin qui forme l'appui pour le bras est un ornement propre à une ville maritime comme Attaleia.[1]

Quant aux tombeaux et aux monuments funéraires, aucun, à ma connaissance, n'est demeuré à sa place primitive. On s'explique d'ailleurs qu'ils aient disparu peu à peu, si l'on songe que la ville n'a pas cessé d'être habitée et qu'ils ont servi de matériaux pour la construction et la réparation des murailles. Et de fait on retrouve encastrées dans le mur, avec la plus grande partie des autres inscriptions, des inscriptions funéraires dont quelques-unes proviennent, selon toute apparence, de monuments funèbres; puis d'autres débris du même genre, par exemple une petite frise dorique fort élégante, qui servait peut-être de linteau de porte. On retrouve également dans le mur des reliefs funéraires : un d'eux notamment représente deux personnages assis l'un en face de l'autre, et un autre représente la jambe d'une femme assise ayant sur ses genoux une petite fille qu'elle tient étroitement serrée contre elle.

Signalons un fragment de sarcophage dont les coins sont ornés de deux Victoires tenant chacune une palme dans une main; l'une d'elles porte en outre une couronne dans la main droite. Ce genre de décoration s'employait très souvent dans ces contrées pour les coins de sarcophages : c'est ainsi que les coins du char mortuaire d'Alexandre le Grand étaient ornés de Victoires (Diodore, 18, 26). La même décoration se retrouve dans un autre sarcophage complet qui sert aujourd'hui de fontaine[2] dans le quartier septentrional de la ville. Il faut remarquer dans ce sarcophage, comme dans un autre dont il sera question à propos de Pergé, la bordure décorative, qui est en parfaite concordance avec la description donnée par Matz (Archäologische Zeitung, 1872, p. 12 et suiv.) : elle se compose en bas d'un socle épais formé de deux cymaises lesbiennes opposées l'une à l'autre et séparées par un rang de perles, et en haut d'une rangée d'oves. Dans le dessin, fort endommagé, on reconnaît un chasseur monté sur un cheval avec un chien à sa droite; de ce côté et en haut, sur le rocher qui forme le fond, s'enfuit un lion qu'un chasseur attaque avec un épieu, tandis qu'un autre est agenouillé à terre. Derrière le premier cavalier en vient un second, devant lequel on voit pareillement un homme agenouillé.

C'est là, on le voit, non pas une scène mythologique, mais une simple scène de chasse comme on en rencontre fréquemment sur les sarcophages d'Italie,[3] ainsi que sur les reliefs funéraires des pays du nord. Mais on trouve aussi dans la cour d'une maison, à côté d'une pierre ornée de guirlandes et d'une tête de Gorgone, deux autres pierres (v. fig. 7) représentant des scènes mythologiques. L'une, qui formait le coin gauche, représente un Eros qui s'avance armé d'un arc : il tient cet arc de sa main gauche, sur laquelle retombe sa chlamyde, et ramène la main droite en arrière à la hauteur de la tête, comme s'il prenait une flèche dans son carquois ou venait de lâcher la corde de son arc. Il reste encore devant lui une partie du fond du relief également conservée, mais on n'y voit point de personnages.

---

[1] Les siéges du théâtre de Catane sont pareillement ornés de dauphins.
[2] Ce sarcophage a été vu par Le Bruyn, II, p. 524.
[3] Matz cite un exemple emprunté à la Grèce, ibid., p. 15.

La seconde pierre représente le groupe bien connu de Priam aux pieds d'Achille. Au premier plan Priam, la tête couverte d'un voile, est agenouillé devant Achille assis dont il baise la main, tandis que celui-ci détourne la tête. Derrière eux, on voit, en face et tout près l'un de l'autre, Hermès avec son caducée à côté de Priam et une femme voilée à côté d'Achille: tous deux ont une main devant leur visage et semblent pleurer. Le relief d'Eros est plus élevé que celui d'Achille; d'ailleurs la bordure décorative qui permettrait de reconnaître un sarcophage manque dans les deux reliefs : tout ce qu'on peut dire, c'est que les dimensions sont à peu près celles qui conviennent à un sarcophage.



Fig. 7. Relief : Eros; Priam et Achille.

En somme on ne sait presque rien des anciens monuments d'Attaleia, bien qu'il en reste de nombreux débris dispersés çà et là. Mais on n'est pas mieux renseigné sur son histoire dans l'antiquité. La domination des descendants d'Attale ne se prolongea que fort peu de temps après la fondation d'Attaleia. La ville, évidemment abandonnée à elle-même, tomba bientôt, avec quelques villes voisines, au pouvoir des pirates; enfin, quand Servilius eut détruit leur puissance, le territoire d'Attaleia,[1] échut au vainqueur avec les autres possessions des

[1] Peut-être faut-il entendre ce terme dans le sens restreint que nous avons proposé plus haut, p. 15, note 4.

pirates. Servilius proposa de vendre ces contrées pour le compte de la république romaine, mais on ne donna pas suite à sa proposition. Il est probable qu'on rendit aux Attaléens leur territoire. Si c'est le fils de Servilius l'Isaurien qui rétablit la démocratie et la constitution de Pergame (v. Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon, p. 76, n° 94), il est à croire qu'Attaleia, colonie de Pergame, conserva également son indépendance. Pompée aborda à Attaleia après sa victoire; ce fut même la première ville où il entra, tandis que ses vaisseaux, ses troupes et ses partisans venaient se réunir autour de lui; il n'y resta d'ailleurs que fort peu de temps.[1]

La ville n'apparaît comme colonie romaine qu'assez tard; elle est citée pour la première fois sous ce titre dans l'I. 4^{m}. Elle fut notablement transformée, peut-être agrandie (v. p. 15) et embellie sous Hadrien,[2] et c'est à l'occasion du passage de ce prince, qu'on place en 130 ap. J.-C., que fut construite la porte monumentale, ainsi qu'une partie du mur oriental, et que furent érigées plusieurs statues. Les nouvelles fortifications ne sont peut-être pas sans rapport avec la guerre des Parthes, qui amena peu de temps après sur ces côtes L. Verus, et comme on sait que ce dernier s'arrêta assez longtemps dans les principales villes de l'Asie Mineure, de la Pamphylie et de la Cilicie, il est à croire qu'Attaleia reçut sa visite aussi bien que Sidé (J. Capitolinus, Verus, c. 6).

A l'époque byzantine il est, comme on l'a vu, beaucoup plus fréquemment question d'Adalia; c'est même la seule ville de Pamphylie dont le nom soit cité dans les écrivains postérieurs.

Si Adalia ne peut être qu'Attaleia, Olbia doit être située plus à l'ouest. Hiéroklès la nomme avant Termessos (s'il est vrai qu' Ἰοβία soit une faute pour Ὀλβία[3]); Strabon l'appelle un boulevard important (μέγα ἔρυμα) situé en face de Phaselis à 367 stades du cap Sacré. Enfin d'après Aristote[4] et Théophraste elle était située de telle manière que le vent du nord y soufflait en venant d'une île ou d'une presqu'île nommée Idyros ou Idyris. Pour toutes ces raisons il est impossible qu'Olbia ait été située là où le supposait Schönborn (dans Ritter, p. 636) ni là où Spratt (Daniell) I, p. 216[5] a cru la trouver, c'est-à-dire sur le littoral septentrional du golfe. Il faut la chercher sur le rivage occidental, vers la frontière naturelle

[1] Le passage des apôtres St Paul et St Barnabé (Acta apost., 14, 24) est mentionné à propos de Pergé.

[2] V. Dürr, Die Reise des Kaisers Hadrian, p. 61.

[3] Ramsay, American Journal of Archæology, 1888, p. 8 et suiv., considère Ἰοβία comme un surnom donné à Termessos à l'époque de Diocletianus Jovius, et c'est plutôt δήμου Οὐλιάμβου (v. p. 5, note 5) qui serait, d'après lui, une faute pour δήμου Ὀλβιανοῦ (cf. Athen. Mittheilungen, X, p. 343).

[4] Fr. 238, ed. Rose : Le Βορρᾶς, dont le nom variait avec les localités, s'appelle à Ὀλβίᾳ τῇ κατὰ Μύγαλον (l. Μάγυδον) τῆς Παμφυλίας (Attaleia n'existait pas encore) Ἰδυρεύς· πνεῖ γὰρ ἀπὸ νήσου ἣ καλεῖται Ἰδυρίς. Puis, ajoute le texte, τινὲς δὲ αὐτὸν βορρᾶν οἴονται εἶναι ἐν οἷς καὶ Λυρνατεῖς οἱ κατὰ Φασηλίδα, ce qui semble prouver que ce n'est pas du Borras qu'il s'agissait précédemment. Mais peut-être alors s'agissait-il d'une simple variété du vent du nord, quelque chose comme le vent du NNO. Théophraste, de ventis, V, 35, dit que l' Ἰδυρεύς, qui ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ Ἴδυρος πνεῖ μεγας καὶ πολύς, se rencontre dans le golfe de Pamphylie avec le Notus et l'Eurus, qu'il considère comme les vents opposés. Scylax, 100, cite après Phaselis Ἴδυρος πόλις, νῆσος Λυρνατεια, Ὀλβία, Μάγυδος καὶ ποταμὸς Καταρράκτης. Dans Pline, V, 121, Idyris (leçon de Meineke au lieu de Illyris) est une île, tandis qu'on lit dans Étienne de Byzance Ἴδυρος πολις και ποταμὸς Παμφυλίας.

[5] Opinion admise également par Müller, (Geogr. gr. min. I) à propos du Stadiasmus, 225, où Olbia est identifiée avec Ténédos.

du territoire de Phaselis au nord, c'est-à-dire près des στενά ou du défilé qui s'étendait au pied du mont Klimax. Cependant on ne paraît pas avoir trouvé de ruines en cet endroit et pour notre compte nous ne sommes pas allés aussi loin de ce côté.

Quant à l'endroit que Schönborn a pris pour Olbia et qui est peut-être celui où M. de Luschan a trouvé des ruines et des sarcophages (v. fig. 2), mais aucune inscription décisive, c'est probablement un dème dépendant de Termessos ou d'Olbia. De même l'endroit indiqué par Spratt devait être un dème dépendant d'Olbia ou d'Attaleia. Les ruines de ce dème, que je crois avoir retrouvées en cherchant celles d'Olbia, sont de trop peu d'importance, et les fortifications, qui sont tournées du côté de la Pamphylie et non du côté de la Lycie, comme on devrait s'y attendre s'il s'agissait d'Olbia, sont trop insignifiantes pour avoir pu être désignées par les mots de μέγα ἔρυμα. Il existe une troisième localité dans le voisinage d'Attaleia, environ à mi-chemin de Termessos : ce sont les ruines, souvent décrites par les voyageurs et en dernier lieu par Hirschfeld (I, p. 716), qui se trouvent près de Ewde-Han.[1] Ce sont des ruines sans grand caractère, dispersées sur une vaste étendue et qu'il est impossible d'embrasser d'une vue d'ensemble : un canal analogue à celui de Pergé, les traces d'une galerie à colonnes avec des boutiques par derrière et des monuments commémoratifs par devant, une rue de cimetière bordée de sarcophages somptueux, mais d'un art dégénéré, ornés de Victoires qui tiennent une couronne à la main, ou de bas-reliefs qui représentent un repas funèbre ou un attelage de bœufs, etc., voilà tout ce qui reste d'un dème dépendant probablement aussi d'Olbia ou d'Attaleia, Uliambos ou Kanavra ou de quelque autre nom qu'on voudra l'appeler.

De l'autre côté d'Attaleia, c'est-à-dire du côté de l'est, était située Magydos, dont l'existence est attestée par des monnaies ayant pour effigies les images de Pallas, de Tyché ou d'Hermès.[2] Cette ville est nommée dans Ptolémée entre le Kataraktès et le Kestros, tandis que Scylax et le Stadiasmus semblent la placer à l'ouest du Kataraktès. Par suite l'identification des ruines de Laara entre Attaleia et l'embouchure du Kestros sur la côte, faite par Beaufort (Karamania, p. 139), n'est rien moins que certaine. J'ai trouvé là des ruines antiques répondant bien à la description de Beaufort, en particulier les restes assez considérables d'un quai maritime construit en gros moëllons alignés perpendiculairement à la direction du quai. Celui-ci s'étend entre deux môles qui s'avancent vers le sud et qui sont construits en gros blocs de travertin irrégulièrement superposés et reliés par une espèce de mortier; enfin ces deux môles sont presque réunis en avant par un troisième. Un aqueduc, couvert de stalactites, qui laisse maintenant l'eau s'échapper et se répandre sur le rivage, des voûtes à l'extrémité orientale, les restes d'une galerie à colonnes sur laquelle s'ouvraient des portes de boutiques et disposée parallèlement au quai, mais à une certaine distance de celui-ci, voilà à quoi se réduisent ces ruines.

[1] Ces ruines avaient dû être déjà visitées par Corancez (comme on peut le conclure de l'extrait qui se trouve dans Vivien de S[t]-Martin, II, p. 697); v. Schönborn dans Ritter, p. 670 et 673, et Spratt, I, p. 228, qui identifiait ces ruines avec Lagon, opinion rejetée comme fausse par Hirschfeld. On a proposé encore d'autres dénominations, également fausses ou incertaines.

[2] Mionnet, Descr., III, p. 457; Su., VII, p. 41. Leake, N. H., p. 79, 149. Head, N. H., p. 584.



Fig. 8. La porte d'Hadrien, en partie restaurée.

Planche V. De toutes les anciennes constructions d'Adalia la plus remarquable est la porte à trois ouvertures qui se trouve à l'est de la ville. Resserrée entre deux tours dont l'une porte le nom de tour Julia Sancta (v. p. 13), elle formait autrefois, selon toute apparence, l'une des entrées principales de la ville fortifiée : aujourd'hui, enterrée sur une profondeur de plusieurs pieds, elle n'est visible que de l'extérieur, la façade intérieure étant entourée de constructions. Ce monument est relativement bien conservé, grâce à l'existence d'un mur qui masqua longtemps la façade extérieure elle-même et où une brèche fut pratiquée en cet endroit il y a quelques années seulement. La planche V représente la porte dans l'état où elle était immédiatement après avoir été dégagée : ce n'est qu'en 1884 que furent élevés des piliers assez informes, destinés à soutenir les deux architraves centrales qui sont en saillie (v. fig. 11); quant aux parties de l'entablement qui sont voisines des tours, elles sont supportées depuis une époque assez reculée par des piles de pierres qui les empêchent de s'écrouler.

Planche VI. La porte a trois ouvertures égales, de 4·15 m. de largeur et de 6·18 m. de hauteur comptés du pavé antique au sommet des arcs; celles-ci sont surmontées de voûtes demi-circulaires en berceau de 3·325 m. de portée; la hauteur totale de l'édifice jusqu'au bord supérieur de l'entablement est de 8·035 m. Les deux façades de la porte sont absolument semblables : du côté extérieur comme du côté intérieur une colonne s'élève devant chacun des quatre piliers, et à

une distance un peu surprenante de ceux-ci. Cependant les colonnes qui se trouvent sur une même façade de la porte ne sont pas également éloignées les unes des autres, et l'entre-colonnement central est de 0·22 m. plus grand que les deux autres, bien que les ouvertures des arcs soient les mêmes. L'entablement ressaute au dessus de chacune des huit colonnes; il n'y a point de pilastres derrière celles-ci et ce sont des consoles qui supportent l'entablement; les deux piliers intermédiaires sont tellement minces que les archivoltes se touchent; enfin les piliers des coins, qui sont plus larges, se terminent par des antes dont les bases et les chapiteaux sont appliqués directement contre les tours.

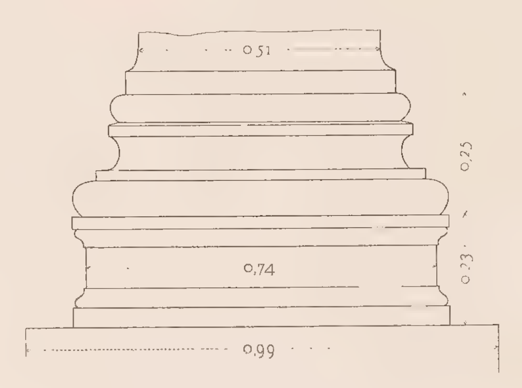


Fig. 9. Base des colonnes de la porte d'Hadrien.

Le monument est bâti en marbre blanc; seuls les fûts des colonnes sont en granit.

Les colonnes avaient des chapiteaux composites et des bases attiques avec une haute plinthe profilée.

Une seule colonne est encore debout, à demi dissimulée au milieu de la maçonnerie, Planche VII. devant la façade postérieure de la porte : le socle assez élevé est enterré. La hauteur de la colonne, y compris la base sans plinthe et le chapiteau, est de 4·94 m. et le diamètre inférieur a 0·51 m. L'entablement, haut de 1·28 m., est formé d'une architrave élevée, d'une frise basse décorée de rinceaux et d'une corniche à denticules avec cymaise ornée. Le dessin des ornements varie dans le détail, jusqu'aux têtes de lions qui ont des caractères différents. La planche VII donne dans sa partie supérieure une portion de la frise et de la corniche au dessus de l'arc central; le bas de la figure représente à une échelle plus petite un des ressauts de l'entablement avec la console et le chapiteau de la colonne; en *C* se trouvent le chapiteau, l'architrave et la console vus par dessous. La frise en saillie est singulière, ainsi que la forme des consoles dont la moulure supérieure se prolonge jusqu'aux chapiteaux des antes (fig. 10).

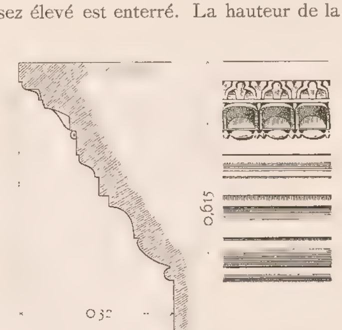


Fig. 10. Chapiteau des antes.

La planche VIII représente la corniche imposte ainsi qu'une partie de la voûte, puis le profil de l'archivolte en *A* et la base profilée des piliers.



Fig. 11. Arc de la porte d'Hadrien.

Les caissons des voûtes sont creusés peu profondément; les rosettes et les fleurs sont d'un dessin différent dans chacun des champs.

Planche VIII.

Les ornements sont en général taillés à arêtes vives et à jour, notamment les rangs d'oves et les rinceaux de la frise; ces derniers sont en plusieurs endroits entièrement détachés, et le fond est plus ou moins creusé suivant les effets d'ombre à produire; les fentes minces, comme celles qui séparent les différentes feuilles, sont formées par des trous faits au foret. L'ensemble est riche et d'un grand effet, mais l'exécution du détail manque de délicatesse.

Comme nous l'avons dit, l'édifice est enterré sur une profondeur de plusieurs pieds; aussi nous fallut-il, pour nous rendre compte de la hauteur des piliers et de la forme de leurs bases, creuser un trou près du pilier du nord jusqu'au niveau du pavé qui existe encore. Malheureusement la solidité douteuse de la colonne qui reste encore debout ne nous permit pas de creuser plus loin et de rechercher si le piédestal de la colonne a effectivement, comme je le suppose, la même base profilée que les piliers.

Fr. Beaufort,[1] qui découvrit cette belle porte, la décrit en ces termes: «In one part of the surrounding wall, we observed that there had formerly been an opening between two of the towers; is it now walled up, but appears to have been once a splendid gateway. There are still the remains of fourteen columns; the upper part of which are of the Corinthian order. Four of larger dimensions stand in a line with the outer face of the towers; . . . . . .»

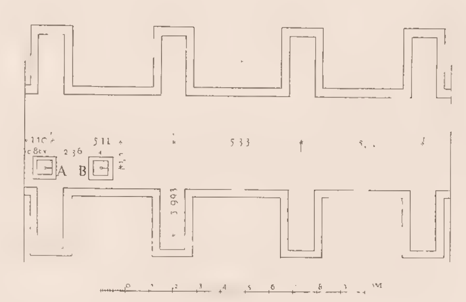


Fig. 12. Stylobate de l'étage supérieur de la porte d'Hadrien.

L'étage supérieur, que Beaufort a vu, a depuis disparu. Il est probable qu'il n'existait déjà plus lorsque Texier visita Adalia en 1833; aussi l'ensemble de l'édifice, dont la partie inférieure était masquée par un mur, a-t-il pu échapper à ce dernier.[2]

Sur la corniche de l'étage inférieur, qui est encore debout, repose une assise de pierres peu élevée et profilée, qui formait le stylobate de l'étage supérieur; la surface en est presque entièrement couverte de décombres et de maçonnerie. Sur ce stylobate, qui forme des ressauts comme l'entablement, se trouvent près de la tour du sud deux bases de piliers quadrangulaires; l'une de ces pierres est parfaitement conservée, l'autre est fortement endommagée: dans la face supérieure de l'une et de l'autre se trouve pratiquée une mortaise avec un canal d'écoulement. Les deux pierres, à la place qu'elles occupaient primitivement, sont distantes de 2·36 m. comptés d'un centre à l'autre; la première est éloignée de la tour de 0·86 m. (fig. 12).

[1] Karamania or a brief description of the south coast of Asia Minor by Fr. Beaufort, London, 1817, p. 120.

[2] Description de l'Asie mineure, faite par ordre du gouvernement français etc. par Charles Texier, Paris, 1849, tome III.

La base *A*, qui est voisine de la tour, n'est pas dans l'axe de la première colonne : on en conclut que les colonnes de l'étage supérieur n'étaient pas détachées comme celles de l'étage inférieur. De même la seconde base *B* est en dehors de la ligne des axes du monument, et comme il n'existe pas d'autres points de repère, il est impossible de se rendre compte de la disposition de l'étage supérieur. Dans son ensemble, l'édifice devait rappeler assez l'arc d'Hadrien, d'ailleurs beaucoup plus simple, qui est à Athènes. Quant à l'inscription en lettres de bronze qui était placée à l'architrave et dans laquelle la porte d'Adalia est dédiée à Hadrien, il en a été question ailleurs.

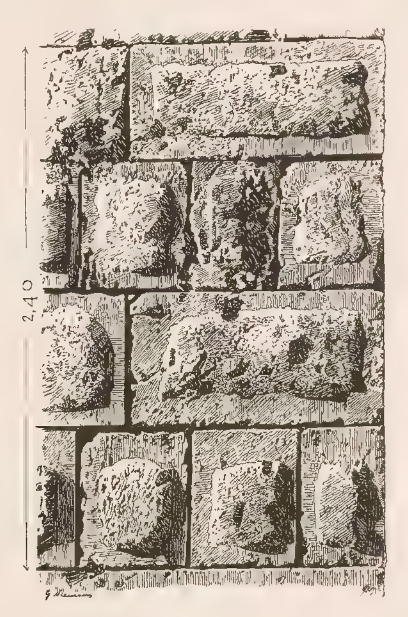


Fig. 13. Pierres de la tour Julia Sancta.

Tours. Reste à parler des tours entre lesquelles est enclavée la porte. Celle du sud est une construction de l'époque d'Hadrien : cependant nous ne croyons pas qu'elle ait été bâtie en même temps que la porte, attendu qu'elle en est entièrement indépendante. Cette tour a 8·70 m. de largeur sur 9·50 m. de profondeur : la hauteur, comptée du pavé antique, qui est enterré, jusqu'à la corniche, est d'environ 14·60 m. Les murs sont construits en pierres de 0·60 m. de hauteur, dont les assises alternent régulièrement en parements et en boutisses. Les panneaux des pierres ont été laissés à l'état brut et sont simplement entourés d'un large refend (fig. 13). Quant à la tour du nord, elle n'est antique que dans sa partie inférieure.

Tour circulaire. Planche IX.

Une autre construction antique, bien conservée, est la tour, carrée dans sa partie inférieure, circulaire dans sa partie supérieure, qui est située près de la mer à l'angle sud-est du mur d'enceinte et qui est désignée par la lettre *k* dans le plan, page 9. Elle a au bas 17·18 m. de longueur et de largeur; la hauteur, du sol à l'arête supérieure des créneaux, atteint 14 m.: un membre de la base n'est pas visible au dessus du sol. Cette tour est très solidement bâtie; elle ne renferme qu'une petite chambre à l'étage inférieur; l'étage supérieur ne renferme pas d'espace intérieur et le centre est occupé par un puissant massif de maçonnerie (*A* fig. 14) de forme carrée et de 4·56 m. d'épaisseur. Celui-ci repose sur une voûte très forte en forme de segment,

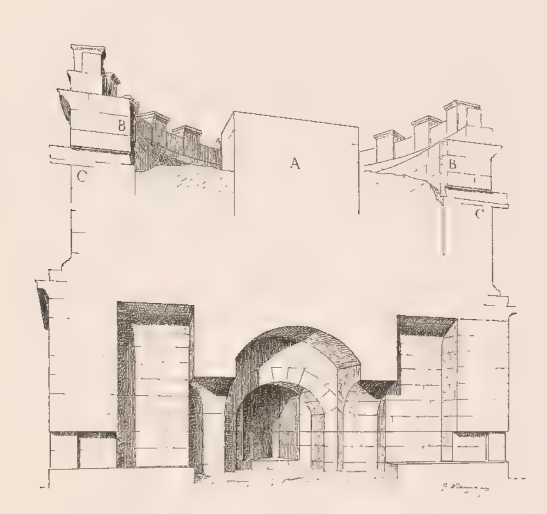


Fig. 14. Section transversale de la tour circulaire.

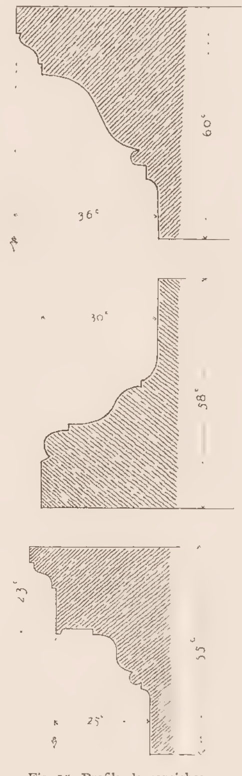


Fig. 15. Profils de corniches (v. Planche IX).

avec laquelle il constitue une construction indépendante, quoique rattachée aux autres parties de la muraille. L'entrée de la chambre voûtée à l'étage inférieur se trouve du côté oriental, qui est tourné vers la ville : c'est une porte de 1·70 m. de largeur. Dans les trois autres faces et tout à fait au bas sont pratiquées des fentes qui laissent pénétrer un faible jour dans l'intérieur.

Sur le côté nord de l'étage inférieur se trouve, au dehors et à la hauteur du sol, une seconde ouverture très étroite : c'est l'entrée d'un escalier de 0·90 m. de largeur, qui est ménagé dans la maçonnerie et dont le haut aboutit dans un angle au pied du mur circulaire.

En continuant à s'avancer sur la corniche et sur les marches qui y sont placées, on arrive à une niche située au dessus de la porte principale et d'où part un second escalier de 0.78 m. de largeur percé dans le mur cylindrique. Celui-ci conduit sur la plate-forme qui a pour centre la surface du massif de maçonnerie *A*. L'espace compris entre ce massif et le mur environnant est

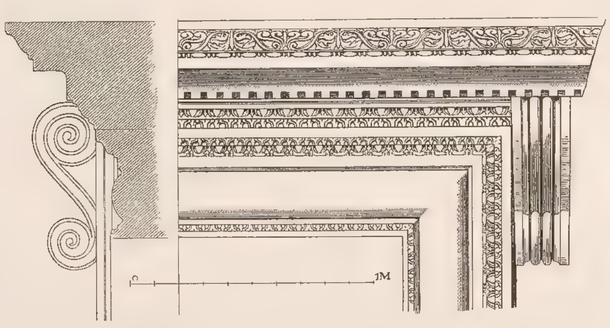


Fig. 16. Entablement intérieur de la porte d'entrée de la mosquée Dschumanun Dschâmisi.

rempli de décombres. Pour l'écoulement des eaux de la plate-forme, qui n'est point pavée, se trouvent ménagées sur trois côtés des rainures verticales *B*, destinées à recevoir des descentes de terre cuite ou de métal qui débouchaient dans les conduits de dégorgement en pierre *C*. Toute la tour est construite en belles pierres de taille, bien jointes et bien polies. La figure 15 fait voir la forme des corniches. On retrouve dans la corniche principale la forme assez rare de la corniche imposte de l'arc d'Hadrien. Les côtés de la porte principale sont décorés d'un ornement bizarre : je considère ces figures en forme de filets, qui sont au nombre de six de chaque côté de la porte, comme la représentation schématique des fasces.

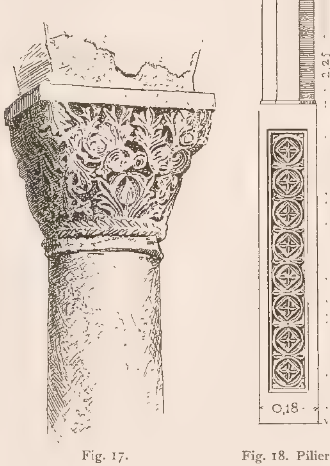


Fig. 17. Chapiteau des colonnes.

Fig. 18. Pilier de marbre.

Le bâtiment était autrefois, selon toute apparence, entièrement isolé, et comme l'entrée étroite qui conduit à la plate-forme pouvait être aisément défendue, la position devait être presque imprenable. La destination précise en est assez incertaine : le puissant noyau de maçonnerie *A*, avec la voûte massive qui le soutient, ne pouvait être fait que pour recevoir une charge considérable, probablement des catapultes, peut-être aussi un support en pierre pour un fanal.

Mosquée Dschumanun Dchâmisi (basilique chrét.) Planche X.

Passons à un monument qui nous reporte à une époque beaucoup plus récente : ce sont les restes d'une basilique chrétienne qui font aujourd'hui partie intégrante d'une mosquée en

ruines. Il reste de l'édifice chrétien l'abside voûtée, demi-circulaire à l'extérieur et limitée à l'intérieur par des lignes droites; ajoutons à l'intérieur un certain nombre de colonnes reliées par des arcs, dont les unes sont dégagées, les autres recouvertes par un système de piliers de construction postérieure; il faut encore rapporter à la même origine des débris de peintures murales et quelques autres détails. La longueur, la largeur et la hauteur de la nef centrale doivent représenter les dimensions du bâtiment primitif; le porche, auquel a été adjoint un minaret, est également ancien; cependant une grande partie des murs a été réparée par les Turcs. Parmi les détails qui appartiennent à la basilique quelques-uns doivent remonter au second siècle après J.-C., tandis que les formes de certains autres nous reportent tout au plus au septième siècle.

Citons parmi les premiers la porte principale qui conduit du porche dans la nef centrale (fig. 16). Le profil convexe de l'encadrement entièrement uni se retrouve dans d'autres constructions. Les cymaises qui sont placées au dessus du linteau et appliquées directement contre les consoles qui supportent la corniche représentent une tradition de l'architecture grecque; dans l'architecture romaine proprement dite on ne trouve en cet endroit qu'une frise.

Il y a encore plus de richesse et de finesse dans une porte encadrée de marbre, en partie enterrée, qu'on voit à l'extérieur de la mosquée du côté de l'ouest. Les deux portes ont été empruntées à un édifice plus ancien pour servir à la basilique. C'est au contraire à l'art byzantin postérieur qu'appartiennent les consoles, de forme caractéristique, ainsi que les moulures plates qui ornent la petite voûte en niche (planche XI); il faut rapporter à la même époque les chapiteaux des colonnes qui se trouvent à l'intérieur de la mosquée et d'ont l'un est représenté dans la fig. 17.



Fig. 19. Minaret.

Signalons comme un exemple remarquable du mélange des formes à la fin de l'antiquité le chapiteau de pilier qui se trouve à l'intérieur de l'église (planche XI *C*) et qui dérive évidemment du chapiteau des antes grec. Mentionnons encore pour finir deux minces piliers de marbre qui servent aujourd'hui à supporter la chaire (fig. 18).

Constructions musulmanes.

Une période encore plus récente dans l'histoire d'Adalia est représentée par quelques constructions musulmanes, parmi lesquelles nous relevons un minaret revêtu de briques vernies

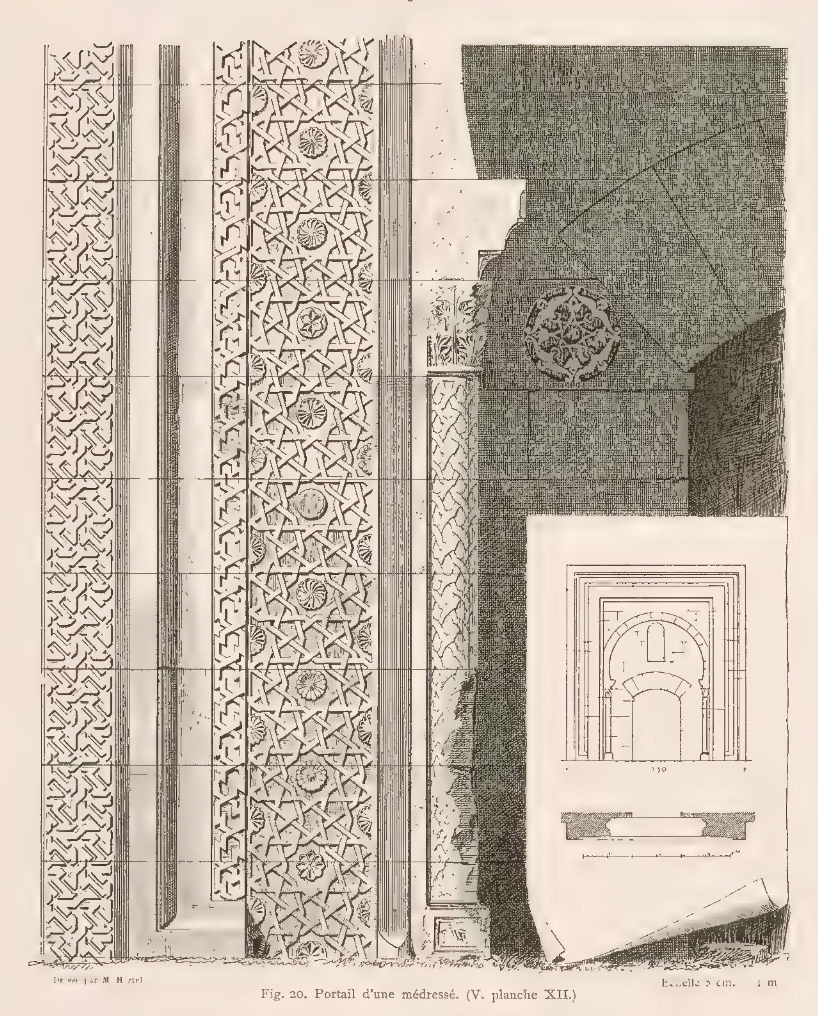


Fig. 20. Portail d'une médressé. (V. planche XII.)

que nous donnons dans la fig. 19, et surtout la magnifique porte d'entrée d'une médressé en
Planche XII. ruines que reproduit la planche XII. Dans le champ qui est au dessus de la porte se trouve une inscription qui nous renseigne sur le monument.[1]

[1] Une photographie a permis à M. le professeur Karabacek, bien qu'elle n'eût pas été prise à cet effet, de lire des parties importantes de l'inscription. Voici sa communication: «Cette inscription est une inscription arabe

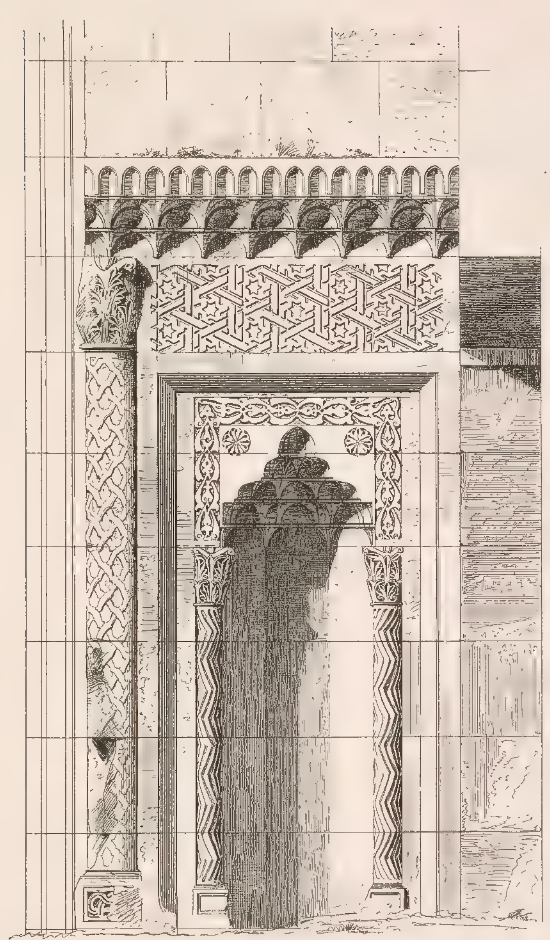


Fig. 21. Section transversale de la fig. 20.

Bâti en marbre blanc, noirci par le temps et tapissé de lierre, ce monument en ruines, représentant d'une époque brillante de la domination musulmane, forme un contraste frappant avec les misérables cabanes qui l'entourent.

L'élévation et la section transversale (fig. 20), font voir nettement dans le détail la disposition de cette porte.

Terminons par la représentation et la description de quelques maisons d'habitation modernes d'Adalia.

Tout d'abord la fig. 22 représente l'élévation et la fig. 23 II le plan de l'étage supérieur d'une maison turque du dix-huitième siècle, où les vitres ne sont pas encore employées. La maison se compose d'un rez-de-chaussée servant de vestibule et de magasin et de deux étages. Ceux-ci renferment quelques chambres donnant sur la rue et un vestibule ouvert sur le jardin, où aboutissent des escaliers et des galeries de bois. On remarque à l'étage le plus élevé une galerie en saillie et plusieurs fenêtres ou plutôt des groupes de deux fenêtres superposées à très peu de distance

Maisons d'habitation.

gravée en relief en forts caractères Toulout. Une moitié seulement est visible sur la photographie, l'autre moitié étant cachée par le cintre de la porte : de plus les premières lignes de la table gravée *(lôh)* sont comprises dans l'ombre portée par la profondeur de l'arcade, qui en rend toute lecture impossible. Il manque l'invocation *(Basmala)*, la formule relative à la construction et le commencement de la longue énumération des titres du



Fig. 22. Maison d'habitation du dix-huitième siècle.

l'une de l'autre; les fenêtres supérieures n'ont qu'un grillage en bois, celles qui sont au dessous sont en outre garnies de volets. Le verre n'est employé, sous forme de petites vitres colorées, que dans les deux fenêtres placées au dessus de la galerie en saillie. Les murs, très solides, sont bâtis en moëllons avec des bois de fil intercalés, mode de construction constamment employé dans le sud de l'Asie mineure. La galerie en saillie est ornée de quelques sculptures en bois.

---

souverain. Voici le texte et la traduction des lignes qui sont encore en partie visibles:

. . . . السلطان الاعظم]
. . . . ظلّ] الله فى العالم مالك رقا
ب الامم سلطـــان ملو]ك وسلاطين العرب والعجم عزّ
الدنيـا والدي]ن وغيـاث الاسلام والمسلمـــــين و
. . . ابو الفتح كيكا]وس بن كيخسرو بن كيقبـاد
قسيم امير المو]منين فى شهور سنة ثمان واربعين وستمائة

. . . . le très haut sultan]
. . . . ombre] de Dieu sur la terre, dominant sur les têtes
[des nations, souverain des ro]is et des sultans des Arabes et des non Arabes, gloire
[du monde et de la religi]on, soutien de l'Islam et des Musulmans, et
. . . . Abû-l-fath Kaihâ]wûs fils de Kaichosrau fils de Kaikobâd,
[fidèle ami du prince des cro]yants, dans les mois de l'année six cent quarante-huit.

Le monument se rapporte donc au sultan Kaikâwûs de la dynastie seldjoucide d'Asie mineure et fut terminé dans l'année 648 de l'hégire, c'est à-dire entre le 5 Avril 1250 et le 25 Mars 1251 ap. J.-C.»

Les figures 23 I et 25 donnent les plans de deux maisons actuelles. La première est une construction toute simple, la seconde est une de ces maisons pareilles à des palais qu'habitent les marchands grecs aisés d'Adalia. Le centre de cette dernière est occupé, comme dans les maisons de l'antiquité, par une cour plantée d'arbres et entourée de galeries à colonnes. C'est sur ces galeries que donnent les chambres d'habitation et de réception, ainsi que la cuisine, qui est ouverte, et les autres pièces affectées aux besoins du service.

A Entrée.
B Galeries ouvertes.
C Escaliers.
D Chambres.
E Chambre en saillie.
F Cour.
G Bûcher.
H Watercloset.
I Cuisine.

Fig. 23. Plans de deux maisons d'habitation.

Sous les arbres de la cour et dans les ailes *(Alae)* des galeries sont installés des trônes : ce sont des lits de bois hauts d'environ 1 m., longs et larges de 3 ou 4, et entourés sur trois côtés de balustrades peu élevées, le long desquelles sont disposées des nattes ou des coussins.

Le dessin exécuté page 34 nous fait jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la maison : il représente un angle de la cour près de l'entrée, avec l'escalier principal et le trône installé en cet endroit.

Toutes les colonnes sont en bois; elles reposent sur des socles de pierre faits avec des chapiteaux corinthiens renversés. Presque toujours les fûts des colonnes traversent les deux étages et, comme on le voit dans la fig. 24, le plancher de l'étage supérieur est suspendu entre les supports. Tout l'étage supérieur est en bois: c'est une charpente faite de pièces très minces (5 à 6 cm. d'épaisseur), revêtue au dedans et au dehors de planchettes refendues; les intervalles sont remplis avec des copeaux ou des écorces d'arbres.

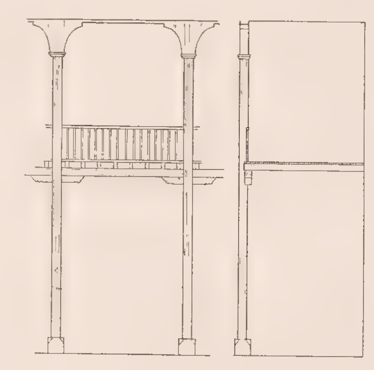
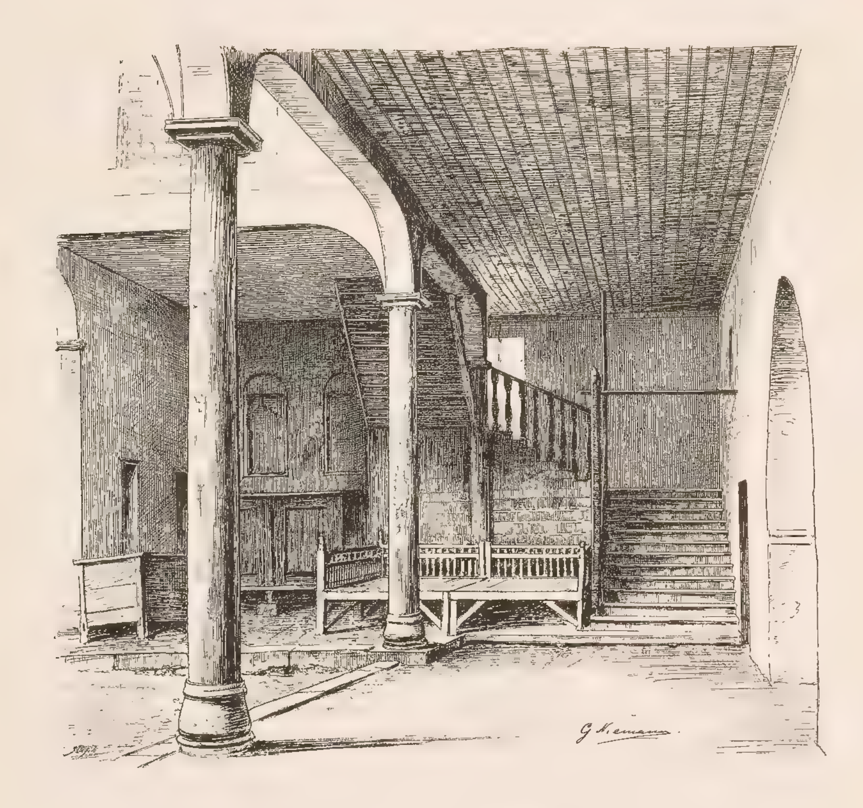


Fig. 24. Construction en bois d'Adalia.

Au rez-de-chaussée les chambres d'habitation sont en petit nombre et prennent jour de préférence sur la cour. En revanche l'étage supérieur, où l'on se tient en hiver et qui renferme une seconde cuisine, contient un plus grand nombre de chambres d'habitation et de chambres à coucher avec des fenêtres vitrées donnant sur la rue; la galerie ouverte est souvent remplacée par un corridor fermé. Les appareils de chauffage sont inutiles sous le chaud climat d'Adalia et il n'existe de cheminée que pour la cuisine.

On transforme souvent les galeries de l'étage supérieur en lieux de repos très agréables en les prolongeant à l'aide de balcons légèrement suspendus qui font largement saillie dans la cour. C'est cet ensemble pittoresque, spacieux, souvent hardi, de galeries, d'escaliers et d'arcades qui fait le principal agrément de ces maisons, dont le caractère général est une assez grande simplicité.



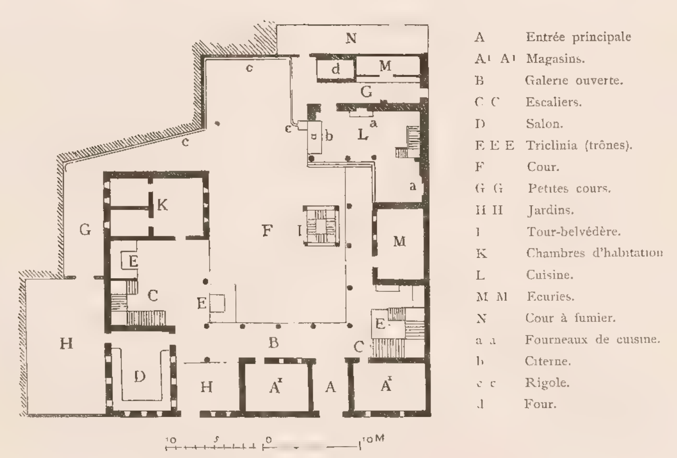


Fig. 25. Maison d'habitation d'un marchand grec d'Adalia.



Pergé.



La terrasse (I), dont nous avons donné plus haut la description, s'arrête brusquement à l'est; mais le mur naturel qui la termine, au lieu de former une ligne droite parallèle au Kestros, est coupé de baies profondes, en face desquelles s'élèvent, comme des îles, des hauteurs détachées. C'est ainsi notamment qu'un affluent du Kestros, remarquable par la teinte foncée de ses eaux, descend dans la plaine en laissant à droite et à gauche deux éminences isolées. La hauteur de droite (A sur le plan),[1] qui est d'assez faible étendue, est coupée à pic par un mur inaccessible du côté de la vaste plaine où coule le Kestros à l'est, et en face des vallées plus étroites qui s'étendent au nord et à l'ouest. L'escarpement est un peu moins considérable au sud : là une vallée assez large s'avance entre le grand plateau (B) à l'ouest et une dernière hauteur isolée (B_1) à l'est. Par derrière enfin se trouve une baie profonde, qui se creuse vers l'ouest et où coule le Sarisu, autre ruisseau tributaire de l'Aksu. La vue est bornée au sud par le plateau (II) qui se prolonge dans la direction de l'est. Ce plateau est boisé sur ses bords, ainsi que dans l'angle que forme la vallée : au contraire les autres éminences sont complétement dénudées et c'est à peine si l'on voit se dresser çà et là sur leurs bords un majestueux platane, indiquant les veines d'eau qui se font jour au dessous. Quant à la plaine qui s'étend en avant de la hauteur A, elle est couverte dans sa partie la plus basse, c'est-à-dire au pied même de la hauteur, de roseaux touffus, puis, un peu plus au sud, de buissons qui masquent la vue et rendent l'orientation difficile. Cette plaine déserte s'étend dans la direction du sud-est, bornée au sud par la mer qu'on devine sans la voir : vers le nord au contraire l'horizon est formé par des lignes de montagnes qui deviennent de plus en plus nettes du côté de l'est. Puis, en face du contre-fort méridional du Bozburun, qui se détache vivement sur le ciel, on voit s'élever au dessus des vapeurs de la plaine une acropole, dont les contours se dessinent nettement à l'horizon et qui rappelle immédiatement la citadelle d'Athènes; enfin, par derrière, près de l'Eurymédon, s'allongent

Situation de Pergé.

[1] On trouve également dans l'ouvrage de Trémaux un plan où l'essentiel est reproduit. Deux autres feuilles donnent des plans particuliers et détaillés (v. ci-après p. 46, note 1 et p. 49, note 1).

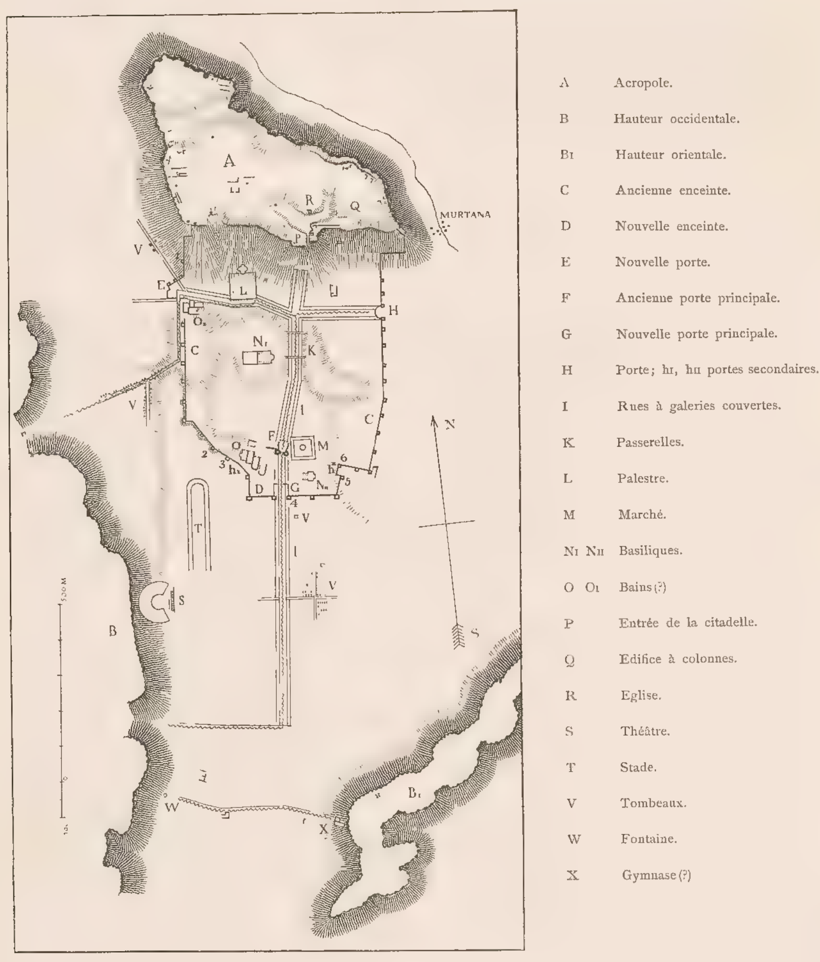


Fig. 26. Plan de Pergé.

vers le sud des chaînes de montagnes de faible hauteur : c'est là qu'est situé le plateau d'Aspendos, à côté d'autres plateaux semblables (v. fig. I).

Son nom. Tel est l'emplacement de Pergé. Ce nom est une forme grecque postérieure du nom primitif. Dans le dialecte de Pergé le *p* devait être suivi d'un *r* vocalisé; en tous cas la déesse protectrice de la ville, qui était honorée dans toute la région et qui porte plus tard dans la langue grecque commune le nom d'Ἄρτεμις Περγαία, est désignée sur des monnaies anciennes

sous le nom de Vanassa Preiia.[1] Cependant, comme *ια* paraît représenter la terminaison féminine d'un adjectif en *ιος*, ce doit être la déesse qui a tiré son nom de la ville et non pas la ville de la déesse. Il est hors de doute que nous nous trouvons ici en présence de Pergé. Pour atteindre ce lieu, il faudrait encore débarquer au bord de l'Aksu (Kestros) à 60 stades environ (11 kilomètres tout au plus) au dessus de son embouchure : or c'est la distance indiquée par Strabon. Car la ville même de Pergé n'était pas située sur le fleuve : elle s'élevait, d'après Pomponius Méla (1, 79), comme les ruines que nous avons ici, entre le Kestros et le Kataraktès, mais beaucoup plus près du Kestros, et ce doit être le dieu de ce fleuve qu'on trouve quelquefois représenté sur des monnaies de Pergé. C'est tout près de là que passe encore aujourd'hui la grande route qui va d'Adalia dans la Pamphylie orientale, c'est-à-dire celle que suivit Alexandre le Grand en 344 pour marcher sur Aspendos et Sidé en venant de la Lycie et de la Pamphylie, et par laquelle il retourna en Phrygie en repassant par Sillyon et Pergé; c'est de même à Pergé qu'en 217 Garsyeris réunit les troupes auxiliaires venues de la Pisidie et de la Pamphylie pour attaquer Selgé; quelque temps après, en 188, le consul Cn. Manlius marcha contre Pergé en venant de la Phrygie; enfin, deux siècles plus tard, les apôtres Paul et Barnabé s'arrêtèrent à Pergé en allant de Paphos à Antioche en Pisidie, puis derechef en retournant à Attaleia.[2] D'ailleurs les inscriptions trouvées en cet endroit nous prouvent de la façon la plus indubitable, soit directement (n°s 30, 34), soit indirectement (n°s 29, 33, 36, 39), que nous sommes effectivement sur l'emplacement de Pergé. Sur la ville même les historiens ne nous donnent aucun renseignement à l'occasion des expéditions dont nous venons de parler, et en général nous ne savons presque rien. Pergé fut fondée probablement par des Grecs de même race que ceux qui s'établirent à Aspendos et à Sillyon : le nom primitif de la déesse de Pergé semble le prouver, ainsi que la conformité de l'emplacement choisi avec celui de ces deux villes, qui diffère entièrement de l'emplacement des villes pisidiennes. Les habitants se montrèrent fort traitables avec Alexandre; ils étaient même allés au devant de lui jusqu'à Phaselis et lui servaient de guides : cette docilité n'a rien de surprenant si l'on songe que la ville basse, qui devait être déjà considérable, était hors d'état de se défendre. Il paraît qu'il en fut autrement en 188. Une garnison du roi Antiochus qui occupait alors la ville, mais non pas peut-être la citadelle — quae una in iis locis regio tenebatur præsidio, dit Tite Live (38, 37) — dut céder la place aux Romains. Le mur de la ville basse, dont les parties primitives ont été, comme nous l'expliquons plus loin, construites à une même époque, n'est pas de style pergaméen et ne doit pas être attribué à Attale comme celui d'Oinoanda;[3] mais, à cause de son caractère grec tout à fait diffé-

[1] V. Bezzenberger dans Collitz, Griechische Dialektinschriften, p. 366.

[2] Scylax, 101 : Πέργη πόλις καὶ ἱερὸν Ἀρτέμιδος. Strabon, 14, 667, cite après Attaleia: εἶθ' ὁ Κέστρος ποταμὸς, ὃν ἀναπλεύσαντι σταδίους ἑξήκοντα Πέργη πόλις καὶ το τῆς Περγαιας Ἀρτεμιδος ἱερόν etc. Pomponius Méla, 1, 79: duo validissimi fluvii, Cestros et Cataractes; Cestros navigari facilis, hic quia se praecipitat ita dictus; inter eos Perga est oppidum et Dianae, quam ab oppido Pergaeam vocant, templum. Pline, 5, 96, cite à partir de l'est Aspendum, Plantanistum, Perge; de même Ptolémée, qui nomme Sillyon à la place de la ville d'ailleurs inconnue de Plantanistum. V. sur les expéditions d'Alexandre, Arrien, 1, 26; sur Garsyeris, Polybe, 5, 72 et suiv.; sur les voyages de St Paul, Acta apost., 13, 13 et 14, 24; sur Cn. Manlius, Polybe, 21, 44 et Tite Live, 38, 37.

[3] V. Reisen in Lykien, II, p. 177.

rent, il faut y voir un monument de la domination des Séleucides, d'autant plus que le plan général de la ville rappelle celui des villes hellénistiques, particulièrement celui d'Antioche sur l'Oronte. Les lettres écrites par P. Lentulus à Cicéron en 43 et datées de Pergé (ep. XII, 14 et suiv.) ne parlent pas de Pergé, mais le texte de Strabon prouve que de son temps la véritable ville était déjà la ville basse. Nous verrons, en examinant les ruines, qu'elle fut agrandie une seconde fois du côté du sud, et, sur un grand nombre d'autres points, reconstruite, démolie ou transformée.

Acropole. La ville primitive[1] occupait la hauteur escarpée, qui finit par devenir simplement l'acropole, quand la ville se fut étendue dans la vallée du côté du sud. Mais il ne reste presque rien au sommet qui provienne de cette époque primitive. Nous n'avons trouvé aucune trace d'anciennes fortifications, qui en fait eussent été superflues. En revanche on trouve des vestiges de fondations de maisons enfouies dans le sol, ainsi que des citernes pareilles à celles qu'on trouve, en bien plus grand nombre, sur l'acropole de Sillyon; il y en a notamment à l'ouest tout près du bord de la hauteur, mais il faut dire que cette proximité tient peut-être à un éboulement du sol.

Artémision. Sur le plateau de l'acropole, au sud-est, on voit encore les parties inférieures de six colonnes de granit, debout ou couchées sur leur stylobate qui peut avoir 20 m. de longueur. Les fondations s'étendent encore du côté du nord sur une longueur d'environ 10 m.; mais l'ensemble, fait de pièces et de morceaux, est trop grossier pour qu'on y voie, avec M. Hirschfeld et les explorateurs qui l'ont précédé, le temple d'Artémis si fameux dans l'antiquité; ce ne pourrait être, du moins, qu'une reconstruction très postérieure. Plus loin, du côté de l'ouest, s'élève un autre édifice qui date du moyen âge et qui paraît être une église. Le mur de façade est tourné vers le sud et l'édifice est oblique par rapport à l'entrée unique qui donnait accès dans la citadelle. Cette entrée est aujourd'hui détruite et devenue méconnaissable, mais dut être autrefois très remarquable. A peu près exactement au milieu du côté méridional de la citadelle et juste en face de la grande rue qui traverse toute la ville du sud au nord, on voit encore se dessiner les clôtures latérales, autrefois recouvertes de maçonnerie, d'un bâtiment que nous pouvons appeler les Propylées sans pouvoir en déterminer le caractère architectonique. La montée fort rapide ne pouvait être gravie qu'à l'aide de chemins en lacets ou d'escaliers; je ne sais même si des escaliers étaient possibles avec la pente qui conduisait au sommet. Un peu au dessus, des marches taillées dans le rocher conduisent tout droit à l'église. Celle-ci a la forme d'un carré de 13 m. de côté dans œuvre, divisé en trois nefs d'égales longueurs par deux lignes de trois piliers chacune. C'est avec la nef occidentale que communique directement la porte; les deux ouvertures qui sont pratiquées dans le mur oriental devaient être de simples fenêtres; cependant on ne peut être plus affirmatif à cause de l'épaisse couche de fiente de chèvre qui recouvre le sol. Les piliers sont de provenance antique : ce sont des fûts de granit parmi lesquels se trouve une colonne dorique; parmi les chapiteaux qui les surmontent il y en a un qui est dorique, découpé avec netteté et finesse, et qui m'a paru être de formation hellénistique; puis viennent deux chapiteaux corinthiens,

[1] Cf. Hirschfeld, I, p. 722.

entourés en bas d'une bordure de feuilles d'acanthe et en haut d'une bordure de feuilles de roseau; puis une base attique renversée; puis un chapiteau byzantin grossier; enfin une base de statue portant l'inscription n° 39. On y lit le nom de Cl. Paulina Artemisia, prêtresse de la déesse protectrice de la ville, l'inviolable Artémis, et prêtresse à vie d'Athéna, dont les parents étaient grands-prêtres de la déesse et dont les petits-fils, l'un éparque de la cavalerie, l'autre chiliarque de l'infanterie, érigèrent la statue. Cette statue s'élevait, selon toute vraisemblance, dans le sanctuaire d'Artémis; car la prêtresse portait le nom d'Artémis et c'est comme prêtresse de cette divinité qu'elle est nommée d'abord sur l'inscription. On doit pouvoir en dire autant de la statue du prêtre d'Artémis, Ti. Claudius Apollonios Elaibabes, dont la base (n° 33) se trouve également sur le côté méridional de la citadelle, mais à quelque distance des «propylées». De plus l'inscription n° 39 dit nettement que la statue de Stasias Bokias était placée dans le sanctuaire principal; enfin c'est dans le temple que s'élevaient les statues de Varus dont parle Philostrate[1] dans la Vie des sophistes (2, 6). Tous ces faits nous autorisent à chercher ce fameux sanctuaire sur la citadelle. L'indication donnée par Strabon (14, p. 667) : Πέργη πόλις καὶ πλήσιον ἐπὶ μετεώρου τόπου τὸ τῆς Περγαίας Ἀρτέμιδος ἱερὸν, ἐν ᾧ πανήγυρις κατ' ἔτος συντελεῖται, d'après laquelle le sanctuaire, où se célébrait annuellement une fête solennelle, était situé sur une hauteur voisine de la ville, ne contredit cette supposition qu'en apparence. Car il n'existe dans les environs aucune montagne plus élevée que les différentes parties du plateau II, qui sont également hautes et comprises soit dans la ville soit en dehors de la ville : celui qui parle se place donc nécessairement, au moins en imagination, dans la ville basse, d'autant plus que la citadelle, trop incommode, n'était plus habitée depuis la fondation de cette dernière. On pouvait alors, sans trop d'inexactitude, appeler la citadelle une hauteur voisine de la ville, c'est-à-dire de la ville basse. En tous cas on ne trouve sur les hauteurs du sud-ouest et du sud-est, les seules qui puissent entrer en ligne de compte, aucune trace de temple, alors qu'on en trouve sur la citadelle à deux ou même à trois places, si l'on compte les six colonnes dont il est question plus haut; et parmi ces ruines la petite église (?), qui renferme la base de la statue de Paulina Artemisia et qui est située à peu près en face de l'entrée de la citadelle, correspond mieux qu'aucune autre à l'emplacement du temple. Cependant il serait possible que toute la citadelle eût été dans la suite consacrée à Artémis, comme l'acropole d'Athènes à Athéna.

L'Artémis de Pergé.

Quoi qu'il en soit, cet ancien sanctuaire de la déesse, qui est désignée primitivement sous le nom de Souveraine[2] et plus généralement dans la suite sous celui d'Artémis, était le plus fameux des monuments de Pergé, comme on peut le voir par les géographes, par Callimaque (Hymne III, 187), par Cicéron (in Verrem, I, 54), et par les légendes des monnaies. Ces monnaies représentent la déesse tantôt sous la forme antique d'un simple cône et tantôt

[1] Cf. les inscriptions n° 35, 39, 49 où sont nommés peut-être des parents de ce Varus.

[2] Le mot ΛΑΝΑΨΑ représente certainement, comme le prouve la comparaison de deux autres inscriptions de Sillyon (n° 55; cf. 54, l. 29) et d'Aspendos (65, 78), la leçon Ϝάνασσα, donnée encore comme douteuse dans Bezzenberger (Collitz, Griechische Dialektinschriften, n° 1265). Sur les monnaies de Pergé, v. Eckhel, D.N., II, p. 12; Mionnet, Descr. III, p. 459, Su., VII, p. 43; Waddington, Voyage numism., Pergé, p. 1—14; Leake, Num. hell., p. 94; Friedländer, Zeitschr. f. Num., IV, p. 300; Imhoof-Blumer, Monn. gr., p. 333 et suiv.; Head, Hist. num., p. 584.

lui donnent les figures variées à l'infini de l'Artémis hellénique : c'est ainsi qu'on la voit en vêtements longs ou courts, immobile ou en marche, un arc et une flèche à la main, chassant ou portant une torche ou bien portant à la fois les deux attributs, l'arc et le flambeau. Parfois encore elle a les attributs communs à toutes les divinités, par exemple le sceptre et la patère près de l'autel, ou bien elle est couronnée par une victoire, ou même elle porte à la fois la couronne (?) et le sceptre. Souvent elle a un croissant sur le front ou derrière la tête, et une fois on la rencontre avec la tête entourée d'une auréole. On reconnaît aussi divers essais tentés pour revenir à la forme antique du cône[1] tout en conservant à la déesse la figure humaine : c'est ainsi qu'on la représente voilée, coiffée d'un modius et assise dans une petite chapelle entourée de colonnes, ou bien encore on lui attribue les emblèmes qui accompagnaient ordinairement le cône, et on la place par exemple entre deux sphinx, qu'on trouve représentés isolément sur les monnaies les plus anciennes, ou encore entre le soleil et la lune. Les deux sphinx sont quelquefois remplacés par deux griffons sur deux colonnes ou bien par deux colombes ou par deux cyprès. L'aigle qui remplit le plus souvent de ses ailes déployées le fronton de la chapelle doit avoir également une signification symbolique, bien qu'on le rencontre assez fréquemment ailleurs. Car on le retrouve encore tout près de la déesse sur une architrave sculptée (fig. 27), qui a été découverte à l'entrée méridionale de la ville basse. La figure de la déesse, qui remplit le champ central circulaire du dessous de l'architrave, est représentée entièrement de face; elle est encadrée de cheveux artistement noués au sommet de la tête et retombant en boucles de chaque côté jusqu'auprès du cou. Au dessous du cou se recourbe un long croissant, sur lequel sont placés trois objets difficiles à déterminer (pattes ou astragales ?) ; et dans la partie supérieure on aperçoit une étoile de chaque côté de la tête. Les quatre petits champs triangulaires, qui n'apparaissent qu'en partie dans le dessin, mais que j'ai vus plus complétement sur la pierre, étaient occupés par des fleurs et des poissons. Enfin le grand champ représente Ganymède enlevé par l'aigle et au dessous, à droite, un petit chien qui lève la tête vers lui. Tout à côté se trouvait une autre pierre dont le dessous représentait une figure correspondante. Les attributs donnés à la déesse, les fleurs, l'aigle et les poissons, pourraient figurer la terre, l'air et la mer; le cône surmonté du soleil et de la lune représenterait la terre; quant au sphinx et aux griffons qui l'accompagnent, ce seraient,

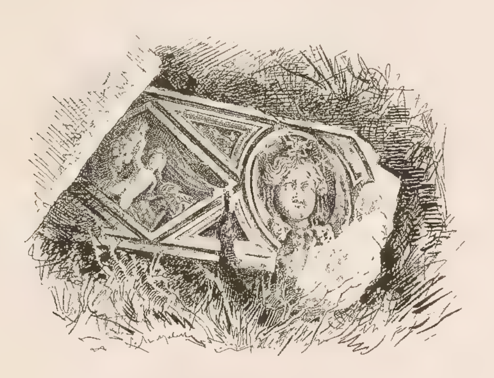


Fig. 27. Architrave sculptée.

[1] Cf. également l'Artémis de Myra, Reisen in Lykien und Karien, II, p. 38, fig. 25.

comme sur certains tombeaux lyciens, de symboles funèbres. Les deux étoiles placées au dessus de la tête de la déesse rappellent encore le soleil et la lune; mais le croissant nous fait voir, ici comme ailleurs, que le second de ces astres a supplanté le premier : on reconnaît là la signification et l'attribution données, au moins dans la suite, à l'Artémis grecque. Des prêtres errants mendiaient au nom de la déesse, peut-être en promenant son image comme les Métragyrtes.[1] Mais il faut se garder de les confondre avec ceux qui étaient investis de la prêtrise urbaine, fonction qui était rattachée, comme le montre l'inscription n° 33, à d'autres fonctions très importantes. C'est là tout ce que nous savons du culte d'Artémis. Philostrate parle bien dans la vie d'Apollonius (I, 30), d'une pamphylienne nommée Damophylé et amie de Sappho, qui aurait arrangé des hymnes de son amie pour la déesse de Pergé; mais c'est une histoire des plus suspectes, qui ressemble fort à une invention romanesque.

Fortifications de la ville basse.

Il y avait déjà longtemps que Pergé avait quitté l'étroit plateau de l'acropole pour descendre dans la plaine, quand furent construites les fortifications de la ville basse devenues indispensables. La régularité de ces fortifications est encore frappante, malgré les modifications qu'elles subirent dans la suite. Elles partent des deux coins sud-ouest et sud-est de la citadelle; le mur de l'ouest forme d'abord un léger coude où est pratiquée une petite porte, et le mur de l'est (que je n'ai pas suivi d'un bout à l'autre) fait un angle beaucoup plus considérable; de là tous deux se dirigent en ligne droite à peu près vers le sud. Le mur de l'ouest suit une élévation de terrain qui se trouve à l'intérieur de la ville et, après avoir conservé un instant sa direction primitive, tourne au sud-est en même temps que celle-ci; puis, quand cette élévation tourne tout à fait à l'est, le mur l'abandonne définitivement derrière la tour 2 et se dirige de nouveau vers le sud; enfin à la tour suivante commence le mur de façade qui se dirige exactement vers l'est et où se trouve l'entrée principale. Mais il est certain que la partie du mur qui s'étend de la tour 2 à la tour 6 est beaucoup moins ancienne que le reste des fortifications; car ce mur et les tours qui s'y rattachent n'ont en aucun point le même caractère que les parties primitives des deux murs latéraux. D'ailleurs beaucoup d'autres indices trahissent encore cette différence d'ancienneté, par exemple la disposition des assises de pierres, qui se succèdent très régulièrement en parements et en boutisses, ou bien encore l'emploi du mortier, et surtout des briques, dont on s'est servi non pas pour réparer postérieurement le mur, mais pour égaliser les assises de pierres au moment même de la construction; ajoutons enfin qu'on retrouve engagées dans la maçonnerie des pierres qui proviennent d'édifices plus anciens. C'est ce qu'on remarque notamment dans la grosse tour 4 qui s'élève à l'est de la porte : cette tour, qui est d'assez belle apparence, le doit précisément à des panneaux de pierres, à des architraves et à des linteaux de portes dont les moulures ont été tournées en dedans et qui ont au dehors l'aspect de magnifiques pierres de taille. On trouve de même en h, une petite porte surmontée d'un linteau de porte renversé ou d'une architrave qui provient d'un tombeau et qui porte une inscription (n° 49) du premier ou du deuxième siècle. Au dessus est engagé un arc en décharge. Un autre fragment

[1] Photius, Lex.: ἡ Περγαία Ἄρτεμις τάσσεται ἐπὶ τῶν ἀγύρτων καὶ πλανητῶν παρόσον καὶ ἡ θεὸς ἐν αὐτῇ. Peut-être faut-il lire à la fin ἀγείρει.

d'inscription insignifiant est également engagé dans la porte *G*, qui est construite de la même manière. Il ne reste presque rien des tours situées entre 4 et 6; en h_{11} est une petite porte pareille à h_1 et à *G*. Enfin la structure très soignée de la tour 6 et surtout de la suivante est une preuve de leur ancienneté. Il est visible que le prolongement du mur qui s'étend entre les tours 7 et 6 devait aboutir précisément derrière la tour qui s'élève à droite de la grande porte. Cette tour étant presque entièrement détruite, il est inutile de chercher à retrouver de ce côté les traces du raccordement; mais il existe encore de l'autre côté une portion de mur avec une poterne, que devait rejoindre un mur partant de la tour 2 et suivant l'élévation de terrain dont il est question plus haut.

Grande porte du sud.

Sous cette forme primitive le plan de la ville est beaucoup plus régulier, surtout si l'on considère que les détours peu considérables des deux murs latéraux sont imposés, au moins en partie, par la conformation du terrain. L'ancien plan fait comprendre également l'existence de la grande porte qui s'élevait sensiblement au milieu du mur du sud et dans l'axe de la rue principale. Cette porte est évidemment un ouvrage de fortification et non un monument décoratif, comme le prouvent d'abord les tours puissantes qui l'encadrent, puis la poterne latérale qui permettait d'opérer des sorties du côté gauche, enfin le vaste espace fermé qui était enveloppé par l'édifice. Cette enceinte est aujourd'hui ouverte du côté de la ville; mais on peut affirmer, sans en avoir de preuves matérielles, que la partie postérieure de la porte a été abattue à cause de la porte triomphale qui s'élève par derrière et dont le bas seul subsiste encore actuellement (*D*, fig. 28). Il est tout à fait évident que cet arc de triomphe ne peut être contemporain de la porte ni à plus forte raison plus ancien qu'elle. Comme on ne pouvait le placer entre les deux tours ainsi que l'arc d'Hadrien à Attaleia, ce qui eût d'ailleurs compromis la solidité de l'ensemble, on dut le reculer derrière la porte; mais sa façade, ornée de colonnades et percée de trois ouvertures, eût été trop dissimulée par la porte intérieure, dont l'entrée était fort étroite et à laquelle venaient se rattacher autrefois les murs elliptiques

Fig. 28. Porte et thermes (?) de Pergé.

qui partent des deux tours. Cette cour fermée se rencontre déjà à Mycènes, puis dans le Dipylon d'Athènes où elle est très profonde, ainsi que dans la porte bien connue de Messène, où elle a une forme circulaire. Enfin nous verrons à Sillyon et à Sidé des portes dont la forme arrondie rappelle de plus près encore la forme que devait avoir la porte de Pergé.[1] Quant aux niches qui décorent les murs elliptiques et qui devaient être autrefois occupées par des statues, elles sont du même modèle que deux niches qu'on trouve dans la porte mégalopolitaine de Messène.[2] Différentes monnaies de l'époque de Trajan[3] représentent des portes flanquées de deux tours circulaires, comme celle-ci; une fois en particulier les tours sont couvertes de toits pointus, comme dans la restitution exécutée p. 65, fig. 48, et percées de fenêtres à l'étage supérieur : telles sont les portes de Nikopolis sur le Danube et de Bizye en Thrace. Au point de vue de la matière et de la structure, ces tours ressemblent, comme on le fait remarquer p. 65, aux autres tours de Pergé, particulièrement par le poli des assises les plus élevées et par la forme de l'étage supérieur.

Porte occidentale.

La régularité du mur occidental a été un peu mieux respectée que celle du mur méridional. J'ai cru reconnaître dans le prolongement de l'ancien mur, qui suit exactement la ligne nord-sud, les traces de deux tours aujourd'hui détruites : l'une s'élevait juste au nord de l'angle nord-ouest de l'édifice en ruines O_1 et l'autre un peu au dessus de la première. Ce mur renfermait naturellement une porte située dans l'axe de la rue qui va de l'est à l'ouest; et c'est seulement en dehors de cette porte que le chemin du nord devait s'embrancher autrefois sur celui de l'ouest. Le premier de ces deux chemins était certainement le plus important, car c'est dans son axe que fut élevée dans la suite une porte monumentale ornée de colonnes. Il m'a été impossible de faire des recherches plus précises; mais je crois qu'il y avait en cet endroit non pas un édifice composé de trois tours, mais plutôt une enceinte de murs occupant toute la largeur du chemin, avec une porte extérieure et une porte intérieure dans le milieu.

Arc de triomphe.

La porte du nord-ouest et le mur méridional remontent tout au plus au troisième ou au quatrième siècle ap. J.-C. Quant au mur primitif, nous avons vu qu'il est plus ancien que l'arc de triomphe qui s'élève derrière la porte du sud. Or c'est de ce dernier monument que paraît provenir une architrave que nous avons trouvée dans le voisinage et qui portait l'inscription dédicatoire n° 30. On y lit ces mots: «Le peuple de Pergé Tibérius Claudius, César, Auguste, père de la patrie», et le nom de l'empereur est à l'accusatif, et non au datif. Il ne s'agit donc pas d'un édifice consacré à l'empereur, mais d'un monument qui portait une statue de l'empereur; et dans ce cas l'idée d'un arc de triomphe s'impose. D'ailleurs nous avons vu que Strabon paraît connaître déjà la ville basse. Enfin les tours datent certainement de la belle époque; il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer la structure très soignée des parties supérieures, qui sont très bien conservées dans la première et dans la troisième au nord de la tour 7.

[1] Le plan représente en H une porte du même genre, mais à propos de laquelle je ne puis entrer dans le détail.
[2] Blouet, Expédition de Morée, I, p. 42 et suiv.
[3] V. Donaldson, Architectura numismatica, n°s 81 -87.

Rues à galeries couvertes. Les quatre portes de la ville, si l'on comprend dans ce nombre les propylées de la citadelle, s'élèvent aux extrémités de deux grandes rues qui se coupent presque à angle droit. Ces rues sont rectilignes, à part quelques légères déviations imposées par les accidents du terrain. La rue NS. est parallèle au mur oriental, dont elle est un peu plus rapprochée, et la rue EO. est parallèle au côté méridional de la citadelle, dont elle est également plus rapprochée. Ces rues étaient bordées, à droite et à gauche, par une galerie couverte à colonnes, sur laquelle s'ouvraient des boutiques.[1] Les rues ont environ 29 m. de largeur, comptés entre les murs qui séparaient les galeries des boutiques; ces dernières avaient environ 8 m. de profondeur et 5·75 m. de largeur. Nous avons trouvé des fûts de colonnes qui provenaient de ces galeries et qui avaient environ 0·50 m. de diamètre. Le milieu de la rue était occupé par un canal dont la coupe longitudinale et la coupe transversale sont représentées dans la fig. 29. Ce canal, pavé de dalles de grande dimension, a 2·50 m. de largeur et 1·17 m. de profondeur; il est fermé de 8 en 8 mètres par des murs transversaux, qui s'élèvent presque jusqu'au niveau de la rue et qui étaient destinés à modérer la rapidité du courant et à rendre le nettoyage plus facile. Aux points où la grande rue était coupée par des rues secondaires se trouvaient des passerelles. Je crois avoir retrouvé une de ces passerelles (*K* dans le plan) à environ 70 m. au nord de la porte, en même temps que des piliers qui paraissent provenir d'une porte ou d'un arc jeté au dessus de la rue.



Fig. 29. Coupe longitudinale et coupe transversale du canal de Pergé.

Quant aux monuments qui se trouvent à l'intérieur de la ville, il n'y en a que six qui puissent être décrits avec quelque précision. Ces monuments peuvent se grouper deux à deux.

Palestre. Le plus ancien paraît être le monument désigné par la lettre *L*, dont la façade principale se trouve sur le côté septentrional de la rue de l'ouest. Je ne saurais dire si c'est la direction de la rue qui a entraîné celle du monument, ou inversement; en tous cas les accidents du terrain expliquent suffisamment le double coude que forme la rue. L'édifice est bâti sur les premières pentes de la citadelle, qui sont généralement couvertes d'une épaisse végétation. Les parties les plus élevées, c'est-à-dire celles qui sont situées au nord, ont presque entièrement disparu, au moins au dessus du sol. Le monument avait la forme d'un vaste carré, dont deux côtés et demi seulement sont représentés dans le plan. Chacun des quatre murs avait 76 m. de longueur et était soutenu à l'extérieur par des contre-forts également espacés. Le mur méridional seul, autant qu'on peut encore s'en rendre compte, est percé de deux rangées d'ouvertures; mais il ne reste de la rangée supérieure que les deux

[1] Il existait des galeries semblables à l'intérieur du Céramique d'Athènes, à Antioche, à Alexandrie (cf. Wachsmuth, Rhein. Mus., 1887, p. 464); nous en rencontrerons en Pamphylie et en Pisidie à Sidé, à Termessos et à Kremna.

extrémités. Au milieu se trouve une porte avec six fenêtres de chaque côté. Enfin les deux côtés adjacents ont chacun une seule porte à l'extrémité sud. A l'intérieur était une cour carrée, entourée d'un portique; on y retrouve encore un grand nombre de piliers octogonaux, ainsi que des piliers d'angle dont la section a la forme d'un cœur. Il est possible que cette galerie était aussi haute que le mur extérieur et avait deux étages; dans ce dernier cas l'étage supérieur se composait peut-être de chambres fermées. Comme la galerie du sud devait être, aussi bien que les trois autres, suffisamment éclairée du côté de la cour, les nombreuses fenêtres qui donnent sur la rue paraissent faites uniquement pour le coup d'œil. Enfin il est permis de supposer, sans pouvoir d'ailleurs l'affirmer, que le mur du sud était dans le plan des colonnes de la rue. Alors la galerie méridionale du monument devait former le prolongement de la galerie septentrionale

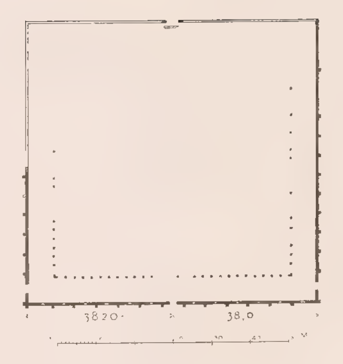


Fig. 30. Plan de la palestre (?) de Cornutus à Pergé.

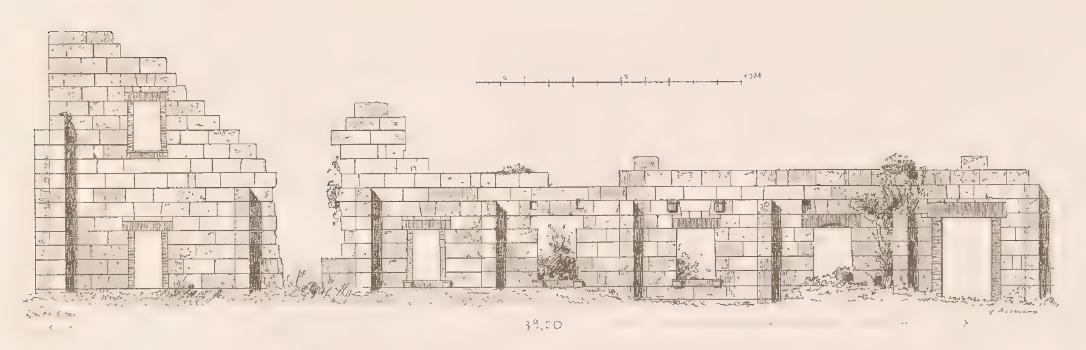


Fig. 31. Palestre de Cornutus à Pergé.

de la rue et le mur percé de fenêtres devait faire suite à la colonnade. C'est, du reste, ce que semblent indiquer les deux portes latérales. Avant de nous demander quelle pouvait être la destination de cet édifice, mentionnons encore une construction qui se trouve au milieu du côté septentrional et qui est reliée à la cour intérieure par des marches. Les ruines qui en restent encore appartiennent à l'époque byzantine : c'est un mélange de pierres d'aspects fort divers, parmi lesquelles se trouve une architrave portant la grande inscription dédicatoire n° 31. Mais il ne serait pas impossible que cette construction remplaçât un monument plus ancien.

On ne peut guère songer à voir dans cet édifice un marché, car il n'y a pas de boutiques derrière les galeries. J'y verrais plus volontiers un gymnase ou une palestre[1] analogue à la palestre d'Olympie ou au portique d'Hadrien qui est à Athènes et que M. Dörpfeld,[2] par une hypothèse certainement exacte, considère comme un gymnase. Le monument de Pergé renferme, comme ces deux derniers, une grande cour carrée entourée de colonnes. Il est vrai qu'il n'a pas de chambres derrière les galeries; mais celles-ci ne font pas nécessairement partie d'un gymnase. Car si le monument d'Olympie, qui est tout à fait disposé suivant les principes posés par Vitruve, est entouré sur les quatre côtés d'une rangée de chambres contiguës, ces chambres n'existent pas dans le monument d'Athènes sur le côté antérieur, et se réduisent, sur les côtés latéraux, à deux petites exèdres. Elles ne se trouvent donc en réalité que sur le côté postérieur : or rien n'empêche d'admettre qu'elles se trouvaient aussi en cet endroit dans le monument de Pergé. D'ailleurs il est impossible de ne pas reconnaître un rapport frappant entre la construction qui s'élève au centre du gymnase (?) d'Athènes et celle qui est située au nord du gymnase de Pergé. Si l'on ne considérait que la manière dont l'édifice est construit, on hésiterait à le faire remonter aussi haut que l'exigent les inscriptions n° 32. Il semble qu'il y avait, au dessus de chaque porte et de chaque fenêtre, des inscriptions dédicatoires gravées au ciseau, et que ces inscriptions étaient en grec du côté de la rue et en latin au dessus des entrées latérales. Il ne reste malheureusement en place que les linteaux de la porte centrale *(a)* et des deux fenêtres immédiatement voisines *(b, c)*; encore les inscriptions qu'ils portaient sont-elles en grande partie détruites. Cependant, bien que les deux ou trois premières lignes, et notamment le nom de l'empereur, manquent dans chacune, la question n'est pas absolument insoluble. Car on trouve à terre la moitié du linteau de la porte occidentale, où l'on peut lire le nom de Claude parfaitement conservé. D'autre part les trous de crampons qui existent sur les pierres *a, b, c* ainsi que le long des montants, et qui s'étendent même uniformément sur toute la façade, comme le fait voir la fig. 32, prouvent que toute cette



Fig. 32. Angle sud-est de la palestre de Cornutus

[1] Trémaux considère également ce monument comme une palestre; mais la description qu'il en donne est trop détaillée pour être certaine.

[2] Athenische Mittheilungen, XI, p. 331. Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1885, pl. I.

façade et notamment les chambranles des portes et des fenêtres étaient revêtus de plaques de marbre et de moulures. A voir le peu de symétrie et de régularité avec lequel sont disposées les pierres de ces chambranles, on pourrait croire que ce revêtement avait été projeté dès l'origine, si l'existence des inscriptions ne s'y opposait. Mais l'embellissement du monument a pu être décidé par son fondateur très peu de temps après sa construction; les inscriptions ont pu être reportées sur les plaques de revêtement, et l'I. n° 33 *d*, qui était au dessus de l'entrée latérale, est peut-être une de ces plaques. Malheureusement je n'ai pas observé la matière et l'épaisseur de la pierre; mais il suffit d'en considérer la moulure supérieure et d'en rapprocher les deux moitiés pour voir qu'elle se distingue tout à fait des pierres *a, b, c*. Si cette hypothèse est juste et si l'inscription latine appartient à la période la plus récente de la construction et l'inscription grecque à la période la plus ancienne, il serait possible que toutes les inscriptions eussent été écrites d'abord en grec et ensuite en latin; enfin il se pourrait également que le monument eût été consacré d'abord à Caligula. Ces inscriptions, plus ou moins mutilées, disent toutes la même chose, à savoir que Julius Cornutus avec sa femme et ses enfants a dédié le monument à l'empereur Claude. Nous avons déjà vu à Pergé un autre monument élevé en l'honneur de Claude, et l'on n'en sera pas surpris si l'on songe que c'est Claude qui organisa définitivement la province. Nous n'avons d'ailleurs aucun autre renseignement sur ce C. Julius Cornutus. Il n'a de commun que le nom avec le sage qui vivait à la même époque et qui fut le maître de Perse et de Lucain. Il serait possible qu'il descendît de l'agonothète des jeux de Varus, dont il est question dans l' I. n° 35 et qui tiraient peut-être leur nom de celui du sophiste (v. p. 39, note 1).

Le monument *M*, situé à l'est près de la grande porte du sud, est lui aussi un vaste édifice carré avec une cour intérieure entourée de colonnes. Il paraît n'avoir été construit qu'après que le mur du sud eut été abattu. Les fondations en sont encore visibles à l'est et au nord; elles ont à peu près complètement disparu au sud et à l'ouest; mais le monument qui se trouve au centre de la cour nous permet de reconstituer avec certitude les quatre côtés suivant le même modèle. Cependant la situation de l'édifice, telle que la donne le plan, est peut-être inexacte en ce sens qu'il dépasse la ligne de l'ancien mur du sud. Marché.

On peut admettre ici que nous sommes en présence d'un marché. Les fondations sont disposées suivant trois carrés intérieurs les uns aux autres, dont le plus grand a environ 65 m. de côté. Le carré intérieur, qui se trouve à environ 5 m. de ce dernier, n'est qu'un stylobate, auprès duquel on voit encore des colonnes de granit couchées à terre. Sur les deux autres lignes de fondations s'élevaient deux murs, et l'espace compris entre ceux-ci était divisé par des murs transversaux en petits espaces à peu près carrés : c'étaient ou des chambres ou des passages qui faisaient communiquer la cour intérieure avec le dehors. On voit encore un certain nombre de montants de porte qui s'élèvent soit sur la ligne intérieure, soit sur la ligne extérieure des fondations : les premiers appartenaient aux passages, et les seconds, au moins ceux qui ne correspondent pas aux premiers, provenaient des portes des boutiques. Enfin un passage beaucoup plus large se trouvait au milieu du côté oriental. En face de ce monument s'élève un monument circulaire qui occupe le centre de la cour. C'est un double cercle de blocs de travertin dans lequel sont ménagées neuf niches, qui ont chacune

0·80 m. de largeur, sauf la niche située en face du passage, qui a une largeur de 0·90 m. Ces niches, devant lesquelles devaient s'élever 16 colonnes, ont 1·63 m, de hauteur et sont distantes de 4·25 m., ce qui donne pour le monument un périmètre d'au moins 40 m. et un diamètre d'environ 13 m. Ces niches seraient assez grandes pour des statues féminines de grandeur naturelle; mais l'existence d'une niche plus grande que les autres ne doit pas nous faire supposer que l'édifice avait une destination religieuse. Si l'on songe que la grande rue qui s'étend par derrière était fermée, on en conclut que la façade orientale, voisine de la porte h^{11}, devait être aussi importante que la façade septentrionale. Les traits les plus caractéristiques du monument entier, à savoir la cour entourée de chambres qui s'ouvrent sur des galeries à colonnes, la construction circulaire qui s'élève au centre, enfin les nombreuses entrées qui existent sur les différents côtés se retrouvent dans le marché de Pompéi, dans celui de Pouzzoles et dans un monument ruiné d'Ephèse qui a été rapproché de ce dernier.[1]

Thermes? Les monuments O et O_1 forment un second groupe de constructions semblables. L'un et l'autre se composent d'un assemblage de salles spacieuses, entourées de niches et voûtées pour la plupart; celui du nord est orienté d'après les points cardinaux, l'autre paraît tourné vers l'ancien mur du sud. Tous deux furent certainement construits lors des agrandissements postérieurs de la ville; car l'un est situé presque tout entier, l'autre est situé en partie seulement hors de l'ancienne enceinte; tous deux s'élèvent près des nouvelles portes, et dans l'un comme dans l'autre on trouve, du côté du sud, de grandes fenêtres surmontées chacune de trois poutres de pierre placées les unes auprès des autres. Enfin un dernier caractère qui leur est commun est l'absence de communication directe entre les différentes chambres. Voici, sur le monument situé au nord, quelques indications que je donne d'après un relevé qui n'a d'ailleurs rien de scientifique, vu le peu de temps dont nous disposions.

La partie occidentale du monument est occupée par une salle, dégagée de trois côtés, qui a environ 23 m. de longueur sur 12·60 m. de largeur et dont le grand axe est dans la direction nord-sud. Cette salle était recouverte par une voûte en plein cintre. Le côté septentrional est percé d'une porte et le côté méridional de trois fenêtres; enfin le mur oriental renferme une large niche et le mur occidental trois niches plus petites.

A cette salle confinent, du côté de l'est, deux autres chambres, dont les côtés étroits sont adjacents et dont les grands axes sont également dans la direction nord-sud. Toutes deux ont environ 16 m. de longueur; mais elles n'ont pas la même largeur. La chambre septentrionale, qui a 7 m. de largeur, est encore agrandie par des niches qui sont percées dans les deux côtés les plus longs : il y en a quatre dans le mur de l'est et trois dans le mur de l'ouest. De ces trois dernières, celle du milieu a plus de 5 m. de largeur et près de 5 m. de profondeur. Au fond de cette niche se trouve sur une saillie du mur, à environ 0·80 m. au dessus du sol actuel, un canal de 0·20 m. de largeur et de profondeur, qu'on voit déboucher à l'extérieur du côté du nord, mais dont nous n'avons pu suivre le prolongement à l'intérieur. La salle méridionale est éclairée par trois fenêtres qui donnent au sud. A droite de

[1] Sur le marché de Pompéi cf. Nissen, Pompejanische Studien, p. 275, et Overbeck, Pompeji, 4, p. 120; sur le marché de Pouzzolles cf. Jorio, Ricerche sul tempio di Serapide, pl. 5ª, et Beloch, Campanien, p. 135; sur le monument d'Ephèse cf. Falkener, Ephesus, p. 106.

cette dernière vient une quatrième salle de même dimension, qui est pareillement éclairée par trois fenêtres du côté du sud. Enfin le coin nord-est est occupé par une cinquième chambre, dont le grand axe est perpendiculaire à ceux des quatre autres et qui a les dimensions considérables de 22·72 m. et de 12·55 m. Ici encore les quatre murs sont percés de niches de diverses grandeurs et le mur du sud est en outre percé d'une porte. En somme il n'y a rien qui nous renseigne avec certitude sur la destination de cet édifice. Le canal dont nous venons de parler, qui était peut-être relié à l'un des aqueducs dont il va être question, permet à la rigueur de penser qu'il s'agit de bains, et cette destination conviendrait assez bien aux chambres que nous avons décrites. Nous reviendrons, à propos de Sidé et d'Aspendos, sur cette construction et sur celle dont nous allons parler.

Le monument *O* (v. plus haut fig. 28) renferme à peu près le même nombre de chambres; mais ces dernières sont en général plus spacieuses et sont agencées différemment. On reconnaît, au coin des deux premières chambres à l'est, des traces de galeries à colonnes : celles-ci se trouvaient à l'ouest, au nord et aussi, quoique moins importantes, à l'est de la place carrée qui s'étend entre ces chambres et l'ancien mur du sud. La destination de ce monument est encore plus problématique que celle du précédent; mais, ici comme plus haut, la disposition de l'ensemble permet de penser que c'étaient des bains.

Restent les deux églises N_{I} et N_{II}. Toutes deux se composent d'une abside placée à l'extrémité orientale et de nefs séparées par des piliers ou par des colonnes. L'église du nord paraît avoir eu cinq nefs. La nef principale est bordée de piliers et chacune des nefs latérales est bordée de colonnes. Le mur de l'abside, qui se prolonge au nord et au sud, comme on peut le voir dans l'église N_{II}, s'élève encore à sa hauteur primitive : il est plus bas sur les côtés, qui ont chacun deux fenêtres, et plus élevé dans l'abside même, qui est percée d'une grande ouverture centrale. On voit sur le mur méridional une croix gravée dans la pierre. Églises.

Il y avait auprès de cette église des maisons, dont on voit encore assez nettement le péristyle, ainsi que des vestiges de la rue qui se trouvait en avant; mais il est impossible d'en reconstituer le plan. Une des portes de ces maisons avait sur les deux montants un signe symbolique que nous avons rencontré assez souvent dans la suite en Pisidie et qui a la forme d'un if ou d'un sapin. Maisons.

Tels sont les monuments situés à l'intérieur de la ville. En dehors de l'enceinte s'élèvent deux vastes édifices : c'est le stade et le théâtre.[1] On y arrivait, avant la construction des thermes *O*, par un chemin qui partait de l'ancienne porte *F*. Ce chemin était beaucoup plus direct que celui qui partait de la nouvelle porte *G* : aussi avait-on ménagé dans le nouveau mur du sud la petite porte h_{I}, qui permettait d'aller directement des thermes au théâtre.

Le stade, situé dans le prolongement du mur occidental de la ville, est décrit p. 60. Il est naturel de supposer que les voûtes qui supportent les gradins étaient utilisées, notamment pendant la grande fête d'Artémis. Car cette fête ne pouvait manquer d'attirer à Pergé une foule d'étrangers, et une grande animation devait régner alors autour des deux grandes salles de spectacle, surtout sur la place qui s'étendait probablement à l'est du théâtre et au sud du Stade.

[1] V. Trémaux, 3e feuille.

stade. Cette supposition se confirme, si l'on considère une partie des voûtes de l'est, qui sont tournées vers la ville. Entre la première au nord et la trentième à l'extrémité sud, ces voûtes renfermaient, de trois en trois, un passage (v. p. 61). Quant aux autres, j'ai découvert au fond d'un certain nombre d'entre elles les inscriptions n° 43, qui se trouvaient sur les parements des pierres ou sur les bords : la plupart ne remontent guère au delà du second siècle ap. J.-C., et toutes sont gravées sans beaucoup de soin. Il est impossible de rien chercher sous les onze premières voûtes, qui sont remplies de décombres, ni sous la 14ᵉ, à cause de la dégradation des pierres; et l'on ne trouve sous la 16ᵉ qu'une petite niche du côté gauche. Mais la 17ᵉ était occupée par un fabricant d'argenterie du nom de Nikias *(a)*, la 20ᵉ par un nommé Héraklios *(b)*, la 26ᵉ par un nommé Theophilianos *(e)* et la 28ᵉ par un nommé Chrysos Zotikos *(f)*. On voit encore en plusieurs autres endroits des noms d'hommes ou de métiers gravés au ciseau. L'I. n° 43[c, d] doit être l'enseigne d'un autre fabricant d'argenterie, comme celui qui occupait la 17ᵉ voûte. De même que les fabricants d'argenterie (ἀργυροκόποι) d'Ephèse, par exemple ce Démétrios dont il est question dans les Actes des Apôtres (19, 24), gagnaient leur vie en construisant et en vendant des chapelles en argent de la déesse d'Ephèse, ceux de Pergé pouvaient très bien vendre aux visiteurs étrangers l'image de leur Artémis, à titre de pieux souvenir. Quoi qu'il en soit, il est certain que les voûtes du stade servaient de boutiques. Elles semblent même avoir eu cette destination dès le début; car les passages qui se trouvent dans la partie antérieure des voûtes (v. fig. 40 et 42) et qui les réunissent en formant une galerie couverte d'un bout à l'autre de l'édifice, ne peuvent avoir été ménagés uniquement pour économiser les matériaux, et correspondent visiblement aux portiques qui bordaient les deux grandes rues.

Nymphéum? Nous avons admis tout à l'heure qu'il existait en avant du théâtre une grande place, à laquelle semble conduire une rue qui se détache de la rue principale de Pergé. Cette supposition se confirme, si l'on remarque que la façade extérieure du bâtiment de la scène a été revêtue postérieurement d'un grand mur orné de niches (fig. 37). Les constructions analogues que nous aurons à relever en Pamphylie et en Pisidie, à Sagalassos, à Kremna, peut-être à Selgé, à Aspendos et notamment à Sidé, et qui paraissent être ou qui sont sûrement des nymphéums, comme les septizoniums de Rome, sont toutes situées sur de vastes places. L'élégance de leurs façades ornées de colonnes ou de statues, les eaux vives qui s'en échappent, leur bassin ordinairement ombragé de beaux arbres, enfin les portiques qui y aboutissent parfois, comme au théâtre de Sidé, tout contribuait à faire de ces nymphéums des monuments très décoratifs.[1] Je ne sais pourquoi la disposition des niches n'est pas la même à Pergé qu'à Aspendos et à Sidé, ni pourquoi les dimensions de ces niches vont en croissant à partir de la niche centrale; j'ignore également à quoi servait la petite niche qui se trouve au dessous de cette dernière ou quel aspect pouvait avoir l'ensemble du monument; ce sont autant de questions sur lesquelles il serait téméraire de se prononcer sans faire de fouilles. L'eau ne manquait pas à Pergé pour alimenter ce nymphéum, et les aqueducs se trouvaient évidemment derrière le théâtre, le long de la hauteur *B* à l'ouest. C'est également

[1] Cf. l'Exèdre d'Hérode Atticus dans l'Altis d'Olympie.

de ce côté que viennent les ruisseaux qui coulent au nord et au sud de Pergé. Le plan représente trois aqueducs, qui vont de la hauteur de l'ouest vers la ville. Deux d'entre eux se trouvent au sud du théâtre, le troisième se trouve au nord, le long des tombeaux représentés en *V.* Celui-ci est à fleur de terre ou souterrain; les deux autres sont élevés au dessus du sol. C'est le second de ces deux derniers qui frappa Fellows par l'épaisseur du dépôt calcaire dont il était revêtu : il devait être en effet en communication avec le Kataraktès (Duden). L'aqueduc est construit en briques, mais l'épaisse croûte calcaire qui recouvre ces briques leur donne presque l'aspect de véritables pierres. Un peu au nord de son point de départ, on voit aujourd'hui au pied de la hauteur une source abondante, qui s'échappe d'un bassin reconstruit à une époque postérieure et qui est ombragée par un grand platane, invitant les troupeaux à venir s'y abreuver et les voyageurs à s'y reposer. Aussi nous installâmes-nous sur ses bords, en dépit du sol marécageux qui l'entourait. Je ne sais si c'est là le déversoir naturel de l'aqueduc détruit : nous ne pouvions évidemment, en aussi peu de temps, y reconnaître les propriétés des eaux du Duden.

Ces trois aqueducs s'embranchaient probablement sur un aqueduc principal, qui devait suivre la hauteur *B* en venant du nord ou du sud. On trouve en effet, un peu plus au sud, une seconde fontaine, qui naît au point où la hauteur contourne l'enfoncement dont il est question p. 35; puis, non loin de là, on voit une vallée étroite, pleine de verdure et de fraîcheur, qui s'ouvre au sud dans le plateau de travertin *(II)* et que franchit, à quelque distance, une petite arcade en pierre. Je ne sais si cette arcade se rattachait à un autre aqueduc plus considérable, qui franchit, du côté d'Adalia, une vallée plus large sur plusieurs arches; car je ne suis passé par là que la première fois, en allant d'Adalia à Pergé. En tous cas ce grand aqueduc est situé, par rapport à l'autre, entre Pergé et le Duden. L'eau de ce dernier aqueduc devait contourner l'enfoncement du sud, puis suivre le pied de la hauteur *B.* Le premier embranchement, qui court à travers la vallée en passant près de la voie des tombeaux *V*, a aujourd'hui en cet endroit l'aspect d'un large canal découvert. Mais il devait y avoir là autrefois des conduits fermés, comme auprès d'une tour en ruines qui s'élève à environ 35 m. au sud du bâtiment *O* près du chemin qui conduit aux fortifications. A environ 5 m. à gauche de l'angle sud-ouest de la tour on trouve cinq conduits en terre cuite, reliés avec du ciment, qui descendent verticalement le long d'une espèce de voûte en briques à demi démolie. Ces conduits ont chacun 0·30 m. de longueur, et le canal intérieur, couvert d'un épais dépôt calcaire, a 0·20 m. de diamètre. Puis ils remontent le long de la tour et juste au dessus de l'orifice est un conduit semblable, qui traverse la première assise de pierres au dessus du socle et qui mesure 0·18 m. de diamètre. Au dessous de ce conduit circulaire, l'assise supérieure du socle est traversée un peu obliquement par un second canal de section elliptique, qui a 0·14 m. de large et au moins 0·24 m.[1] de haut et qui est recouvert d'une brique. Ce dernier canal se réunissait certainement à un canal de 0·27 m. carrés, qui descend verticalement le long de l'angle de la tour. Il y avait donc là deux systèmes différents, pro- Aqueducs.

---

[1] Il me semble, autant que je m'en souviens, que ces chiffres de 0·18 m., de 0·14 m. et de 0·24 m. étaient un peu au dessous de la réalité. L'estimation en effet ne pouvait se faire qu'à distance.

venant certainement d'époques différentes. On reconnaît dans cette disposition l'application du principe des vases communiquants. Je n'ai pas retrouvé de traces de cet aqueduc à l'intérieur de la ville, à part le canal de 0·20 m. carrés que j'ai signalé dans le monument O_1.

Le second embranchement aboutissait peut-être, comme il le fait sur le plan, dans le canal de la rue principale, mais il est impossible d'être affirmatif sur ce point. Le troisième *(W)* se dirige vers un édifice qui s'élève au pied de la hauteur isolée du sud-est et au dessous duquel se trouve en *X* une autre construction de forme carrée. Il reste de cet aqueduc une arche de large ouverture, située non loin de la source dont il est question plus haut, et dans le bassin même de cette source on trouve, entre autres débris antiques, une volute de chapiteau ionique.[1] Cet édifice paraît être un gymnase; mais il n'y a aucun indice à tirer, pour le démontrer, du bâtiment le plus bas, dont il ne reste que les fondations. Le bâtiment le plus élevé est beaucoup plus considérable. Il a été construit évidemment à une époque postérieure avec des matériaux de provenance antique. C'est un carré d'environ 20 m. de côté, divisé par deux rangées de piliers, auxquels correspondent des pilastres, en une large nef centrale et deux nefs latérales plus étroites, dont l'axe est dirigé de l'ouest à l'est. A l'ouest est une galerie qui se prolonge vers le nord et se termine en forme d'abside. Cette disposition n'a rien d'antique; aussi n'est-ce pas elle qui nous fait songer à un gymnase situé en dehors de la ville, mais plutôt l'inscription n° 31 *c*, qui paraît provenir d'un monument fondé par un gymnasiarque. C'est de là également que doit provenir l'inscription n° 29, car il n'y a point d'autre monument antique à proximité du cimetière turc où elle se trouve aujourd'hui. Cette pierre semble avoir servi de base de statue ou de stèle. Une autre statue plus récente, élevée à ce même personnage comme gouverneur de la ville, était placée dans le sanctuaire d'Artémis; celle-ci, qui lui était élevée comme gymnasiarque, devait être placée dans un gymnase.

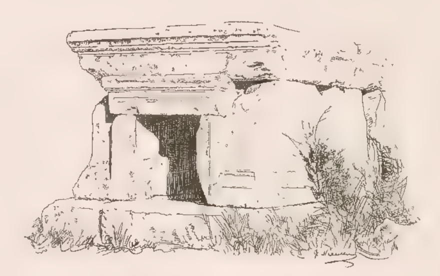
Monuments funéraires.

Les monuments funéraires se rencontrent surtout le long de la route qui part de la porte du sud. Cela seul suffirait, à défaut d'autres preuves, à montrer que cette porte, qui est tournée vers Attaleia, l'embouchure du Kestros et la mer, était la plus importante des trois. Les monuments funéraires qui se trouvaient près de la porte de l'est, que nous pouvons appeler la porte d'Aspendos, ont servi pour la plupart à la construction de tombeaux turcs. Telle est, par exemple, la pierre tombale n° 52. C'est également d'un tombeau que paraît provenir un fragment de relief, haut de 0·30 m. et large de 0·40 m. : il représentait un personnage de grandeur naturelle, dont la main est appuyée sur un épieu (?) et le bras recouvert d'un pan de vêtement.

Les tombeaux de l'ouest ont été mieux respectés. Non loin de la nouvelle porte *E* se trouvent deux monuments funéraires de grandes dimensions, situés en face l'un de l'autre, de chaque côté de la route. Celui de gauche se compose d'un socle carré de 9 m. de côté, sur lequel s'élève un massif de maçonnerie circulaire de 5·50 m. de diamètre. En face est un second socle carré, près duquel on trouve des fragments de sculptures de marbre, qui

[1] Ce doit être dans le voisinage que se trouvent deux tambours de colonnes, mentionnés par Hirschfeld, I, p. 723; mais je ne les ai point vus.

représentent une femme étendue à côté de son mari et lui posant la main sur l'épaule : ces sculptures proviennent évidemment d'un couvercle de sarcophage. On trouve encore un autre tombeau plus rapproché de la ville. Comme la route qui monte au nord dans la vallée, la route qui se dirige obliquement vers l'ouest en passant près de l'aqueduc, était bordée de tombeaux. On y voit particulièrement une chambre d'environ 3 m. carrés, recouverte de cinq gros blocs en pierre. L'étage supérieur n'existe plus. A côté est un fragment de sarcophage qui représente un Eros grossièrement sculpté et tenant une inscription funéraire. Enfin un peu plus loin s'élèvent, tout près l'une de l'autre, deux chambres voûtées, aujourd'hui ouvertes du côté du sud et dont l'une était faite pour deux morts.


Fig. 33 Tombeau près de Pergé.

Mais tous ces tombeaux ne sont guère que des chambres ou des socles destinés à renfermer ou à supporter des sarcophages : les tombeaux du sud sont plus caractéristiques. Non loin de la porte s'élève un tombeau en ruines, dont l'inscription incomplète n° 31 *b* était déjà connue. Plus loin s'alignent suivant plusieurs rues, dont le plan a peut-être un peu exagéré la régularité, des tombeaux bas, couverts d'un toit plat et construits simplement avec quelques grosses pierres. Ces tombeaux, très différents des tombeaux de Lycie, affectent comme eux la forme d'une maison à couverture plate. Deux fois plus longs que larges, ils ont, sur l'un des côtés étroits, une porte à encadrement profilé; le toit et le socle sont également profilés. Un bloc, long de 0·98 m., haut de 0·84 m. et épais de 0·37 m., qui se trouve à l'intérieur du mur et qui formait un peu plus de la moitié gauche, si la porte occupait le milieu, renferme cette même porte, et l'on voit dans le champ qui s'étend à gauche une amphore et des coupes. Un autre bloc, qui se trouve dans le voisinage, mais en dehors du mur, renferme une porte semblable, mais plus grande et plus ouvragée : on y distingue une ouverture pour la serrure, des ferrures et un marteau, et, sur toute la surface, des têtes qui paraissent être des têtes de Gorgones.

Ici comme en Lycie, à côté du tombeau en forme de maison, avec porte véritable, on rencontre un sarcophage où la porte est remplacée par un couvercle; mais on trouve encore, même dans ce dernier, une imitation de porte sur l'un des côtés étroits, bien que le couple qui est étendu sur le couvercle donne l'idée d'un lit plutôt que d'une maison. Ce sarcophage, dont le couvercle est renversé à terre, a 2·30 m. de longueur sur 1·15 m. de largeur (à l'intérieur 1·94 m. sur 0·81 m.) et 1·08 m. de hauteur. Les figures sculptées qui ornaient les quatre côtés sont malheureusement si endommagées par la dégradation de la pierre, surtout dans la partie supérieure, qu'il est impossible d'en donner une restitution d'après la photographie; dans l'original même les traits essentiels sont effacés au point d'être méconnaissables. Sarcophage.

Les traits caractéristiques principaux qui, d'après Matz,[1] distinguent le sarcophage grec du sarcophage romain, se retrouvent dans ce sarcophage, à part les figures couchées sur le couvercle, qu'on rencontre dans un grand nombre d'autres sarcophages isolés. Ce sarcophage est évidemment fait pour être un monument indépendant. Les figures mêmes qui ornent les quatre côtés et qui rappellent des modèles célèbres sont complètement séparées les unes des autres et placées chacune sous une petite arcade. Ces arcades, encore nettement visibles sur l'un des côtés les plus longs, sont supportées par des pilastres qui s'évasent en avant à partir de la base. Des branches de lauriers se déploient entre les arcades, et chaque voussure est décorée d'ornements différents derrière les têtes des personnages; l'une d'elles est presque disposée en forme de coquille. Les côtés les plus longs contiennent chacun cinq personnages; l'un des côtés étroits en contient trois et l'autre deux seulement, la place du personnage central étant occupée par la porte, qui est également surmontée d'une arcade; en avant se trouve la partie inférieure d'un fût de colonne ou de stèle, qui portait probablement une statue, comme le fait supposer l'arcade qui s'élève au dessus. A gauche on distingue assez mal un personnage assis, ou peut-être une victime, et à droite un personnage debout : le premier paraît représenter une femme et le second un homme. Sur le côté correspondant on voit au centre une femme voilée, qui a la main droite levée et le bras gauche couvert d'un pan de son manteau; à gauche se trouve un homme vêtu d'un *chitôn* court et d'un *himation*, et à droite un jeune homme portant un simple *himation*. Sur celui des deux autres côtés qui est le mieux conservé, on voit quatre personnages masculins (1, 3, 4, 5 à partir de la gauche) chaussés de bottes et vêtus d'un *chitôn* court, avec un petit manteau jeté sur le bras, dans un mouvement plein de vivacité. Celui du milieu se tourne vers une femme voilée placée à sa gauche et paraît prendre dans sa main droite un objet qu'elle lui présente de la main gauche. Le personnage n° 1, qui regarde du côté gauche, est un guerrier revêtu d'une cuirasse, qui lève le pied droit pour arranger sa chaussure. Les deux personnages 4 et 5 courent vers la droite; le premier tourne la tête en arrière, le second paraît tenir une trompette à la hauteur de sa bouche. Cette scène représente très probablement une sortie guerrière; peut-être est-ce une réminiscence d'Achille à Scyros, que j'ai cru retrouver sur un sarcophage à Termessos. Au contraire les personnages du quatrième côté sont dans une attitude très calme : au milieu sont deux femmes assises, et à droite et à gauche trois femmes debout, placées légèrement de côté.

[1] V. Archäologische Zeitung, 1872, p. 175.



Fig. 34. Enceinte des spectateurs du théâtre de Pergé.

La première chose qui frappe les yeux quand on arrive à Pergé est le théâtre, dont la masse imposante s'élève à quelque distance de l'acropole sur le penchant de la hauteur voisine. Les ruines de ce théâtre se composent de deux constructions séparées, une enceinte des spectateurs qui plonge dans la colline et n'est dégagée qu'aux extrémités et une scène longue et étroite. Théâtre.

L'enceinte des spectateurs avec ses gradins est presque entièrement conservée; le bâtiment de la scène s'élève encore jusqu'à une hauteur considérable, mais une grande partie s'en est écroulée sur la scène, qui disparaît, ainsi que l'orchestre, sous un monceau de décombres. Cet amas est si élevé que la partie même du mur de la scène qui est restée debout est à peine visible. En revanche la façade extérieure du bâtiment de la scène est entièrement dégagée; et, malgré l'absence de toute espèce d'ornements, elle forme, avec ses cinq grandes niches et avec les buissons et les plantes grimpantes qui la revêtent de leur verdure, un ensemble fort pittoresque.

L'enceinte des spectateurs a en projection la forme d'un cercle incomplet dont le plus grand diamètre a 113·50 m. Les gradins inférieurs étant ensevelis sous les décombres, il nous a été impossible d'évaluer les dimensions de l'orchestre et de reconnaître quel était primitivement le nombre des rangs de siéges. Les gradins, dont 42 sont encore visibles, sont divisés en deux parties par la galerie *A* (précinction) : la plus élevée comprend 19 gradins et nous en avons compté 23 dans la plus basse. Ajoutons une rangée de banquettes indépendantes à dossiers le long de la précinction. La fig. 35 représente le profil des gradins : il faut remarquer que d'après nos mesures l'inclinaison des rangs supérieurs est plus forte que celle des rangs inférieurs; mais les blocs de pierre qui forment les marches ont subi Planche XIV.

tant de déplacements qu'il est impossible de déterminer exactement comment les choses étaient à l'origine.

Des escaliers rayonnants, taillés dans les gradins, permettent de circuler dans la salle. Ils sont au nombre de 13 dans la partie inférieure et de 25 dans la partie supérieure.

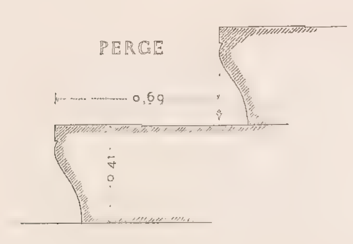


Fig. 35. Profil des gradins.

La précinction *A* est comprise entre le dossier des banquettes et un mur de 2·40 m. de hauteur, au dessus duquel règne une seconde galerie étroite; puis vient une marche peu élevée, sur laquelle reposaient les pieds des spectateurs assis au premier rang des gradins supérieurs. La seconde galerie étroite est coupée par six escaliers larges de 0·60 m. (*E* dans le plan), qui relient l'une à l'autre les deux galeries concentriques.

On voit de plus s'ouvrir dans la précinction quatre galeries voûtées *C* qui s'étendent, dans le sens des rayons, sous les gradins de la partie supérieure : les spectateurs y arrivaient du dehors en montant sur la colline jusqu'à une hauteur d'environ 10 m., peut-être par des escaliers aujourd'hui détruits. Ces entrées sont représentées dans le plan (planche XIV) du côté gauche (cf. la coupe, fig. 36).

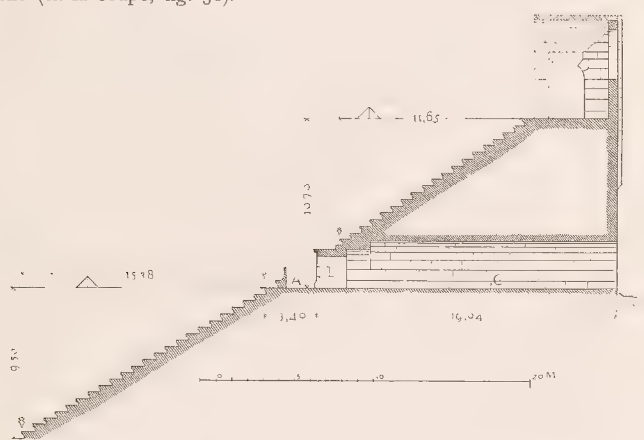


Fig. 36. Coupe de l'enceinte des spectateurs.

Quant aux entrées principales qui donnent accès dans le théâtre, elles se trouvent des deux côtés, entre les murs de façade de l'enceinte des spectateurs et le bâtiment de la scène *(B)*. En dehors de ces dernières et des entrées désignées par *C* dont nous venons de parler, il existe dans la galerie supérieure, au sommet du cercle, une porte *D* où l'on arrive également par la colline, qui s'élève encore notablement au dessus. L'enceinte des spectateurs



Fig. 37. Vue extérieure du bâtiment de la scène.

se termine par une galerie à arcades, ouverte vers l'intérieur et fermée du côté de l'extérieur par un mur percé de fenêtres. Cette galerie est presque entièrement détruite; en particulier les piliers détachés ont complètement disparu (fig. 34).



Fig. 38. Salle voûtée dans le bâtiment de la scène.

La matière employée dans l'enceinte des spectateurs est la pierre calcaire blanche, qui a servi pour les gradins, le pavage du sol et le mur de la précinction. Les marches reposent sur des murs rayonnants en brèche : cette même pierre, que l'on extrayait tout près de là, a servi à la construction de toute la maçonnerie. Les murs de façade de l'enceinte des spectateurs sont revêtus de plaques de pierre calcaire.

Le théâtre de Pergé est l'une des plus vastes enceintes de l'antiquité. Les 19 rangs de siéges de la partie supérieure pouvaient contenir environ 5700 personnes, si l'on attribue à chaque siége une largeur de 0·50 m. Si l'on admet que l'orchestre avait 30 m. de diamètre et que la partie inférieure comprenait en réalité 30 rangs, 5600 personnes pouvaient encore

y trouver place. On arrive ainsi, en tenant compte de l'orchestre, à un total d'au moins 12.000 spectateurs.[1]

C'est dans le bâtiment de la scène que nous avons rencontré le plus de difficultés pour lever le plan du théâtre : aussi nos dessins n'en reproduisent-ils que des fragments. Le bâtiment a 56 m. de longueur et 4·40 m. de profondeur dans œuvre. Il se composait de plusieurs étages, dont le plus bas renfermait une salle voûtée en pierres, aujourd'hui en grande partie remplie de décombres (fig. 38).

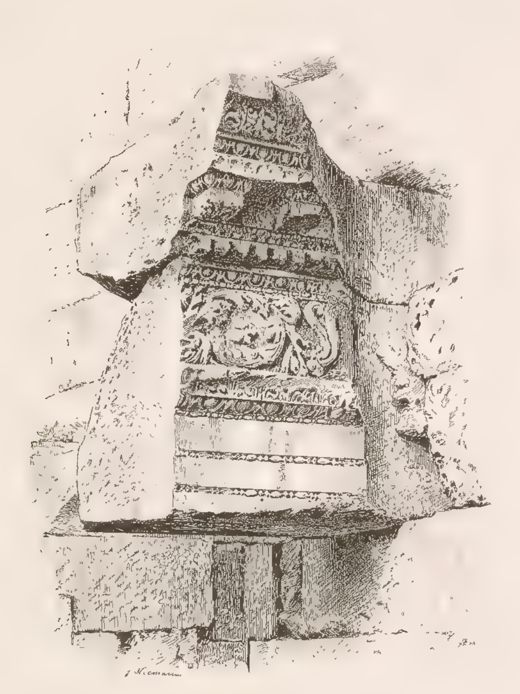


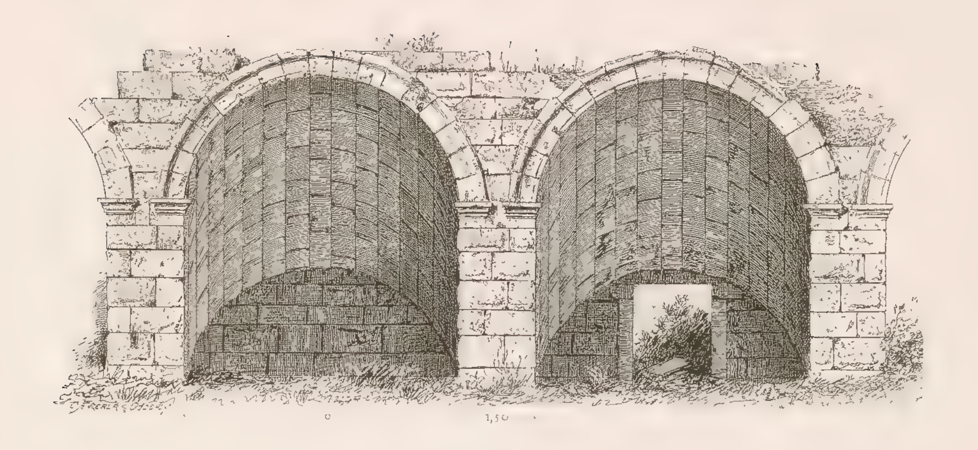
Fig. 39. Entablement du mur de la scène.

Le côté extérieur du bâtiment de la scène, qui est tourné vers la ville, a été reconstruit dès l'antiquité et une épaisse muraille en maçonnerie, ornée de cinq grandes niches, a été élevée en avant de la façade primitive (fig. 37). Ce mur a environ 12 m. de hauteur, comptés à partir du sol actuel. On voit dépasser au dessus les restes de l'ancienne façade, et notamment tout en haut, à 2·60 m. les uns des autres, des ressauts d'architraves, qui sont aujourd'hui enclavés dans la maçonnerie du mur postérieur et qui prouvent que cette façade était autrefois ornée de colonnes.

Les cinq grandes niches qui forment le motif principal de la façade actuelle nous autorisent à y voir un nymphéum dont le fond servait de façade au théâtre. Il suffirait de creuser dans le sol marécageux qui s'étend devant le théâtre pour se renseigner à ce sujet. Il est probable qu'on trouverait en même temps les colonnes et les entablements qui encadraient les grandes niches et dont on voit même épars sur le sol des fragments détachés.

Le côté du bâtiment de la scène qui fait face aux spectateurs, c'est-à-dire le mur de la scène, est, comme on l'a déjà dit, resté en partie debout, mais caché sous les décombres. Cependant une portion du mur à l'extrémité nord se trouve dégagée et l'on voit dépasser

[1] Dans le théâtre de Marcellus, le plus vaste de Rome, l'enceinte des spectateurs avait la forme d'un demi-cercle parfait de 130 m. de diamètre. Ce théâtre contenait environ 13.500 personnes.



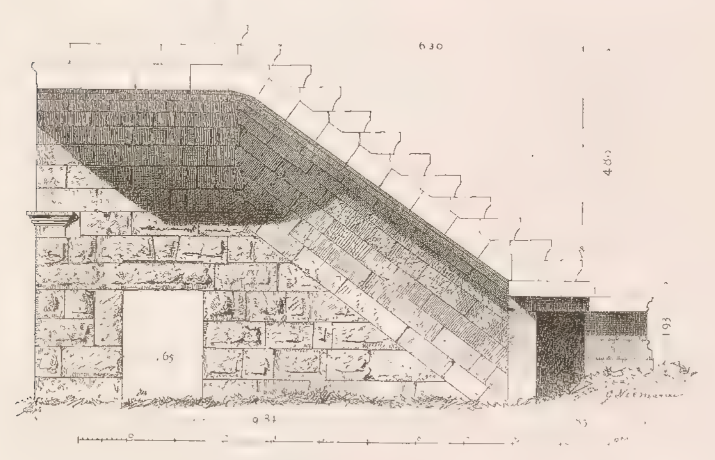


Fig. 40. Voûtes supportant les gradins du stade.

deux ressauts d'entablements en marbre. Celle de ces deux pierres qui est la moins endommagée est représentée dans la fig. 39. Tout à côté est étendu à terre un pilier carré richement orné. Autant qu'on en peut juger d'après ces faibles débris, le mur de la scène devait rappeler par son aspect celui d'Aspendos, ainsi que ceux de Termessos et de Sagalassos qui seront décrits dans la suite.

Le stade.

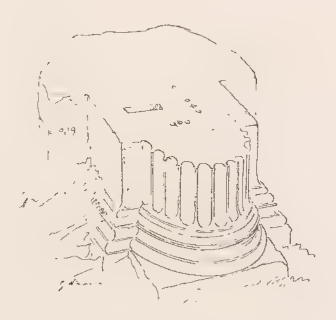


Fig. 41. Fragment de pilier à l'entrée du stade.

Tout près du théâtre s'élève le stade qui n'est pas moins remarquable. C'est un édifice indépendant, bien conservé et entièrement construit en pierres de taille. La carrière a 34 m. de largeur et 234 m. de longueur : l'extrémité sud est rectiligne, et l'extrémité nord demi-circulaire. Cette dernière, longue de 42·50 m., était séparée de la carrière proprement dite par un mur transversal.

La carrière est bordée sur tout son pourtour par un socle en maçonnerie de 1·93 m. de hauteur, au dessus duquel règne une galerie large de 1·17 m. : viennent ensuite les gradins, au nombre de onze, puis des bancs de pierre indépendants à dossiers formant le douzième rang, enfin par derrière une galerie large de 3·70 m., qui restait libre pour la circulation. Chacun des gradins a 0·436 m. de hauteur et 0·63 m. de profondeur. Il y avait environ 11.500 places.

Les gradins reposent sur des fondations voûtées dont la disposition est toute particulière : ce sont des murs épais de 1·50 m. qui s'élèvent, à 5·70 m. les uns des autres, perpendiculairement au grand axe de la carrière et sont reliés entre eux par des voûtes montantes



Fig. 42. Mur sous les voûtes du stade.

en berceau. Ils formaient ainsi sous les gradins des emplacements de 5·70 m. de largeur et de 9·84 m. de profondeur, susceptibles d'être utilisés. Ceux-ci sont entièrement ouverts à l'extérieur et reliés entre eux par des portes; seule la première chambre voûtée, qui est placée de chaque côté à l'extrémité sud du stade et qui a des dimensions un peu plus faibles que les autres, est complètement fermée et communique avec le dehors par une porte. De trois en trois, ces chambres voûtées donnaient accès dans le stade par une entrée percée, au dessous des gradins, dans le socle en maçonnerie dont il est question plus haut. C'est par là que les spectateurs arrivaient au niveau de l'arène, dont ils étaient séparés probablement par des barrières : mais on ne voit pas, en examinant la construction, comment ils pouvaient de là gagner, pour se rendre à leurs places, le passage qui est de 1·93 m. plus élevé; ils y montaient apparemment par des escaliers de bois. A l'extrémité sud on pouvait atteindre du dehors la galerie circulaire placée tout en haut du stade : il existe en effet en cet endroit quatre escaliers de pierre dans des cages carrées adossées au mur extérieur.

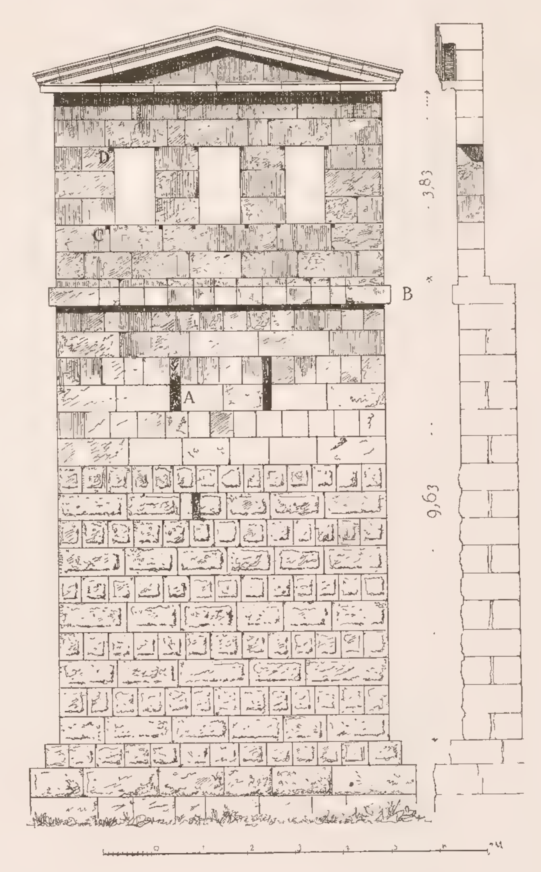


Fig. 43. Tour des fortifications de Pergé.

Des escaliers de 0·60 m. de largeur sont taillés dans les gradins : leur nombre correspond à celui des portes d'entrée qui sont pratiquées dans le socle en maçonnerie, à 21·60 m. les unes des autres.

L'entrée du stade à l'extrémité sud est entièrement détruite. Nous avons trouvé là des débris provenant d'une belle porte monumentale, des architraves, des fragments d'arcades et le pilier représenté dans la fig. 41 avec la demi-colonne qui s'appliquait sur lui. Toutes ces pièces sont en pierre calcaire. C'est cette même matière qui a servi à la construction des

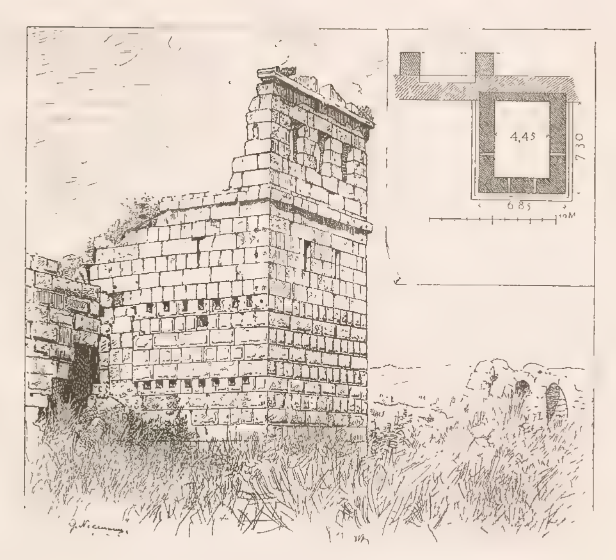


Fig. 44. Tour des fortifications de Pergé.

gradins, tandis que la brèche a été employée pour les murs et les voûtes du sous-œuvre. La fig. 42, qui représente une partie du mur de l'une des chambres voûtées, montre comment sont taillés et assemblés les blocs de pierre.

Tours des fortifications.



Fig. 45. Tour des fortifications de Pergé

Nous donnons dans la fig. 43 l'élévation et dans la fig. 44 la vue et le plan d'une des tours situées à l'est de la ville et appartenant aux anciennes fortifications de Pergé.

Ces tours rectangulaires ont de 6 à 7 m. de largeur, 8 m. de profondeur et de 13 à 14 m. de hauteur entre le soubassement et la corniche du toit. Elles se terminaient par des combles à pignons, dont les corniches rampantes sont conservées par endroits. Les murs ont 1·26 m. d'épaisseur et sont construits en pierres de taille hautes d'environ 0·60 m., placées alternativement en parements et en boutisses. Dans le soubassement qui a plusieurs marches et dans les assises in-

férieures du mur les parements des pierres ont un bossage brut; au contraire dans les assises supérieures, à partir de la sixième au dessous du cordon en saillie *B*, leurs surfaces sont parfaitement polies. Les parois des tours sont percées de meurtrières *(A)* sur les trois côtés exposés aux attaques de l'ennemi. A une hauteur d'environ 9·63 m. au dessus du soubassement l'épaisseur de la maçonnerie devient de moitié moins considérable. C'est là que se

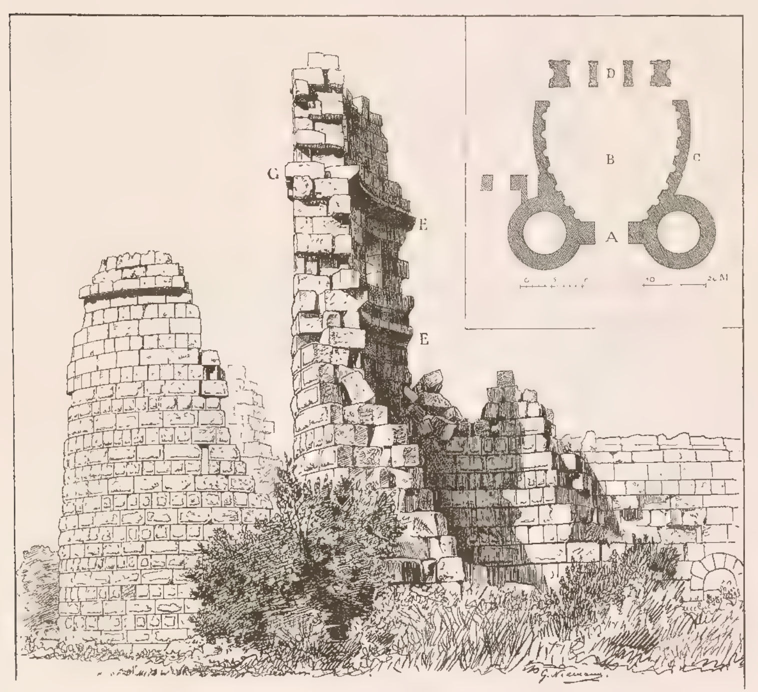


Fig. 46. L'ancienne porte de Pergé.

trouvait le plancher d'un étage supérieur, auquel correspond à l'extérieur le cordon en saillie *B*. Cet étage supérieur avait sur chacun des trois côtés trois fenêtres, larges de 0·85 m. et hautes de 1·57 m. A droite et à gauche de chacune d'elles se trouvent, en dehors et contre le bord supérieur *C* de la banquette, des trous de 0·70 m. de largeur, puis en *D*, le long du bord supérieur des pierres, des rainures qui paraissent se rapporter à un système de fermeture.

Dans la tour représentée sur les fig. 43 et 44, nous appelons l'attention sur deux rangées de trous de poutres qui se trouvent à l'extérieur dans le mur du sud, ainsi que sur des

cavités plus petites qu'on aperçoit près de l'arête de la tour dans la deuxième, la quatrième et la sixième assises, comptées en descendant à partir du cordon en saillie. Ces trous de poutres paraissent appartenir à la construction primitive : ils sont en tout cas antérieurs aux réparations qu'on voit dans l'angle du fond sur la fig. 44 et qui interrompent la succession régulière des assises de pierres. La fig. 45 représente une seconde tour de même structure, située à l'ouest de la ville. Elle repose sur un soubassement de hauteur considérable et n'est conservée que jusqu'au cordon en saillie. Le fond de ces tours était formé par un mur de moindre épaisseur : néanmoins il est difficile de reconnaître comment on y entrait primitivement et comment elles se rattachaient au mur d'enceinte, car celui-ci a été reconstruit à différentes époques et il est partout postérieur aux tours.

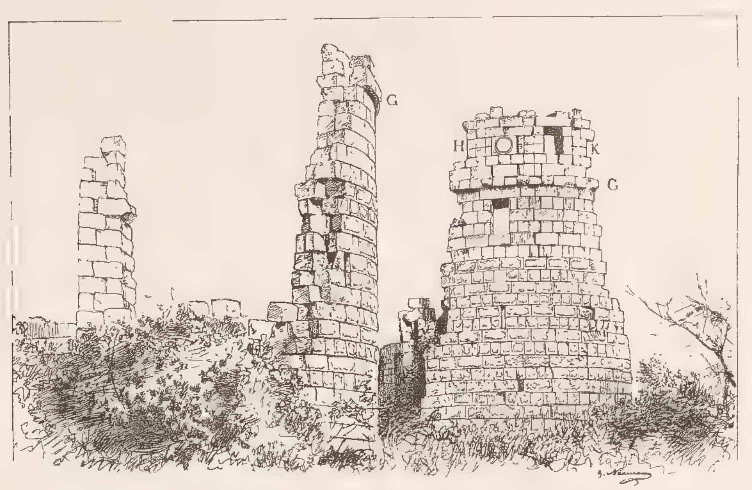


Fig. 47. Tours circulaires de la porte principale vues du sud-ouest.

Si ces tours sont marquées d'un caractère hellénistique qu'il est impossible de méconnaître, on en peut dire autant, avec plus de raison encore, de l'ancienne porte du sud, désignée par *F* dans le plan de la ville et aujourd'hui comprise à l'intérieur du mur d'enceinte. C'est une double porte dont l'entrée extérieure est flanquée de deux tours circulaires. Cette porte paraît avoir été reconstruite et transformée, tout en conservant ses parties essentielles, en une porte décorative, quand le mur d'enceinte eut été reculé vers le sud et qu'elle eut cessé de faire partie des fortifications. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer que la porte intérieure à trois arcades *D* ne se rattache point au mur qui entoure l'espace compris entre les deux portes. Cette sorte d'arc de triomphe, dont les piliers s'élèvent à 1 m. environ au dessus du sol marécageux, était ornée sur les deux faces de pilastres et de colonnes. Des parties de l'entablement, ainsi que des pierres provenant des voûtes avec des archivoltes et des

caissons, gisent à proximité sur le sol. Les murs *C*, qui enveloppent l'espace compris entre les deux portes, sont ornés intérieurement de niches, entre lesquelles s'élevaient autrefois des colonnes; on y voit aussi un grand nombre de trous qui servaient à fixer des plaques de revêtement. Le côté extérieur de ces murs est formé, jusqu'à la hauteur d'environ 5 m. au dessus du sol, par une maçonnerie unie en pierres de taille : vient alors une retraite qui semble indiquer que l'étage supérieur était orné de moulures, mais ce dernier n'a laissé aucune trace.



Fig. 48. Tours circulaires de la porte principale restaurées.

Ce sont les tours circulaires qui sont les mieux conservées; car, bien qu'il ne reste debout de l'une et de l'autre que des fragments, la tour orientale fournit des points de repère qui en permettent la restitution. Ces tours ont 11·70 m. de diamètre et la maçonnerie 2·20 m. d'épaisseur.

La matière et la structure sont les mêmes que dans les tours rectangulaires décrites plus haut : les assises en parements et en boutisses alternent très régulièrement, et les pierres sont assemblées de telle manière que dans une même assise les parements se trouvent à l'intérieur et les boutisses à l'extérieur ou inversement. Les faces antérieures des pierres portent un bossage dans les assises inférieures; en haut, à partir de la sixième assise au dessous

du cordon en saillie *G*, les pierres sont parfaitement polies. Au dessus de ce cordon en saillie viennent encore cinq assises, dont la première est un peu plus élevée que les autres, et sur la cinquième assise reposent des pierres où les restes d'une ligne de gouttes font reconnaître des architraves. Le couronnement de la tour était donc formé par un entablement dorique, dont on peut déterminer approximativement la hauteur, grâce à quelques pierres détériorées par le temps qui reposent encore sur l'architrave (fig. 47).

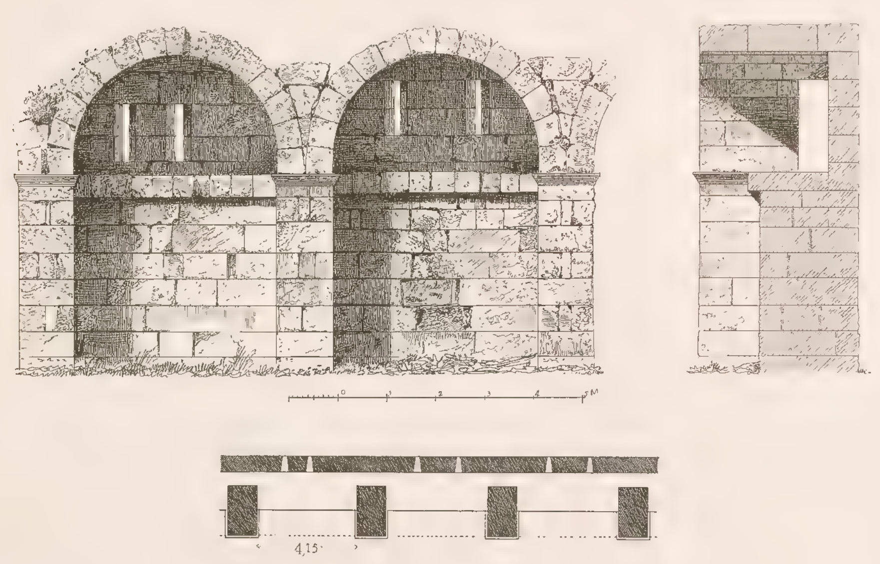


Fig. 49. Mur d'enceinte de Pergé. Élévation, coupe et projection.

Au dessous de l'entablement se trouve une fenêtre, dont le linteau est formé par un bloc de l'architrave. Il existait également en *H* une seconde fenêtre; et comme la distance des axes de ces deux fenêtres est d'environ 4·60 m. et que la circonférence de la tour comprend huit fois cette longueur, nous sommes fondés à admettre qu'il y avait huit fenêtres distribuées régulièrement sur tout le pourtour. Des dalles de pierre étaient enchâssées dans le mur entre les fenêtres, et l'une d'elles, ornée d'un écusson, se trouve encore en place. On aperçoit en *K* la place occupée autrefois par la dalle suivante; enfin on voit entre les fenêtres et ces dalles des pilastres à faible saillie. C'est d'après ces observations, aidées d'épreuves photographiques, qu'a été dessinée la fig. 48 : les parties supérieures de la tour n'ont pu être mesurées directement.

On voit dans la fig. 46 qu'il existe à l'intérieur de la tour orientale deux corniches superposées *(E)*, formées chacune d'une assise de pierre faisant saillie et destinées à supporter

des poutres de bois. Chaque tour était évidemment divisée en trois étages, dont le plus bas était éclairé par des fentes étroites et le second par une seule fenêtre; quant à l'étage supérieur, qui servait de poste d'observation, il avait des ouvertures de tous les côtés.

La communication entre les différents étages était établie probablement par des escaliers de bois. Nous n'avons pas remarqué de portes d'entrée. Il faut noter en terminant qu'il ne reste de la porte extérieure comprise entre les deux tours que les assises inférieures, qui nous renseignent sur la largeur de l'ouverture, mais ne nous apprennent rien sur le caractère de la construction.

La fig. 49 représente une portion du mur d'enceinte du sud-est de la ville, qui est d'origine postérieure et très bien conservé par endroits. Ce mur, qui s'appuie à l'intérieur sur des contre-forts, a une épaisseur de 2 m. A la hauteur d'environ 4 m. au dessus du sol actuel se trouve un passage de défense, protégé du côté de l'extérieur par un mur de 0·60 m. d'épaisseur percé de meurtrières et en haut par des voûtes en berceau. Entre les piliers qui sont distants de 4·15 m. l'espace réservé au défenseur a 1·50 m. de profondeur, et dans les voûtes en berceau sont pratiqués des passages de 0·60 m. de largeur et de 1·90 m. de hauteur qui forment un couloir continu. La maçonnerie, faite de pierres assemblées sans soin et sans régularité, ressemble à celle du stade. Les piliers ont une corniche-imposte de style byzantin. Le couronnement supérieur du mur a entièrement disparu. Mur d'enceinte.



Fig. 50. La Diane de Pergé.

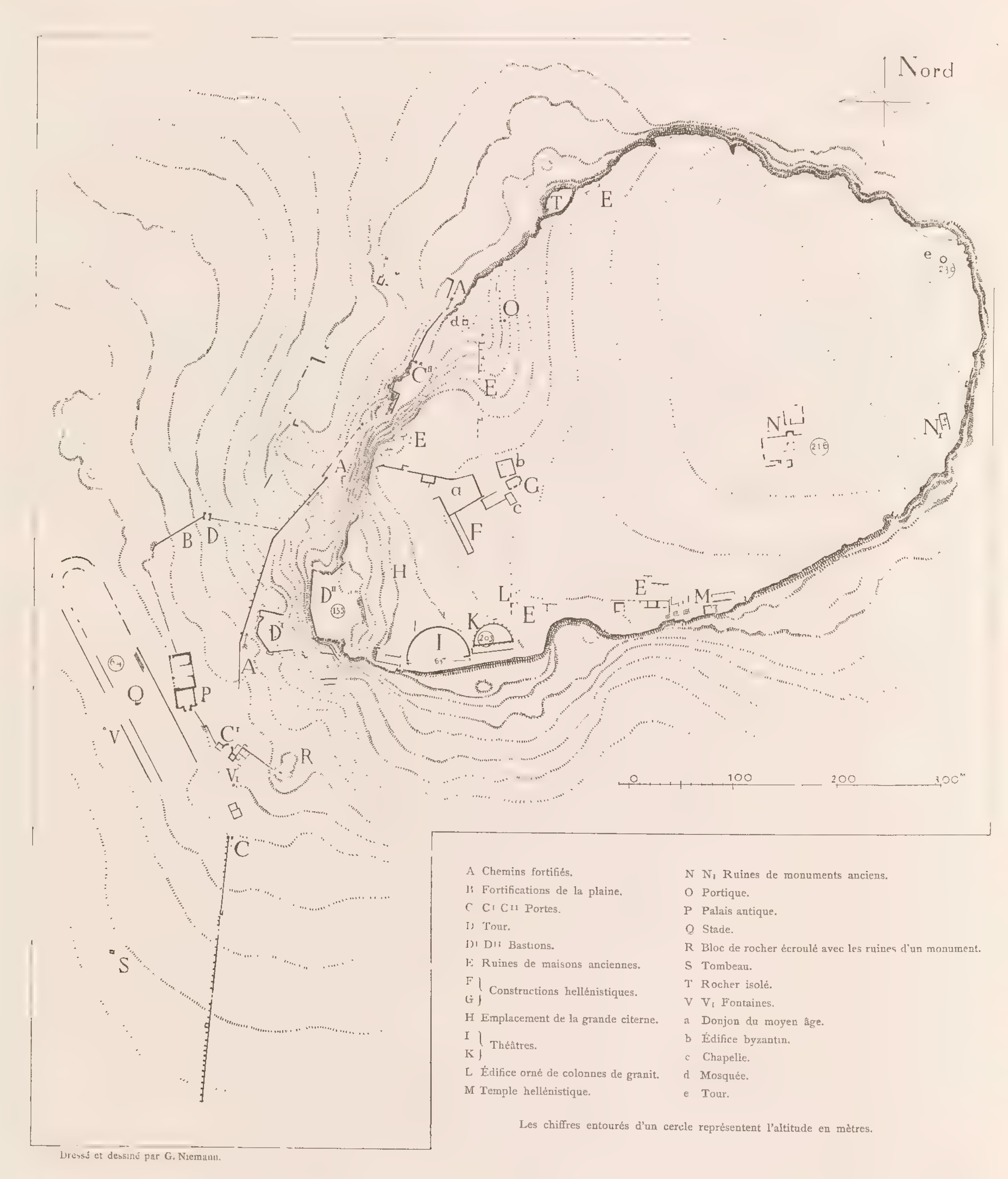


Fig. 51 Plan de Sillyon.



Fig 52. Acropole de Sillyon.

Sillyon.



illyon s'appelait primitivement Selyon. Cette forme n'est donnée directement par aucun document, mais se tire de l'adjectif Selyvijys,[1] qu'on rencontre sur d'anciennes monnaies de la ville ainsi que dans l'inscription n° 54, l. 1 et 3. A cette forme succédèrent les formes Silyon ou Siluon, puis Sillyon, d'où les habitants ont tiré leur nom de Sillyéens qu'on trouve sur des monnaies postérieures et dans l'inscription 57ª; plus tard enfin on rencontre les formes irrégulières Syllion et Sylléion.[2]

Son nom et son histoire.

Sillyon fut colonisée par les mêmes Grecs qui colonisèrent Aspendos et Pergé : ils avaient en tous cas la même origine et parlaient le même dialecte. Les noms des divinités d'Argos se retrouvent sur les monnaies, dans les inscriptions, ainsi que dans les noms propres. Tels sont Zeus, Apollon Pythien (?) qu'on rencontre avec sa lyre sur des monnaies ou dans l'inscr. n° 54, l. 25 (?) et 30, et dont le prêtre est nommé dans l'inscr. 57. Des monnaies représentent Hermès assis sur un rocher, et il est question de la prêtresse de Déméter dans l'inscr. 60. On rencontre aussi dans l'inscr. 54, l. 29 le nom particulier de la déesse de Pergé Vanassa, et d'autre part dans l'inscr. 55 le nom propre Vanaxion ou Vanaxio. L'inscr. 58, où il est question du sanctuaire et de la statue de Tyché, prouve que cette déesse était réellement honorée à Sillyon et ne servait pas simplement de figure allégorique pour les monnaies. La déesse Athéna se rencontre non seulement sous sa forme habituelle, mais encore telle qu'elle était honorée à Antioche, c'est-à-dire assise sur un rocher, une colombe dans la main, tandis qu'à ses pieds sort de l'eau un dieu marin qui ne peut être que le Kestros. Enfin on rencontre également Aphrodite et Héraklès, ainsi que la divinité orientale Men, dont on retrouve aussi le nom dans certains noms propres (n° 58).

[1] V. Friedländer, Zeitschr. f. Numismatik, V, p. 297 et suiv.
[2] V. Müller, Geographi graeci minores, I, p. 75 (Scylax, 101).

C'est dans Scylax que la ville est mentionnée pour la première fois. Alexandre était passé tout près de là en venant de la Lycie; mais ce n'est qu'au retour de Sidé qu'il marcha contre Sillyon, «place forte, dit Arrien (1, 26), et défendue par une garnison de mercenaires étrangers ou indigènes.» Il s'agit évidemment d'une garnison du roi de Perse ou de son satrape. Mais la ville n'était pas prenable de vive force; Alexandre fut d'ailleurs obligé de se retourner contre les Aspendiens, qui avaient à peine attendu son départ pour rompre leurs engagements. A partir de ce moment l'histoire est muette sur Sillyon; car c'est d'une autre ville que parlent Polybe (22, 17) et Tite Live (38, 14). Nous ne la trouvons plus que dans les notices géographiques du Synecdème d'Hiéroklès et dans les «notitiae episcopatuum», où elle est citée comme évêché et investie du titre de métropole qu'elle partage avec Pergé.

Il ne reste que peu d'inscriptions relatives à Sillyon, et malheureusement la plus ancienne et la plus importante ne me paraît guère intelligible. Les autres, qui sont presque toutes des inscriptions honorifiques, prouvent que les jeux gymniques étaient très répandus à Sillyon. Le vainqueur, ou du moins celui dont on consacre la statue, porte le titre de saint ou ἱαρός (inscr. 56 et 56[a]). Comme à Pergé la gymnasiarchie est rattachée à la démiurgie, comme l'indiquent notamment les inscriptions 58 et suiv., où l'on ne voit qu'une famille dont la situation, les propriétés et la fortune soient considérables; les autres sont plutôt de condition modeste, mais divisées en classes extrêmement variées. On distingue rigoureusement les conseillers, les vieillards (sans leur corrélatif habituel les jeunes gens), les ecclésiastes, les citoyens, les parèques, les affranchis et les vindictaires : cependant il serait possible qu'une subdivision déjà citée comprît une partie des membres de la subdivision suivante. D'après la valeur des dons faits aux uns et aux autres les trois premières classes paraissent à peu près égales, ainsi que les trois dernières. Quant aux citoyens, bien qu'ils soient deux fois plus considérés que les trois dernières classes, ils paraissent plus rapprochés de celles-ci que des trois premières.[1]

Scylax, dont le témoignage est, comme nous l'avons dit, le plus ancien, place encore Pergé en Lycie; puis il nomme à partir de la mer Aspendos et Sylléion et enfin un port de mer, Sidé, εἶτα πόλις Σύλλ[ε]ιον, ἄλλη πόλις Σίδη, ce qui ne veut dire nullement qu'il place Sylléion entre Sidé et Aspendos. D'ailleurs Arrien, dans le récit de l'expédition d'Alexandre, la place expressément entre Aspendos et Pergé : il en est de même de la Table de Peutinger, de Ptolémée, et surtout de Strabon, qui nomme la ville (dont le nom a été rétabli avec certitude) après Pergé et le Kestros et la place à 40 stades de la mer dans l'intérieur du pays, avant le lac Kapria et Aspendos. Il ajoute qu'elle est située sur une hauteur et qu'on l'aperçoit de Pergé. Il s'agit évidemment de la citadelle d'Assarkjœi qui est le point le plus élevé de la région. C'est d'après ces données que Daniell et Spratt[2] ont placé Sillyon à l'endroit où nous sommes, et l'inscription n° 54, l. 1 confirme leur hypothèse.[3]

[1] Le mot πάροικοι se rencontre fréquemment en opposition avec πολῖται. Quant aux «vindictaires», dont il n'est question nulle part ailleurs, que je sache, on pourrait peut-être les comparer aux βίνδικες dont parle Malala, O. II, 116. Sur cette division des étrangers en cinq classes cf. Dittenberger, Sylloge, n° 253, 44, Ephèse.

[2] Travels in Lycia, II, p. 20 et suiv.

[3] Je ne connais pas le village de Kiesmé, où MM. Paris et Radet ont trouvé l'inscr. 57[a], pas plus que Sarinch (peut-être Sachrin?). D'ailleurs cette inscription ne change en rien la position de Sillyon.

Sillyon est située à l'est du Kestros,[1] à peu près à la même distance que Pergé à l'ouest; elle est un peu plus éloignée de l'Eurymédon. Elle se trouve au sommet d'une hauteur détachée du plateau, qui est située beaucoup plus au nord et en même temps beaucoup plus élevée que les citadelles d'Aspendos et de Pergé. La plaine qu'elle domine s'enfonce vers le nord entre les collines qui suivent le Kestros et l'Eurymédon, tandis qu'au sud le regard s'étend, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à la mer et jusqu'aux dunes de sable qui la bordent. En réalité l'acropole même de Sillyon n'est guère plus haute que celles de Pergé et d'Aspendos; mais au lieu de s'élever, comme celles-ci, immédiatement au dessus de la plaine, elle repose sur une large base qui s'abaisse assez rapidement au sud et à l'est et un peu plus lentement à l'ouest : aussi est-ce de ce côté que s'est établie la communication entre la citadelle et la plaine et que se porta de bonne heure la colonisation, dont on suit le courant du haut jusqu'en bas. Le plateau même de l'acropole, qui a la forme d'un œuf dont la pointe est tournée vers l'OSO., est incliné dans cette direction. Il descend d'abord de 30 mètres sur une longueur d'environ 700 mètres; puis la pente devient beaucoup plus rapide et l'on tombe brusquement de 45 mètres jusqu'au bastion D^{II}, puis de 50 mètres encore jusqu'au petit bastion D^{I}. A partir de là la pente se modère; cependant on descend encore en 150 mètres, pour arriver au stade, ce qu'on descendait en 450 mètres sur le plateau. Le stade, dont le grand axe est parallèle au petit axe horizontal de la citadelle, forme une dernière marche avant la plaine.

Situation de Sillyon.

La roche calcaire de la citadelle se fend et se brise facilement, en présentant une cassure jaunâtre qui devient de plus en plus foncée avec le temps : aussi la surface du plateau se modifie-t-elle constamment depuis l'antiquité. C'est ainsi notamment que le côté méridional est coupé de crevasses béantes, qui menacent d'un éboulement prochain les parties voisines. C'est évidemment d'un éboulement semblable que provient une large échancrure demi-circulaire qu'on remarque sur le côté méridional. Au pied de la citadelle gisent d'énormes masses rocheuses, plus grosses que des maisons, dont la cassure est souvent encore fraîche, notamment au NO. et au SO. Il n'est pas rare d'y retrouver des traces de constructions anciennes, fondations de maisons, fossés ou citernes. Parfois même l'éboulement, rencontrant ces dernières sur son passage, les a coupées en deux, de façon qu'en se plaçant contre le bord de la hauteur on aperçoit le ciel au dessus de soi par l'ouverture de la citerne. Des mesures de toutes sortes ont été prises pour prévenir de nouveaux éboulements et remplacer les fortifications détruites.

Route de la citadelle et fortifications.

Malgré l'inclinaison du plateau vers la plaine au SO. il eût été impossible de gagner celui-ci directement. On y arrive par deux rampes, en partie taillées dans le roc, qui partent du nord et du sud et montent le long du côté occidental de la citadelle. La rampe du nord part du point *A*, où convergeaient probablement plusieurs routes venant du nord et de l'ouest; elle est bordée à gauche sur presque toute sa longueur, notamment vers le sommet, par la paroi verticale du rocher, et à droite par un mur, restauré postérieurement, qui servait de parapet et obligeait l'ennemi à rester constamment au pied de la hauteur, d'où il était

[1] V. la vue qui se trouve dans l'ouvrage de Trémaux.

aisé de le dominer. L'ancien pavé polygonal est conservé par endroits. Environ 20 mètres avant le point où la route s'infléchit pour pénétrer dans la citadelle, elle est barrée par une porte monumentale. Cette porte a la forme d'un carré de 6 mètres de côté; elle est percée, en avant et en arrière, de deux entrées de 3 mètres de largeur, auxquelles il faut ajouter une troisième ouverture flanquée de deux niches dans le mur de l'est. Cette porte devait avoir l'aspect du donjon représenté dans la fig. 53, qui faisait partie des fortifications de la plaine et qui est très bien conservé, mais beaucoup plus récent. Les pierres sont taillées et assemblées très soigneusement dans les parties anciennes de la porte; les joints sont même biseautés. Les deux entrées, en tous cas l'une d'entre elles, devaient être surmontées de voûtes dont l'arc était supporté par des antes de petite dimension avec un chapiteau ionique très élégant.

Environ 8 mètres après la porte on aperçoit une niche taillée dans le rocher; 8 mètres plus loin l'ancien pavé reparaît sur une largeur d'environ 3 mètres, et à gauche du pavé le sol forme des marches jusqu'au rocher. Puis la route s'infléchit et s'engage presque aussitôt dans une direction opposée à la direction primitive. C'est précisément la direction de la rampe du sud, qui devait être la route principale et dont ce dernier chemin formait sans doute le prolongement.

La rampe méridionale s'élève en pente douce, à partir de la plaine, sur un contre-fort de la montagne qui s'avance vers le sud. La route, large de 4 à 5 mètres, est resserrée entre deux murs : celui de l'est, aujourd'hui presque entièrement détruit, était soutenu à l'extérieur, comme celui de l'ouest, par des contre-forts.[1] Au point *C* aboutit une route qui vient de l'est et se prolongeait peut-être à l'ouest jusqu'au stade. On voit là des ruines qui pourraient être celles d'une tour, si l'on admet que les deux murs étaient des fortifications; mais peut-être étaient-ils destinés simplement à garantir de la pluie ou du soleil, comme le «porticus, qua in arcem eitur» d'Alatri (Corpus inscr. lat., X, 5807), ou le portique de Damien qui conduisait au temple d'Ephèse,[2] et de nos jours le portique de la Madonna di S. Luca à Bologne.

Au nord du point *C* la rampe, qui rencontre sur son passage des monuments de construction postérieure, est beaucoup mieux conservée au pied du bastion *D*[1] et s'aperçoit même très nettement sur la photographie. La route repose sur une substruction en pierre assez négligemment construite et réparée par endroits avec du béton. Large de 4 mètres, elle est bordée à droite par le rocher et à gauche par un mur plus soigné, qui paraît être d'origine hellénistique et dont les pierres, au lieu d'être horizontales, sont inclinées parallèlement à la route. Ce mur, qui est conservé par endroits sur une hauteur de 9 à 10 assises, ainsi que les piliers extérieurs, est percé de fenêtres de 1·75 m. de largeur. Aussi est-il difficile d'admettre que ce chemin était à ciel ouvert, bien que les fenêtres aient pu être mises là également pour la vue et non pas seulement pour l'éclairage. Cependant si la route était couverte, il était plus facile à l'ennemi de s'approcher : car cette rampe, aussi bien que celle du sud, était en dehors des fortifications, comme le prouve l'existence du bastion *D*[II]. Celui-ci

[1] C'est la terrasse dont parle Hirschfeld, I, p. 725, et qui était soutenue par un mur de revêtement garni de contre-forts.

[2] V. Philostrate, v. soph., II, 23, 2; Wood, Discoveries, p. 117.

était même protégé à son tour par le petit bastion *D'*, auquel on arrive par un sentier escarpé, que nous avions l'habitude de prendre pour abréger et qui se détache de la route principale au dessous de *D'*. Ce sentier aboutissait à une porte aujourd'hui obstruée, près du mur méridional de *D''*. Dans cette porte et dans le mur adjacent, ainsi que dans les parties primitives du bastion *D'*, les assises de pierres sont alternativement hautes et basses.

Au delà des bastions la rampe du sud est presque entièrement détruite. On reconnaît simplement qu'elle se dirigeait vers cette même terrasse à laquelle nous avons vu aboutir la rampe du nord; mais l'éboulement du terrain a supprimé toute espèce de communication. La terrasse elle-même est coupée à pic du côté de la rampe du sud; elle est aujourd'hui bordée d'un mur dans lequel on retrouve, entre autres pierres anciennes, un entablement (?) renversé. On y distingue au centre les lettres ΤΙ. C'est là également que se trouvaient les inscriptions n° 55 et suiv.

La citadelle n'avait pas d'autre entrée. Il existe un peu plus bas un ravin en pente qui s'ouvre un peu à l'est de la ligne *DB* et par lequel on pouvait monter; mais il est fermé à sa sortie par un ouvrage en maçonnerie. Il est probable que la rampe du sud était, comme celle du nord, barrée un peu avant la terrasse par une porte qui s'est écroulée avec elle.

A partir de la terrasse, sur laquelle les deux routes se réunissaient probablement, la rue se prolonge pendant quelque temps dans la direction de la rampe du sud, bordée à droite par le rocher qui est taillé parfois en forme de muraille. Enfin derrière le point *d* elle quitte le bord du plateau pour pénétrer à l'intérieur. C'est là que se trouve, au sud de la rue, le monument *d*, qui est une mosquée ou une église du moyen-âge avec un cimetière en avant. Cet édifice, construit avec des matériaux antiques, occupe peut-être l'emplacement du temple de Tyché, dont il est question dans une grande inscription (n° 58) trouvée dans un mur à l'entrée du parvis. De l'autre côté de la rue, c'est-à-dire au nord, se trouve un édifice assez vaste, qui est peut-être un marché, mais sur la destination duquel il est impossible de se prononcer sans faire de fouilles. On y voit une double rangée de colonnes alignées du nord au sud et terminées au sud par une arcade. C'est uniquement la proximité de la porte qui fait penser à un marché, car il n'y a là ni galeries, comme à Pergé ou à Sidé, ni halle couverte, comme à Aspendos.

Maisons et rues.

On rencontre tout le long du côté occidental, ainsi qu'en différents points du côté méridional du plateau, des fondations d'habitations antiques. Comme les maisons de Pergé et d'Athènes, ces maisons sont d'un plan extrêmement simple : elles se composent de deux ou trois chambres contiguës, avec des portes et des marches taillées dans la pierre. La surface du sol a été aplanie, excepté entre les différentes pièces, dont les murs de séparation ont pour base le rocher lui-même. Dans le voisinage se trouvent un grand nombre de citernes, dont l'ouverture, quadrangulaire ou demi-circulaire, est fermée par un couvercle percé à son tour d'une ouverture plus petite; cette dernière était destinée à laisser passer les seaux, l'autre servait pour le nettoyage de la citerne. Tout à côté se trouve la margelle avec la fente où passait la corde.

Des conduits taillés dans la pierre débouchent dans ces réservoirs. Un d'eux, coupé brusquement par l'éboulement au nord du plateau, laisse voir nettement sa structure : le sol a été d'abord creusé, puis pavé de dalles, pour empêcher l'infiltration des eaux de pluie, comme on peut le voir ailleurs dans les rues. Des rigoles semblables creusées dans le sol, ainsi que des ramifications qui se détachent latéralement du conduit principal de la rue, s'aperçoivent sur diverses parties du plateau qui se sont éboulées. Un bloc, situé au pied de la hauteur du côté du nord, renferme un conduit qui débouche dans un puisard quadrangulaire, et de ce puisard l'eau s'écoulait par deux rigoles qui se réunissaient immédiatement en avant de la citerne. Une autre masse, détachée de la hauteur au sud, renferme un conduit taillé très soigneusement dans la pierre. Ce conduit est parallèle au mur d'une maison et devait par suite se trouver dans une rue. Il a 0·52 m. de profondeur et 0·55 m. de largeur; sur chaque bord se trouve une rainure large de 0·20 m. à 0·22 m., qui portait des dalles épaisses de 0·33 m. Deux de ces dalles sont restées en place à un coude que forme le canal, bien que le terrain environnant soit fortement éboulé. Le prolongement de ce canal se retrouve sur une longueur de 17 mètres dans un second bloc semblable au premier.

On reconnaît aussi très nettement des rues entières, en particulier dans le prolongement de la rampe du sud. Des points *d* et *O* partent des amas de décombres, alignés régulièrement, les uns vers l'intérieur du plateau, qui est recouvert de broussailles souvent impénétrables, les autres vers les monuments *FG*. Peut-être ces masses de pierres, ordinairement brutes, recouvrent-elles des emplacements de maisons taillés dans le roc. Je crois qu'on se trouve là en présence d'une époque plus récente, comme semblent l'indiquer, outre l'inscription n° 62, quelques pierres anciennes qui sont égarées par hasard au milieu des autres et qu'on a fait resservir dans une restauration.

Au sud du donjon byzantin *a* on voit se prolonger de nouvelles fondations semblables aux premières. Comme nous l'avons déjà remarqué à Pergé (p. 38), les maisons sont parfois construites exactement au bord du plateau, si bien que les murs extérieurs, en partie taillés dans le roc, servent de mur d'enceinte à la citadelle elle-même. Une de ces rues, large seulement de 1·70 m., se dirige à peu près vers le sud et rencontre à angle droit une seconde rue qui vient de l'est. Au point d'intersection s'élève une maison plus haute que les autres avec sa citerne à côté. Au dessus du bastion D^{11} on distingue également deux rues qui viennent du nord et de l'est, ainsi qu'un petit sentier escarpé qui débouche là entre deux murailles de rocher, tout près du bord méridional du plateau. C'est dans le voisinage qu'était située la grande citerne *H*, décrite par Hirschfeld, et dont le couvercle, supporté par quinze piliers de pierre, servait probablement, ici comme ailleurs, de base à une autre construction.[1]

Théâtres. A l'extrémité ouest du côté méridional de la citadelle s'élève le théâtre, qui est bâti sur le penchant de la colline et qu'on domine du haut du plateau. On compte encore quinze

[1] D'ailleurs on recouvrait de voûtes même des cours d'eau, de manière à former des surfaces planes, comme on le voit à Pergame (Die Ergebnisse der Ausgr. zu Perg., p. 119, pl. I, 4). V. ce que dit Falkener (Description of some important theatres etc.) du grand théâtre de Gortyne et des voûtes qui recouvraient le Léthæos.

gradins, entre lesquels s'ouvrent des crevasses béantes; quant à la scène, elle a complètement disparu. Le mur de soutènement de la pointe orientale, construit en pierres brutes avec un revêtement plus soigné à l'extérieur, s'élève encore jusqu'à une hauteur de 21 assises. Ce mur a été restauré postérieurement, ainsi que l'extrémité gauche d'un monument presque contigu au premier. Bien qu'il ne reste aucune trace de siéges à l'intérieur de ce second monument rempli de décombres, on ne peut y voir qu'un théâtre ou un odéon, car il est situé tout près du théâtre proprement dit et il a exactement la même forme : d'ailleurs Termessos, Sagalassos et Aspendos possédaient également un grand et un petit théâtre. Les deux monuments pouvaient être contigus, comme ici, et cette disposition, signalée par Vitruve (V, 9), se retrouve à Pompéi et à Athènes. Ce petit théâtre devait être couvert, comme semblent l'indiquer, non seulement les faibles dimensions de l'édifice, mais les contre-forts qui se trouvent à la fois sur le côté demi-circulaire et sur le côté rectiligne. Tous ces contre-forts sont construits, ainsi que les angles, en pierres de taille, tandis que les murs intermédiaires sont faits, comme le stade, en briques et en béton. Entre les huit contre-forts qui soutiennent le mur méridional s'étendent, au bas, des décharges en pierres irrégulièrement taillées, puis au dessous, du moins entre le quatrième et le cinquième contre-forts, une ouverture en partie bouchée et surmontée d'un linteau en pierre. Un grand fût de colonne dorique, polygonal, sans cannelures, est renversé en avant de ce passage (?); d'autres fûts semblables sont tombés au fond de la crevasse. On pourrait voir dans ce mur le côté intérieur de la scène, et le mur parallèle qui s'élève au sud du premier et qui est visible sur le plan en serait le côté extérieur. Ce dernier ressemble assez au mur de la pointe orientale du grand théâtre, si ce n'est que les assises de pierres sont un peu plus hautes. Une surface étroite, coupée, comme l'intérieur du théâtre, de larges crevasses, s'étend entre ce mur et l'arête du plateau, qui est bordé non pas d'un mur, mais d'un parapet construit en pierres sur une épaisseur de deux assises ou taillé simplement dans le roc.[1] Quelques débris d'architecture dorique, des triglyphes, un fragment de larmier, puis deux fûts longs de 2 à 3 mètres et trois autres tout à côté, paraissent provenir d'un portique. Ce portique aurait été situé, sinon derrière le théâtre, suivant la disposition indiquée par Vitruve, du moins, selon toute vraisemblance, derrière l'odéon : il suivait sans doute le bord du plateau et était ouvert du côté du sud, par où arrivait le vent de la mer. Plus loin la communication est interrompue par l'éboulement qui a, ici encore, coupé en deux une citerne. Mais de l'autre côté le chemin se continue le long du bord du plateau (v. fig. 55), passe devant des maisons dont les murs sont construits en pierres de taille ou taillés dans le roc, puis gagne le haut d'une petite éminence à l'aide de marches également taillées dans le roc, et enfin laisse sur sa droite le temple décrit p. 82, qui s'élève exactement au bord du plateau, comme le temple d'Agrigente ou celui d'Athéna Niké à Athènes.

Monuments situés à l'est.

Il n'y a presque rien à signaler dans toute la partie orientale du plateau. Ce sont, en *N*, un groupe assez considérable de monuments antiques restaurés au moyen-âge, un autre moins important en *N*¹ et enfin un donjon byzantin en *e*.

[1] Cf. Spratt et Forbes, Lycia, II, 19.

Il reste également quelques murs en pierre de taille au nord de l'extrémité orientale de l'odéon. On trouve tout près de là deux colonnes de granit encore debout, dont l'une est retournée, l'extrémité la plus large en haut; le diamètre supérieur de la première a 0·58 m. et le diamètre inférieur de la seconde 0·52 m. Il serait difficile de dire, avec ces seules données, d'où proviennent ces débris.

Un peu au nord-nord-est, de l'autre côté d'un espace à peu près dégagé de ruines et sur la partie la plus unie du plateau, s'élève le monument ou plutôt le groupe de monuments le plus considérable de l'ancienne Sillyon, qui occupait assez exactement le centre de la partie



Fig. 53. Sillyon : Tour faisant partie des fortifications de la plaine.

habitée. Des constructions nouvelles sont venues s'y ajouter au moyen-âge, remplaçant probablement d'autres constructions anciennes qui ont été démolies. Tous les matériaux de l'édifice *b* et de l'église *c*, ainsi que ceux du château-fort *a*, dont un côté se prolonge jusqu'au bord du plateau, paraissent avoir été empruntés à des constructions antiques. On voit alentour une grande quantité de pierres de toute espèce, mais pas une inscription. Plus loin sont égarées des pierres qui ressemblent beaucoup à celles du monument désigné par *F*. Telles sont notamment les corniches des fenêtres du monument *G*, très caractéristiques, que nous avons trouvées dispersées soit sur le plateau soit au pied. La forme de ces corniches se retrouve dans des corniches en bois d'Adalia; mais elles proviennent probablement

d'une simple imitation de l'antique plutôt que d'une tradition qui se serait transmise sans interruption depuis l'antiquité. Dans tous les cas, les monuments *F* et *G*, qui sont orientés de la même manière, devaient être autrefois en communication l'un avec l'autre : remarquons d'ailleurs que la longueur de *F* du nord au sud est égale à la distance qui s'étend entre *F* et *G* exclusivement. (V. la description du monument p. 83.)

Fortifications de la ville basse.

Les terrasses situées au pied de la citadelle, à l'ouest et au sud, ont été, comme celle-ci, entourées de fortifications et la ville s'est déployée dans la plaine, comme à Pergé et à Aspendos. Ce n'est pas que l'espace manquât sur le plateau; mais on trouvait sans doute la ville haute trop difficile à atteindre et trop éloignée des champs, peut-être aussi des cours d'eau du voisinage. Les fortifications de la plaine, qui enveloppent les bastions D^{I} et D^{II} et les suivent presque parallèlement, sont postérieures à celles de la citadelle. En effet elles coupaient évidemment la longue rampe du sud, et la porte C^{I}, qui devait pourtant communiquer avec cette rampe dont elle est très rapprochée, n'est pas située dans son axe. Il existe également dans l'intérieur de l'enceinte un certain nombre de tombeaux, qui doivent dater de l'époque où cette partie de la plaine se trouvait en dehors des fortifications.

Grande porte.

Les fortifications de la plaine confinent à un énorme rocher écroulé *R*, sur la surface duquel on reconnaît des fondations de maisons. La porte demi-circulaire C^{I}, flanquée de deux tours, rappelle la porte de Pergé et la grande porte de Sidé. On aperçoit un triglyphe au sommet de la tour de droite, à l'angle nord-est, ce qui fait supposer que la porte elle-même était décorée d'ornements de style dorique, comme celle de Pergé ou comme une porte de Selgé.

Des chambres dont la destination est incertaine sont adossées à cette même tour du côté du nord et de l'est. De l'autre côté le mur court sur le terrain qui est fortement en pente, longe le stade et est interrompu par le vaste édifice *P*, qui lui est postérieur et qui domine le stade. Arrivé à un rocher écroulé, auquel il confine de part et d'autre, le mur tourne au nord-est, puis franchement à l'est. C'est à ce dernier coude que s'élève une tour (fig. 53), dont les quatre murs sont entièrement conservés et qui est percée de deux portes : la porte intérieure est surmontée d'une voûte et la porte extérieure d'un linteau. Jusqu'au point où arrivait le sommet du mur, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur de quatre assises au dessus de la voûte, toutes les assises sont semblables; à partir de là elles sont alternativement hautes et basses. Exactement au dessus du mur les deux côtés de l'est et de l'ouest sont percés d'une porte, et les deux autres d'une petite fenêtre; enfin une seconde fenêtre est percée de chaque côté dans la quatrième assise au dessus du toit plat qui termine la tour. On en conclut qu'il y avait deux étages. C'est sur le modèle de cette tour que nous avons conçu les deux autres qui devaient s'élever sur les deux rampes de la citadelle (v. plus haut p. 72 et suiv.). Au delà de ce point le mur est en partie détruit, en partie recouvert de broussailles épaisses, et les traces en sont très difficiles à suivre. Ce qui est certain, c'est qu'il aboutissait vers le nord à la rampe *A*. Il y avait en cet endroit une seconde porte, dont les ruines peu considérables, en particulier les antes, rappellent la porte supérieure C^{II}, quoique les profils soient différents. Peut-être cette porte était-elle surmontée d'une tour, comme l'étaient très probablement les deux autres.

Stade. En dehors de ces fortifications s'élève le stade, qui est, comme nous l'avons dit, parallèle au petit axe du plateau. J'ai mesuré environ 175 m. à l'intérieur des gradins. Les gradins de l'est reposent sur le terrain en pente et ceux du sud sur une voûte parallèle à l'axe du stade et accessible du dehors seulement. Le mur extérieur se compose alternativement de petits moëllons et de grosses pierres de taille et se termine par une assise de briques, longues de 0·40 m., larges de 0·251 m. et épaisses de 0·036 m. Au dessous de cette assise sont pratiquées, comme à Aspendos, de petites fenêtres séparées par des intervalles inégaux. Au nord le mur est soutenu par des contre-forts en escaliers, dont les distances varient entre 5 et 7 m. Près d'un pilier plus gros que les autres, un escalier, partant de l'ouest, permet d'atteindre le sommet du stade, et là se trouve une galerie de 1·95 m. de large, qui fait, comme à Pergé, le tour du monument derrière les dossiers des siéges les plus élevés. La hauteur des siéges est de 0·43 m. et l'épaisseur des dossiers de 0·13 m.; les siéges inférieurs s'avancent d'environ 0·40 m. en avant des siéges supérieurs. L'intérieur du stade est presque entièrement détruit.

A quelques minutes derrière le stade et à peu près à l'ouest de la tour *D* se trouve un temple (?) en ruines. Il ne reste de ce temple que les quatre murs, qui font un angle de 20° avec les points cardinaux. Le mur de l'ouest a 8·20 m. à l'extérieur, et celui du nord 12 m. Ces murs, épais de 0·65 m., sont en pierres de taille à bossage fortement arrondi : ils sont solidement et soigneusement construits, mais les pierres ont été disjointes par des racines d'arbres ou par des tremblements de terre. Le mur de l'est a encore de 2 à 4 assises, ceux du nord et de l'ouest de 1 à 5 et celui du nord 4; le coin nord-ouest s'élève encore à une hauteur d'environ 3 m. Je n'ai vu aucune trace de porte. J'ai remarqué dans le mur occidental, près de l'angle sud-ouest, un soupirail qui va en s'élargissant à mesure qu'il s'enfonce à l'intérieur et qui semble indiquer que la partie qui subsiste encore n'est qu'un soubassement. Tout près de là, au sud, se trouvait une margelle de citerne aujourd'hui comblée.

Tombeaux. Les tombeaux qui sont compris à l'intérieur de l'enceinte de la ville basse se rencontrent surtout sur des blocs de rochers anciennement écroulés. La surface supérieure est ordinairement polie, avec un rebord quadrangulaire ou demi-circulaire, et devait être surmontée d'une construction aujourd'hui détruite. Des marches taillées dans le rocher, latéralement ou en avant, conduisent au sommet; dans l'un de ces tombeaux même les marches occupent toute la largeur, c'est-à-dire 5 à 6 m. Peut-être aussi la première plate-forme était-elle surmontée d'une seconde, plus élevée de deux marches. On trouve à l'entrée, latéralement ou au milieu, des cavités destinées à recevoir les offrandes.[1] Quant à celles où reposaient les corps, elles sont simplement creusées dans le roc et orientées tantôt à l'est, tantôt au nord; elles sont tantôt seules, tantôt accouplées; parfois même plusieurs couples se trouvent sur la même pierre. On voit encore la rainure destinée à recevoir le couvercle, mais il n'y a plus trace de couvercle. On rencontre assez fréquemment dans les environs des tombeaux construits avec des matériaux antiques. Nous avons trouvé également dans le voisinage, au pied de la rampe du sud, plusieurs petits autels qui m'ont paru se rattacher plutôt au culte des morts

[1] Cf. Reisen in Lykien, Milyas et Kibyratis, p. 177.

qu'à celui des divinités. On y remarque des cavités destinées à recevoir les offrandes et les objets à sacrifier : un d'eux est orné de couronnes sur les quatre côtés; d'autres ont simplement une base et un sommet profilés.

Quant à la nécropole proprement dite, elle s'étendait à droite et à gauche de la rampe méridionale, formant une sorte de rue orientée de l'est à l'ouest. On y retrouve des fragments de sarcophages ou des ruines de tombeaux : ce sont des socles élevés qui supportent des chambres voûtées et qui sont pavées de briques en forme de losanges; mais le tout est en trop mauvais état pour qu'il soit possible de restituer quoi que ce soit.

Le plus ancien de tous les tombeaux de Sillyon devrait être la construction décrite par Hirschfeld (I, p. 726); mais il n'est nullement démontré que c'est un tombeau. Elle se trouve à l'ouest du monument *M* (118° environ), à peu près au niveau de V_1, c'est-à-dire à mi-côte. C'est seulement dans notre second voyage et avec l'aide d'un guide que nous découvrîmes ce curieux endroit, que j'avais cherché inutilement seul la première fois, tout en passant à côté.[1] On aperçoit du dehors le linteau de la porte d'une chambre carrée *A* (fig. 54), couverte autrefois avec des pierres qui faisaient saillie en forme de toit. Dans le fond, au dessus du sol couvert de décombres, s'ouvre une galerie étroite où ne purent pénétrer que les plus minces d'entre nous, en marchant de côté, une torche à la main. Après nous être enfoncés de 21·50 m. dans la montagne, nous arrivâmes à la chambre *D*, qui est réunie à la chambre *C* par deux portes. Celle-ci communique à son tour par deux ouvertures superposées avec la chambre *B*, qui rejoint enfin le couloir par une porte étroite, tandis qu'une ouverture plus large, qui ressemble au commencement d'une nouvelle chambre, conduit dans la montagne. Ces chambres peuvent bien donner quelque idée d'un tombeau; mais la double porte qui réunit *D* et *C* et l'étroitesse ainsi que la longueur du couloir qui réunit *D* et *A* s'opposent à cette hypothèse. Tout s'explique si l'on remarque que le sol du couloir n'est autre chose qu'une rigole unie. Les chambres *B C D* sont des chambres à eau, destinées à recueillir en aussi grande quantité que possible l'eau qui suintait de la montagne[2]: ces chambres ont pu d'ailleurs être construites en plusieurs fois. On reconnaît même les traces d'un dernier nettoyage ou d'une dernière tentative faite pour retrouver la source, que des tremblements de terre avaient peut-être déjà tarie, comme aujourd'hui : j'ai remarqué un tas de terre et de pierres le long du mur oriental de la chambre *D*, et ce tas paraît bien avoir été amoncelé quand la terre était encore humide et réduite en boue. D'ailleurs la veine d'eau est encore visible, et la végétation forme une traînée très nette qui descend de la montagne juste au dessous de cette construction;

Château d'eau.

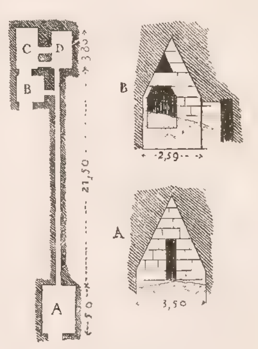


Fig. 54.
Sillyon : Château d'eau souterrain.

[1] Le petit sentier dissimulé dont parle Hirschfeld ne peut être que celui dont il est question p. 73.

[2] Cf. Frontinus, I, 17 et Lanciani, Topografia di Roma antica, p. 331, p. 9 et suiv., pl. I, 1, 2. V. également Fabricius, Athen. Mittheilungen, IX, p. 165, 171, pl. VIII.

de plus j'ai remarqué, au dessous de la chambre *A*, une flaque d'eau que j'avais déjà vue la première fois en cherchant vainement le prétendu tombeau, et qui m'avait frappé parce qu'il n'avait pas plu depuis assez longtemps. En creusant la partie inférieure de la chambre *A*, on reconnaîtrait sans doute qu'elle était disposée en forme de bassin.

Dans tous les cas le mode de toiture des différentes chambres se retrouve[1] dans les châteaux d'eau, par exemple dans la fontaine de Tusculum ou dans la Burinna de Cos, plutôt que dans les tombeaux; et d'ailleurs l'inscription n° 63, qui est, si je la comprends bien, une sorte de vivat en l'honneur du souverain régnant, est certainement mieux à sa place dans un château d'eau que dans un tombeau.

[1] Canino, L' antico Tusculo, p. 125; sur la Burinna v. Arch. Zeitung, 1850, p. 241, pl. XXII.



Fig. 55. Groupe de constructions au bord méridional du plateau de la citadelle de Sillyon.

Il faut remarquer particulièrement, parmi les monuments hellénistiques de Sillyon, le groupe de constructions qui s'élève au bord méridional du plateau de l'acropole et que représente la fig. 55, destinée spécialement à montrer comment la ville était située et bâtie. Les constructions qui s'élèvent sur cet emplacement assez vaste n'étaient pas autrefois si rapprochées des bords du plateau qu'elles le sont aujourd'hui. La surface de ce plateau diminue constamment sur tout son pourtour par suite de l'écroulement d'énormes masses rocheuses; sur le côté méridional en particulier, des parties de rochers se sont détachées avec les constructions qui s'y élevaient, et des crevasses béantes, très dangereuses pour ceux qui s'aventurent par là, menacent d'une ruine prochaine les parties qui tiennent encore (v. p. 71).

Temple. C'est ainsi notamment que le monument le plus important de ce groupe a perdu l'un de ses quatre murs. Ce petit temple, qui occupe le fond dans la fig. 55, est désigné par la lettre *D* dans le petit plan qui est au dessous et par la lettre *M* dans le plan général de la ville. Il ne reste que les murs du nord et de l'ouest, les marches du côté oriental et le sol pavé de dalles; mais on peut encore reconnaître que le temple était un prostyle à quatre colonnes. La cella avait 6·70 m. de profondeur sur 7·50 m. de largeur et le pronaos avait 4·80 m. de profondeur. Les murs, épais de 0·64 m., sont construits en pierres calcaires parfaitement jointes sans crampons de fer et polies sur la face antérieure : chaque assise en boutisse, haute de 0·25 m., est séparée de la suivante par deux assises en parement, qui ont ensemble 1·60 m. de hauteur (fig. 56). Nous n'avons trouvé ni entablement ni aucune pierre qui eût un caractère architectural, sauf un fût de colonne d'environ 0·54 m. de diamètre. L'édifice repose sur un rocher qui domine un peu le terrain environnant : ce rocher forme par derrière une petite place à laquelle on arrive par un escalier, et du côté de l'est un soubassement à marches met le temple de niveau.

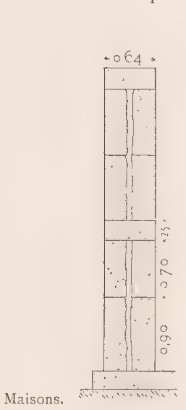
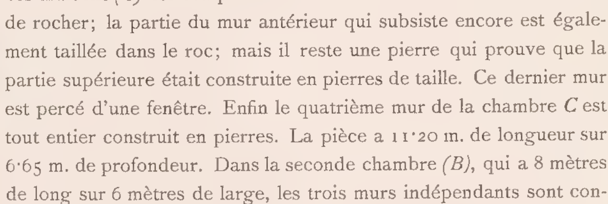
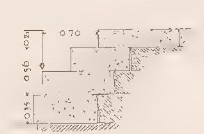


Fig. 56. Coupe transversale du mur du temple.

Maisons. Des soubassements semblables, séparés par d'étroites ruelles taillées dans la pierre, s'élèvent de l'autre côté de la rue qui passe devant le temple. Cette rue, orientée de l'est à l'ouest, conduit par des escaliers à la plate-forme un peu plus basse qui est au premier plan de notre dessin. Celle-ci est entourée, au nord et à l'est, de deux murailles hautes d'environ 4 mètres, taillées verticalement dans le rocher. Là s'élèvent de petites maisons, composées chacune d'une pièce unique. L'une de ces maisons *(C)* est comprise de deux côtés entre les deux murailles de rocher; la partie du mur antérieur qui subsiste encore est également taillée dans le roc; mais il reste une pierre qui prouve que la partie supérieure était construite en pierres de taille. Ce dernier mur est percé d'une fenêtre. Enfin le quatrième mur de la chambre *C* est tout entier construit en pierres. La pièce a 11·20 m. de longueur sur 6·65 m. de profondeur. Dans la seconde chambre *(B)*, qui a 8 mètres de long sur 6 mètres de large, les trois murs indépendants sont construits tout entiers en pierres de taille, dont les assises, toutes semblables, ont environ 0·60 m. de hauteur; en avant s'ouvre une porte de 1·90 m. de largeur. La maison suivante est com-




Fig. 57. Marches du temple.

plètement détruite. La quatrième *(A)* dont les quatre murs sont complètement isolés au contraire est parfaitement conservée, il est séparée par plusieurs mètres de la muraille de rocher. Cette chambre n'est pas tout à fait carrée : le mur du fond a 11·60 m. de longueur et le mur de l'ouest 11·10 m. Ces murs sont construits en pierres dont les assises se succèdent alternativement en parements et en boutisses, comme dans le temple décrit plus haut, et la structure en est aussi solide et aussi soignée. On voit encore deux banquettes de fenêtres dans les assises supérieures du mur occidental; on reconnaît même la place où s'ajustaient les montants, dont il reste encore un fragment : ces fenêtres avaient intérieurement 1·70 m. de largeur. Le mur de l'est était percé d'une porte large de 2·60 m., dont un des montants est encore en place; ce montant a environ 4 mètres de hauteur entre le sol actuel et la face supérieure. (V. la coupe fig. 58.) Plusieurs tambours de colonnes de 0·55 m. de diamètre, en pierre calcaire et sans cannelures, gisent à l'intérieur de la pièce. Le bord des deux faces supérieure et inférieure est taillé sur une largeur de 0·15 m. et sert de panneau de lit. Au centre de la surface, qui est légèrement concave, se trouve un trou carré de 0·13 m. de côté et de 0·80 m. de profondeur. Nous avons remarqué dans la chambre *A* une grande excavation ovale, mais nous ne l'avons pas examinée de près.

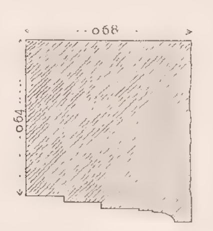


Fig. 58. Coupe transversale d'un montant de porte.

Signalons encore, à l'extrémité orientale du groupe de constructions représenté dans la fig. 55, quelques chambres taillées dans le rocher, désignées par *F* dans le petit plan, ainsi que la citerne *E*, qui porte une rangée d'ouvertures de 2·50 m. de longueur sur 1·50 m. de largeur.

Comme le groupe de constructions qui vient d'être décrit, les deux édifices désignés par *F* et *G* dans le plan de la ville sont d'origine hellénistique, ainsi que la porte C^{11}. Ces deux édifices sont réunis sur une même feuille dans la fig. 60. *A* représente l'élévation et *C* la projection d'un mur construit en pierres de taille de dimensions assez considérables et enclavé aujourd'hui dans une chapelle d'origine postérieure. La structure est la même que celle du temple décrit plus haut, sauf que la succession des assises en parements et en boutisses n'est pas absolument régulière. Ce mur est percé de deux portes, dont les seuils sont enterrés, et de deux petites fenêtres assez élevées. Il faut remarquer dans les deux portes la forme de l'encadrement et la coupe des joints, et dans la première l'inscription gravée dans l'embrasure (n° 54). La plus grande des deux portes (*E* et *F*, fig. 60), dont la largeur inté-

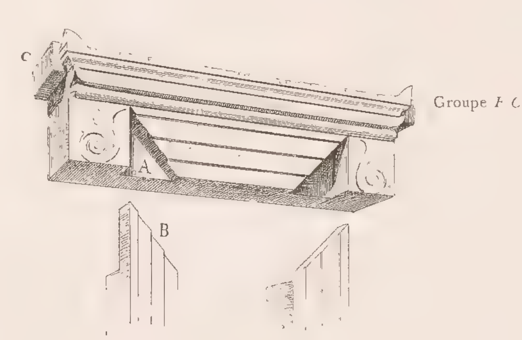


Fig. 59. Encadrement de porte.

rieure est de 1·586 m., est entourée d'un encadrement en architrave, qui a 0·67 m. de largeur et qui est orné de volutes très remarquables; le linteau est formé d'une pierre de 0·97 m. de hauteur et de 4·25 m. de longueur. La fig. 59 fait voir l'emboîture toute particulière des montants. Vu de face, le joint est placé en diagonale dans l'angle du linteau et du montant; mais le lit de dessous est cependant horizontal, et il y a simplement deux entailles *A* pratiquées dans le linteau à 0·15 m. de profondeur, où s'engagent les parties correspondantes *B* des montants. Cette emboîture, qui se retrouve dans la petite porte, est assez hardie; mais toutes les pièces sont ajustées si exactement que c'est à peine si la pointe extrême de l'un des montants est entamée. L'enfoncement pratiqué dans le montant de droite (fig. *E*) est postérieur; car il a fait disparaître une partie de l'inscription qui est gravée dans l'embrasure. Remarquons enfin que ni l'une ni l'autre des deux portes n'a de feuillure et qu'on n'y voit aucune trace d'appareil de fermeture. Le second monument représenté p. 85 est désigné par *F* dans le plan de l'acropole. Nous donnons en *B* et en *D* l'élévation et le plan du monument et en *G* le dessin d'une des fenêtres. Le grand mur occidental, qui s'élève jusqu'à une hauteur de 6 mètres, a encore plus de 54 mètres de longueur; le mur parallèle a environ 37 mètres et le côté étroit à peu près 7 mètres. Ces murs, épais de 0·56 m., sont construits en pierres de taille assemblées sans crampons et disposées comme dans le temple décrit plus haut (fig. 56). Les panneaux de tête sont bordés d'un refend large de 0·035 m., et la partie centrale, qui fait légèrement saillie, est taillée comme le bord, mais un peu moins polie; enfin l'abattage des arêtes dans les joints fait ressortir les pierres (v. fig. 61). Ce monument, construit en pierre calcaire très dure, est comparable, pour le fini de l'exécution, aux constructions en marbre les plus parfaites de l'époque attique.

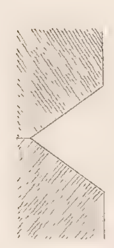


Fig. 61. Joint de pierres de taille (grandeur naturelle).

Les deux grands murs de cet édifice sont percés de nombreuses ouvertures; il n'y en a qu'une dans le mur du sud, mais elle est plus large que toutes les autres. Parmi les dix ouvertures du mur occidental (dont l'extrémité gauche n'est pas représentée dans l'élévation *B*), trois sont un peu plus élevées que les autres et s'en distinguent en outre par la forme du linteau et de la banquette ou du seuil. Les fenêtres ont intérieurement 2·085 m. de hauteur et 1·15 m. de largeur. Les montants, qui vont en s'amincissant à partir du pied et qui ont en bas 0·02 m. et en haut 0·019 m. de largeur, sont inclinés l'un vers l'autre; le linteau est formé de deux pierres parallèles, et c'est dans l'une de ces deux pierres que sont fixés la partie correspondante de l'encadrement et l'entablement. Remarquons l'évasement de l'encadrement et la maigreur de l'entablement (v. fig. 62).

Fenêtre.

Il faut étudier spécialement une des fenêtres du mur occidental, dont la banquette, les montants et le linteau sont conservés et où nous avons remarqué différents détails qui proviennent d'un appareil de fermeture. On aperçoit sur tout le pourtour de l'embrasure une feuillure de 0·06 m. de large, et dans la banquette et le linteau quatre trous *(a)*. Le volet se composait donc de quatre ailes qui s'ouvraient en dedans et qui avaient la même hauteur que la fenêtre, ce qui suppose l'existence d'un montant central. Les trous *a*, aussi bien ceux du linteau que ceux de la banquette, sont rectangulaires et ont 5 cm. de largeur, 6 de longueur

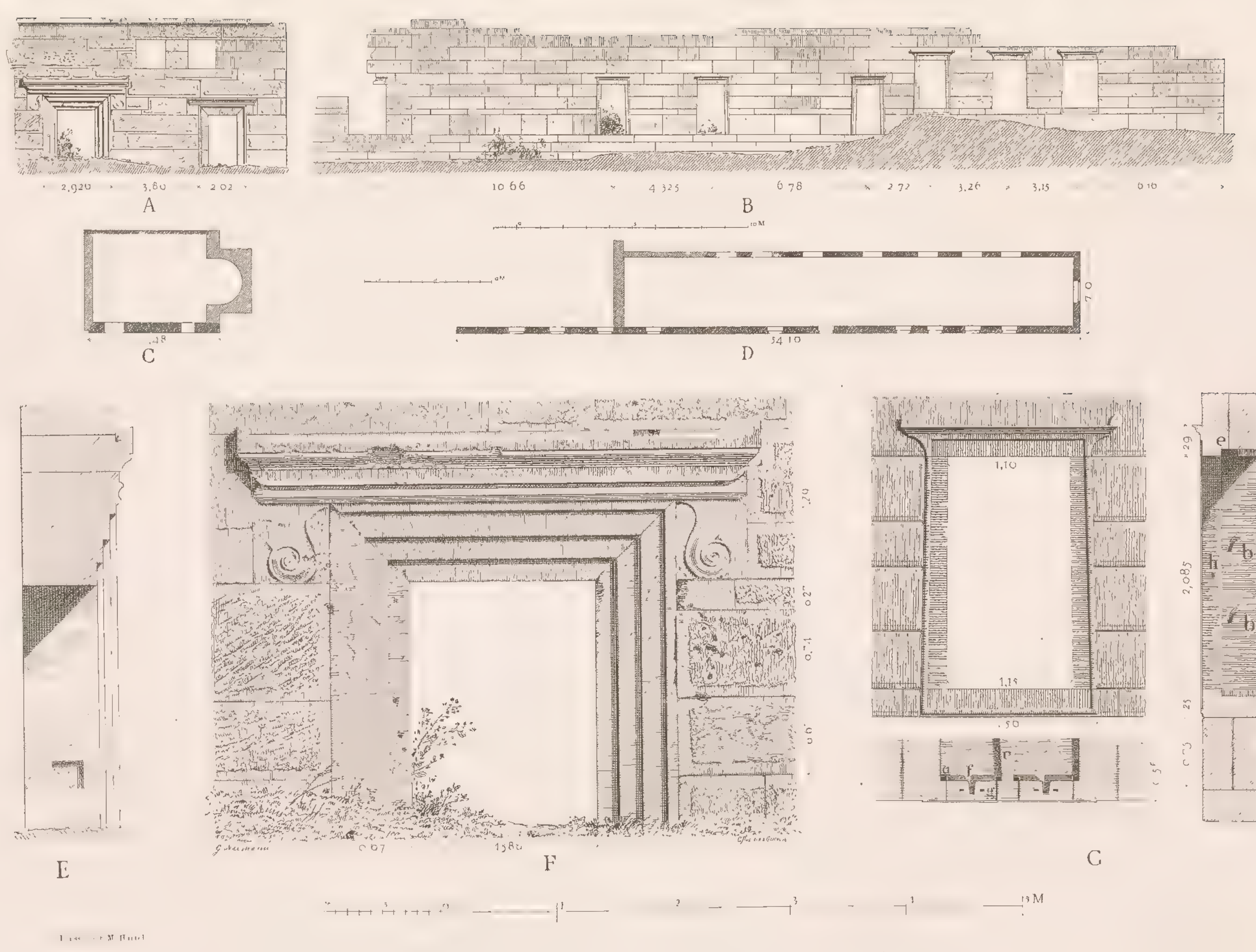


Fig. 60. Monuments hellénistiques situés sur le plateau de la citadelle de Sillyon.

et 2 de profondeur : ils étaient destinés à recevoir des douilles en métal. Les volets, une fois fermés, étaient maintenus en dedans à l'aide de deux barres de fer qui entraient de chaque côté dans les montants de pierre. Les trous correspondants sont désignés par *b* dans la coupe (*G*, fig. 60) : ils ont la forme de petits arcs, profonds de 3 cm. et larges de 5. L'épaisseur des volets était égale à la distance qui sépare ces trous de la feuillure, c'est-à-dire de 5 cm.

Fig. 62. Entablement de fenêtre.

La destination des trous *a* et des arcs *b* ne laisse aucun doute : il n'en est pas de même de plusieurs autres détails dont je ne puis m'expliquer la destination précise.

Les deux trous qui se trouvent au milieu de la banquette sont séparés par une élévation transversale, large de 10 à 12 cm. : c'est sur cette élévation que reposait le montant central. La face inférieure du linteau porte une saillie correspondante, mais là se trouve en *e* un vide large d'environ 15 cm. On remarque de plus, dans la partie de la banquette qui se trouve en avant du volet, les entailles *f*, et, de chaque côté de celles-ci, les trous désignés par *g* dans la fig. 63. A ces trous, profonds de 5 cm., longs de 3 et larges de 2, correspondent quatre trous exactement semblables dans la face inférieure du linteau. Enfin dans la partie de l'embrasure des montants qui se trouve en avant du volet, sont pratiqués, à mi-hauteur et l'un en face de l'autre, deux trous *h*, qui ont 3 cm. de profondeur, 3 de hauteur et 1 1/2 de largeur.

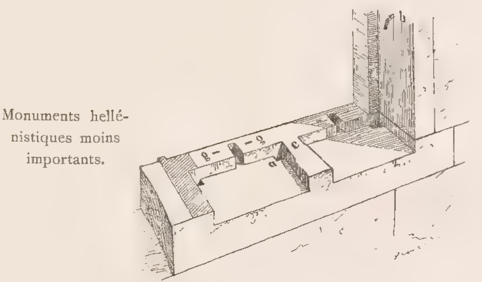


Fig. 63. Banquette de fenêtre.

Monuments hellénistiques moins importants.

Les autres ruines de monuments hellénistiques sont beaucoup moins importantes : citons en particulier les ruines d'un petit temple (N_1 sur le plan), situé à l'extrémité orientale de l'acropole et entouré aujourd'hui de constructions plus récentes. Nous n'y avons jeté qu'un coup d'œil rapide : cependant nous avons remarqué, à côté des murs latéraux de la cella, deux antes distantes de 7·65 m. et larges de 0·79 m. Ce temple était un prostyle à quatre colonnes ou un temple à antes. Nous y avons trouvé quelques tambours de colonnes unis qui avaient de 0·74 m. à 0·76 m. de diamètre, ainsi que la corniche et le chapiteau représentés dans la fig. 64.

C'est encore à la même époque qu'appartenait la grande porte C^{11}, dont il reste deux piliers ainsi que le raccordement de l'arc qui les réunissait primitivement. La fig. 65 fait voir la forme de l'imposte.

Le monument désigné par *O* dans le plan de la ville est une galerie à colonnes de style dorique, un peu plus récente et de structure moins soignée. Cette galerie s'étend du sud au

nord : elle commence par une porte surmontée d'une arcade et se composait d'une double colonnade, que nous avons pu suivre pendant 36 mètres environ, grâce à quelques tronçons de colonnes qui sortent encore du sol au milieu des broussailles. Nous donnons dans la fig. 66 (p. 88) la coupe transversale et la vue de la porte et de la galerie, ainsi que l'entablement et les chapiteaux. Ce monument est construit en pierre calcaire, comme les précédents.

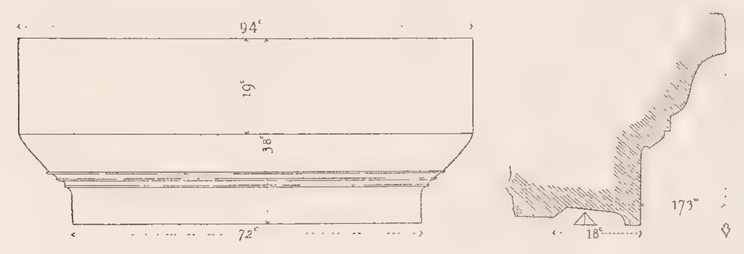


Fig. 64. Chapiteau de colonne et corniche d'un temple de Sillyon.

Monuments *N*.

Mentionnons encore parmi les ruines de l'acropole le groupe de monuments *N*, dont la destination et la forme primitives sont assez incertaines; car c'est un amas de constructions datant d'époques différentes et couvertes en grande partie de buissons et de terre. Nous y avons trouvé des fûts en marbre d'une seule pièce, qui avaient 4·11 m. de longeur et dont les deux diamètres atteignaient 0·54 m. et 0·48 m.; puis des tambours de colonnes cannelés en pierre calcaire, de 0·68 m. d'épaisseur; puis des piliers d'angle avec deux demi-colonnes qui s'appliquaient sur eux, le tout provenant d'un atrium; enfin, à l'ouest de ces ruines, des fragments d'un riche entablement corinthien en marbre, à moitié enterrés. Cet entablement faisait partie, comme l'indiquent les emboîtures et la longueur des architraves, d'un portique à quatre colonnes, dont la longueur totale, mesurée à l'extérieur, avait environ 7·30 m. L'entablement est représenté dans la planche XV; on remarque dans la console des ornements assez mesquins, mais l'ensemble est fait à grands traits. On peut étudier dans cet entablement la transformation que subit l'art à la fin de l'antiquité en Pamphylie et en Pisidie. Nous avons trouvé sur plusieurs points de ces provinces des entablements semblables et même tout à fait identiques par leurs dimensions. D'ailleurs Sillyon même en possède encore un autre : il se trouve au milieu de tombeaux en ruines situés dans la plaine au sud-est de l'acropole. Nous avons trouvé là des pierres fortement détériorées par le temps, en particulier des architraves dont le lit inférieur avait 0·50 m. de largeur, trois angles de frontons et quelques caissons concaves. L'inclinaison de la ligne du fronton est de 3 sur 8 et la largeur du soubassement correspondant, qui est conservé en partie, est de 7·40 m. Sur ce soubassement s'élevait probablement un prostyle à quatre colonnes. Tout à côté



Fig. 65. Corniche-imposte

Tombeaux.

s'élevait un second tombeau semblable au premier, dont le soubassement est conservé en grande partie. Ce soubassement, haut d'environ 2 mètres, a la forme d'un rectangle de 10 m. de longueur sur 6·50 m. de largeur; il est construit en pierres de taille placées en hauteur et réunies par des crampons en queue d'aronde; on y remarque une base profilée et des marches, mais pas de couvercle. Il ne reste de la partie supérieure de ce tombeau qu'une pierre d'angle avec une base attique qui s'appliquait sur elle : le panneau antérieur de l'ante a 0·56 m. de largeur.

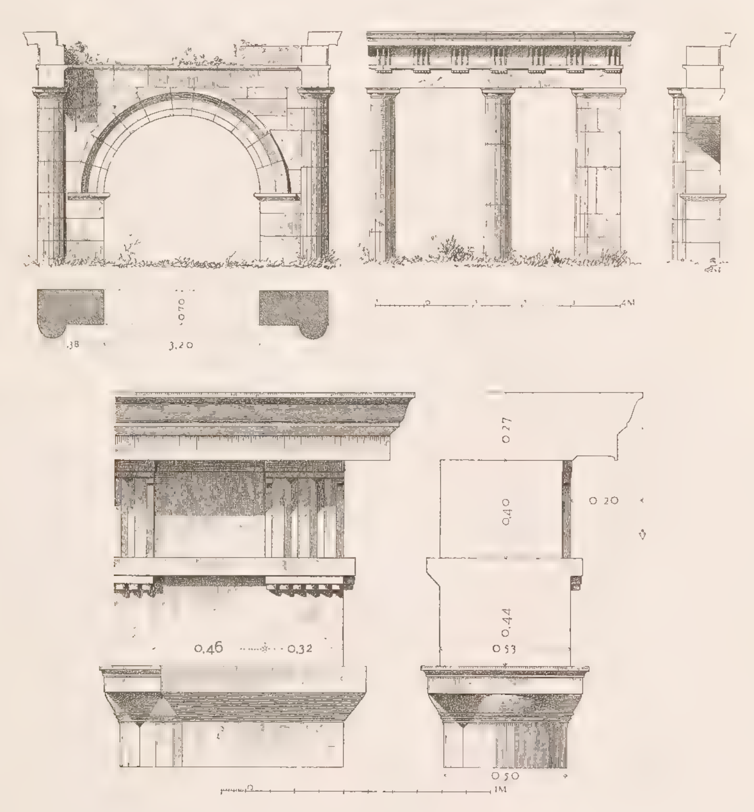


Fig. 66. Portique à colonnes doriques.

Théâtres. Il faut encore citer au nombre des anciens monuments de Sillyon une sorte de palais à plusieurs étages, désigné par *P* dans le plan de l'acropole et situé au dessus du stade (v. p. 89 le plan et l'élévation); puis les deux théâtres, qui s'élèvent l'un près de l'autre au bord méridional du plateau. L'enceinte des spectateurs du grand théâtre a la forme d'un

demi-cercle de 63 m. de diamètre. Les gradins, dont 15 sont encore visibles, sont en partie taillés dans le roc et les vides sont remplis avec des pierres; chaque gradin a 0·44 m. de hauteur et 0·67 m. de largeur. Je n'ai vu qu'un seul escalier, large de 0·80 m., qui se trouve au sommet de la demi-circonférence. Une large crevasse traverse toute l'enceinte des spectateurs; quant à la scène, elle a été emportée par un éboulement et a complètement disparu.

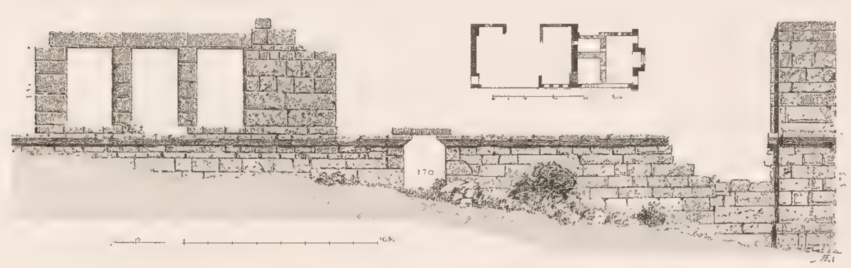


Fig. 67. Monument situé au dessus du stade.

Le petit théâtre a 31 m. de diamètre; il est entouré d'un mur construit en partie en pierres de taille, en partie en briques et soutenu à l'extérieur par des contre-forts. Nous sommes obligés de nous en tenir à ces renseignements généraux; car il eût fallu, pour faire des recherches plus précises, dégager les deux monuments des décombres et des broussailles qui les remplissent.



Fig. 68. Vue du forum d'Aspendos ; le nymphéum et la basilique.

Aspendos.

Noms et habitants de la ville.



La ville d'Aspendos porte déjà ce nom dans Thucydide et Xénophon; mais ses habitants continuèrent longtemps encore à l'appeler du nom d'Estvedys, qui a formé l'adjectif Estvedijys qu'on trouve sur les monnaies.[1] Cette ville est signalée formellement par les géographes comme une colonie d'Argos.[2] Elle s'élève près de l'Eurymédon, à l'endroit où cette belle rivière aux eaux vert-clair quitte la vallée pour entrer dans la plaine, et cette situation lui permettait d'être à la fois un port et un centre commercial, ce qui serait actuellement impossible, l'embouchure de la rivière étant ensablée.[3] De même un peu plus haut, près du nouveau pont et des ruines de l'ancien (pl. XXVIII), le lit de la rivière, très large en cet endroit, est obstrué par les galets qui s'y sont accumulés. Cependant près du village de Balkys elle n'est guéable qu'à certaines époques de l'année. L'importance commerciale d'Aspendos nous est attestée par les belles monnaies d'argent que cette ville frappait déjà en grande quantité au cinquième siècle. Les inscriptions ou les images de ces monnaies, qui représentent deux lutteurs ou un frondeur ou bien encore un cavalier, nous montrent le goût prononcé des habitants pour les exercices gymniques, ainsi que leur puissance militaire. Il faut remarquer toutefois que cette dernière reposait peut-être sur des mercenaires plutôt que sur des citoyens proprement dits. En tous cas le frondeur,[4] qui pour-

[1] V. Friedländer, Zeitschr. f. Numism., IV, p. 297, et Bezzenberger, n° 1259.

[2] Strabon, XIV, p. 667; Pomponius Méla, I, 78.

[3] Beaufort, Karamania, p. 143.

[4] Appien (Syr., 32) énumère dans l'armée d'Antiochus des λιθοβόλοι, τοξόται, ἀκοντισταί, πελτασταί, c'est-à-dire exclusivement des soldats armés à la légère, originaires de Phrygie, de Pamphylie, de Pisidie et de Crète.



Dressé et dessiné par F. Hausner.

Exécuté à l'Institut géographique militaire

rait représenter par un jeu de mots le nom de la ville, si celui-ci n'était écrit au dessus, représente sans doute un de ces nombreux mercenaires pamphyliens, lyciens ou pisidiens, qui servaient à l'étranger. Il est souvent question des mercenaires d'Aspendos dans l'histoire. Xénophon rapporte dans l'Anabase (1, 2, 12), que la femme de Syennésis, prince de Cilicie, vint se joindre à Cyrus le Jeune avec des gardes de Cilicie et d'Aspendos, et Cornélius Népos (Datamès, c. 8) raconte qu'Autophradate marcha contre Datamès avec des mercenaires de Cappadoce, de Paphlagonie, de Phrygie, de Lydie, d'Aspendos et de Cilicie, ce qui prouve qu'Aspendos était prise pour la Pamphylie tout entière, dont elle était l'entrepôt et le centre commercial. Enfin Polybe (5, 61) cite le nom d'un certain Andromachos d'Aspendos qui était à la solde de Ptolémée en même temps qu'un argien nommé Polycrate.

Commerce d'Aspendos.

Le commerce d'Aspendos, auquel la ville devait sa prospérité, portait sur divers objets d'exportation. C'était par exemple le sel, qui se tirait de vastes salines que Pline vante comme inépuisables;[1] puis l'huile provenant des oliviers qui couvraient, nous dit Strabon, les hauteurs situées au nord; puis la grosse laine de Pamphylie, dont parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius (3, 15), et qui servait peut-être à fabriquer les étoffes blanches, assez rudes, dont il est également question dans cet ouvrage (8, 7); enfin et surtout le blé, dont la plus grande partie venait probablement de l'intérieur du pays. Philostrate raconte[2] qu'Apollonius de Tyane trouva Aspendos en proie à la famine et la multitude exaspérée contre les spéculateurs qui accaparaient le blé, et que le thaumaturge obligea ces derniers à ouvrir leurs greniers et à approvisionner le marché. Les relations commerciales d'Aspendos s'étendaient au nord jusqu'en Pisidie, comme le prouvent les monnaies de Selgé qui sont des reproductions de celles d'Aspendos.[3] Elles s'étendaient également de l'autre côté, comme semble l'indiquer le nom d'Aspendia, que portait, sous Ptolémée II Evergète, une rue ou un quartier d'Alexandrie.[4] Peut-être aussi l'inimitié qui régnait, nous dit Polybe (5, 72), entre Aspendos et Sidé, provenait-elle simplement de la concurrence commerciale.

L'Eurymédon.

Si l'on en croit Scylax (101) et Strabon (XIV, p. 667), l'Eurymédon était navigable depuis son embouchure jusqu'à Aspendos. On sait d'ailleurs que la flotte perse, composée de plusieurs centaines de vaisseaux de guerre, était entrée dans l'Eurymédon avant la grande bataille qui porte le nom de cette rivière. De même, dans la vingtième année de la guerre du Péloponnèse, plus de 147 trières, suivant Thucydide, 90 seulement, suivant Isocrate,[5] mouillèrent devant Aspendos. Comme elles y demeurèrent assez longtemps, que le satrape Tissapherne y vint lui-même et qu'il voulait, prétendait-on, licencier les équipages à Aspendos, je crois que les mots ἐν Ἀσπένδῳ signifient «devant Aspendos même» et non pas simplement «dans le voisinage d'Aspendos». Quelque temps après, Thrasybule mit aussi à l'ancre dans l'Eurymédon, comme le rappor-

[1] Pline, N. H., 31, 73.
[2] Philostrate, Vie d'Apollonius, I, 15.
[3] V. Friedländer, Zeitschr. f. Numism., IV, 298 et suiv.
[4] V. Athénée, 4, p. 174 d. Peut-être aussi s'agit-il simplement d'un quartier où étaient cantonnés des mercenaires d'Aspendos.
[5] Thucydide, 8, 87; cf. 81, 88, 99, 108; Isocrate, 16, 18.

tent Xénophon[1] et, d'après lui, Diodore, ὡρμίσατο εἰς τὸν Εὐρυμέδοντα ποταμόν, lorsqu'il vint en 390 recouvrer le tribut des villes grecques, au nombre desquelles était Aspendos. Les Aspendiens payèrent d'abord; puis, exaspérés par les déprédations des troupes athéniennes (tel est du moins le récit fait probablement par les Aspendiens eux-mêmes), ils firent une sortie nocturne et égorgèrent dans sa tente le libérateur d'Athènes. La version de Cornélius Népos[2] est un peu différente; mais il est possible que les barbares qui, d'après lui, firent cette sortie, désignent simplement dans sa pensée les Aspendiens eux-mêmes et non pas leurs mercenaires. Quoi qu'il en soit, il ressort clairement du texte de ces trois auteurs que Thrasybule ne pénétra pas dans Aspendos. Il va de soi que la ville était fortifiée; d'ailleurs les historiens nous le disent formellement en parlant du passage d'Alexandre en Pamphylie. Quand celui-ci arriva de Pergé en face d'Aspendos, les habitants lui offrirent leur soumission et lui promirent en outre 50 talents qu'il exigeait et les chevaux qui devaient être remis au roi de Perse comme impôt en nature, à condition de ne point recevoir de garnison. Alexandre crut ces promesses et marcha contre Sidé, en suivant probablement la route qui part d'Aspendos au sud; puis, revenant sur ses pas, il se dirigea vers Sillyon, peut-être même était-il déjà arrivé devant cette place, lorsqu'il apprit que les Aspendiens, au lieu de payer ce qu'ils avaient promis, se préparaient à soutenir un siége, transportaient dans la ville tout ce qu'ils possédaient, fermaient leurs portes et réparaient leurs murailles. Arrien nous dit (1, 27) que la ville était située dans une position très forte, au sommet d'une hauteur escarpée au pied de laquelle coulait l'Eurymédon, καὶ παρ' αὐτὴν τὴν ἄκραν ὁ Εὐρυμέδων ποταμὸς ῥεῖ il ajoute qu'il y avait également dans la plaine, au pied de la citadelle, un certain nombre de maisons entourées d'un mur peu élevé. Ce quartier fut évacué par les habitants, qui se réfugièrent dans la citadelle, tandis qu'Alexandre s'installait avec son armée dans la ville abandonnée. Mais les Aspendiens se découragèrent promptement, et Alexandre, qui ne voulait pas de son côté s'attarder plus longtemps devant cette place très forte, accepta la soumission des habitants. Ceux-ci donnèrent non seulement les chevaux promis et 100 talents au lieu de 50; mais ils durent en outre livrer des otages, payer des contributions annuelles et obéir au lieutenant nommé par Alexandre.

Aspendos à travers l'histoire.

D'ailleurs Aspendos changea plusieurs fois de maître dans la suite, en même temps que la Pamphylie tout entière. Elle était encore soumise à la domination des Séleucides ou d'Achæus, lorsqu'en 218 av. J.-C. elle prit part à une lutte qui avait éclaté entre plusieurs villes voisines, et fournit contre Selgé, de concert avec les Etennéens de Pednelissos, des auxiliaires à Garsyeris envoyé par Achæus : les Etennéens avaient fourni 8000 hommes et les Aspendiens 4000; quant à Sidé, elle n'avait pas pris part à la querelle, sans doute par haine contre Aspendos. Trente ans plus tard Antiochus III[3] était vaincu : Aspendos se soumit alors sans résistance au consul romain, en même temps que les autres villes de la

[1] V. Xénophon, Hellén., 4, 8, 30; Diodore, 14, 19.
[2] V. Corn. Népos, Thrasyb., 4.
[3] Une de ses flottes, conduite par Hannibal, fut défaite, à peu près à l'endroit où Cimon avait remporté sa grande victoire navale, par les Rhodiens qui, ayant mis à l'ancre dans l'Eurymédon (ad Eurymedontem amnem adpulsa classe, dit Tite Live, 37, 23), connaissaient d'avance par les Aspendiens la position de l'ennemi.

Pamphylie, et dut payer une nouvelle contribution de 50 talents; mais elle paraît ensuite être devenue indépendante comme alliée de Pergame. Enfin elle devient ville de province romaine et l'on n'entend plus parler d'elle, excepté à propos de la visite de Verrès, questeur du gouverneur Dolabella. Cicéron, dans son plaidoyer contre Verrès,[1] suppose que ses lecteurs ou ses auditeurs connaissent la fameuse ville d'Aspendos et ses magnifiques statues qui passèrent toutes aux mains de Verrès et qu'il emmena même sur des chariots. Il cite notamment celle d'un fameux joueur de cithare d'Aspendos, dont le nom est inconnu, mais dont le talent et l'habileté étaient passés en proverbe. Enfin Philostrate parle des statues de Tibère à propos de la famine et de l'émeute d'Aspendos dont il est question plus haut.

Il y a aujourd'hui un peu plus de 60 stades entre l'embouchure de l'Eurymédon et le village de Balkys (Bolkas dans Spratt). Néanmoins la hauteur sur laquelle est situé ce village ne peut être que la citadelle d'Aspendos, dont quelques ruines, visibles de très loin, se découpent encore nettement à l'horizon, et l'on peut s'expliquer que la distance ait varié depuis l'antiquité. L'embouchure de l'Eurymédon s'est déplacée dans le terrain marécageux d'alluvions qui borde le rivage; en même temps la rivière peut très bien avoir changé de cours en face d'Aspendos, et, tandis que du temps d'Arrien elle coulait immédiatement au pied de la colline, elle fait aujourd'hui un détour et passe à une certaine distance de la citadelle. Un tel changement est tout naturel dans une plaine basse comme celle d'Aspendos, dont une partie formait probablement l'ancien port.

L'acropole était située sur une hauteur, ou plus exactement sur deux hauteurs très inégales qu'un affaissement du terrain paraît avoir séparées l'une de l'autre. D'ailleurs ces deux hauteurs, qui reposent sur une base commune, n'en faisaient qu'une en réalité, quand la dépression qui les sépare était fermée au nord et au sud par un mur. Pris dans son ensemble, le plateau de la citadelle est tout à fait comparable, pour la forme comme pour l'étendue, à celui de Sillyon, avec cette différence que la surface ne s'abaisse pas vers la plaine et que la pointe de l'ovale est orientée en sens contraire. Les bords du plateau sont à peu près partout à pic, à l'est comme à l'ouest, et l'on n'y remarque ni échancrure ni enfoncement considérable, excepté en *C*; au contraire on voit déboucher dans la dépression centrale quatre ravines, trois (primitivement quatre) à l'ouest et une à l'est, par lesquelles on peut gagner en pente douce le sommet des deux hauteurs. L'acropole.

La situation d'Aspendos était des plus heureuses, grâce à la proximité de la rivière et au peu d'élévation de la citadelle qui était d'un accès très facile; mais en même temps cette place était presque aussi forte que Sillyon. Au dessus de la base, haute de 15 à 20 mètres et déjà assez escarpée, s'élèvent des murailles de rocher à peu près verticales et hautes d'environ 10 mètres. Cette hauteur était suffisante pour rendre inutiles toute espèce de fortifications. Aussi l'on ne trouve guère de traces de murs qu'aux trois entrées naturelles qui donnent accès dans la ville, au sud en *A*, à l'est en *B*, et au nord en *C*. L'entrée du sud est barrée par un mur construit presque tout entier en brèche, comme toutes les parties les plus anciennes des fortifications. Ce mur se détache de la hauteur de l'est et utilise sur son pas-

[1] V. Cicéron, in Verrem actio II, 1, 20.

sage des blocs de rocher écroulés. Il se dirige d'abord au SO., en formant une espèce de tour massive qui fait face à la ravine; puis il tourne au NO., et enfin remonte vers le nord, où il forme avec une tour située à l'ouest une espèce de rue ou de porte large de 5 à 6 mètres.[1] De cette tour part un nouveau mur construit en gros blocs de brèche et consolidé par derrière à l'aide de mortier ou de pierres provenant de constructions plus anciennes. Ce mur se dirige en ligne droite vers un rocher à peu près isolé et situé au SE. de la hauteur occidentale; enfin à partir de là on n'aperçoit plus de traces de fortifications, mais simplement des pierres détachées du rocher.[2]

Le mur de l'entrée orientale *(B)* est difficile à suivre à travers les broussailles qui le recouvrent; d'ailleurs cette partie des fortifications ne paraît pas primitive. Cependant, au nord de cette entrée et à un angle du plateau, on aperçoit un cercle en blocs de brèche, qu'on prendrait pour le soubassement d'une tour s'il avait plus de 1·20 m. de diamètre intérieur : de là part un mur qu'on peut suivre le long du bord du plateau, assez fortement incliné en cet endroit, comme l'indique le plan. La partie des anciennes fortifications qui est la mieux conservée et qui a le plus d'unité se trouve vers la pointe septentrionale du plateau : c'est un mur qui descend en escaliers sur un terrain en pente et qui s'arrête brusquement devant une large crevasse. Là s'ouvre une sorte de gorge très abrupte, qui gravit la hauteur du côté du sud-est et qui ressemble plutôt à une déchirure postérieure du rocher qu'à une véritable entrée. La porte *C* est beaucoup mieux conservée que celles des entrées *B* et *A*, mais je doute fort qu'elle soit primitive. Elle se compose d'abord d'un passage étroit, couvert en grande partie de décombres et resserré entre deux murs, qui se terminent en haut par une corniche et dont on voit encore cinq assises, deux longues et trois étroites, émerger au dessus du sol; puis vient la porte elle-même, sous laquelle on ne peut plus passer qu'en se baissant; elle est large d'environ 3 mètres, surmontée d'une voûte et encadrée de deux antes terminées par un chapiteau très simple. A gauche de la porte, c'est-à-dire à droite quand on entre, le mur fait une saillie en forme de tour, et de l'autre côté l'ancien mur dont nous avons parlé tout à l'heure escalade la hauteur au dessus de la muraille unie du rocher.

Entrée occidentale.

J'ai cru reconnaître encore une autre entrée située tout à fait à l'ouest, à l'opposé de la ravine qui va du point *B* au point *O* et à l'endroit où le plan n'indique qu'une simple dépression de terrain : d'ailleurs cette entrée paraît avoir été fermée postérieurement. De plus, au dessous du mur de la citadelle, dont le noyau seul est resté tandis que le revêtement a disparu, j'ai aperçu quatre murs parallèles, placés les uns derrière les autres et pareils aux murs de soutènement d'une rampe en lacets. Cette entrée est à peu près dans le prolongement de la partie principale du grand aqueduc et nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin. On remarque également, un peu au nord, un ancien mur de soutènement, épais de 5 mètres, qui supportait autrefois une énorme saillie du rocher. Malgré cet appui le rocher s'est détaché et a écrasé dans sa chute une partie du mur lui-même.

[1] Le plan ne concorde pas tout à fait sur ce point avec mes observations.

[2] Il est question de cette tour et de cette porte dans les inscriptions 64 et 64[a].

Mentionnons enfin, un peu à l'ouest de l'entrée *A*, quelques escaliers, construits en maçonnerie ou taillés dans le rocher, par lesquels on arrivait également au sommet de l'acropole. Ces escaliers conduisaient à des maisons situées tout à fait au bord du plateau et bâties sans doute à une époque de tranquillité générale, où une attaque n'était plus à redouter.

Grande porte du sud.

Si nous voulons savoir laquelle des quatre portes d'Aspendos était la plus importante, il suffit d'examiner les environs. A l'ouest et au nord s'étend une plaine marécageuse avec les montagnes au fond, et à l'est la rivière coule tout près de la ville; du côté du sud au contraire se trouvent la mer, l'embouchure de l'Eurymédon, puis, à une faible distance, la grande route de Pergé à Sidé, qui existait déjà dans l'antiquité et par laquelle Alexandre revint de Sidé à Sillyon, et enfin la route de Selgé, qui ne se détache de la première qu'après le pont. Dès lors il est évident que la porte du sud était la porte principale. Sans doute le côté occidental, très régulier, peut être considéré comme formant le fond, et le côté oriental comme formant la façade; mais la porte du sud est incontestablement mieux située que celle de l'est. Cette dernière porte était peut-être celle du port, dont elle était en somme aussi rapprochée que l'autre; peut-être aussi n'était-elle qu'une porte décorative, car elle se trouve exactement à mi-chemin entre le théâtre et le stade. Mais la porte du sud était beaucoup plus importante, et les preuves en sont nombreuses. C'est en avant de cette porte que se trouvent, avec le village actuel de Balkys, les ruines les plus importantes de la ville basse, *X Y c d e*. De plus cette porte paraît avoir été mieux fortifiée qu'aucune autre. Enfin derrière la tour qui est à gauche de l'entrée s'élevait un temple qui mettait la porte en vue et la protégeait même. On aperçoit encore le soubassement, très bien construit en pierres de taille autrefois réunies avec des crampons. Ce temple, orienté vers l'ENE., avait 7 mètres sur 11 : il se composait d'une cella assez étroite avec un péristyle plus large en avant. Il en reste encore une marche en pierre calcaire à l'ouest, des fragments de colonne en marbre de Phrygie (?) à l'est et à l'ouest, enfin un fût complet qui porte une gorge à la base et au sommet et qui a 2·27 m. de longueur et environ 0·50 m. de diamètre à la base.

On remarque également, au nord de cette entrée et tout près du temple, un grand soubassement en brèche *(R)*, enveloppant une terrasse demi-circulaire qui rappelle assez bien le «Pnyx» d'Athènes ou un orchestre. C'est en cet endroit que le chemin se divise en quatre rues, aujourd'hui couvertes de broussailles qui les rendent à peu près impraticables : deux se dirigent à gauche et conduisent à la hauteur occidentale par les deux ravines les plus voisines; une autre se dirige à droite vers la hauteur orientale par une ravine semblable; enfin la quatrième passe entre les deux hauteurs et va rejoindre la porte de l'est.

Marché de la ville haute.

Du reste, ce qui prouve le mieux l'importance toute particulière de la porte du sud, c'est le voisinage de la place du marché *F*, qui sera décrite plus amplement tout à l'heure. A cette place aboutissent, comme le plan l'indique, la ravine du nord, qui vient de la porte orientale *B*, et celle du centre, qui vient de la porte du sud et du temple *A*. Mais la première débouchait par derrière; celle du sud au contraire arrivait par devant et la place du marché était, selon toute apparence, dégagée au sud. En effet il n'y a point de ruines de ce côté, excepté en *M*, à l'entrée de la rue méridionale, où l'on voit les restes d'un monument orné de colonnes, qui était peut-être la porte du marché. Au contraire la place était entourée

d'édifices sur les trois autres côtés : à l'ouest s'élevait le marché couvert orné de colonnes, et à l'est la basilique, devant laquelle s'étendait peut-être un portique suivant le bord de la place; ces deux monuments se faisaient face, d'après la disposition indiquée par Vitruve, que nous avons retrouvée à Pergame et qui existait également, nous le savons, à Mégalopolis, à Elis, à Athènes et dans un grand nombre d'autres villes anciennes. Enfin le côté nord était occupé, comme à Kremna et à Sagalassos, par l'élégante façade d'un nymphéum. On dira que ce dernier monument était postérieur à tous les autres et qu'avant la construction du nymphéum la place s'étendait beaucoup plus loin du côté du nord, comme le prouvent la longueur du marché et de la basilique qui dépassent le prolongement de la façade du nymphéum. Mais derrière le nymphéum il existait d'autres monuments, par exemple *L*, qui était probablement un odéon ou un théâtre couvert, ou peut-être, ici comme ailleurs, une dépendance d'un gymnase. Enfin, quand même ces monuments seraient eux-mêmes plus récents que le nymphéum, rien ne nous oblige pour cela à admettre que l'entrée véritable de la place était au nord plutôt qu'au sud.

Ajoutons qu'on remarque encore près de la porte du sud un monument demi-circulaire en briques *N*, qui se trouve presque dos à dos avec la basilique, mais qui est situé beaucoup plus bas. Ce monument, assez vaste, ouvert au sud, surmonté d'une voûte et orné de cinq niches, ne peut guère être qu'un second nymphéum, dans lequel se déversait l'eau du nymphéum proprement dit, situé beaucoup plus haut. Cependant on n'aperçoit dans le voisinage aucune trace d'aqueducs ou de conduits.

Tels sont à peu près tous les monuments de la ville haute qui méritent d'être signalés. Notons cependant, à l'est comme à l'ouest, des rochers taillés pour servir de murs de maisons, des citernes, des pavés en mosaïque, des soubassements en pierres de taille : ces ruines se rencontrent surtout sur les bords des deux hauteurs, où elles sont plus accessibles et plus faciles à reconnaître que dans l'intérieur, qui est presque partout envahi par les broussailles.

La ville basse. Parmi les monuments en ruines de la ville basse, il n'en est certainement pas un qui remonte au temps d'Alexandre; peut-être même n'en est-il pas un seul qui ne soit postérieur d'au moins un demi-siècle à l'apparition du conquérant devant Aspendos. Il est vrai qu'il ne reste rien des fortifications de la ville basse, qui existaient pourtant alors, comme les historiens en font foi, et qui enveloppaient probablement la partie de la plaine située au sud. Le seul monument de la plaine que des inscriptions permettent de dater avec quelque rigueur est le théâtre.

Théâtre. Les inscriptions 64 *efg* donnent le nom de l'architecte, un certain Zénon, fils de Théodoros, probablement originaire d'Aspendos, qui n'est pas autrement connu. Les frais de la construction du théâtre ou, dans tous les cas, de la scène furent supportés par A. Curtius Crispinus Arruntianus et A. Curtius Auspicatus Titinnianus en vertu du testament d'A. Curtius Crispinus, et ces deux personnages dédièrent le monument aux divinités nationales et à la famille impériale. C'est ce qu'ils expliquent dans les deux inscriptions concordantes qu'ils firent graver en grec et en latin au dessus des deux portes septentrionale et méridionale de la parodos du côté de l'est. Une inscription plus courte, fixée au socle de la colonnade supérieure de la scène, donne simplement le nom des deux fondateurs. Henzen a retrouvé le premier d'entre eux dans une inscription de Préneste, d'après laquelle

il fait remonter la construction du théâtre à l'époque d'Antonin le Pieux : c'est l'époque à laquelle appartiennent la plupart des monuments de cette contrée.[1] Si l'on compare les ornements de la porte d'Hadrien à Attaleia et ceux de la scène du théâtre d'Aspendos, on est frappé, à la vue de cette dernière, de la décadence subie par l'art. Les rinceaux de la frise manquent à peu près totalement de style et le dessin des palmettes est assez négligé : il est vrai que ce dernier défaut peut s'excuser par la grande distance qui séparait nécessairement la scène des yeux du spectateur.

Le stade, qui est situé un peu au nord du théâtre, est détruit en grande partie, notamment à l'extrémité méridionale dont il ne reste aucune trace. De l'extrémité nord, demi-circulaire, partent trois murs parallèles qui se dirigent vers l'est. Les deux murs extérieurs supportent une voûte en berceau, disposée, comme à Sillyon et à Selgé, dans le sens de la longueur et non des rayons, et sur laquelle reposaient les gradins. Du côté de l'ouest, de petites voûtes perpendiculaires au grand axe forment des niches plates, au fond desquelles sont percées de petites fenêtres, destinées peut-être à éclairer une longue voûte parallèle au grand axe. Le troisième mur intérieur formait probablement une barrière. J'ai mesuré à l'intérieur de cette barrière une largeur de 28·50 m. et j'ai compté en longueur près de 221 pas (= 154 m.) en suivant le mur, et près de 280 en marchant sur le sol. Stade.

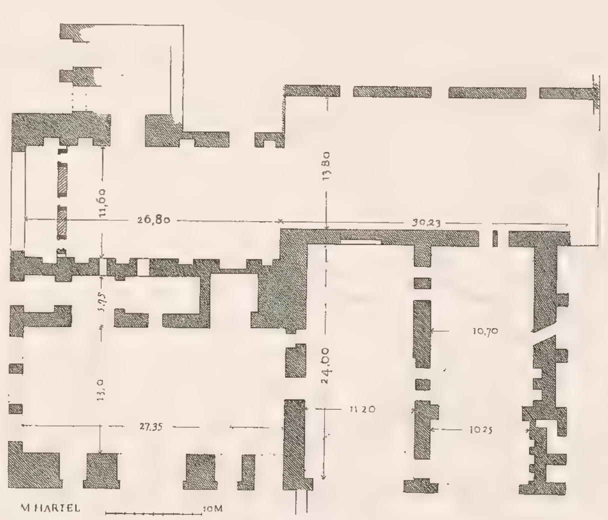


Fig. 69. Aspendos : Grands thermes (?).

Quant à l'hippodrome dont il est question dans l'inscription 64*eg*, ce n'était peut-être qu'un terrain qui servait de temps en temps pour les courses, comme à Athènes et à Olympie. En tous cas nous n'avons trouvé aucune trace d'un édifice qui eût une semblable destination. Hippodrome.

Un peu au sud du théâtre s'élèvent deux grands édifices dont la disposition intérieure est presque identique et qui rappellent des édifices analogues de Sillyon et de Pergé. Le plus petit est situé près de la porte du sud, l'autre, qui est environ deux fois plus grand, est Bains.

[1] Annali dell' Inst., 1852, p. 164. Cf. Corp. inscr. lat., XIV, 3030; III, 231.

un peu plus éloigné; tous deux paraissent se trouver sur la ligne de la grande route qui va de la porte vers le sud. L'orientation n'est pas la même; mais le côté NO. du plus petit correspond au côté N. du plus grand: or celui-ci, qui devait être tourné vers la rue, était probablement la façade, bien qu'il paraisse former le fond dans les deux plans (fig. 69 et 70). En tous cas l'agencement des pièces est le même dans les deux constructions, ainsi que les dimensions relatives et le nombre de ces pièces, et ce nombre est celui des parties principales dont se composent tous les thermes : vestibule, apodyterium, frigidarium, tepidarium, caldarium. Cependant une des moitiés de la double chambre (fig. 69) qu'on rencontre déjà à Pergé à la même place (v. O^1 sur le plan), manque dans la fig. 70 à l'angle SE.; d'autre part la chambre carrée qui rappelle dans la fig. 70 la chambre à niches du grand édifice de Sidé,[1] manque dans la fig. 69 ou y est remplacée par une chambre qui s'avance en dehors et qui paraît avoir été ajoutée dans la suite. Mais on trouve dans les deux monuments la grande salle de l'angle SO. (qui correspond à l'angle sud du plus petit) et les dépendances qui séparent cette salle des chambres situées au nord.[2]

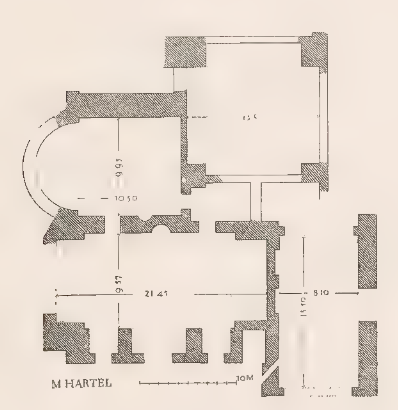


Fig. 70. Aspendos : Petits thermes.

En somme, vu l'absence de preuves formelles, c'est encore une question de savoir si ces deux édifices étaient véritablement des thermes. De même on ne peut que supposer, mais non pas affirmer que ces deux constructions, ou du moins la plus grande, étaient en communication avec un grand édifice carré situé dans l'angle qui les sépare, peut-être une palestre avec des galeries à colonnes. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces deux constructions se trouvent sur la même ligne que l'aqueduc et les deux nymphéums.

Aqueduc. Ce grand aqueduc est étudié plus loin en détail. Nous n'avons pu réussir à en suivre la trace vers le nord jusqu'aux montagnes; mais il est certain que ce magnifique ouvrage, qui était un aqueduc à compression, était à l'origine construit uniformément en pierres de taille. Certaines parties sont bâties en briques alternant avec de petits moëllons reliés avec du mortier et rompent l'uniformité de la construction primitive: elles proviennent de la restauration qu'avait exigée l'installation des deux tours à eau. La partie construite en pierres de taille se rapporte très bien au premier siècle ap. J. C., auquel appartient, comme l'indiquent l'écriture et les noms propres, l'inscription 64*h*. Il est question dans cette inscription d'un

[1] V. sur le plan *N* que nous rapprochons plus loin des frigidaria des thermes de Pompéi.

[2] Les thermes de Pompéi, dont les ruines sont beaucoup rapprochées et situées sur une même ligne, sont par rapport aux chambres contiguës des bains de Cærvent (v. Marquardt, Privatalterthümer der Römer[2], p. 293), ce que le monument méridional *O* de Pergé et les édifices correspondants *N* de Sillyon et de Sidé sont par rapport au monument septentrional O^1 de Pergé et aux deux monuments d'Aspendos.

Ti. Klaudios Erymneus, qui y est célébré à divers titres et notamment pour avoir contribué à la construction de l'aqueduc pour un certain nombre de fois (le chiffre est effacé, peut-être Σ qui est pourtant un peu invraisemblable) dix mille deniers. La date, l'expression εἰσαγωγὴν τοῦ ὕδατος, l'importance de la somme, tout indique qu'il s'agit de la construction primitive et non de la restauration. Je ne sais si la ville possédait déjà un autre aqueduc avant celui-ci ou si elle était obligée de se servir d'eau de rivière; en tous cas on rencontre à Aspendos beaucoup moins de citernes qu'à Sillyon. La partie centrale de l'aqueduc, qui est aussi la plus basse, servait en même temps de viaduc, comme on l'expliquera plus loin. En effet, la plaine d'Aspendos, qui est encore aujourd'hui un marécage, faisait probablement dans l'antiquité partie du lac Kapria et sans ce viaduc la ville eût été privée de communication avec les environs. Il est vrai qu'on ne voit plus aujourd'hui comment et à quel endroit la route se rattachait au viaduc vers l'extrémité méridionale; cependant j'ai remarqué une chaussée maçonnée en blocs de brèche qui part de la porte du nord : c'était probablement une rampe qui aboutissait à l'aqueduc à mi-chemin entre la citadelle et la tour hydraulique du sud. Quant à l'aqueduc proprement dit, il continuait sa route à peu près en ligne droite jusqu'à l'entrée occidentale, comme nous l'avons remarqué p. 94. Un grand nombre de pierres provenant de cet aqueduc et percées d'un canal intérieur, pareilles à celles que j'avais déjà remarquées à Cibyra et à Oinoanda, ont servi dans la suite à la construction du pont sur l'Eurymédon. J'en ai remarqué une qui était restée près de l'aqueduc. Le canal intérieur était rempli, environ aux trois quarts, d'un dépôt calcaire composé de minces feuilles superposées et tout à fait comparables aux couches annuelles des troncs d'arbres, comme si la formation du dépôt, au lieu d'être continue, avait subi des variations périodiques. L'ouverture que le dépôt avait laissée, n'était pas circulaire, mais ressemblait à un triangle dont les angles seraient abattus et les côtés rentrants.

Tombeaux.

Nous avons vu que la route qui vient du nord, c'est-à-dire de Sillyon, et se dirige vers le sud, c'est-à-dire vers le pont sur l'Eurymédon et vers la grande route parallèle à la côte, traversait la ville d'Aspendos. Mais il est évident qu'il s'en détachait un chemin qui restait dans la plaine et contournait la colline probablement à l'ouest et à l'est. La route du côté de l'est, qui était le côté le plus important, comme nous l'avons déjà remarqué, est la seule que l'on reconnaisse encore, grâce aux tombeaux qui la bordaient. On y retrouve des soubassements de tombeaux ou de sarcophages, dont quelques fragments en marbre gisent à proximité, puis un bloc de rocher disposé pour recevoir six sarcophages, et des espèces de cercueils creusés dans le roc. A quelque distance du stade est un autre bloc de rocher creusé en forme de tombeau (v. fig. 73) et renfermant une chambre large de 2 m., longue de 2·60 m. et haute de 1·55 m. jusqu'au sommet du toit qui est taillé en forme de voûte. On aperçoit aussi un grand sarcophage du côté de l'ouest. Près du stade également se trouve un tombeau qui avait été érigé par un certain T. Kl. Otaki[lios], comme l'indique une inscription (nº 103) placée sur le linteau de la porte. La chambre a 4·55 m. de largeur, et 5·80 m. de profondeur, et le fond est plus élevé de 0·70 m. sur une profondeur de 1·25; en avant se trouve un vestibule profond de 2·35 m. Le mur de l'est s'appuie sur de solides contre-forts, destinés à supporter une voûte en briques et en petits moëllons; ces contre-forts sont inutiles

du côté de l'ouest, où le mur est moins élevé de 1 à 2 mètres à cause de l'inclinaison du terrain. Enfin au sud du stade et légèrement à l'est sont les ruines d'un héroon (?), ouvert du côté de l'est et de l'ouest, et entouré au sud et au nord de fortes murailles en briques et en moëllons. Tout à côté se trouvent des caissons avec une tête de Gorgone et un coin de fronton brisé.

Stèles funéraires.

Nous avons vu également le long de cette rue quelques fragments de stèles funéraires. Un très grand nombre de stèles semblables ont été utilisées postérieurement dans un cimetière turc situé à environ 20 minutes au sud de la citadelle du côté du pont, et dans un autre



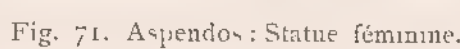


Fig. 71. Aspendos : Statue féminine.



Fig. 72. Aspendos : Statue masculine.

cimetière situé un peu au NE. de l'extrémité septentrionale de l'aqueduc; plusieurs enfin nous ont été apportées par les Turcs. Ces deux cimetières se trouvent à peu près dans le prolongement de la rue. La forme des stèles, des noms propres et des lettres des inscriptions (v. les inscr. 65—96) prouvent que ces monuments remontent au moins au second siècle de l'ère chrétienne. Ces stèles, qui ont généralement entre 0·46 et 0·58 m. de hauteur, et un peu plus de largeur, même le double si l'on compte le fronton, sont de forme grecque. Que le mort soit un homme ou une femme, la présence ou l'absence de fronton paraît indifférente et n'a rien de régulier. Ces frontons sont unis et ne portent qu'un petit cercle en forme de coupe

ou de rosette(?); au dessous du fronton est une cymaise; enfin le fût est divisé par un filet en deux parties inégales, dont la plus haute est à la base.

La simplicité des noms des personnages et la brièveté des inscriptions, qui se composent généralement d'un nom propre suivi de son patronymique, est un indice d'ancienneté; et deux stèles beaucoup plus récentes diffèrent essentiellement des autres sur ce point. De plus l'orthographe incertaine des terminaisons du nominatif et du génitif, seules formes qu'on rencontre dans ces inscriptions, montre que la transition à la langue grecque commune est en train de s'accomplir, tandis que cette transition est déjà un fait accompli dans les stèles les plus récentes. C'est ce qu'on remarque notamment sur une stèle, utilisée postérieurement, qui porte à sa base l'inscription n° 97.

En fait d'œuvres d'art nous n'avons guère à signaler que deux statues brisées et incomplètes, trouvées en 1884 par M. von Luschan derrière la grande exedra I. Ces deux statues (fig. 71 et 72) représentent un homme revêtu d'une cuirasse et une femme; ce sont sans doute des membres de la famille impériale, mais c'est tout ce que nous en pouvons dire.



Fig. 73. Aspendos : Tombeau taillé dans le roc.



Fig. 74. Vue du théâtre d'Aspendos.

Description des monuments.

En arrivant sur la hauteur où s'élève la ville d'Aspendos, on aperçoit une place qui est le type d'un forum de petite ville provinciale. Cette place, très régulière, est une création de la domination romaine, et les édifices qui l'entourent paraissent avoir été construits à peu près à la même époque.

Marché couvert.

A l'ouest s'élevait le marché, bâtiment de 70 m. de longueur, divisé en 15 compartiments contigus de 4·20 m. de largeur sur 9 m. de profondeur. Autant qu'on peut juger encore, ces compartiments étaient entièrement indépendants les uns des autres, ainsi que de la galerie large de 7 m. qui s'étend par derrière. Quelques-uns des murs de séparation portent encore deux rangées superposées d'ouvertures où pénétraient des poutres et qui prouvent qu'il existait autrefois plusieurs étages. Il y avait de plus un péristyle en avant de la façade du monument, c'est-à-dire du côté de la place, comme l'indiquent des débris de marches, dont l'alignement est à 7·20 m. du front des murs de séparation. Les murs du marché sont soigneusement construits en blocs de brèche, dont les assises sont alternativement hautes et basses. Nous n'avons trouvé ni entablement, ni colonnes.

En face, c'est-à-dire sur le côté oriental du forum, s'élevait une basilique qui reposait, en partie du moins, sur un pont jeté au-dessus d'une ravine (v. *Z* dans le plan de la ville). Ce pont se composait de trois arches à plein cintre, de hauteur et de portée considérables. Il ne reste guère de la basilique elle-même que les fondations : en revanche on voit encore, à l'extrémité septentrionale, des murs hauts de plus de 16 m., qui enferment un espace séparé attenant à la basilique et auquel nous donnons le nom de vestibule. (Planche XVII.)

Basilique.

Ce vestibule (v. *A*, fig. 76) a la forme d'un rectangle de 25·90 m. de long sur 19·86 m. de large. Il a au nord une entrée unique et trois au sud, et les deux entrées qui sont dans l'axe de la basilique ont plus de 9 m. de largeur. Les deux côtés latéraux sont fermés et les portes y sont remplacées par des niches. Les quatre côtés sont percés de fenêtres assez élevées, qui prouvent que ce vestibule était couvert ; et, comme l'épaisseur des murs n'est que de

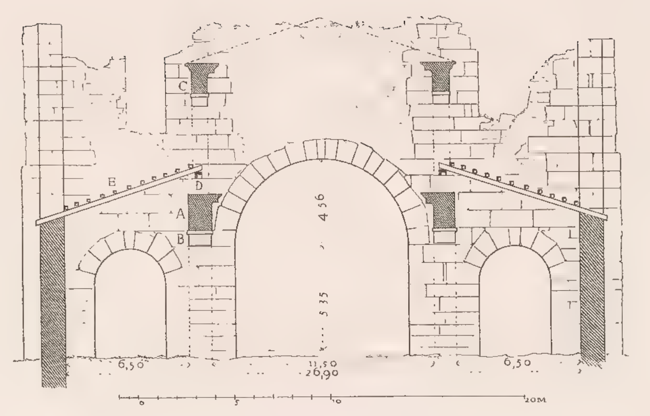


Fig. 75. Coupe de la basilique.

1·80 m. et que les contre-forts placés à l'extérieur sont assez minces, il est probable qu'il était couvert d'un simple toiture en bois et non d'une voûte.

A l'intérieur on n'aperçoit plus aujourd'hui que les quatre murs nus, et le sol est couvert, jusqu'à une assez grande hauteur, de décombres et de broussailles. On y trouve, comme en dehors du vestibule, un grand nombre de fragments de marbre : ce sont surtout des débris de carreaux minces, de 2 cm. d'épaisseur, en marbre blanc à veines colorées, qui tapissaient autrefois les murs.

Nous avons trouvé dans le mur méridional du vestibule plusieurs indications qui nous ont permis de faire la coupe de la basilique elle-même. De chaque côté de la grande porte centrale et à la hauteur de l'imposte, on aperçoit deux consoles *(B)*, fixées dans la face extérieure du mur, et, au dessus, des cavités hautes de 1·80 m. où pénétraient des entablements *(A)* profilés d'un côté et perpendiculaires au mur. D'autre part on voit en *D* des trous destinés à recevoir des poutres de bois. Ces trous doivent être rapprochés des trous *E*, qui sont plus petits et très peu profonds et disposés, au nombre de 11 de chaque côté, suivant une ligne qui descend obliquement vers l'extérieur. C'est la preuve que les toits des nefs latérales étaient contigus aux murs, dont la structure probable est indiquée par un chevron qui repose en *D* sur une panne. Les murs extérieurs des nefs latérales s'appuyaient sur les contre-forts qu'on voit aux coins du porche.

Sur l'entablement *A* s'élevait une série de piliers, qui supportaient un second entablement et le toit de la grande nef. En effet on aperçoit en *C*, de chaque côté, une seconde console dont le bord supérieur domine d'environ 7 m. la console inférieure, puis, au dessus, l'enfoncement où reposait le second entablement. La

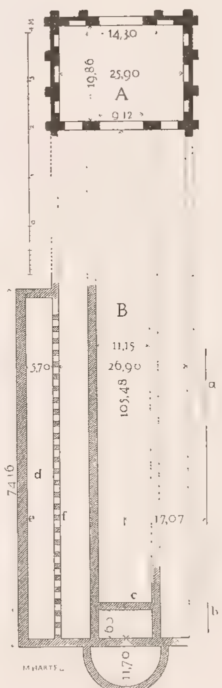


Fig. 76. Plan de la basilique.

forme de ce dernier montre que l'entablement supérieur était profilé des deux côtés. Quant au toit de la nef centrale, nous n'avons aucune indication qui nous permette de le restituer.

La coupe de la basilique, faite d'après les indications trouvées dans le mur du vestibule, s'accorde parfaitement avec ce qui reste de la basilique elle-même. La largeur des nefs, telle qu'elle ressort de l'examen que nous venons de faire, coïncide avec la distance respective des quatre murs de fondation parallèles, qu'on peut encore suivre par endroits sans creuser le sol.

Le monument avait une longueur considérable, 105·48 m. Dans le plan (Fig. 76) la ligne *ab* marque la limite de la terrasse voûtée dont nous avons parlé plus haut. Les murs de l'est sont en grande partie cachés sous les broussailles; quant aux fondations du mur occidental, elles sont formées par une longue série de piliers rapprochés et reliés par des arcs, qui supportent aujourd'hui à l'extrémité septentrionale un mur du moyen-âge. Une quatrième nef *d*, dont le mur extérieur *e* existe encore sur une hauteur de plusieurs pieds, est adossée à la nef latérale de l'ouest. Enfin, à l'extrémité méridionale de la basilique, les nefs latérales faisaient, à ce qu'il semble, le tour de la grande nef, et celle-ci se termine par une abside demi-circulaire, dont le diamètre est plus grand que la largeur de la nef centrale. Remarquons aussi qu'à l'extrémité septentrionale les lignes de piliers se prolongent jusqu'au mur méridional du vestibule, comme dans les basiliques chrétiennes. Des demi-colonnes étaient appliquées contre ces piliers, qui étaient rectangulaires et dont quelques fragments sont encore épars çà et là.

Nymphéum. Planches XVIII et XIX.

Au nord du forum s'élève un mur qui a 35·50 de longueur, 15 m. de hauteur et 1·50 m. d'épaisseur. Le côté postérieur de ce mur n'a aucun caractère architectural; mais le côté qui donne sur la place est divisé en deux étages par un entablement et deux rangées de cinq niches. L'entablement suit sous forme d'imposte la courbure de la niche centrale qui est plus élevée que les autres, et se prolonge avec des interruptions au dessus des quatre niches latérales de la rangée inférieure. Aux deux extrémités on voit sortir du mur des ressauts d'entablement brisés, sur lesquels s'appuient des caissons (v. X, fig. 77); et des enfoncements répartis régulièrement le long du mur et correspondant aux axes des niches recevaient autrefois des ressauts semblables qui y étaient enchâssés. Enfin de larges piédestaux, placés au pied du mur entre les niches, achèvent de nous guider et de nous aider à reconstituer les parties absentes.

La planche XIX représente ce mur restitué d'après les données précédentes. Un couple de colonnes reposait sur chaque piédestal, et aux extrémités du mur, où les piédestaux sont plus profonds, il y avait deux couples de colonnes l'un derrière l'autre. Enfin l'entablement suivait le mur en formant des ressauts au dessus de ces colonnes. De chaque côté de la niche principale la corniche formait des frontons unilatéraux, comme le prouvent la forme des cavités qu'on voit en cet endroit et l'absence de cymaise dans la grande niche. La coupe des joints et les formes de l'entablement en marbre sont nettement visibles dans la fig. 78 *A*; les joints sont taillés à angle droit ou en diagonale. La coupe *B* correspond aux architraves qui portent à faux : le plafond est creusé d'une bande étroite, et le revers est simplement profilé, avec un support pour les caissons qui s'étendent d'un ressaut à l'autre.

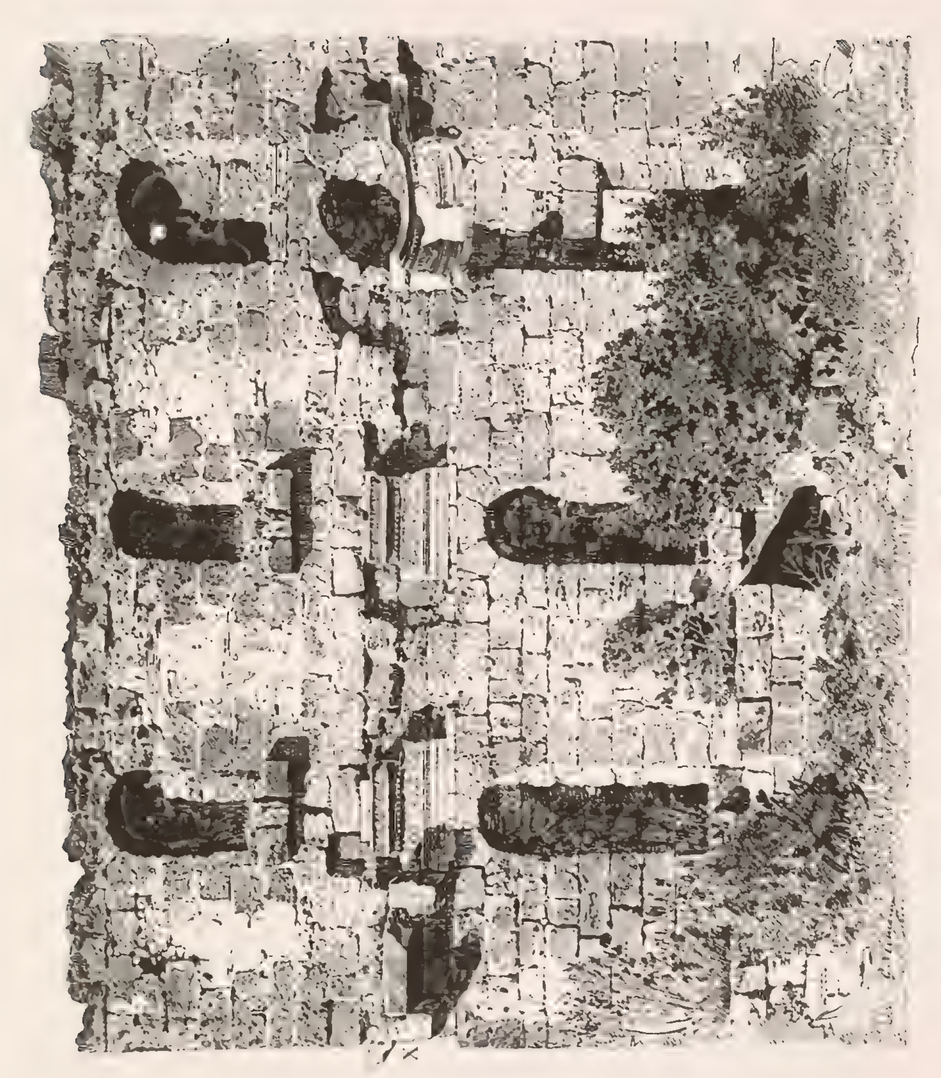


Fig. 77. A[illegible]per[illegible] os [illegible]

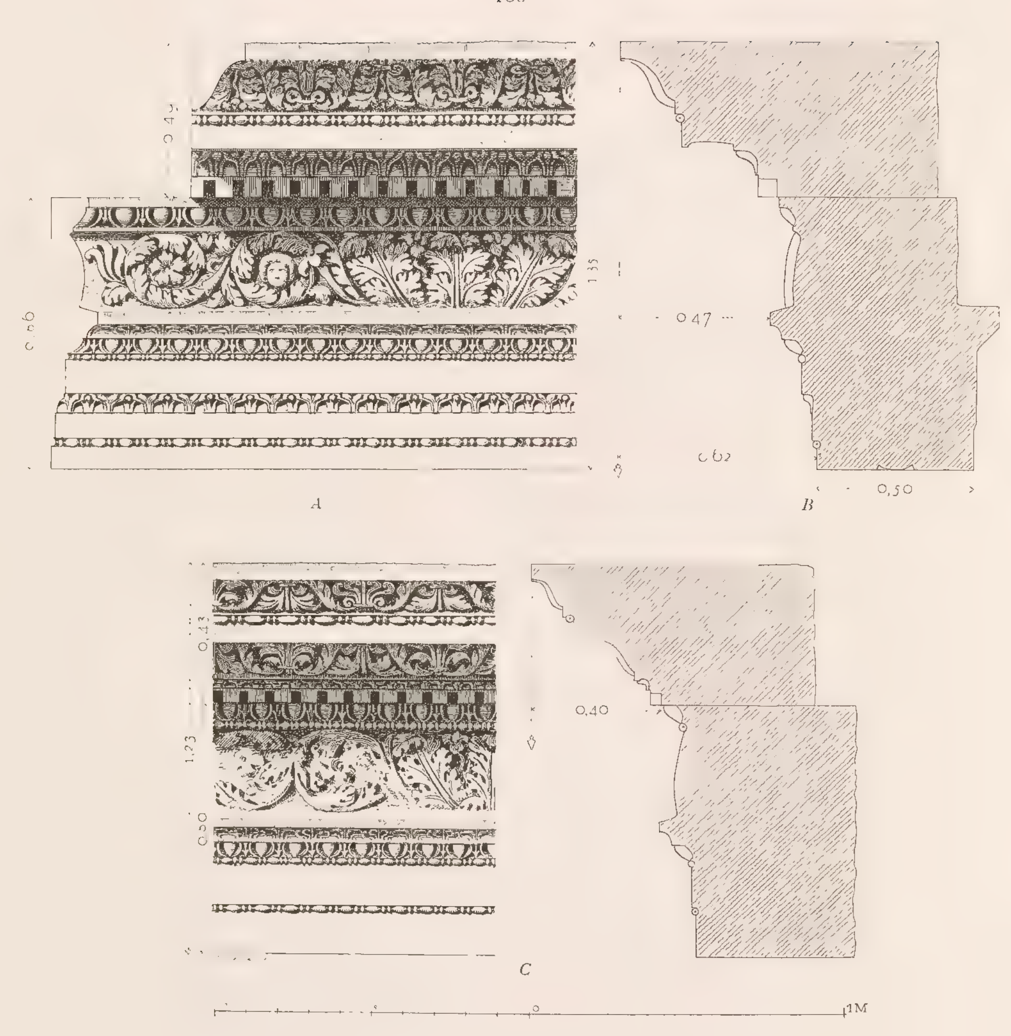


Fig. 78. Entablements du mur du nymphéum.

Nous avons trouvé au pied du mur des fragments d'un second entablement, provenant évidemment d'un ordre supérieur (fig. 78 *C* et fig. 79). Le derrière de l'architrave est à l'état brut et le plafond est taillé en panneau de lit. Par la coupe des joints comme par sa longueur (2·15 m.), cette pièce correspond à l'entablement du mur de l'ordre inférieur. On en conclut

qu'il y avait entre les niches supérieures une seconde colonnade surmontée, comme la première, d'un entablement à ressauts. Cependant on ne voit pas bien comment pouvait être constituée la partie centrale du mur, car il ne pouvait y avoir de colonnes au-dessus des frontons qui encadraient le haut de la niche principale.

Signalons encore un dernier détail. Le piédestal du coin droit est surmonté d'une corniche en marbre, sur laquelle repose un socle également en marbre (fig. 80). Le lit inférieur de la corniche *B* dépasse de 0·145 m. la surface latérale du noyau du piédestal *C*. On en conclut que ce dernier, qui est construit en blocs de brèche, était revêtu de plaques de marbre épaisses d'environ 0·14 m. Le socle *A*, qui a 0·30 m. de hauteur et dont la base rentre légèrement, servait de stylobate commun aux colonnes qui le surmontaient. La hauteur de ces colonnes, c'est-à-dire la distance du stylobate à l'arête inférieure de l'architrave, était d'environ 5 m. Nous avons trouvé quelques fragments de fûts de granit couchés à terre, un entre autres long de 3·36 m. et épais de 0·477 m. au sommet et de 0·538 m. à la base : les colonnes avaient par suite une hauteur d'environ 9 diamètres. Les bases et les chapiteaux n'existent plus.



Fig. 79. Le nymphéum : Fragment de la corniche de l'ordre supérieur.

Enfin nous avons remarqué dans les voûtes des niches les traces d'un enduit de ciment portant l'empreinte de petits carreaux hexagonaux, dont la voûte était évidemment tapissée.

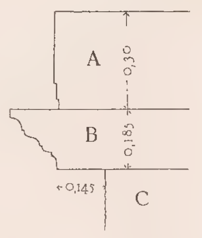


Fig. 80. Corniche des piédestaux.

Nous considérons le mur que nous venons de décrire comme la partie principale d'un nymphéum. La raison déterminante en faveur de cette hypothèse est l'analogie de cette construction avec le nymphéum de Sidé, qui est représenté sur la planche XXX. Il est vrai qu'on ne voit pas à Aspendos, comme à Sidé, de trace de bassin au-dessus du sol; de plus il n'est pas démontré que ce monument était en communication avec l'aqueduc : tout cependant porte à le croire, car la partie de l'aqueduc qui subsiste encore est dans la direction du forum. Notons d'ailleurs, pour confirmer l'hypothèse d'un nymphéum, qu'on a trouvé une tête de dauphin dont la gueule était percée d'une ouverture et quelques débris de tuyaux en terre cuite. On aperçoit enfin, dans une des grandes voûtes qui supportent la basilique, l'orifice d'un canal, large d'environ 1 m. et haut

de 2 m., qui devait communiquer avec le nymphéum et servir à l'écoulement des eaux. Nous avons pu le suivre du côté de l'ouest pendant une vingtaine de pas.

Théâtre. Planche XX. Le monument le plus considérable d'Aspendos est le théâtre, situé sur le versant oriental de l'acropole, du haut de laquelle on l'aperçoit à ses pieds. L'édifice s'enfonce profondément dans la pente abrupte; aussi n'est-il visible du pied de la colline qu'en partie seulement. Il s'élève à 24 m. au dessus de la plaine, et l'on aperçoit de très loin la façade extérieure de la scène, dont l'aspect est monumental.

Ce théâtre est le seul édifice de la Pamphylie qui ait déjà fait l'objet d'une publication.[1] Néanmoins nous n'avons pas cru inutile d'en lever à nouveau le plan et d'en insérer la description dans cet ouvrage. Divers points en effet n'avaient pas encore été traités dans le détail; de plus l'état de conservation vraiment extraordinaire du monument lui assigne une place toute particulière dans l'histoire de l'architecture.

Planche XXI. Les planches XXI—XXVII ont été exécutées d'après les plans levés au mois d'octobre 1884. En voici l'explication. L'enceinte des spectateurs a la forme d'une demi-circonférence de 95·48 m. de diamètre prolongée par des tangentes; elle ne constitue pas une construction indépendante de la scène, et les deux parties du théâtre sont entourées d'un même mur. L'orchestre, qui était séparé des rangs de siéges par une balustrade, a 23·88 m. de diamètre. Le nombre des rangs de siéges est de 40 : un passage *A* (précinction) les divise en deux sections, dont la plus élevée contient 19 gradins et la plus basse 20, plus un rang de banquettes indépendantes placées le long de la précinction (fig. 81). Ces gradins communiquent ensemble par des escaliers rayonnants, au nombre de 10 dans la section inférieure et de 21 dans la section supérieure; de plus six petits escaliers doubles font communiquer la précinction *A* avec la section supérieure, qui est plus élevée de 2·20 m.; enfin au-dessus du dernier gradin l'enceinte des spectateurs est bordée par une galerie circulaire à arcades. La salle, sans l'orchestre, renfermait 7000 places, si l'on compte 0·50 de largeur par siége; et l'orchestre lui-même pouvait contenir 500 personnes.

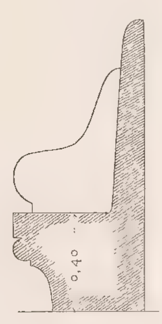


Fig. 81.

Le bâtiment de la scène est une construction à plusieurs étages, de 62·48 m. de longueur et de 4·10 m. de profondeur dans œuvre : il a deux ailes qui s'avancent du côté des spectateurs en enveloppant la scène. Des escaliers, placés aux extrémités, mettent en communication les différents étages.

Toute la grosse maçonnerie est faite en blocs d'un poudingue très grossier qu'on trouve sur les pentes de l'acropole. Dans l'enceinte des spectateurs on a choisi une pierre calcaire assez fine pour les gradins, le pavé et le revêtement du mur des entrées *D* et de la précinction, ainsi que pour les chambranles des portes et des fenêtres qui s'ouvrent dans la façade extérieure du bâtiment de la scène. Enfin le marbre n'a été employé que pour le mur du fond de la scène qui fait face aux spectateurs.

[1] Description de l'Asie mineure, par Charles Texier, Paris 1849.

Nous allons maintenant décrire en détail les différentes parties du monument dans leur état actuel, en notant soigneusement les indications qui nous permettront de reconstituer les parties absentes. Dans la salle, qui paraît intacte à première vue, un grand nombre de gradins se sont affaissés ou déplacés : aussi n'est-il guère possible d'en déterminer rigoureusement les dimensions primitives, par exemple le diamètre de l'orchestre. C'est surtout dans la section inférieure que les gradins se sont déplacés ; les rangs supérieurs avaient plus de

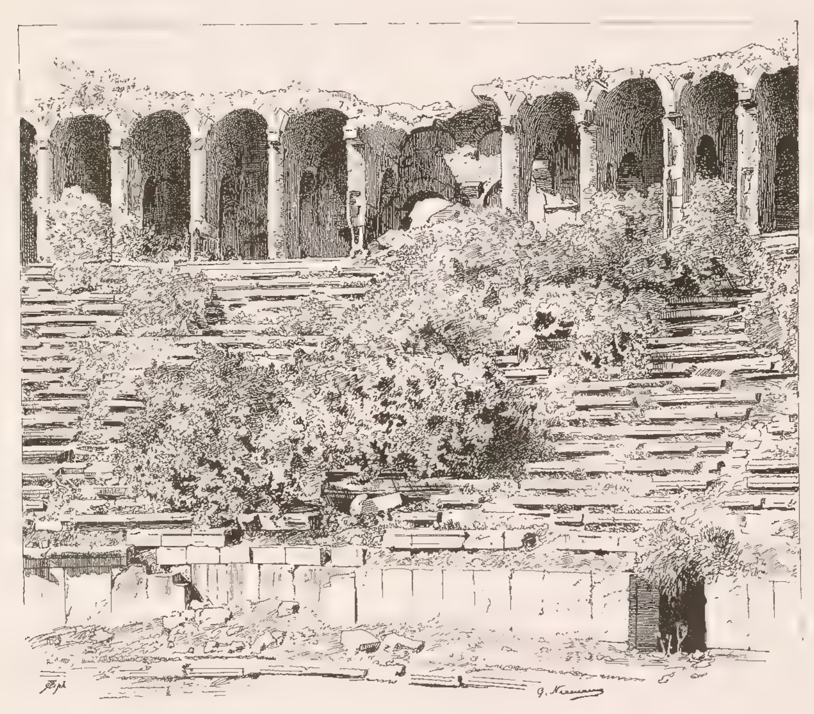


Fig. 82. Vue d'une partie des gradins supérieurs.

stabilité, grâce à la galerie voûtée *B* qui enveloppe la précinction, avec laquelle elle communique par des portes. Cette galerie, presque entièrement obscure et fermée aux extrémités, est destinée particulièrement à soutenir les substructions des gradins, qui sont construites en moëllons de petite dimension. Planche XXIV.

La galerie à arcades, qui borde l'enceinte des spectateurs et dont les piliers ne sont représentés dans le plan que d'un côté, est d'origine postérieure, quoique assez ancienne. Nous avons la preuve qu'elle ne faisait pas partie de la construction primitive ; car les fenêtres

qui étaient percées dans le mur extérieur, au nombre de sept à chaque extrémité de la demi-circonférence, ont été murées parce qu'elles ne concordaient pas avec les axes des arcades. Néanmoins il y a toujours eu là une galerie couverte, comme le démontre l'existence de conduits qu'on aperçoit du dehors dans la seconde assise à partir du sommet: c'est par là que s'écoulaient les eaux de pluie du toit de la galerie, qui était incliné vers l'extérieur. De plus il existe dans le mur qui entoure la salle, aux deux extrémités, des escaliers étroits permettant de gagner la voûte et primitivement le toit. Les fig. 82 et 83 représentent des portions de la galerie actuelle; les piliers, étroits et profonds, sont construits en blocs de pierre calcaire. En avant s'élèvent des demi-colonnes: quelques-unes d'entre elles, ayant été détruites, ont été reconstruites en briques; mais la face antérieure des piliers a été taillée d'abord en demi-cercle, de manière à envelopper une colonne complète qui pénètre à moitié dans la concavité. Les piliers sont surmontés d'une corniche qui sert d'imposte à la voûte: cette corniche manque au dessus des demi-colonnes qui n'ont ni chapiteaux ni bases; mais la naissance de la voûte est marquée par des consoles, sur lesquelles reposent les archivoltes. Ces dernières sont, comme d'habitude, profilées à trois fasces sans ornement des membres; cependant on aperçoit encore, à la naissance de la voûte, un ornement de style byzantin-arabe creusé au ciseau dans deux des archivoltes. (V. par exemple au dessus du troisième pilier, fig. 83.)

On pénètre dans l'enceinte des spectateurs, quand on vient de la plaine, par deux larges passages qui sont pratiqués aux deux extrémités de la demi-circonférence sous les gradins supérieurs et qui débouchent en *D*. Deux portes de dégagement *F*, ménagées tout en haut dans le mur de clôture circulaire, permettaient également d'entrer en arrivant par la citadelle. On peut aussi passer du bâtiment de la scène dans l'enceinte des spectateurs, d'abord par les portes *E*, qui s'ouvrent sur la précinction, puis par les portes *G*, qui font communiquer la galerie supérieure avec les cages d'escaliers par l'intermédiaire de passages étroits situés sur les deux murs de façade. Enfin les deux loges d'avant-scène *I*, placées au dessus des deux entrées principales *D*, ne sont accessibles que du côté de la scène.

L'orchestre est pavé de dalles, qui s'étendent jusqu'au pied du mur d'arrière-scène et latéralement jusqu'aux entrées principales. Il est couvert d'une légère couche de terre, que nous écartâmes en plusieurs endroits pour déterminer le niveau du pavé dont la surface n'est plus plane. L'orchestre est entouré d'un socle demi-circulaire en partie conservé, de 0·59 m. de hauteur, sur lequel repose le gradin inférieur. A 1·09 m. de ce socle on aperçoit dans la pierre la trace d'une balustrade; c'est une rainure (*A*, fig. 84) de 0·25 m. de largeur sur 0·04 m. de profondeur, qui est visible particulièrement au sommet de la demi-circonférence. On en conclut que l'orchestre était entouré d'un passage *G* (v. le plan, planche XXII) de 1·09 m. de largeur, comme dans le théâtre de Dionyses à Athènes et dans plusieurs autres. Le socle sur lequel repose le gradin inférieur était nécessaire pour permettre aux spectateurs assis en cet endroit de voir au dessus des têtes de ceux qui étaient à l'orchestre. Mais, comme la première marche des escaliers rayonnants est taillée dans le gradin inférieur et non dans le socle, on ne voit pas comment les spectateurs qui arrivaient par en bas pouvaient gagner leurs places. Ce socle étant détruit aux deux extrémités de la demi-circonférence, on peut toujours supposer qu'il y avait là des marches qui conduisaient sur



Fig. 83. Galerie à arcades entourant l'enceinte des spectateurs.

l'étroit passage formé par la surface du socle; cependant, comme cette surface n'a guère que 0·30 m. de largeur, il est bien difficile de la considérer comme un passage.[1]

On se demande également comment plusieurs milliers de personnes pouvaient gagner leurs places ou les quitter par le même chemin sans qu'il se produisît d'encombrement; car,

[1] Le dessin de Texier, tome III, planches 232 et 238, est inexact sur ce point.

les portes de dégagement *F* et *E* n'ayant qu'une importance secondaire pour la circulation et le passage *G* n'en ayant absolument aucune, toute la masse des spectateurs affluait au milieu du théâtre par les deux entrées latérales *D*.

L'étendue de la scène ou du λογεῖον peut être rigoureusement déterminée. Elle était construite en bois et dominait l'orchestre de 1·60 m. : ce chiffre est donné par la hauteur du soubassement (v. *K*, planche XXIV) sur lequel repose le mur du fond de la scène. La corniche qui fait saillie en *K* servait d'appui aux poutres qui supportaient le plancher. La scène, profonde de 7 m., s'étendait du pied du mur de la scène jusqu'au point marqué *L* dans l'imposte de l'entrée : en cet endroit une partie de la maçonnerie, que dissimulait la boiserie de l'avant-scène, est construite non pas en pierre calcaire, mais en poudingue, matière beaucoup moins coûteuse. (V. dans le dessin la partie plus foncée.)

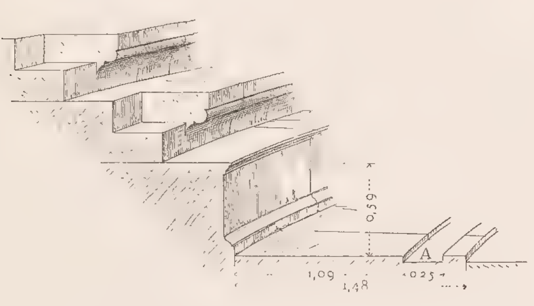


Fig. 84. Gradins et socle entourant l'orchestre.

La différence de niveau accusée par le dessin entre le seuil des portes de la scène et les joints qui se trouvent en *L* tient probablement à des affaissements.

La scène de bois, sous laquelle s'étendait le pavé, dissimulait également la partie inférieure des portes *H*, qui conduisent de chaque côté des ailes dans le théâtre et dont les seuils sont au niveau de l'orchestre. Dans la planche XXVII, qui représente un essai de restitution de la scène, le mur qui est en avant de la scène (mur de sous-scène) est percé de cinq portes, d'après le modèle du théâtre de Termessos, qui sera décrit dans le second tome de cet ouvrage.

La partie la plus importante du théâtre d'Aspendos est le bâtiment de la scène. L'intérieur, divisé seulement par des murs transversaux peu élevés et construits postérieurement, forme actuellement un espace haut et étroit, dont toutes les séparations horizontales ont disparu,[1] ainsi que les marches des escaliers. En revanche la façade extérieure, qui est représentée dans la planche XXII et dans la fig. 74, n'a perdu que la grande corniche qui en formait le couronnement. Cette façade à fenêtres est un type rare de l'architecture romaine. Les murs sont construits en gros blocs de brèche : seuls les chambranles des fenêtres et des portes sont en pierre calcaire, ainsi que quelques autres moulures qui se détachent vivement sur la surface sombre du mur.

Planches XXII et XXIII.

De légères dégradations seulement nuisent à l'effet d'ensemble ; de plus les joints des pierres ont été bouchés au moyen âge ; enfin quelques constructions ont été ajoutées : ce sont,

[1] Il nous est malheureusement impossible de donner le niveau exact des portes qui faisaient communiquer les cages des escaliers avec les différents étages. Ces portes manquent dans la coupe représentée dans la planche XXIV.

d'abord un portail devant la porte centrale, puis des contre-forts à arcades devant les murs de façade de l'enceinte des spectateurs. Ces additions ne sont pas reproduites dans la planche XXII au centre ni sur la droite, et l'aile gauche seule est représentée dans son état actuel. On reconnaît déjà dans cette façade, qui est extrêmement simple, l'application d'un principe qui caractérisera plus tard les palais de la Renaissance : il consiste à diviser la masse de l'édifice en faisant ressortir l'étage principal et en lui subordonnant les autres étages. C'est ainsi que le soubassement assez élevé, percé de cinq portes et de plusieurs petites fenêtres, est surmonté d'un étage principal dont les fenêtres, hautes de deux mètres, sont placées, pour augmenter l'effet, dans des niches de hauteur presque double; et au-dessus viennent encore deux rangées d'ouvertures. Le nombre des fenêtres est de neuf dans l'étage principal et dans l'étage immédiatement supérieur. Toutes ces fenêtres, ainsi que les fenêtres indépendantes qui servent à l'éclairage des escaliers, ont des chambranles en pierre calcaire, dont les diverses pièces sont enchâssées irrégulièrement dans la surface du mur. Tout en haut se trouve une rangée de 17 ouvertures dont les chambranles ne sont pas en pierre calcaire. Nous y reviendrons plus loin. Au dessus et au dessous de ces ouvertures sont des consoles destinées à supporter des mâts, auxquels était fixé le vélarium tendu au dessus de la salle. Ces consoles, larges de 0·65 m. et hautes de 0·50 m. environ, sont distribuées en dehors du théâtre sur tout le pourtour; elles se correspondent deux à deux l'une au dessus de l'autre : la plus haute est percée d'une ouverture que traversait le mât; la plus basse est percée d'une ouverture moins large où pénétrait le pivot.

Les deux murs de façade de l'enceinte des spectateurs, qui prolongent la façade du bâtiment de la scène, sont percés chacun de deux grandes portes, qui devaient être les entrées principales du public. Au-dessus on voit deux grandes inscriptions qui sont reproduites plus loin.

Nous arrivons à la description de la façade du bâtiment de la scène qui regarde les spectateurs, c'est-à-dire du mur de la scène. La planche XXV et la fig. 85 reproduisent une partie de ce mur dans son état actuel; la planche XXIV en donne une restitution partielle, pour les colonnades seulement, et la planche XXVII une restitution complète.

Planches XXV et XXVII.

Ce mur était orné autrefois de 40 colonnes, distribuées en deux ordres superposés. Ces colonnes, accouplées deux à deux, supportaient des entablements à large saillie, surmontées de frontons dans l'ordre supérieur. Cinq portes sont réparties entre les couples de colonnes inférieures, qui reposaient sur des socles élevés; de plus les deux étages sont ornés de nombreuses niches, dont les frontons étaient pareillement supportés par des colonnes ou peut-être par des cariatides.

De tous les ornements du mur de la scène, il ne reste que les parties qui y étaient non pas appliquées, mais enchâssées : ce sont les entablements du mur dans les deux ordres, et, en haut comme en bas, 18 ressauts d'entablements correspondant au nombre des colonnes,[1] puis des larmiers, des angles de frontons et des entablements de niches. Les autres parties des entablements, toutes les colonnes et le reste des ornements ont disparu, ainsi que le revête-

[1] Les ressauts sont disposés un peu différemment dans les angles.

ment du mur, qui laisse voir maintenant la pierre nue, et par endroits le mortier qui y avait été appliqué postérieurement; il ne reste rien non plus du revêtement en marbre des socles sur lesquels reposaient les colonnes inférieures, ni des jambages des portes.

Nous n'avons trouvé à l'intérieur ou à l'extérieur du théâtre qu'un très petit nombre de débris provenant de l'édifice : ce sont les fragments d'une colonne en marbre et d'une autre colonne en granit, ainsi qu'une base de colonne attique, qui se trouvaient à droite et au pied du mur de la scène.[1] Ajoutons quelques fragments peu considérables de l'entablement supérieur, qui font aujourd'hui partie d'une porte du mur extérieur. A l'intérieur du théâtre il ne peut y avoir de ruines dans la mince couche de terre qui recouvre les dalles de l'orchestre, et je doute qu'on trouve rien à l'extérieur en creusant le sol.

Les parties anciennes qui sont restées fixées dans le mur de la scène nous permettent de restituer les parties absentes.

Les grands piédestaux placés entre les portes de la scène devaient avoir le même revêtement que ceux du nymphéum décrit plus haut. (V. p. 107, fig. 80.) Si l'on admet que les piédestaux du théâtre étaient surmontés, comme ceux du nymphéum, d'une corniche épaisse d'environ 0·20 m., on peut calculer la hauteur des colonnes qui reposaient sur ces piédestaux : on trouve 5·50 m.

Cette hauteur répond parfaitement aux dimensions du fût de marbre brisé dont nous venons de parler; il a en effet 2·50 m. de longueur et 0·657 m. d'épaisseur à la base, qui est entourée d'une gorge : les colonnes auraient donc eu une hauteur de plus de 8 diamètres. On n'a trouvé ni chapiteaux ni bases correspondantes; il est probable que les chapiteaux étaient joniques.

Planche XXVI. L'entablement forme des ressauts au dessus de chaque couple de colonnes et suit le mur dans les intervalles. L'architrave, surmontée d'une frise étroite, était composée de trois pierres dans chaque ressaut; deux d'entre elles sont enchâssées dans le mur par une extrémité, la troisième, qui était placée parallèlement au mur et n'avait que les colonnes pour appui, a dû tomber en même temps que celles-ci. La planche XXVI fait voir la disposition et l'enchâssure des ressauts, et la fig. 86 représente en dessin géométrique les dimensions relatives de l'entablement inférieur. La hauteur considérable de l'architrave qui est fort profilée est un souvenir de l'architecture grecque; la frise étroite est ornée de bucranes, de rosettes et de guirlandes de fleurs très en relief. Les denticules sont gros; le larmier est uni, et toutes les moulures intermédiaires, ainsi que la cymaise, sont ornées. Les ornements sont creusés à une profondeur peu ordinaire, notamment les oves et les rangs de perles de l'architrave : dans ces derniers même les cordons, qui ont à peine un millimètre d'épaisseur, sont entièrement dégagés; enfin le dessin des ornements de la cymaise n'est pas uniforme dans le détail. On voit dans la planche XXVI que les architraves sont traitées avec plus de simplicité à l'intérieur des ressauts, qui forment des espèces de caissons. Les plafonds de ces architraves sont creusés de bandes étroites d'un dessin varié, et on a pratiqué des mortaises où s'engageaient les chapiteaux.

[1] Schönborn a vu dans l'angle de droite une colonne encore debout; Texier prétend avoir vu de nombreux fragments.

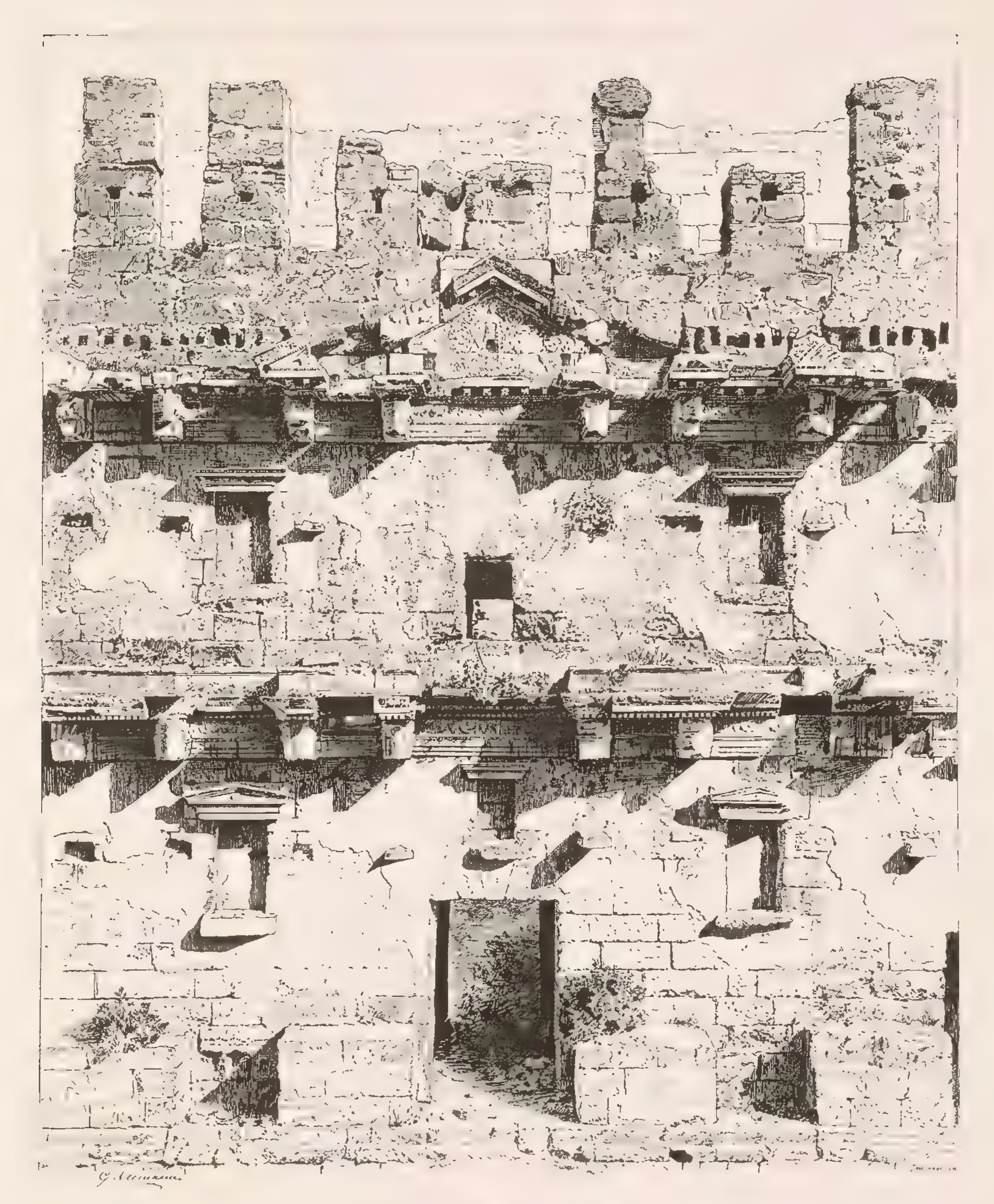


Fig. 85. Partie centrale du mur de la scène.

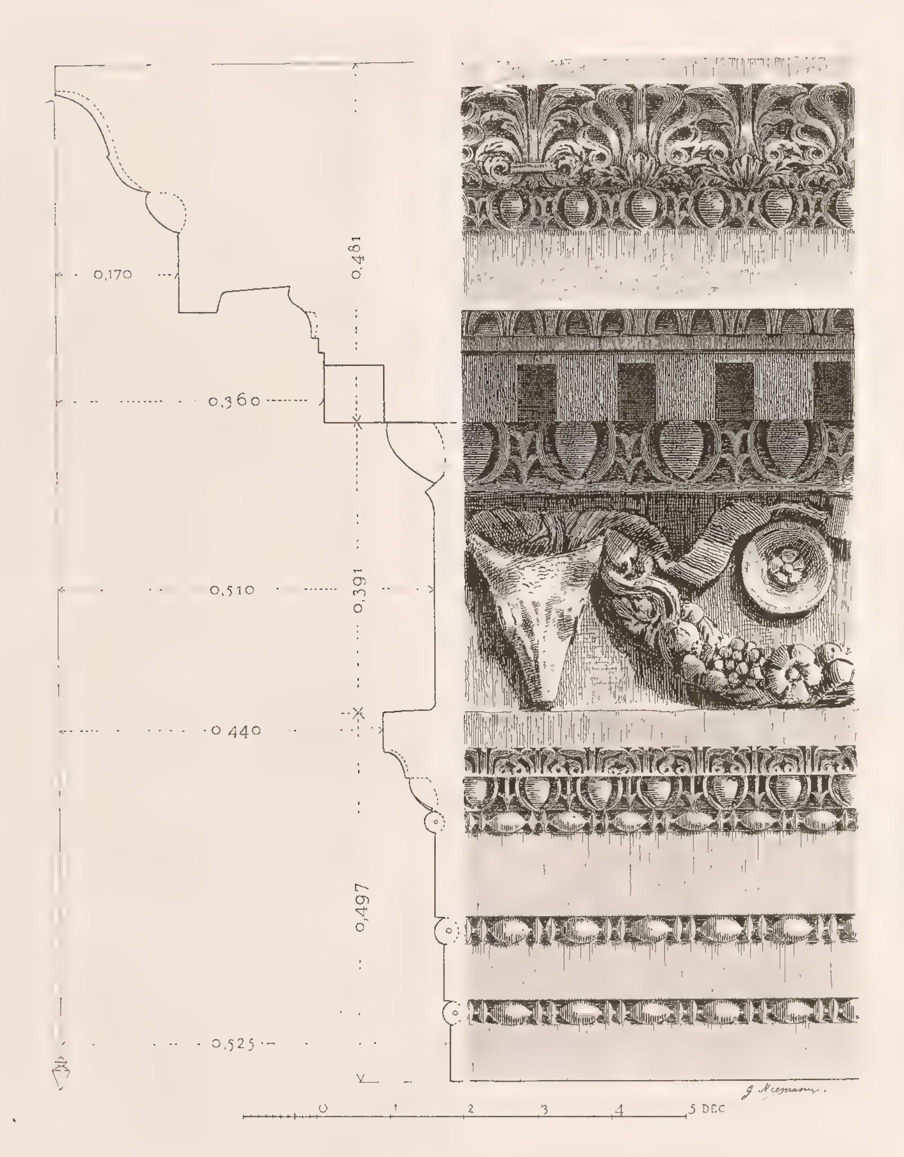


Fig. 86. Mur de la scène : Entablement de l'ordre inférieur.

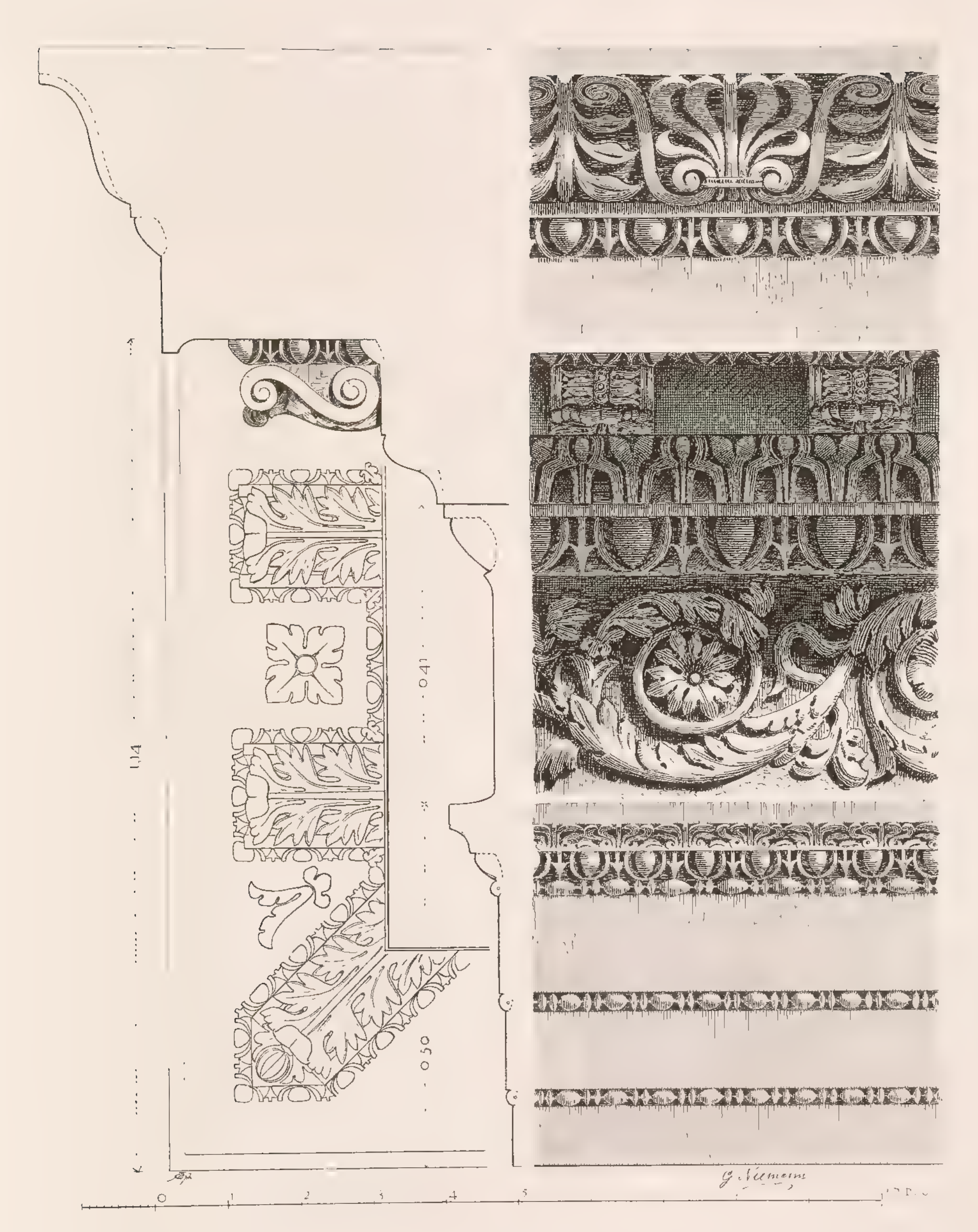


Fig. 87. Mur de la scène : Entablement de l'ordre supérieur.

Les plafonds des larmiers sont ornés de caissons. (Cf. la projection, fig. 89.) Le stylobate peu élevé de la colonnade supérieure repose sur l'entablement de l'ordre inférieur, et l'on voit sur la face supérieure les mortaises où étaient fixées les bases des colonnes. Ces mortaises mesurent 0·035 m. au carré; elles ont 0·06 m. de profondeur et sont à environ 0·36 m. du bord du socle. Le stylobate forme des ressauts comme l'entablement qui le supporte, sauf qu'il court en ligne droite au dessus de l'entrecolonnement central, où est gravée l'inscription dédicatoire 64*a*. La partie centrale de l'inscription manque aujourd'hui; mais la coupe des joints des deux pierres latérales et le reste de l'inscription même prouvent bien qu'elle existait autrefois (fig. 89).

La colonnade supérieure est disposée comme la colonnade inférieure. Les colonnades ont ici 4·97 m., hauteur à laquelle répond parfaitement le fragment de colonne en granit dont nous parlions tout à l'heure; et comme celui-ci a 0·524 m. d'épaisseur à la base, les colonnes avaient une hauteur d'environ 9 diamètres et demi. C'est à ces colonnes de granit qu'appartient la base de marbre que nous avons également trouvée et qui est représentée dans la fig. 88. Les chapiteaux n'existent plus. Enfin nous donnons dans la fig. 87 l'entablement de l'ordre supérieur. Ici encore l'architrave est élevée; au contraire la frise, ornée de rinceaux de feuillage, est étroite. Le larmier est soutenu par des consoles, et au dessous court une double cymaise, mais point de denticules. Les ressauts de l'entablement se répètent dans l'ordre supérieur; mais les corniches horizontales sont remplacées par des frontons au dessus des couples de colonnes. Les frontons angulaires alternent avec les frontons circulaires, et aux extrémités du mur de la scène les couples de colonnes ne portaient qu'un fronton unilatéral. On le voit particulièrement à l'extrémité gauche, où subsiste encore l'angle du fronton, ainsi que le tympan orné de légers rinceaux qu'on aperçoit d'en bas en partie. L'architrave est aussi conservée tout entière en cet endroit et la position de la dernière colonne est indiquée par les mortaises qu'on aperçoit dans le plafond (fig. 91).

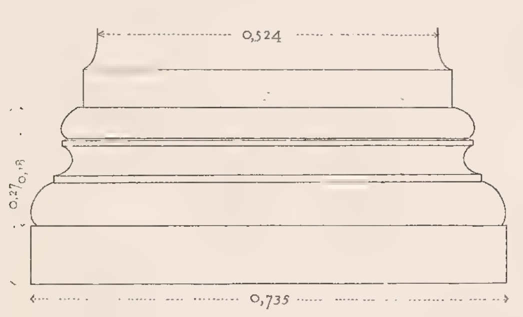


Fig. 88. Base des colonnes de l'ordre supérieur.

Au dessus des deux couples de colonnes du milieu s'élève un grand fronton, dont les coins forment des ressauts, disposition qui cadre très bien avec l'ensemble du mur. Le tympan, qui est dans le plan du mur, est décoré d'un relief.

La fig. 89 représente le fronton restitué dans sa partie gauche; le côté droit est dans son état actuel, et l'on voit nettement de ce côté la ligne terminale du tympan marquée par la lettre *B*. Signalons comme assez extraordinaire la courbure du rampant, qui est visible en

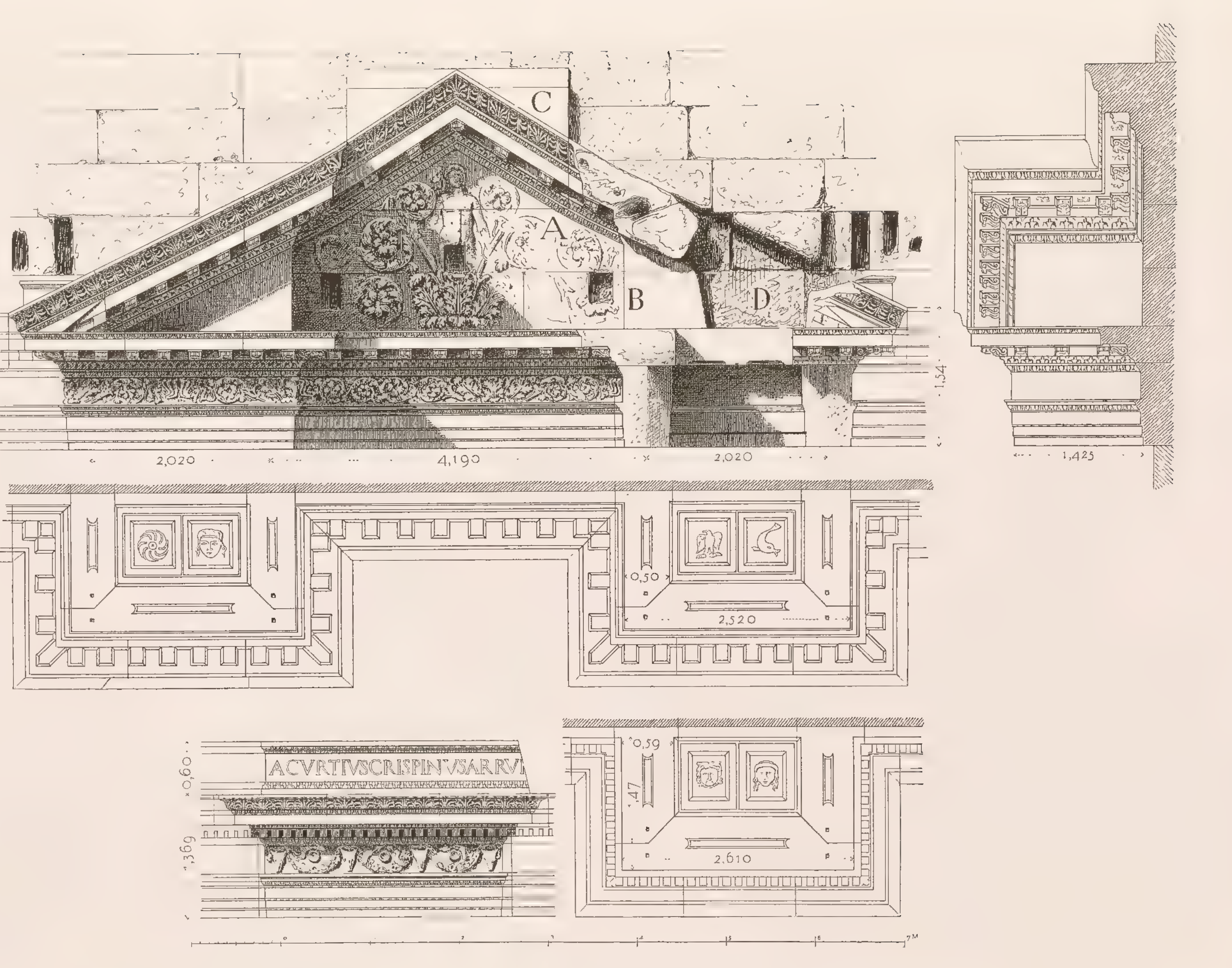


Fig. 89. Mur de la scène : Fronton central et fragment de l'entablement de l'ordre inférieur.

A dans la ligne d'oves. Cette particularité n'a pas été observée dans la planche XXV, facsimile d'un croquis d'après nature, parce que j'avais d'abord attribué cette inflexion aux affaissements et aux déplacements de la maçonnerie. Remarquons en effet à ce propos que la hauteur du fronton au dessus du sol nous empêchait de l'étudier de près. Nos échelles, longues de 8 mètres, nous permettaient seulement d'atteindre l'entablement inférieur et de prendre de là avec la règle les principales dimensions de l'ordre supérieur. Ce n'est que dans des photographies, prises en vue d'une étude plus complète, que je pus saisir de près certains détails : c'est alors que je pus compléter mes observations dans un second voyage à Aspendos.

La partie centrale du tympan, qui affleure avec l'entablement du mur et qui est ornée d'une figure de Bacchus entourée de rinceaux, se compose de plusieurs plaques enchâssées dans le mur. La partie supérieure du champ est faite de la même pièce que la pointe du fronton. Au dessus de la ligne *C* (fig. 89) le panneau antérieur de la pierre est dans le plan du mur, tandis que la partie inférieure dépasse le mur de 0·10 m. environ, c'est-à-dire d'autant que l'architrave du mur et le tympan du fronton.

On est assez surpris de voir le peu de symétrie qui règne dans les ornements de la frise au dessous du tympan, et surtout l'échancrure pratiquée dans le larmier aux angles de tous les frontons.

La fig. 90 représente le fronton d'une des niches inférieures. Ces frontons, faits d'une seule pièce, montrent par un exemple caractéristique avec quelle liberté on transformait le type d'entablement traditionnel. On y remarque bien quelques disproportions; c'est ainsi que la ligne d'oves du larmier est beaucoup trop petite comparativement aux ornements et aux rangs de perles de la cymaise; mais l'ensemble ne manque pas de délicatesse. Remarquons surtout la frise étroite, décorée d'ornements à jour, et le tympan peu profond au dessus duquel le rampant est simplement indiqué par une ligne oblique. Enfin dans les plafonds ornés des frontons on aperçoit des mortaises et des tuyaux de fonte qui servaient à fixer les supports. Ces derniers reposaient sur des banquettes en saillie, faites d'un bloc de pierre qui devait être revêtu de plaques de marbre. Ces banquettes manquent dans les niches supérieures : je pense qu'elles ont dû être enlevées, car on en voit encore des traces dans quelques-unes de ces niches.

J'en viens maintenant aux portes et au revêtement du mur. Les cinq portes de la scène étaient probablement encadrées de montants et de linteaux placés à l'intérieur même des portes, et par suite celles-ci étaient sensiblement plus petites qu'elles ne le sont aujourd'hui et pouvaient tenir entre les saillies des corniches qui recouvraient les piédestaux des colonnes. Derrière les colonnes s'élevaient des pilastres qui devaient avoir la même profondeur que l'architrave du mur, c'est-à-dire 0·10 m. Ces pilastres étaient peut-être constitués par des plaques de marbre appliquées contre le mur; il est vrai qu'on ne voit pas de trous qui aient pu servir à les fixer; mais les enfoncements qui se trouvent dans le mur sous chacun des ressauts de l'architrave et à la hauteur d'environ une demi-colonne (v. planche XXV et fig. 85 et 91), servaient probablement à fixer ces plaques, par l'intermédiaire d'une pierre plus profonde qui s'enchâssait dans le mur au milieu de chaque pilastre. Ces trous sont aujourd'hui

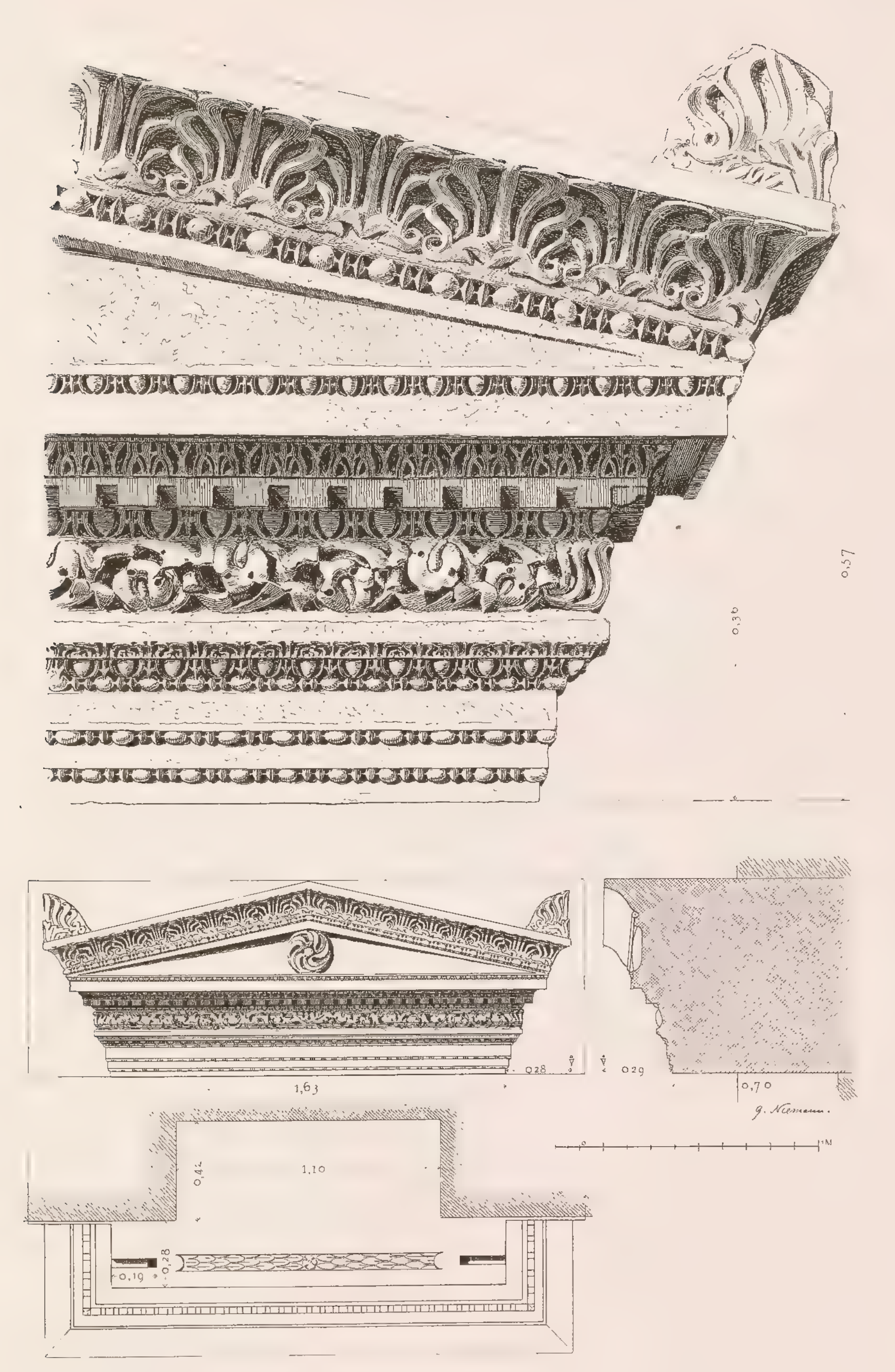


Fig. 90. Fronton des niches du mur de la scène.

remplis soit de petites pierres et de ciment, soit de débris de plaques de marbre et de pierre calcaire qui font plus ou moins saillie en dehors.

Quant au revêtement du mur entre ces pilastres, nous ne savons trop comment il était constitué, car nous n'avons rien découvert qui prouve que ce mur était également revêtu de plaques de marbre. En revanche nous avons trouvé dans une des niches supérieures une surface à peine large comme la main, revêtue de carreaux de terre vernis que nous avons détachés. Ce sont trois petites plaques de 2 cm. d'épaisseur, recouvertes d'un enduit bleu. Sur deux d'entre elles on voit les traces d'un ornement noir dont le dessin est plus oriental que grec. Puisque ces carreaux sont d'origine orientale et qu'on n'en a pas encore trouvé de semblables dans les constructions gréco-romaines, il est possible que des artistes orientaux aient donné plus tard au mur de la scène, ou du moins aux niches, un revêtement nouveau. Peut-être aussi est-ce Zénon lui-même, l'architecte du théâtre, qui employait déjà des produits d'origine asiatique.[1] Cette dernière hypothèse est d'autant plus vraisemblable que nous avons trouvé dans les niches du nymphéum, comme nous l'avons dit plus haut (p. 107), les traces d'un revêtement de carreaux tout à fait analogue.

Pour compléter la décoration du mur de la scène, qui est représenté dans la planche XXVII, j'ai placé des figures sculptées dans les niches et aux angles des frontons, et des peintures au dessus du fronton central. Il est à peu près évident qu'il y avait des statues dans les niches; de plus j'ai supposé qu'il y en avait d'autres aux angles des frontons à cause de la grosseur des raccordements, qui forment des espèces de piédestaux. Enfin je crois qu'il existait des peintures au dessus du fronton central, car il n'est guère admissible que le centre du mur de la scène soit resté nu; or on ne voit aujourd'hui en cet endroit que des pierres unies, et il ne reste aucune trace de décorations sculptées.

La richesse du mur d'arrière-scène forme un contraste frappant avec la nudité des murs des ailes et des murs frontaux de la salle, contigus à ces derniers. Les murs latéraux, dont les portes ont perdu leurs chambranles, n'ont plus guère d'autre ornement que de petites consoles en pierre calcaire (v. fig. 91). Ces pierres sont hautes de 0·24 m., larges de 0·20 m. et profondes d'environ 0·10 m. Elles n'ont rien à supporter et servent uniquement à l'ornementation, ce qui se voit fréquemment dans les constructions de la fin de l'antiquité.[2]

Une partie très importante de la scène était l'abat-voix en forme de toit qui couvrait toute la scène dans les deux sens. On voit tout en haut des deux murs latéraux une rainure rectiligne et peu profonde, qui descend obliquement vers le mur de la scène à travers les trois assises de pierres supérieures (v. planche XXIV). Cette ligne (*a b*, fig. 92) paraît représenter l'inclinaison d'un toit qui confinait de part et d'autre aux murs latéraux de la scène et pénétrait

[1] D'après M. le prof. Otto Donner v. Richter, qui a eu la bonté d'examiner les petites plaques trouvées dans le théâtre d'Aspendos, la belle coloration de ces plaques est due à un mélange d'oxyde de cuivre recouvert d'émail et de fondant. La couleur noire de l'ornement se trouve sous la couche de vernis. La matière dont se composent ces carreaux est d'une légèreté et d'une porosité remarquables : c'est un mélange de terre à brique, de pierre ponce en poudre et de matières combustibles qui ont laissé, après la combustion, des espaces vides dans la masse. La légèreté et la porosité de cette matière sont très remarquables à côté de la dureté du mortier calcaire qui a servi à fixer les carreaux et dont ceux-ci portent encore les traces.

[2] Syrie centrale, par le Comte de Vogüé, I, pl. 6 et 15.

dans le mur à quelques centimètres de profondeur. C'est d'ailleurs la seule indication que nous ayons sur l'existence de ce toit, car les différents trous qu'on aperçoit dans le haut du mur de la scène n'ont rien à voir ici. Ceux de la rangée inférieure, très étroits, très rapprochés les uns des autres et en partie remplis de ciment, n'ont pu être pratiqués qu'après la

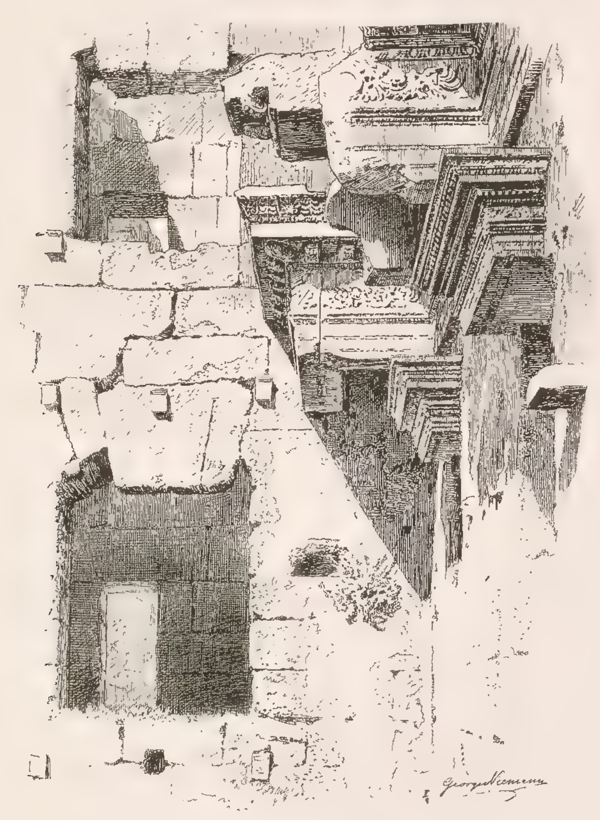


Fig. 91. Partie du mur latéral et entablement de l'ordre supérieur.

chute des pierres centrales des frontons, qui étaient simplement appliquées contre le mur. De même les trous supérieurs, pratiqués à des hauteurs différentes dans les piliers et qui ont environ 0·25 m. de profondeur, doivent être selon moi d'origine postérieure.[1]

[1] Texier (Description de l'Asie mineure, III, pl. 239) ne représente pas exactement les trous dont nous parlons. D'ailleurs sa restitution du toit est déjà impossible par la raison qu'une lourde toiture de bois débordant de sept mètres ne pouvait s'appuyer uniquement sur les minces piliers qui surmontent le mur de la scène.

Mais ce qui me fait croire surtout que la scène était couverte d'un toit, c'est, bien plus que l'existence de la rainure *a b*, l'exemple du théâtre d'Orange, où cette partie précisément est très bien conservée.[1]

Le mur de la scène du théâtre d'Aspendos dépasse d'environ 0·20 m. la pointe du fronton central. Il est surmonté d'une rangée de 17 piliers, qui ont 3·50 m. de hauteur. Seule la moitié inférieure de ces piliers est régulièrement construite en pierres de taille; la partie supérieure, faite d'un mélange de briques et de pierres, est une addition postérieure. Je suppose que ces piliers servaient de points d'appui aux grosses pièces de la charpente, qui allaient probablement jusqu'au mur extérieur. La position de ces poutres est représentée dans la fig. 92 par la ligne *a b c*, et la couverture de bois par la ligne *a d*; car cette couverture ne peut reposer qu'au point *d*, immédiatement au dessus du fronton central. Il est permis de supposer que les eaux du toit s'écoulaient par les ouvertures placées au haut du mur extérieur, qui se distinguent, comme nous l'avons dit, des fenêtres ordinaires par l'absence de chambranles et qui ont leurs banquettes fortement rongées. C'est peut-être aussi par là que passaient les ouvriers chargés de la manœuvre des mâts du vélarium. Mais je ne puis citer de preuves précises à l'appui de cette supposition, la hauteur du mur m'ayant empêché de l'étudier de près.

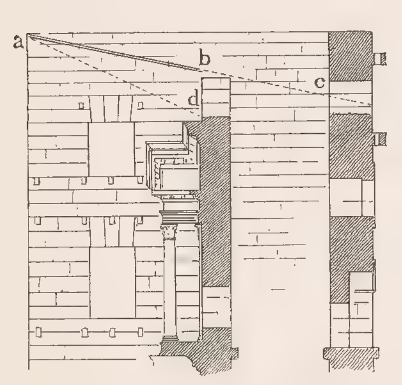


Fig. 92. Coupe de la partie supérieure du bâtiment de la scène.

La fig. 93 représente le plan du bâtiment de la scène au niveau du toit. Nous ne pouvons indiquer avec certitude que la toiture des ailes *(f)*; elles étaient couvertes d'un toit en potence, comme le prouve la position du larmier qui existe encore. (Cf. fig. 74.)

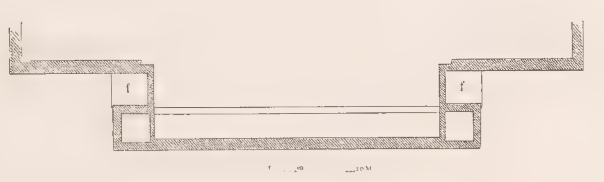


Fig. 93. Plan du bâtiment de la scène au niveau du toit.

La découverte de quelques carreaux en terre cuite nous faisait supposer tout à l'heure que le mur de la scène avait dû être restauré par des artistes asiatiques. D'autres indices prouvent également que le théâtre a dû servir au moyen âge et même à une époque plus récente. Tout d'abord les têtes qui sont taillées dans la surface brute de la corniche brisée (v. fig. 85 où l'on en voit trois à gauche et une à droite) sont très probablement des têtes de saints d'origine byzantine.

[1] Monuments antiques à Orange, par Auguste Caristie, Paris 1856.

Il faut attribuer à une époque beaucoup plus récente le crépi qui est encore appliqué sur une grande partie du mur de la scène et recouvre par exemple les bords des niches et les socles, qui ne pouvaient porter à l'origine aucun revêtement de ce genre. On voit sur ce crépi en plusieurs endroits un gros ornement en zigzag peint en rouge, qu'on retrouve également dans le mur extérieur du bâtiment de la scène. Cet ornement nous reporte à la fin du moyen âge, ainsi qu'un blason en partie effacé qui était peint sur le mur latéral du nord.

Mentionnons encore les additions faites à l'extérieur des murs de l'enceinte des spectateurs (planche XXII),[1] et enfin quelques détails qui prouvent que le théâtre a été utilisé dans les temps modernes. Parmi ces derniers, il faut signaler les trous étroits et très rapprochés dont nous avons parlé plus haut et qui se trouvent dans le mur de la scène immédiatement au dessus de l'entablement supérieur; puis trois autres trous qui déparent le tympan du fronton; enfin les trous pratiqués dans les piliers qui surmontent le mur de la scène: tous ces trous sont autant de traces de l'existence d'un toit assez grossièrement construit. De plus quelques-uns des intervalles qui séparent les ressauts de l'entablement inférieur ont été recouverts d'une dalle, de manière à former un passage continu. Enfin nous avons remarqué les restes d'une balustrade au sommet du mur qui entoure l'enceinte des spectateurs. (Planche XX.)

Ajoutons pour terminer que nous n'avons rien trouvé dans le bâtiment de la scène qui ait pu servir à fixer des décors mobiles. Il est vrai que les ornements même du mur de la scène, avec leurs moulures saillantes, se prêtaient aussi peu que possible à l'installation de vastes charpentes en bois ou de toiles peintes.

D'ailleurs, quand on considère ce mur, encore si imposant malgré les dégradations qu'il a subies, on ne conçoit pas qu'il ait pu être entièrement masqué pendant la représentation. Nous ne savons pas de quelle manière les anciens décoraient leur scène; mais on conçoit que le jeu de la lumière solaire ou les effets d'ombre, qui font si bien ressortir les décorations sculpturales, même sous le vélarium, devaient rendre vain tout essai de frapper l'imagination des spectateurs à l'aide de peintures destinées à faire illusion.

L'une des curiosités d'Aspendos est l'aqueduc qui conduisait à l'acropole l'eau des montagnes situées au nord. Aqueduc.

L'eau de cet aqueduc, enfermée dans des conduits de pierre, descendait dans la plaine en suivant la pente de ces hauteurs, puis remontait le long de l'acropole; seule la partie la plus basse de la vallée, qui forme une dépression large d'environ 850 m., était franchie sur un pont. Au nord et au sud de cette dépression s'élèvent deux tours hydrauliques au sommet desquelles l'eau arrivait par des arches de hauteur graduellement croissante, pour redescendre de l'autre côté. (Fig. 96, *A*.)

En appliquant ainsi le principe des vases communiquants, on évitait d'avoir à superposer plusieurs séries d'arches, qui eussent été nécessaires si l'eau avait franchi la vallée en

[1] Les additions représentées par Texier devant les portes du bâtiment de la scène sont également d'origine postérieure.

suivant une pente constante. Les deux tours étaient destinées à permettre à l'air de se dégager des conduits fermés et à diminuer le frottement dans ces conduits; car elles portaient au sommet de petits réservoirs, dans lesquels l'eau arrivait en présence de l'air.[1]



Fig. 95. L'aqueduc vu de l'acropole.

Les deux tours d'Aspendos ont 5·45 m. de largeur et environ 30 m. de hauteur au dessus du sol; des escaliers intérieurs conduisent au sommet, qui est à peu près entièrement

[1] Vitruve décrit (L. VII, ch. 6) des aqueducs construits suivant le principe des vases communiquants : mais il ne parle pas des tours à eau. Texier a vu à Patara en Lycie les ruines d'un aqueduc à conduits fermés; un ancien aqueduc analogue existe à Lyon. Mais l'exemple le plus frappant d'aqueducs à compression comme celui d'Aspendos est l'ancien aqueduc de Pergame, où les sommets des montagnes eux-mêmes font l'office de tours.

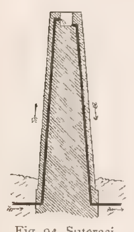


Fig. 94. Suterasi.

Le système des aqueducs d'Aspendos est employé dans la majorité des aqueducs de Constantinople, qui avaient été commencés en partie par les empereurs grecs. Là l'eau des sources ou des réservoirs collecteurs (bend) suit les ondulations de la vallée dans des tuyaux de plomb. A des distances de plusieurs centaines de mètres s'élèvent des pyramides, nommées Suterasi (niveaux d'eau), au sommet desquelles se trouve un petit réservoir. Le tuyau monte le long de la pyramide, l'eau passe dans le réservoir et redescend de l'autre côté par un nouveau conduit. Le réservoir de la pyramide sert à mettre l'eau en contact avec l'air, et permet en outre de distribuer régulièrement l'eau, qui peut être détournée latéralement dans des conduits de diamètre déterminé.

détruit. Ces tours confinent immédiatement aux arches de l'aqueduc. (Fig. 95 et fig. 96 *B*.)

Entre ces deux tours, distantes de 924 m., l'aqueduc traversait la vallée en ligne droite sur un pont dont il reste encore 29 arches complètes et un certain nombre de piliers brisés. Le pont a 5·50 m. de largeur: aussi ne servait-il pas uniquement à supporter les conduites d'eau; c'était une véritable route qui réunissait les deux bords de la dépression.

Les deux tours sont deux points de jonction où l'axe de l'aqueduc change de direction. La raison de ce changement est qu'on a voulu utiliser, pour construire le pont, une partie peu profonde de la vallée. L'angle qui a pour sommet la tour méridionale est d'environ 125°; cette tour, qui est éloignée du mur de l'acropole de 130 m. environ, est reliée encore aujourd'hui avec elle par une série de piliers. Quant à la partie antérieure de l'aqueduc, qui va de la tour du nord à la montagne, on ne peut plus la suivre que sur une faible étendue et encore avec incertitude. Peut-être l'eau passait-elle là par des conduits souterrains.

L'ensemble de l'aqueduc est remarquablement construit en brèche, avec quelques parties en briques; toutes les parties ont des dimensions considérables. Au dessus de la dé-

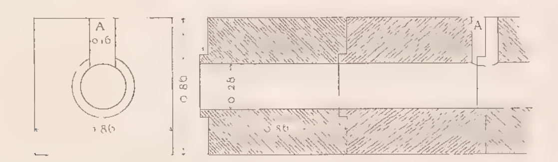


Fig. 98. Conduits de l'aqueduc.

pression de la vallée les arches du pont ont environ 7 m. de portée, et le sommet des arches domine d'environ 14 m. la partie la plus basse de la vallée (fig. 96, *G*). Les piliers ont en cet endroit 5·50 m. de profondeur et 3·60 m. de largeur; les dimensions des piliers et la portée des arches sont un peu moins considérables dans le voisinage des tours. Tous les piliers ont des impostes à large saillie; dans les piliers du pont l'imposte n'existe que sous la voussure des arches; elle n'est pas en effet destinée à orner, mais seulement à supporter le cintre.

Les parties supérieures des tours et les arches supérieures immédiatement voisines sont remarquablement construites en briques; une partie des murs est construite en pierres de taille alternant avec des assises de briques: c'est probablement une restauration postérieure. Il faut remarquer les faibles dimensions de la partie de l'aqueduc qui confine directement à l'acropole.

Quant aux conduits eux-mêmes, ils sont en pierre calcaire. Nous en avons trouvé deux fragments: ce sont des pierres cubiques de 0·86 m. de côté, avec une rainure annulaire où s'emboîte la pierre suivante. Le diamètre intérieur du conduit est de 0·28 m. On voit dans l'une des deux pièces la moitié d'une ouverture *(A)* de 0·16 m. de diamètre, pratiquée perpendiculairement à l'axe du conduit.

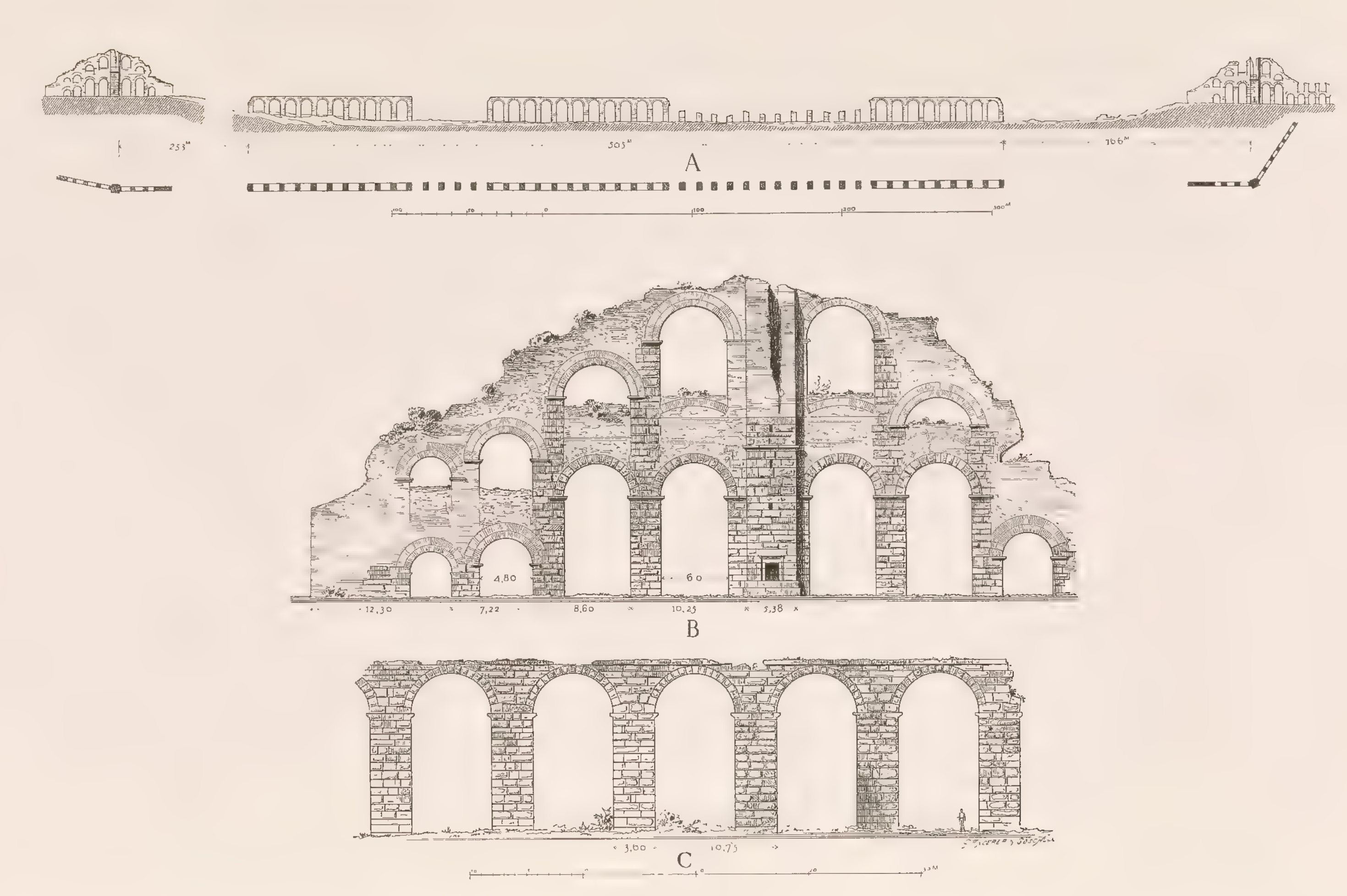


Fig. 90. Aqueduc d'Aspendos.

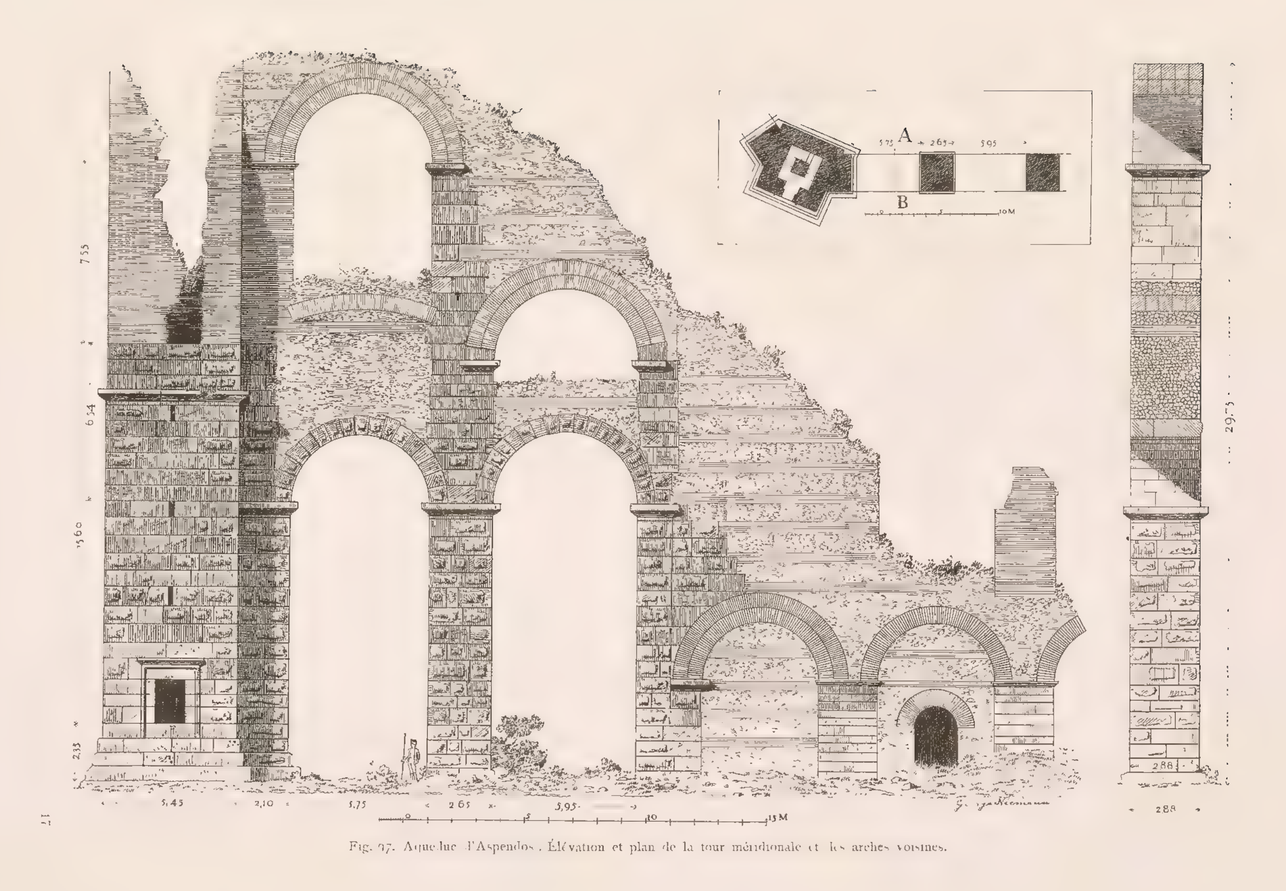


Fig. 97. Aqueduc d'Aspendos. Élévation et plan de la tour méridionale et les arches voisines.

Planche XXVIII. Pour clore la série des monuments d'Aspendos nous donnons le dessin du pont qui franchit l'Eurymédon à une demi-heure au sud de l'acropole. Ce pont est curieux en ce sens qu'il traverse la rivière non pas en ligne droite, mais suivant une ligne deux fois brisée. De plus il a une importance toute particulière comme étant l'unique pont qu'on trouve en Pamphylie, région pourtant très riche en cours d'eau. Ce pont, aux arches hardiment élancées, doit être attribué, comme les édifices musulmans d'Adalia, à des architectes persans.

Mais ce pont est un ouvrage bien moins considérable que le pont romain qu'il remplace et dont il reste sur la rive droite de l'Eurymédon l'entrée avec une porte ogivale.

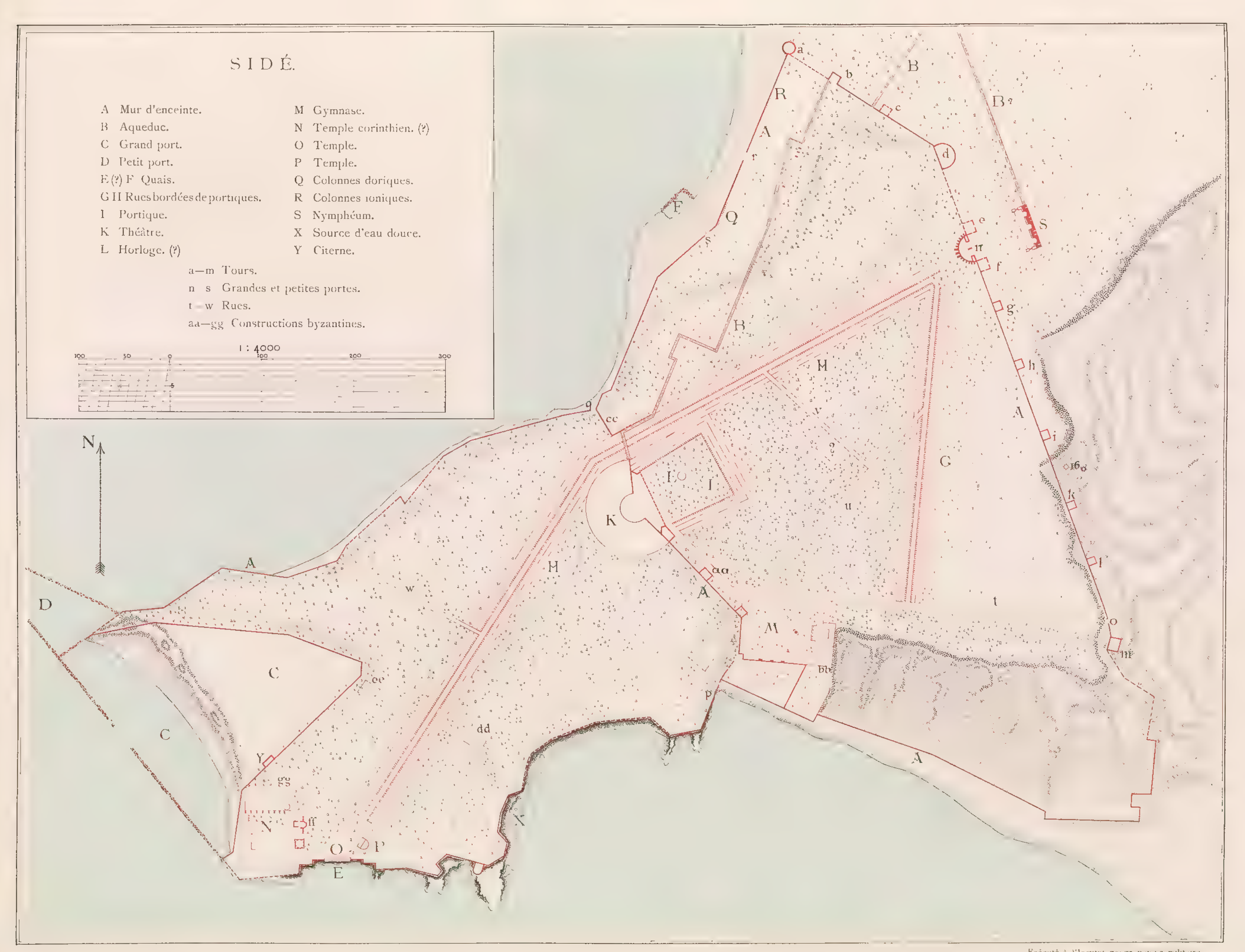

SIDÉ.
A Mur d'enceinte.
B Aqueduc.
C Grand port.
D Petit port.
E (?) F Quais.
G H Rues bordées de portiques.
I Portique.
K Théâtre.
L Horloge. (?)
M Gymnase.
N Temple corinthien. (?)
O Temple.
P Temple.
Q Colonnes doriques.
R Colonnes ioniques.
S Nymphéum.
X Source d'eau douce.
Y Citerne.
a—m Tours.
n s Grandes et petites portes.
t—w Rues.
aa—gg Constructions byzantines.
1 : 4000
100 50 0 100 200 300
N
Dressé et dessiné par F. Hausner.
Exécuté à l'Institut géographique militaire



Fig. 99. Vue de la plage de Sidé.

S i d é.



Situation de la ville.

Après les marécages qui entourent l'embouchure de l'Eurymédon, on voit d'abord s'étendre à l'est, suivant une ligne régulière, une plage sablonneuse bordée de dunes. Puis, à une heure de l'embouchure de la rivière la plus voisine à l'est,[1] c'est-à-dire du Manaw-gat-Su, rivière navigable au cours lent, qui n'est autre que le Mélas des anciens, la ligne uniforme de la côte est interrompue par une petite presqu'île plate, qui n'a que 300 m. de largeur et s'avance vers l'OSO. sur une longueur d'environ 800 m.[2] Le sous-sol rocheux de cette langue de terrain est en brèche dure, et cette matière, qu'on aperçoit également le long de l'Eurymédon près d'Aspendos, puis, plus haut vers la source, dans le voisinage de Selgé, est visible ici aux endroits où le rivage est déchiqueté et rongé par la mer. Ce sous-sol est recouvert d'un terrain sablonneux, marécageux aussi par endroits, ce qui est assez surprenant, vu l'absence complète de sources et de cours d'eau. Les habitants eux-mêmes ne connaissent dans le pays qu'une seule source, située tout au fond de la baie du sud (en *X* sur le plan), à un ou deux mètres à peine de la mer, quand elle est tranquille, et presque au même niveau. Il suffit en cet endroit de creuser un trou dans le sable pour le voir aussitôt se remplir d'eau douce, et une margelle brisée qu'on trouve tout à côté prouve qu'on y puisait déjà de l'eau dans l'antiquité. Quand je passai là quelques jours pendant l'automne de 1884, d'abord en compagnie de M. W. v. Hartel, puis seul avec un vieux serviteur, cette eau était excellente au début; mais la mer, étant devenue agitée, ne tarda pas à y déposer tant d'eau salée que les aliments qu'elle avait servi à préparer n'étaient plus mangeables. Enfin en 1885, quand nous revînmes plus nombreux passer à Sidé, un peu plus d'une semaine, on dut aller tous les jours chercher de l'eau dans le Manaw-gat-Su, à une heure de là. Dans l'antiquité l'eau des montagnes voisines était amenée à Sidé par un grand aqueduc; aujourd'hui la sécheresse du pays l'a fait abandonner. La solitude absolue qui règne dans cette

Source.

[1] Ou de la seconde, si l'on compte celle qu'a observée Beaufort, Karamania, p. 145.

[2] C'est le «promuntorium quod ab Sida prominet in altum» dont parle Tite Live, 37, 23.

contrée, jointe à la beauté du paysage, donne à ce séjour un charme incomparable : au sud une mer magnifique s'étend à perte de vue, tandis que des lignes montagneuses se découpent au nord sur le ciel, formant le fond du tableau, et s'évanouissent à l'est et à l'ouest dans les brumes de l'horizon. Ajoutons, du côté du nord, des bois de myrtes et de lauriers qui couvrent la presqu'île et s'épaississent de plus en plus à partir du rivage jusqu'à devenir impénétrables. Il est vrai que cette végétation, qui est absolument abandonnée à elle-même et se développe continuellement sans que l'air y circule jamais, dégage sous un soleil brûlant des vapeurs pestilentielles. C'est là que l'intrépide Daniell contracta la maladie qui finit par l'enlever; un des nôtres également ne tarda pas à tomber malade et dut se séparer de nous. Je ne sais si l'étroite langue de terrain a toujours été recouverte de sable, comme elle l'est actuellement; mais la dune qui s'avance aujourd'hui à l'intérieur du pays en partant du sud-est, comme on le voit sur le plan, a dû commencer à se mouvoir à une époque déterminée; car ce tapis uni de sable fin et blanc a été arrêté à l'ouest par les murs de la ville, tandis qu'il a déjà envahi du côté du nord la moitié de la largeur de la presqu'île sur une hauteur de plus de 5 m. Le vent du sud-est balaie le sable à partir de la plage du sud jusqu'aux falaises du nord, ensevelissant la végétation sous un blanc linceul.

La sécheresse de cette contrée et le peu de sûreté du mouillage de la baie septentrionale, qui est assez mal abritée, et de la baie méridionale, qui ne l'est pas du tout, n'ont pas empêché les Grecs de venir s'y établir, et Strabon, qui s'appuie certainement sur le témoignage d'Ephore, nous dit que le pays fut colonisé par des Eoliens de Cymé. Ils furent attirés probablement par la vue de cette langue de terrain facile à fermer à l'aide d'un mur, puis par cette vaste plaine sur laquelle s'ouvrent des vallées conduisant à l'intérieur du pays, enfin par le voisinage immédiat d'une île devenue de bonne heure un centre de relations commerciales entre les peuples voisins.

Sidé à travers l'histoire.

L'histoire de Sidé est à peu près inconnue, et tout ce que nous savons de cette ville a trait presque exclusivement à son importance comme port et comme centre commercial. Elle frappait déjà dès le dixième siècle des monnaies dont l'image est grecque et représente Athéna, mais dont la légende ne l'est pas (v. p. 3, et p. 4, n. 1). Cependant l'inscription 106 montre que même à l'époque d'Alexandre les habitants de Sidé n'avaient pas oublié le grec autant que le prétend Arrien (1, 26).

Cette ville fut visitée par Alexandre; mais les historiens nous disent simplement que c'est là qu'il s'arrêta pour revenir sur ses pas. Il s'agit certainement de la ville maritime, dont les fortifications subsistent encore et nous attestent l'importance que possédait Sidé, sinon sous Alexandre même, au moins sous les Séleucides. La rivalité de Sidé avec Aspendos a déjà été signalée à propos de cette dernière ville, et Tite Live, d'après Polybe (35, 48), vante l'habileté des habitants de Sidé comme navigateurs; leurs vaisseaux, nous dit-il, occupaient l'aile droite de la flotte d'Antiochus III, que commandait Hannibal et qui fut mise en déroute par les Rhodiens à Sidé.[1] Enfin, dès cette époque comme dans la suite, Sidé paraît avoir été un marché d'esclaves important.

[1] Plus tard les vaisseaux de Sidé, dit Appien (Libyké, 123, 5), s'unirent aux Romains contre les Carthaginois φιλίᾳ Σκιπίωνος.

Les ruines de Sidé n'ont été décrites avec une certaine précision que par Beaufort,[1] qui a publié également un plan. Fellows ne parle que de son désenchantement. Daniell, qui ne fit que passer à Sidé, trouva la description de Beaufort plus exacte, ainsi que M. Hirschfeld qui n'y ajoute presque rien d'essentiel. Quant à moi, le plaisir que j'avais éprouvé en cet endroit, lors de ma première reconnaissance en 1884, ne se renouvela pas l'année suivante. La maladie qui venait de reprendre M. Niemann nous mit dès le début dans un grand embarras, en nous privant de notre meilleur auxiliaire pour toutes les recherches relatives à l'architecture, et nous obligea nous-mêmes à partir précipitamment.

Les murs de la ville ancienne, pour ne pas parler de la ville tout-à-fait primitive dont il ne reste aucune trace, ne s'élevaient pas à l'endroit où la presqu'île commence à se resserrer. Ce n'est que beaucoup plus tard que la ville se renferma dans un espace plus restreint et s'entoura d'un nouveau mur construit avec des matériaux de provenance antique et partant du théâtre à droite et à gauche. La ville ancienne occupait un espace à peu près double et s'étendait dans la campagne par delà le mur d'enceinte, comme le prouvent de nombreuses constructions dont on voit encore les murs en briques surmontés de voûtes émerger au dessus des broussailles; et même le passage de Tite Live cité plus haut (p. 131) semble indiquer que la ville proprement dite n'était pas située sur la presqu'île. Cette ville était entourée sur tout son pourtour d'une enceinte fortifiée. A l'endroit où la presqu'île est le plus resserrée, le mur suit la côte, qui est bordée de falaises au sud et de dunes au nord, au moins actuellement; il la suit même de si près qu'on ne peut le longer partout à l'extérieur. Puis, à partir du point où la ville et la presqu'île se déploient en éventail, la plage qui borde le mur s'élargit; cependant ce n'est peut-être qu'un ensablement qui s'est produit depuis l'antiquité, comme on le voit notamment au sud. Le mur primitif est presque partout détruit dans la partie méridionale; il est un peu mieux conservé dans la partie septentrionale, particulièrement au point *A*. Il est construit, en cet endroit, en gros blocs de brèche, et près de la mer, où il est moins épais, en travertin. Au nord vers le point *A*, où la plage est assez basse, le mur, qui repose simplement sur une base de rocher peu élevée, rentre deux fois en arrière, et au dessus du second angle il est encore conservé sur une hauteur de neuf assises. Ce mur n'avait qu'une tour, située vers la pointe méridionale. On voit en cet endroit une sorte de saillie arrondie, large de 10 m. et longue de 15 m., dont il ne reste que la première assise, trop faible pour supporter une construction assez élevée. Comme les tours du mur terrestre, cette tour était divisée par un mur transversal en deux parties inégales, dont la plus grande était demi-circulaire et la plus petite quadrangulaire. Elle s'élève entre une petite crique et un large rocher, qui s'avance dans la mer en dehors du mur d'enceinte et forme une sorte de môle naturel : elle gardait évidemment l'entrée de cette crique, qui a environ 3 m. et demi de large et se trouve à l'est de la tour, mais qui n'est pas représentée sur le plan.

Fortifications.

Le mur du rivage est écroulé ou détruit en bien des endroits, et là où il est conservé, c'est grâce à de fréquentes réparations. Je ne sais comment il était disposé primitivement

[1] V. Beaufort, Karamania[2], p. 147—162, et le plan p. 147; Fellows, Asia minor, p. 203; Daniell (Spatt et Forbes), Lycia, II, p. 34; Hirschfeld, II, p. 125.

vers le point *E*, qui était évidemment un point important des fortifications. Le mur forme aujourd'hui en cet endroit deux ressauts assez symétriques, qui paraissent envelopper un édifice entouré de colonnes; car on voit encore dans le soubassement méridional les emboîtures de 13 colonnes. Ce soubassement appartenait probablement à la façade latérale d'un temple entouré de colonnes, avec six colonnes de front (hexastyle périptère). Je ne crois pas que le mur de ce temple remplaçait le mur d'enceinte, comme l'indique le plan, car on voit encore un peu au sud les traces d'un autre mur. De l'angle du mur situé au sud du point *P* part un mur en brèche qui s'avance sur la langue de rocher, tandis qu'un autre mur très solide se dirige vers l'ouest. On voit encore en cet endroit des pierres de taille longues de plus de 2 m. et emboîtées les unes dans les autres pour résister à l'effort de l'eau; ces pierres forment, avec une assise large de 0·70 m. qui est placée par derrière, un soubassement de près de 3 m. d'épaisseur, qu'on pourrait peut-être à la rigueur considérer comme une jetée ou comme un quai, mais où je préfère voir le soubassement du mur d'enceinte.

Port. Un peu à l'ouest de ce temple on perd les traces certaines du mur qui suivait le rivage. Mais, à la pointe sud-ouest de la presqu'île, on voit émerger au dessus de l'eau une longue ligne de pierres aujourd'hui séparées les unes des autres, mais encore assez rapprochées pour qu'on aperçoive nettement une large entrée qui coupe cette ligne en deux parties. Le dessin de Beaufort reproduit plutôt les masses de pierres qui reposent immédiatement au fond de la mer; le nôtre au contraire représente la partie de la jetée qui s'élève au dessus de la surface. Autant qu'on en peut juger à distance, rien n'empêche de considérer cette jetée comme formant le prolongement du mur d'enceinte, d'autant plus qu'elle suit le chemin le plus court entre les deux pointes de la presqu'île et que le mur, en se prolongeant ainsi, protégeait en même temps le port. Il est vrai que l'espace *D*, qui paraît représenter un agrandissement postérieur du port, est entouré d'un mur semblable qui ne peut être qu'une simple jetée. Ajoutons pourtant qu'on aperçoit à l'intérieur du port aucune trace certaine du mur d'enceinte.

Comme les explorateurs qui nous ont précédés ne disent rien de spécial sur l'étendue du port, ils supposaient probablement que ce port s'étendait très peu au delà du rivage actuel, par exemple à peu près jusqu'à la dune située par derrière. Le plan fait voir au premier coup d'œil que nous ne pensons pas ainsi, et il est pour moi hors de doute que l'espace *G* lui-même, situé derrière la dune, faisait autrefois partie du port et était couvert par la mer. Vu de la dune, cet espace forme une surface absolument plane, peu élevée au dessus du niveau de la mer, couverte de sable et à peu près dépourvue de toute espèce de végétation. De plus on n'y rencontre aucunes ruines, à part deux pierres égarées par là, ce qui serait invraisemblable, si nous nous trouvions en présence d'un ancien quartier de la ville attenant au port. D'autre part le terrain s'élève au bord de cet espace et nous y avons trouvé des ruines d'un mur qui paraît être un ancien quai. Ce n'a pas été sans peine, il est vrai; car l'ancien port est entouré d'abord d'une épaisse ceinture de roseaux, puis, par derrière, de broussailles presque impénétrables.

Il est vrai que, lorsqu'on considère la presqu'île dans son ensemble, cette échancrure ne paraît pas naturelle : en tous cas les deux bords, qui sont parfaitement rectilignes, ont été tracés artificiellement. Mais aussi le moyen le plus facile de se procurer les matériaux néces-

saires à la construction du mur d'enceinte et de la jetée était précisément d'élargir et d'approfondir le port.

On trouverait probablement dans le voisinage des restes de portiques et d'autres monuments qui s'élevaient près des anciens ports;[1] mais le temps nous a manqué pour faire des recherches plus précises au milieu des broussailles qui couvrent le sol. Je n'ai pu déterminer exactement la nature de l'édifice qui dépasse la bordure du port en *Y*. Quant aux grands monuments situés entre *G* et *N*, à l'angle sud-ouest de la presqu'île, il en sera question tout à l'heure. Il reste encore à parler auparavant du mur terrestre.[2]

Mur terrestre.

A l'angle sud-est ce mur est en partie enterré dans le sable; il a même entièrement disparu par endroits et paraît avoir subi en d'autres points des modifications assez considérables. Le reste du mur, qui a un caractère plus uniforme, est conservé quelquefois sur une hauteur de plus de 10 m. Il est évident qu'on n'a pas suivi la formation du terrain puisque le mur à partir de *m*, se prolonge en ligne directe avec l'exception d'un angle à *d*. Le sol est en effet presque plat et ne s'élève vers le nord qu'à partir du point *g*, et cette élévation se reproduit dans le mur lui-même.

Le mur, construit primitivement en brèche assez grossière, et de temps en temps en brèche plus fine, a été réparé plus tard avec du mortier, des briques, etc. Il a 0·60 m. d'épaisseur et se compose de pierres hautes de 0·50 m., qui se succèdent assez irrégulièrement en parements et en boutisses. Entre les tours *g* et *f*, la moitié inférieure de la quatorzième assise forme un cordon en saillie, ainsi que la moitié supérieure de la dix-septième; puis viennent trois nouvelles assises avec un troisième cordon, au dessus duquel commençaient immédiatement les créneaux. Quand le mur s'élève en escaliers entre les tours *g* et *f*, les cordons en font autant de leur côté et j'ai remarqué en cet endroit deux sortes de marches à 5 m. de distance l'une de l'autre. Les cordons inférieurs paraissent correspondre à peu près, sinon absolument, aux entrées du mur à l'intérieur. Le pied du mur est soutenu par des piliers distants de 5 m.; les deux avant-dernières assises de ces piliers débordent sur les autres, et la dernière forme un passage de défense large de 1·70 m. qui court le long du mur. Au dessus de l'assise qui forme ce passage s'élèvent de nouveaux piliers, deux fois plus rapprochés que les premiers et larges de 0·60 m. seulement. Ces piliers supportent un second passage d'où l'on pouvait tirer sur l'ennemi en s'abritant derrière les créneaux. Quant aux défenseurs placés sur le passage inférieur, ils attaquaient les assaillants par deux meurtrières inégales, ménagées dans le mur entre chaque pilier : la plus grande, haute de 1·10 m et large de 0·10, se trouvait juste à égale distance des deux piliers, tandis que la plus petite, dont les dimensions sont de moitié moindres, était placée dans l'angle du pilier, à peu près dissimulée par la plus grande, qui frappait davantage les yeux. J'ai remarqué en outre, mais seulement entre *f* et *g*, des meurtrières au dessous du cordon inférieur, et je crois les reconnaître sur la photographie, mais à une hauteur qui me fait hésiter sur leur destination; il est vrai qu'elles pouvaient être

[1] Des monnaies de Gallien représentent un port entouré d'arcades. V. Donaldson, Architectura numismatica, p. 342, n° 91.

[2] La courte description de Beaufort, avec dessin à l'appui (Karamania, p. 139), omet plusieurs points essentiels.

à l'origine plus élevées au dessus du sol. Les piliers sont fortement détériorés, et c'est peut-être pour cette raison qu'on avait dès l'antiquité élevé par devant des voûtes plates, distantes d'environ 7 m. les unes des autres, et destinées à élargir de 2 m. le passage. Ces voûtes s'aperçoivent assez bien entre les tours *i* et *h*, et surtout entre les tours *h* et *g*, où elles sont parfaitement conservées. D'après le dessin de Beaufort, on pourrait croire qu'elles faisaient partie de la construction primitive; mais il n'en est rien, car non seulement il y a des endroits où il n'en reste aucune trace et où elles n'ont certainement jamais existé, mais de plus, là où je les ai observées, j'ai constaté expressément qu'elles avaient été ajoutées après coup.

Quant aux tours, elles ne se ressemblent ni par leur forme, qui est circulaire, demi-circulaire ou carrée, ni par leurs dimensions (elles ont en général de 7 à 10 m. de côté), ni par leurs distances respectives, qui varient entre 35 et 65 m. Elles ont des murs de 2 m. d'épaisseur et une séparation intérieure, formée par un mur parallèle au mur d'enceinte.

Portes.

Outre la porte principale, Beaufort a supposé qu'il en existait deux autres, l'une en face de la jetée *F* et l'autre au nord de *X* à peu près dans le prolongement du monument *dd*; et cette opinion est très vraisemblable, bien qu'on ne voie en ces deux endroits aucunes ruines vraiment anciennes. Mais il est aussi naturel, sinon davantage, d'en admettre encore une autre au point *O*, c'est-à-dire à l'extrémité de la grande rue qui est nettement visible sur le plan, puis aux points *p* et *q*, où le mur est encore ouvert aujourd'hui. Le théâtre et les deux grands monuments *L* et *M*, qui sont réunis par une rue, devaient aussi être accessibles du dehors par une entrée spéciale. Mais la plus importante de toutes les portes était certainement la porte *n*, où aboutissaient les deux rues principales de la ville et en face de laquelle s'élève à l'extérieur un magnifique nymphéum. Le plan de cette porte, que nous avons dressé sans le secours d'un architecte, ne peut avoir qu'une exactitude tout approximative, vu l'état de dégradation où se trouve le monument, entouré d'ailleurs et masqué en partie par d'épais bruissons. Cette porte était flanquée de deux tours *e* et *f*, et par derrière s'élevait un mur demi-circulaire, soutenu du côté de la ville par des contre-forts espacés d'environ 3 m. Ces contre-forts ne servaient peut-être pas uniquement à consolider le mur, et, si l'espace demi-circulaire était à ciel ouvert, ils supportaient peut-être un passage, aussi bien que les piliers du mur d'enceinte. Enfin l'entrée était resserrée entre deux petites tours latérales et divisée en deux parties par un pilier central, comme l'indiquent trois petits murs parallèles dirigés vers le nord-est; on voit même encore le raccordement de la tour du sud avec le mur. Cependant je n'ai pu reconnaître avec certitude les passages percés dans le mur demi-circulaire. Dans son ensemble cette porte rappelle d'une manière frappante celles de Pergé et de Sillyon.

Rues bordées de portiques.

Derrière cette porte s'étend une place dégagée de tous côtés, mais aujourd'hui couverte en partie de ruines. C'est là qu'aboutissent deux grandes rues bordées de portiques, qui se réunissent vis à vis de la porte, mais un peu en dehors de son axe principal; et les socles des colonnes se rejoignent en formant un angle aigu à pan coupé. La rue qui va du nord au sud est plus difficile à suivre que l'autre, et je n'ai pu prendre quelques mesures qu'en un seul point. La largeur de la rue entre les socles des colonnes est d'environ 9 m. On voit encore le socle du côté oriental de la rue, et par derrière une sorte de banquette assez élevée, qui sépare deux galeries situées à des niveaux différents. Cette banquette est recouverte d'une

pierre plate, profilée des deux côtés, qui déborde un peu sur la galerie supérieure elle-même; cette dernière a 0·89 m. de largeur, l'autre a 1·24 m. et la banquette 0·31 m. sans la saillie de la dalle qui est de 0·10 m. Derrière la colonnade s'étendait un mur percé de portes espacées d'environ 5 m., puis un second mur parallèle, à 5 m. du premier. Je n'ai pu voir comment les colonnes étaient fixées au socle; mais j'ai trouvé quelque part quatre chapiteaux corinthiens en marbre, de 0·52 m. de hauteur et de 0·46 m. de diamètre à la base. J'ai aperçu également vers l'extrémité septentrionale de la rue une base attique, puis un coin de corniche orné de denticules et de moulures ovales. Je ne pense pas que cette rue se prolongeait, comme elle le fait sur le plan, jusqu'à la rue transversale *t*. Je l'ai suivie à travers les buissons jusqu'au point *G*, où s'embranche à angle aigu une autre rue large de 10 m., dont le socle subsiste encore en plusieurs endroits; mais à partir de ce point les ruines deviennent de plus en plus rares.

Au contraire la seconde rue qui part de l'est peut être suivie sans interruption à travers les buissons qui la couvrent. Elle se dirige d'abord en ligne droite vers l'OSO., puis, contournant le théâtre, elle prend la direction du SSO. et débouche sur une place voisine du rivage. Cette rue a la même largeur que la précédente, c'est-à-dire de 9·30 m. à 9·50 m. J'ai pu déterminer rigoureusement la distance des colonnes en plusieurs points où deux ou trois bases étaient encore en place, et j'ai compté un entre-colonnement de 2·25 m., un autre de 2·40 m., puis deux entre-colonnements qui avaient ensemble 4·70 m. J'ai trouvé également deux marches en pierre calcaire grise l'une au dessus de l'autre, et sur la plus élevée un enfoncement de 0·71 m. de diamètre pour la base de la colonne; enfin deux fûts de marbre gris et de granit rouge (ce dernier près du théâtre) de 0·64 m. de diamètre. Quant à l'entablement qui surmontait les colonnes, je n'en ai vu aucune trace, pas plus que des boutiques qui se trouvaient naturellement derrière les portiques. C'est à l'extrémité méridionale de cette rue que s'élève Temple.
en *O*, au bord de la mer, le stylobate dont nous avons parlé p. 134. On y aperçoit 25 plinthes, dont la première et la troisième portent encore une base attique; puis à partir de là les autres plinthes portent de deux en deux un trou central où était fixée la base. Les distances des colonnes à partir de l'ouest étaient les suivantes : 1 : 2·31 m., 2 : 2·33 m., 3 et 4 : 4·66 m., 5 : 2·47 m., 6 : 2·39 m., 7 : 2·33 m. Près de là se trouvait un fût uni et un épistyle de marbre blanc veiné de bleu. Tout me porte à croire qu'il n'y avait que 25 plinthes en tout et que nous sommes en présence du stylobate de la colonnade méridionale d'un temple ionique ou corinthien hexastyle. La grandeur de ce temple et sa situation remarquable au dessus de la mer,[1] nous autorisent à y voir le temple d'Athéna dont parle Strabon, ἔχει δ' Ἀθηνᾶς ἱερόν, d'autant plus qu'un bas-relief du nymphéum (v. plus loin) représente Athéna arrivant par mer.

A l'est de cette même place s'élève un petit sanctuaire de forme originale, que nous avons pu reconnaître assez nettement malgré la végétation qui en recouvre les ruines et malgré l'absence d'un architecte pour nous aider dans nos recherches. Il se compose d'un péristyle de 4·14 m. de profondeur et d'une cella terminée à l'est en demi-cercle, profonde

[1] Nous avons admis tout à l'heure que le mur d'enceinte se prolongeait sans interruption devant le temple; mais il ne pouvait être assez élevé pour masquer ce temple, qui était certainement à 20 ou 30 pieds au dessus.

d'une dizaine de mètres à l'intérieur et large de 14·30 m. Les murs étaient construits en blocs de brèche revêtus de plaques de travertin. Nous n'avons trouvé aucune trace de colonnes; mais une base attique en marbre blanc était encore en place à droite de l'entrée centrale. D'ailleurs je ne sais si ce temple était à antes ou tétrastyle. Nous avons trouvé également un chapiteau corinthien en marbre, de 0·52 m. de diamètre et de 0·54 m. de hauteur, sans abaque. Deux marches sont encore visibles; la plus haute a 0·58 m. et la plus basse 0·45 m. de giron, et cette dernière a 0·25 m. de hauteur. D'ailleurs il est probable qu'il existe encore d'autres marches cachées sous les décombres et les broussailles, car le monument entier paraît avoir un soubassement assez élevé et la cella repose sur des fondations voûtées. On remarque également un linteau de porte en marbre, long de 2·55 m. et haut de 0·70 m., qui se compose de trois faces ornées chacun de deux cymaises lesbiennes, d'une frise, d'un rang de perles et d'un rang d'oves. L'épistyle, formée de deux faces, est ionique; elle est surmontée d'une frise ornée de rinceaux et d'un larmier à denticules. Enfin nous avons trouvé des pierres ornées de caissons, l'une large de 1·18 m., l'autre large de 1·75 et longue de 3·50 m., puis deux angles de frontons, un droit et un gauche, ainsi qu'un tympan complet de 3·60 m. de longueur avec une tête humaine au centre. Un tympan semblable, que j'ai trouvé à Kremna et qui représentait le buste d'un homme coiffé d'une mitre avec un croissant derrière les épaules, me porte à croire que le sanctuaire de Sidé était consacré à Men comme celui de Kremna; et cette destination s'accorderait parfaitement avec la forme demi-circulaire du monument et son orientation à l'ouest (295°). Nous savons d'ailleurs que cette divinité était en honneur dans ces contrées, comme l'attestent les nombreux noms propres dérivés du sien, ainsi que les pièces de monnaie.[1]

A l'ouest de cette place et vis à vis du petit sanctuaire de Men (?) s'élèvent des édifices beaucoup plus considérables, notamment un grand monument en marbre, le plus brillant de l'ancienne Sidé, qui paraît avoir été incorporé dans un autre monument construit postérieurement. Les plinthes sont antiques, ainsi que des fragments de bases et quelques fûts de colonnes en partie cannelés, puis des ressauts d'entablements et des frontons; et la position respective des plinthes et leur position par rapport au stylobate prouvent qu'elles occupent en général leur situation primitive. Au nord se trouve un édifice allongé *gg*, divisé en petites chambres qui rappellent la disposition ordinaire des bains, et devant lequel s'élèvent au sud des arcades formant des niches. A ce dernier est adossée une chambre carrée, derrière laquelle s'élève une cage d'escalier circulaire, malheureusement inabordable. Cette chambre dépend d'une basilique *ff*, dont la nef latérale du nord a une grande porte de marbre, percée à l'ouest dans le mur qui part de la tour circulaire; elle communique directement avec cette nef par une grande arcade, située entre deux autres plus petites. A la basilique confine au sud une salle oblongue, qui communique avec elle d'une part et d'autre part avec une dernière salle carrée, très élégamment disposée à l'intérieur et surmontée d'une coupole. Enfin l'abside de la basilique est enfermée entre deux salles carrées, qui enveloppent le sanctuaire et sont situées dans les axes des deux nefs latérales.

Basilique.

[1] Mionnet, Suppl., VII, Sidé, n° 226; Sillyon, n° 253, 264 et suiv.

Comme plusieurs époques ont travaillé successivement à la construction de ces différents édifices, il est difficile de distinguer les additions postérieures du monument primitif. Seul comme je l'étais, pressé par le temps et dans l'impossibilité de circuler librement dans la basilique encombrée de ruines ou de l'embrasser d'un coup d'œil, je n'ai pas pu m'en faire une idée très précise. On voit à l'intérieur de la basilique, à droite et à gauche de l'abside, deux bases de colonnes, et à l'extérieur deux fûts de même dimension, qui s'adaptent parfaitement aux deux bases et sont en ligne droite avec la base située au nord. Ils ont aussi la même dimension que les colonnes de la grande enceinte dont nous avons parlé tout à l'heure. Ces colonnes ont-elles été transportées de là dans la basilique, ou bien celle-ci s'est-elle trouvée enclavée dans une partie de l'ancien édifice? La première hypothèse me paraît la plus vraisemblable, à cause de l'élévation des deux bases situées près de l'abside. Enfin on voit à gauche du mur à arcades sept fûts de colonnes placées à peu près en ligne droite et à des distances sensiblement égales; mais je ne sais si ces fûts se trouvent encore à leur place primitive, et par suite, malgré l'exactitude de toutes mes mesures, il m'est impossible de rattacher les unes aux autres les bases qui sont encore en place. J'ai trouvé à l'angle sud-ouest quelques pierres provenant de l'entablement; ce sont un coin de fronton droit, puis un fragment de frise et un vase de pierre, qui est certainement un acrotère placé autrefois au coin du fronton. Toutes ces pierres, à l'exception de l'acrotère, sont en marbre blanc. Le chapiteau des colonnes étaient corinthiens; les colonnes, longues d'environ 9 m., sont incomplètes, et il n'existe plus de traces d'architraves. La frise, haute de 0·45 m., est ornée de têtes de gorgones en forme de masques, séparées par des consoles à jour en forme de triglyphes. Les gorgones sont ailées; elles ont les cheveux pendant le long des joues et la bouche ouverte comme les masques. La corniche se compose de denticules, d'une astragale, d'une cymaise lesbienne, d'un larmier, d'un rang d'oves et de palmettes avec têtes de lions. La ligne droite du fronton a 0·235 m. et la ligne oblique 0·25 m. de hauteur. Le vase que je considère comme un acrotère est fait d'une pierre foncée et poreuse comme la lave; il a 0·94 m. de hauteur et le socle 0·82 m.; et la partie renflée, qui a 1 m. de diamètre, est ornée de boutons et de fleurs de lotus. Le monument entier ne peut guère être antérieur au second siècle de notre ère.

Si l'on remonte vers le nord la grande rue qui part du temple d'Athéna (?), on laisse d'abord, à droite et à gauche, des ruines de la fin de l'empire romain ou de l'époque byzantine. Un peu plus loin se détache, du côté gauche, une rue qui était probablement, elle aussi, bordée de portiques, comme semblent l'indiquer quatre colonnes qui s'y trouvent encore. Puis, en passant près du théâtre la grande rue change de direction. On trouve en cet endroit des colonnes de granit,[1] indiquant la direction des deux portiques; ces colonnes ont servi postérieurement à la fabrication de boulets en pierre pour les machines de siége, et l'on en voit quelques-unes dans diverses phases de cette transformation. En suivant ces colonnes on arrive à une porte du moyen âge, située au nord-ouest du théâtre. Au dessous de l'arcade de cette porte est disposé horizontalement un bloc de pierre long de 3 à 4 m., qui sert

[1] C'est de ces portiques, ou de ceux qui bordaient probablement la rue *W*, que proviennent sans doute un grand nombre de colonnes de granit qu'on trouve près de la mer, au pied du mur septentrional.

aujourd'hui de linteau, mais qui dut être primitivement un montant vertical; on y lit l'inscription n° 107[a]. Malheureusement les nombreuses ruines qui se trouvent en cet endroit sont couvertes de tous côtés, surtout au sud et au nord, par des broussailles impénétrables; tel est notamment un petit château-fort situé entre *c c* et *B*. Devant le côté méridional sont renversées deux colonnes basses, qui reposaient sur des piédestaux octogonaux. Ceux-ci portaient chacun une inscription entourée de figures en relief, qui sont encore visibles en partie, tandis que les inscriptions elles-mêmes sont à peu près complètement effacées. Je n'ai pu lire sur la première que les lettres ΜΟΛΕ; mais j'ai distingué du côté gauche une lionne qui s'élance vers le centre, et au dessous trois gladiateurs portant de grands boucliers et marchant vers la droite; cependant le détail de l'armement n'est pas net. A droite de la seconde inscription, on aperçoit un lion assis, et au dessous les formes un peu confuses de deux gladiateurs, dont l'un plonge son coutelas dans les flancs de l'autre. Celui-ci a les jambes enveloppées d'une espèce de réseau et porte une sorte de cuirasse pour parer les coups de son adversaire. Ces colonnes, qui sont de grosseurs différentes et qui ont l'une 2·13 m. et l'autre 1·81 m. de hauteur, paraissent avoir été élevées séparément en souvenir de μονομαχίαι ou de κυνηγέσια, dont il est souvent question à cette époque.

Du point *q* partait, comme nous l'avons déjà dit, une rue qui existait non seulement au moyen âge, mais dès l'antiquité et qui croisait la rue principale. Elle aboutissait probablement à la place qui s'étend au dessous du théâtre et où aboutit du côté opposé la rue *a a*, qui part du monument *M*. Cette place n'est pas absolument carrée; mais les angles sont un peu obliques, comme nous l'avons reconnu après des mesures répétées. Elle était entourée de portiques, au moins sur trois côtés, au nord, à l'est et au sud. Du côté méridional on trouve à terre plusieurs colonnes de granit près de leurs bases qui ont des plinthes hexagonales. Deux de ces bases, la deuxième et la troisième, sont encore en place à 2·65 m. l'une de l'autre; la colonne qui est à côté a 0·59 m. de diamètre au sommet et environ 5·54 m. de longueur. A l'est de la place le socle des colonnes est encore visible en un point, et sur ce socle est une base semblable aux précédentes avec une colonne de granit à côté. Au nord, le socle des colonnes est conservé au milieu de la bordure septentrionale de la cavée, puis, on voit tout contre le théâtre une seconde marche et deux colonnes l'une près de l'autre. Je ne sais si la colonnade s'étendait aussi du côté du sud en formant une courbure vers le théâtre, et les mines de ce dernier monument ne m'ont pas permis de le reconnaître; mais en tous cas cette supposition est très vraisemblable. Des piliers s'élevaient derrière les colonnades : j'en ai trouvé trois seulement au sud et sept à l'est au milieu des broussailles. Ces piliers, qui sont également espacés et qui reposent sur un socle de même matière que celui des colonnes, devaient correspondre à ces colonnes, car j'ai trouvé une pierre appartenant à la partie supérieure d'un de ces piliers avec une demi-colonne qui s'appliquait sur lui. Il est certain qu'il y avait beaucoup plus de sept colonnes sur chaque côté de la place,[1] car les dimensions, calculées d'après le plan, donnent un total d'environ cent colonnes sur tout le pourtour. Ce monument

[1] Un grand nombre de colonnes ont servi au moyen âge à la construction des fortifications, à l'est et à l'ouest des tours *a a*, et paraissent par suite provenir des portiques de cette grande cour.

rappelle les édifices à deux cents colonnes que, d'après Pausanias, Hadrien avait fait construire à Athènes, dont l'un renfermait une bibliothèque, et dont l'autre, récemment découvert par la Société archéologique d'Athènes, porte le nom de gymnase. Aussi est-on amené à se demander, si ce vaste monument n'est pas, lui aussi, un gymnase, comme semble l'indiquer avant tout la grande cour carrée entourée de colonnes qui ressemble à celle d'Olympie (cf. la palestre de Cornutus à Pergé, p. 44).

Si l'on élevait dans l'antiquité des portiques derrière les théâtres,[1] comme l'indique Gymnase.
Vitruve (5, 9), il était tout naturel d'y construire aussi des gymnases entourés de portiques, d'autant plus que les gymnases et les écoles ressemblaient intérieurement aux théâtres, surtout aux théâtres couverts. Les leçons et les cours se faisaient dans des amphithéâtres, et à mesure que l'art oratoire se rapproche de l'art dramatique dans les premiers siècles de notre ère, les salles de cours et les théâtres se confondent de plus en plus. La salle où Hérode Atticus rencontra Alexandre Philoplaton[2] portait le nom de théâtre d'Agrippa. On trouve à Pergame et, semble-t-il, à Ephèse,[3] des théâtres dans des gymnases et à Termessos un gymnase entre un théâtre et un odéon. Les amphithéâtres et les exèdres que décrit Vitruve et qu'on retrouve dans le gymnase d'Hadrien à Athènes existaient aussi à Sidé et s'ouvraient derrière les colonnades entre les piliers. On voit encore, à l'extrémité sud du côté oriental, une sorte d'exèdre, large de 4·10 m. et profonde de 2·32 m., à laquelle aboutissait le portique méridional; et une autre à l'extrémité sud du portique occidental, en partie engagée dans le théâtre. D'ailleurs je ne les ai trouvées qu'en grimpant péniblement sur les ruines du théâtre et Beaufort ne les avait même pas aperçues. La symétrie exigerait une exèdre correspondante à l'autre extrémité du théâtre; je ne l'ai point vue, mais je ne suis nullement convaincu qu'elle n'existait pas, car toute cette partie est encombrée de ruines et couverte de constructions postérieures qui arrêtent la vue. Du reste toute la façade septentrionale du théâtre qui confine au gymnase paraît être une addition postérieure, comme le grand mur à cinq niches du théâtre de Pergé (v. p. 57). Enfin le portique oriental, qui fait face au théâtre, devait avoir à l'extrémité nord comme à l'extrémité sud une exèdre ou une petite niche.

Presque au centre de la place, mais un peu au nord, se trouvent les fondations d'un Horloge?
monument circulaire en ruines *L*. Beaufort[4] s'est contenté de décrire quelques parties d'une voûte sur lesquelles il avait reconnu avec raison les signes du zodiaque. En sondant le terrain et en pratiquant des fouilles à une faible profondeur, on trouverait sans doute la matière d'une restitution exacte du monument; mais ce que nous en décrivons ici suffira pour en

[1] Cf. la « Caserne des Gladiateurs » qui se trouvait derrière le grand théâtre de Pompéi, et ce que dit Overbeck (Pompéji[4], p. 197) sur l'affectation primitive de cet édifice. Il y avait un hécatostyle derrière le théâtre de Pompée (Jordan, Forma urbis Romae, IV, p. 30 et suiv.). On rencontre de nombreux exemples de théâtres avec des cours entourées de portiques et attenant à la scène dans les villes de Crète, comme à Hiéropytna, puis en Chersonèse où il y avait deux théâtres, ainsi qu'à Gortyna; mais dans cette dernière le plus grand seul paraît avoir eu un portique. (V. Falkener, Description of some important theatres an other remains in Crete, Lond., 1854). Il est vrai qu'aujourd'hui M. Dörpfeld (Athen. Mitth., XIII) ne cherche pas la Stoa d'Eumène à Athènes derrière la scène, où l'on trouve cependant les traces d'un autre portique.

[2] V. Philostrate, Vit. soph., p. 580.

[3] V. Die Ergebnisse der Ausgrab. zu Perg., p. 101 et Falkener, Ephèse, p. 106.

[4] V. Beaufort, Karamania, p. 155.

donner une idée approximative. C'était un édifice circulaire en marbre blanc, entouré de colonnes corinthiennes qui supportaient un plafond de marbre orné de caissons. On rencontre assez souvent des édifices semblables sur les peintures murales de Pompéi.

Les décombres de toutes sortes qui couvrent l'emplacement du monument et le socle de travertin qui l'enveloppe ne m'ont pas permis d'en mesurer le périmètre ou le diamètre. La cella avait un soubassement uni, haut de 0·90 m. et épais de 0·30 à 0·40 m. Je suppose, sans pouvoir l'affirmer, que ce socle portait des pilastres corinthiens à base attique, car j'ai aperçu des fragments de ces pilastres, l'un à quatre cannelures et large de 0·29 m., l'autre à sept cannelures et large 0·555 m. J'ai trouvé également des architraves courbes, surmontées d'une frise taillée dans la même pierre; deux d'entre elles, longues de 2·20 m., devaient porter sur la colonnade circulaire, et une autre plus courte, longue de 1·24 m., sur le mur de la cella. Enfin il y avait probablement des fenêtres sur tout le pourtour de la cella. Quant aux pierres du mur, il n'en reste aucune trace, ce qui n'a rien de surprenant. La ville de Sidé en effet, commodément située au bord de la mer et sur un terrain extrêmement riche en calcaire, se livrait activement à la fabrication de la chaux, comme l'indiquent les nombreux fours à chaux qu'on trouve dans le pays; et cette industrie a utilisé presque tout le marbre provenant des ruines, n'épargnant que les pierres les plus considérables. C'est ainsi que j'ai retrouvé les trois pierres de la voûte que Beaufort avait vues avec les fragments d'une quatrième. Ces quatre pierres formaient ensemble la coupole de l'édifice. Beaufort croyait qu'il en fallait cinq en tout pour fermer le cercle; mais, comme deux d'entre elles sont des quarts de cercle et contiennent chacun trois signes du zodiaque, j'en conclus que les deux autres pierres, qui n'ont plus que deux signes en partie conservés, devaient être complétées par un troisième, de manière à former deux autres quarts de cercle. Toutes ces pierres sont sens dessus dessous, ce qui m'a empêché d'en voir le côté extérieur, et cette circonstance, sans compter la détérioration de la pierre, excusera l'insuffisance de mes remarques faites un peu précipitamment. Au sommet de la voûte se trouvait une pierre légèrement concave, large d'environ 0·40 m., qui avait la forme non pas d'un cercle, mais d'un carré dont les angles seraient arrondis. Entre cette pierre et le bord de la voûte, l'arc mesurait 0·72 m. et sa corde 0·21 m. Les autres mesures que j'ai prises m'ont fait reconnaître que la coupole avait la forme d'un cercle à l'intérieur et d'un dodécagone à l'extérieur. Cependant je ne sais quelle forme pouvait avoir la surface même du toit, ni comment les pierres de la voûte se raccordaient avec les murs, d'autant plus que le diamètre de la voûte m'a paru trop petit par rapport à celui du plafond de la colonnade. La disposition de l'entablement et du plafond qui portait sur la colonnade a pu être déterminée plus rigoureusement. Si j'ai calculé exactement le périmètre d'après la longueur des architraves et leur courbure, il y avait douze colonnes qui supportaient une architrave et une frise ornée de rinceaux, de 0·76 m. de hauteur. C'est sur cette frise que portait d'un côté le plafond, orné de caissons, qui reposait de l'autre sur les murs de la cella. Enfin la corniche qui formait le couronnement, composée d'un larmier à denticules, était taillée dans les pierres du plafond. Une de ces pierres, parfaitement conservée, mesurait 2·76 m. du bord intérieur au bord extérieur. Elle était bordée de deux bandeaux plats, larges l'un de 0·62 m., l'autre de 0·77 m., qui formaient l'appui, et entre ces bandeaux s'étendaient deux rangées

concentriques de quatre caissons chacune, dont les dimensions s'accordent parfaitement avec celles des architraves courbes dont nous parlions tout à l'heure; le plafond de la colonnade se composait donc de douze pierres semblables. On aperçoit dans les caissons de fleurs un bucrane et quelques autres ornements. La distance des colonnes est égale à la longueur d'un linteau de porte de 2·65 m., un peu surchargé, mais sculpté avec une certaine élégance. Un fût de colonne, dont le sommet et le pied manquent, avait encore 5·17 m. de longueur. Comme les pierres des voûtes, je n'ai pu voir les pierres du plafond que par dessous; mais le toit devait avoir une forme arrondie assez prononcée.

Les douze signes du zodiaque étaient représentés en relief à l'intérieur de la coupole. L'un des quarts de cercle renfermait les Poissons, dont on aperçoit encore la queue, le Bélier, tournant la tête en arrière, et le Taureau, sous la forme d'un bison. Ces trois signes ont été reconnus par Beaufort, qui a reconnu également sur la pierre suivante les Gémeaux : ce sont deux jeunes gens debout près de deux piliers; celui de droite est un peu moins net, mais paraît plus large que l'autre. L'Écrevisse est encore visible et j'ai cru reconnaître la queue du Lion et le contour de son dos. La partie de la coupole qui renfermait la Vierge, la Balance et le Scorpion a entièrement disparu; mais la Lyre que Beaufort a cru reconnaître sur une pierre n'était certainement pas une lyre. Enfin sur le dernier quart de cercle le Sagittaire a disparu, mais le Capricorne et le Verseau sont conservés. L'animal que Beaufort a pris pour un cygne en le regardant à l'envers, comme le fait voir le croquis ci-contre, n'est autre que le Capricorne avec la queue de poisson qu'on lui donne habituellement. Enfin le Verseau est un jeune homme nu, dans l'attitude du satyre qui verse à boire; il a la main droite en l'air, comme pour tenir une amphore, et abaisse la main gauche que recouvre un pan de son vêtement.[1]


Fig. 100. Signes du zodiaque.

Ce monument circulaire était peut-être une horloge, comme l'Octogone d'Andronikos ou la Tour des Vents à Athènes, près de laquelle on reconnaît au nord-ouest une exèdre semblable à celle qui se trouve à l'angle N.-O. de la place de Sidé. Quelle que soit cette vaste cour entourée de colonnes, gymnase ou marché, il est tout naturel d'y voir une horloge.[2]

La rue *a a*, dont les traces sont encore visibles, notamment à la pointe méridionale du théâtre, c'est-à-dire à l'endroit où elle part du gymnase, aboutissait au coin N.-O. d'un grand édifice semblable, où elle se bifurquait probablement en deux autres rues. L'une d'elles suivait le côté occidental du monument et devait aboutir au point *p*, où nous avons supposé qu'il existait une porte. L'autre rue, large de 7·85 m., suivait le côté septentrional et rejoignait le mur d'enceinte; en face de *M*, le milieu de la rue était occupé par un canal large de 0·35 m. et profond de 0·75 m.

---

[1] On trouve un Capricorne et un Verseau semblables sur la mosaïque de Sentinum (Arch. Zeitung, 1877, pl. 3); le Verseau est encore plus ressemblant sur des monnaies frappées sous Antonin le Pieux (v. de Witte, Gazette archéologique, 1877, p. 84) : il tient en l'air avec les deux mains une amphore renversée.

[2] D'après Fiorelli (Pompejanarum antiquitatum historia, I, 1, p. 248), on a trouvé un cadran solaire au milieu de la caserne des gladiateurs de Pompéi, que nous avons rapprochée tout à l'heure du monument I.

Le grand rectangle *M*, qui est enveloppé par ces deux rues, est tout à fait comparable dans son ensemble au monument *I*. Il se compose d'une cour entourée de portiques, sur lesquels s'ouvraient des chambres; mais ces dernières sont assez difficiles à reconnaître et à distinguer des constructions postérieures qui les entourent. Il n'en est pas de même des portiques, dont on voit encore le stylobate avec une marche en avant, notamment à l'extrémité méridionale. Les dalles de ce stylobate portaient de deux en deux une colonne, et ces colonnes se voient encore au nord, couchées les unes près des autres. Ce sont des fûts monolithes en marbre gris, longs de 4·75 m., sans cannelures. Les dalles du stylobate avaient de 1·05 m. à 1·15 m. de largeur, et par suite les entre-colonnements étaient d'environ 2·20 m. Quant aux chambres qui s'ouvraient sur les portiques, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elles sont à peu près détruites au nord et à l'ouest. Au nord j'ai cru reconnaître la trace du mur à environ 6 m. derrière les colonnes, du côté de l'ouest à environ 7 m. et du côté du sud à environ 9 m. Le côté oriental devait être à peu près symétrique; mais on y voit de plus une grande chambre centrale, dont une partie déborde sur la ligne de l'ancien mur et est surmontée d'une voûte. Je ne suis pas certain, ou plutôt je ne crois pas que le stylobate formait un ressaut en avant de la chambre centrale, comme l'indique le plan.

On voit aussi un édifice circulaire à l'intérieur de cette cour; mais ce n'est qu'un cône massif sans caractère et d'origine postérieure.

Portiques. Mentionnons encore à l'intérieur de la ville deux portiques, situés tous deux au nord le long du mur du rivage, l'un, de style dorique, en *Q*, l'autre, de style ionique, en *R*. Les colonnes doriques en particulier s'élèvent tout près du mur, qui est assez récent en cet endroit, et sont réunies par des arcades; elles sont d'ailleurs presque toutes envahies par les broussailles. La 1e à partir du sud est encore debout, mais incomplète; la 2e et la 3e portent encore un chapiteau et une abaque et ont encore 2·50 m. de hauteur au dessus du sol; la 4e est renversée; la 5e est encore debout et complète; la 6e et la 7e (?) sont renversées; la 8e est engagée dans le mur; la 9e est encore debout, mais incomplète, et à 2·73 m. de cette dernière est une ante large d'environ 1·04 m. Dans la 4e colonne, qui s'est écroulée avec l'arcade qu'elle supportait, j'ai remarqué 20 cannelures ou plutôt 20 facettes cannelées avec soin à l'hypotrachélion. Le chapiteau a trois annelets et une échine dont les côtés, au lieu d'être rectilignes, sont légèrement rentrants. L'abaque avait environ 0·70 m. de côté et la distance des colonnes était d'environ 3·45 m. J'ai aperçu en outre, au sud de la première colonne, d'autres chapiteaux doriques; les premiers étaient de la dimension des précédents, les autres, plus petits, n'avaient que deux annelets et étaient polygonaux, mais sans cannelures, à l'hypotrachélion. Enfin j'ai trouvé des linteaux de portes en plusieurs endroits, notamment deux en *s*; mais ils ne peuvent guère se rattacher à ces colonnes à cause de leur orientation (77°). La longueur de la colonnade, son orientation et la différence de grosseur des colonnes donnent plutôt l'idée d'un marché ou d'un port couvert que d'un temple.

Tout près de la dernière de ces colonnes se trouvaient également un des chapiteaux de la colonnade ionique *R* et un peu au nord les fûts correspondants. La position de la première colonne à partir du nord est indiquée par un bloc de pierre perpendiculaire au mur. Cette colonne se trouvait à 2·50 m. de là; la 2e était cachée sous les buissons; la 3e et la 4e avaient

encore leurs chapiteaux, le premier un peu déplacé; enfin il ne restait de la 5e que la partie inférieure du fût avec un chapiteau du même genre. Les volutes, qui ont 0·35 m. de diamètre, sont fortement réunies l'une à l'autre; elles sont simples, mais sculptées avec soin; les deux yeux sont à 0·80 m. l'un de l'autre et le diamètre du col est de 0·70 m. Les oves de la cymaise ont une bordure dont la ligne extérieure est légèrement effilée en forme de cœur. Les 20 cannelures du fût sont remplies au pied de la colonne par un tore. L'égalité des entre-colonnements dans les deux colonnades, leur voisinage, enfin l'existence de deux espèces de chapiteaux ioniques peuvent donner lieu à bien des hypothèses, qu'il est d'ailleurs inutile d'exposer en détail.

Avant de quitter la ville, il nous faut dire un mot de l'aqueduc. M. Hirschfeld[1] a trouvé près de chacun des deux ponts qui franchissent l'affluent occidental du Mélas le plus rapproché, c'est-à-dire l'Aksu, plusieurs arches d'un grand aqueduc, et, à cinq heures au nord-est de Sidé, plus de quarante arches franchissant une petite vallée latérale. Cet aqueduc paraît venir du Karadagh; il atteint le mur d'enceinte un peu à l'ouest de la tour *c*, puis il change de direction, sans doute à cause des rues qui se trouvaient déjà en cet endroit, et suit un instant le mur d'enceinte. On voit encore un canal large de 0·57 m. et profond de 0·54, supporté par des voûtes larges de 2 m., construites en avant du mur. (V. la description du mur oriental.) Enfin, à l'angle sud-ouest de la dernière tour carrée, l'aqueduc quitte le mur et se dirige vers le théâtre en suivant parallèlement sur une grande étendue le mur du port et les deux portiques. Aqueduc.

Quand on sort de la ville par la grande porte du nord-est, on a en face de soi un monument en ruines très important, que Beaufort a considéré comme des bains et M. Hirschfeld (1876, p. 126) comme un château d'eau: d'ailleurs il est déjà représenté comme tel dans l'ouvrage resté inachevé de Trémaux et dans le *Culturhistorischer Bilderatlas* de Schreiber (pl. LVIII, 1 et 2). La planche XXX du présent ouvrage donne l'élévation du monument; mais comme il n'a été relevé qu'incomplètement et à la hâte à la fin de notre séjour par M. Rausch, il a été impossible à M. Niemann d'en exécuter une restitution définitive où fussent utilisés tous les éléments qui subsistent encore. De plus un certain nombre de points essentiels ne nous frappèrent qu'après le départ du photographe qui nous accompagnait. C'est d'autant plus regrettable que nous avons peut-être ici le type le plus parfaitement conservé d'un ordre de monuments qu'on commence à peine à étudier.[2] Ces monuments, après avoir gardé pendant très longtemps des formes extrêmement simples, prennent au second siècle de notre ère un développement et une richesse extraordinaires, et il n'est pas de ville à cette époque qui n'ait son nymphéum. C'est ainsi que nous en avons trouvé à Pergé et à Aspendos et que nous avons même à ce propos renvoyé le lecteur au nymphéum de Sidé, dont la description suit; enfin nous rencontrerons d'autres monuments semblables à Kremna, à Sagalassos et peut-être Nymphéum.

[1] Sitzungsberichte der Berliner Akademie, 1876, II, p. 129.

[2] Cf. Durm, Baukunst der Römer, p. 358. Les archéologues romains les ont mieux étudiés, par exemple Lanciani, Topografia di Roma antica, p. 365; Visconti dans le Bulletino comunale, 1875, 133; 1877, 59; 1882, 63; 1884, 48; 1886, 31 et 341; 1887, 93. Cependant M. Lanciani (loc. cit., p. 173) paraît n'avoir qu'une idée assez bornée de la forme de ces nymphéums si nombreux dans l'ancienne Rome.

à Selgé. Cependant je n'ai aperçu qu'une seule colonne incomplète (aux $^{4}/_{5}$) à cannelures en spirale, appliquée contre un pilier profilé, puis une pierre composée de trois demi-colonnes séparées par des filets. Ces deux fragments, que je regrette de n'avoir pas mesurés, appartenaient peut-être à un ordre supérieur, dont l'existence est attestée en particulier par deux chapiteaux corinthiens, qui ont l'un 0·35 m., l'autre 0·56 m. de diamètre à la base. Des ressauts d'architraves supportent encore quelques dalles ornées de caissons représentant des poissons, et au dessus des caissons étaient des poutres de pierres qui servaient évidemment à supporter une colonnade supérieure. Ces poutres étaient séparées par une seule assise de petites ouvertures qui m'ont paru être des portes et qui permettaient d'atteindre cette galerie étroite. Ces ouvertures éclairent un passage étroit, qui court le long de l'étage supérieur et que recouvre un toit horizontal. Entre la niche du nord et la niche centrale, ce passage s'élargissait de manière à former une chambre, qu'éclairait à l'est une fenêtre arrondie et à laquelle on arrivait du côté du nord par un escalier appliqué contre le monument. Si la décoration de l'étage inférieur est déjà incertaine en plusieurs points, celle de l'étage supérieur est tout à fait impossible à déterminer. C'est peut-être de ce dernier que provient un ressaut d'entablement assez curieux, qui reproduisait exactement le profil de l'épistyle et de la frise, ainsi que du larmier à denticules. Toutes ces pierres étaient courtes, et, si je ne me trompe, la courbure de l'entablement et de la frise était verticale et celle du larmier était horizontale.

La destination de cette façade sans profondeur est indiquée par l'existence de grands conduits qui débouchent dans le mur à 1·85 m. au dessus du socle, au nombre de trois dans chaque niche. Le conduit central de chaque niche a 1·50 m. de largeur et les deux conduits latéraux 1·06 m. seulement, et les murs latéraux ont environ 0·22 m. d'épaisseur. A ces conduits correspondent neuf ouvertures qu'on aperçoit sur la façade postérieure du monument; trois d'entre elles, plus étroites, communiquent directement avec les conduits centraux; les six autres, plus larges, communiquent par des canaux obliques avec les conduits latéraux. Ce mur postérieur était certainement relié autrefois par un canal au grand aqueduc qui franchit le mur d'enceinte à l'ouest de la grande porte; mais il n'existe plus aucune trace de ce canal.

L'eau qui coulait de ces neuf bouches[1] se rendait naturellement dans un grand bassin, dont on ne voit plus que les bordures latérales. Le socle des colonnes formait aux deux extrémités du monument une saillie de 9·60 m. sur une largeur de 2·27 m., et au milieu se trouvait une fente large de 4·08 m., carrée à l'extérieur et arrondie à l'intérieur. Entre ces ailes nous avons trouvé, en dégageant le terrain de l'épaisse végétation qui le recouvrait, les traces certaines de la bordure antérieure du grand bassin, qui avait de 400 à 500 m. carrés. C'était une sorte de barrière élevée de 1·10 m. sur des marches, qu'on ne pourrait retrouver qu'en creusant le sol; elle se composait de bas-reliefs presque carrés alternant avec des amphores et encastrés entre deux petits pilastres. L'un de ces bas-reliefs avait 1·09 m. et le vase correspondant jusqu'au bas-relief suivant 1·805 m., en tout 2·90 m. environ. La plupart des bas-reliefs manquent et les vases sont détruits en grande partie; néanmoins j'ai cru reconnaître les traces de treize de ces vases. Mais il faudrait, pour faire la longueur nécessaire de 50 m.,

---

[1] Cf. l'Ennéakrounos d'Athènes.

quatorze vases et quinze bas-reliefs, en tenant compte d'un espace de 1 m. qui séparait le dernier bas-relief des ailes et qui était rempli je ne sais comment. Sous les bas-reliefs courait un socle. Quant aux vases, qui étaient des vases bombés à anses, ils avaient 0·35 m. de profondeur et leur bord supérieur était à 0·37 m. au dessous du bord de la barrière. Enfin je me souviens d'avoir trouvé près de l'aile méridionale quelques grandes pierres qui m'ont paru provenir d'une balustrade ou d'une barrière; mais je ne saurais dire si elles se trouvaient en avant du bassin ou le long de la façade entre les colonnes.


Fig. 101. Bas-relief du nymphéum.

Le premier des bas-reliefs à partir du sud était encore en place; mais évidemment Beaufort ne l'a pas vu, pas plus que le suivant, car il ne mentionne que le troisième et un autre que nous n'avons pas retrouvé. Ce bas-relief représente Amymone surprise par Poséidon. A droite Poséidon, le bas du corps enveloppé dans un manteau flottant, accourt vers le centre, tenait à la main gauche un sceptre, ou peut-être son trident, et étendant la main droite en avant. A gauche est agenouillée Amymone; elle est nue, avec un simple pan de vêtement sur le genou droit et sur le bras gauche qu'elle lève vers Poséidon d'un geste suppliant; enfin elle a la tête tournée vers le dieu et le bras droit appuyé sur le genou droit. Entre ces deux personnages et au dessus de leurs têtes on voit voltiger Eros, qui précède Poséidon en tendant la main gauche vers le dieu et la main droite vers Amymone. Au dessous d'Eros on aperçoit dans le fond les jambes de derrière de quatre chevaux, dont les têtes apparaissent peu distinctement près de celle d'Eros. Enfin à gauche de la tête d'Amymone j'ai cru reconnaître une tête de dauphin gigantesque et au dessus une feuille de platane (?). Nous nous attendions d'abord à ne trouver sur les bas-reliefs de ce bassin que des scènes relatives aux divinités marines; mais nous fûmes détrompés dès le second bas-relief. Il représente en effet le groupe bien connu d'Arès et d'Aphrodite. Arès est placé de face, mais tourne la tête à gauche du côté d'Aphrodite; la déesse a l'attitude et le vêtement de la Vénus de Milo, et entoure du bras gauche le cou de son amant, tandis qu'elle lui pose sa main droite sur l'épaule droite. Enfin Eros arrive par derrière pour l'appuyer dans ses prières; il est placé sur une élévation qui paraît être une kliné et tend la main gauche vers les deux divinités. Mais Arès semble résister; il a un grand bouclier passé au bras gauche et la main gauche appuyée sur la lance, tandis que son bras droit retombe le long de son corps. Enfin

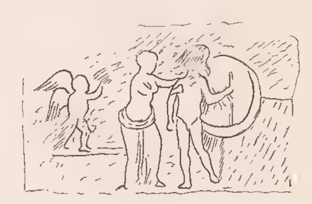

Fig. 102. Bas-relief du nymphéum.


Fig. 103. Bas-relief du nymphéum.

[1] Il est concevable en soi, vu la détérioration du bas-relief, que Beaufort ait pris Poséidon avec ses longs vêtements pour Séléné; mais ne devait-il pas avoir reconnu la destination de la barrière et du bassin.

à droite d'Arès et dans le fond se trouve une ligne droite indiquant une élévation que je ne m'explique pas très bien.

Entre le septième et le huitième vases se trouvait le bas-relief auquel nous avons renvoyé plus haut à propos du temple d'Athéna. Il représente à gauche un homme enveloppé dans son manteau et tourné vers la droite. Devant lui sont deux femmes, dont l'une fait un pas en avant, tenant dans la main gauche un objet difficile à distinguer, et en face Athéna lui tend la main au dessus d'un petit autel qui ressemble à une colonne torse. La déesse, qu'on reconnaît à son égide, paraît avoir le costume de l'Athéna Parthénos : son bras gauche pend le long de sa lance qui s'appuie sur son épaule. Derrière elle on aperçoit un petit vaisseau, dont la voile est gonflée et dont le mât est couronné d'une espèce de chapiteau ou de corbeille; enfin on distingue assez mal sur la coque une sorte de grand écusson. Cette scène représente certainement l'arrivée d'Athéna et la fondation de son culte; or c'est précisément en cet honneur qu'était célébrée la fête dite *Epibatérios* dont parlent quatre inscriptions de Sidé (107, de *k* à *q*). Quant à la femme qui salue l'arrivée d'Athéna, c'est probablement la Fortune de Sidé qui remet à la déesse la grenade et qui symbolise souvent la ville sur les monnaies de Sidé.[1] Cependant ces inscriptions semblent indiquer que la fête était célébrée à la fois en l'honneur d'Athéna et d'Apollon : peut-être alors le bas-relief suivant représentait-il Apollon; de cette manière le huitième et le neuvième bas-reliefs, qui occupaient le centre, auraient été réservés dans ce panthéon aux deux divinités principales.



Fig. 104. Bas-relief du nymphéum.

Derrière le onzième ou le douzième vase Déméter est représentée arrivant vers la gauche sur son char attelé de serpents; elle brandit une torche dans la main droite et en tient une autre dans la main gauche; enfin elle est penchée en avant dans un mouvement plein de vivacité, avec le pied droit posé sur son char. Devant le char on voit un homme incliné en avant, qui court en tournant la tête en arrière; et dans le fond on distingue des épis d'orge ou de froment plus grands que nature et très nets, avec une tige assez courte, comme s'ils venaient de sortir de terre. Son costume, qui se compose de la chlamyde et de la tunique, sa courte chevelure frisée et sa figure imberbe font penser à Hermès, bien qu'on ne lui voie pas de caducée à la main. Quant à l'objet qu'il tient sur son bras droit plié, ce doit être simplement sa chlamyde. Bien qu'on voie souvent Hadès portant ainsi sous son bras Koré qu'il vient d'enlever, l'hypothèse d'Hadès est inacceptable ici. Mais il est à peu près certain qu'un des bas-reliefs suivants représentait le ravisseur emportant la fille de Déméter. D'ailleurs Beaufort mentionne expressément «l'enlèvement de Proserpine» au nombre des sujets de ces bas-reliefs, soit qu'il veuille parler de celui que nous venons de décrire, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ait vu réellement celui dont nous supposons l'existence.

[1] Cf. les monnaies de Sidé, qui représentent Athéna dès la fin du sixième siècle. Imhoof-Blumer, Zeitschr. f. Numism., III, p. 329 et suiv.; Benndorf, Das Cultbild der Athena Niké, pl. I; Head, Hist. num., p. 587.

Beaufort prétend avoir vu sur un autre de ces bas-reliefs Diane et Endymion; ce qui n'aurait rien de surprenant, puisque tous les grands dieux paraissent avoir été représentés au moins une fois et surtout dans leurs aventures amoureuses. C'est sans doute à un bas-relief semblable qu'appartenait encore un fragment trouvé près de la niche du nord : on aperçoit à droite le buste d'une femme nue, qui tournait peut-être la tête à gauche; et de ce côté se trouve un objet assez difficile à distinguer, mais d'un relief très net, peut-être l'extrémité d'un fourreau d'épée. Quant aux bas-reliefs qui ont complètement disparu, nous ne pouvons essayer de les deviner, mais il est permis de supposer que Zeus et les autres grands dieux servaient de sujets à des scènes analogues.

Enfin le même Beaufort signale une statue de guerrier et une statue de femme plus grande que nature; mais je n'en ai rien retrouvé. D'ailleurs le nombre des statues qui ont disparu doit être beaucoup plus considérable; car un monument aussi vaste et aussi richement décoré, quoique avec un goût qui trahit la décadence, devait être orné de statues entre les colonnes et aux deux ailes, comme tous les monuments analogues que nous connaissons.

J'ai cherché inutilement des inscriptions au milieu des ruines; mais, en faisant retourner une base qui se trouvait devant la porte *n*, sur la place située au point d'intersection des deux grandes rues, j'y ai découvert l'inscription n° 107. Le personnage qui est mentionné dans cette inscription et dont la statue s'élevait sur cette base, est également nommé sur la base d'une autre statue, érigée en l'honneur de sa femme (n° 107 *d*).

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que cette seconde inscription, relative à Kyreinia Patra, a été trouvée dans la grande rue de l'est; Bryonnianos Lollianos y porte les mêmes titres que dans la précédente. La statue fut érigée, si ma restitution est exacte, par la tribu des Mégalopolitains. On sait pertinemment qu'il existait à Pergé, à Sillyon et à Aspendos des tribus portant le nom d'un dieu ou d'un protecteur, peut-être d'un demi-dieu. Mais ici, comme cette base de statue dut être érigée primitivement à l'endroit où elle a été retrouvée, c'est-à-dire en face de la grande porte, il est tout naturel de supposer que la tribu des Mégalopolitains avait pris le nom de cette grande porte. C'est ce que dit précisément le second vers de l'inscription suivante, qui est un peu postérieure à l'érection de la statue et où l'expression *les chefs de la grande porte* n'est qu'une périphrase poétique désignant les chefs de la tribu qui portait le nom de la grande porte.

Mais ce qui fait surtout l'intérêt de cette inscription, c'est qu'il y est question de l'aqueduc que nous avons décrit tout à l'heure. En voici la traduction : Les chefs de la grande porte firent élever ton image, ô fondateur, près du temple des nymphes, où te charment les flots du fleuve céleste et le bruit de l'eau intarissable, car généreusement tu fis conduire à tes frais jusqu'ici depuis sa source cet aqueduc immense.

Les derniers vers pris à la lettre (si l'on considère ὁλκός comme l'équivalent de ἀγωγός[1] et si l'on entend ἀπειρέσιος de la longueur de l'aqueduc) veulent dire que Lollianos a cons-

[1] Cf. Malala, p. 278: ἐποίησε δὲ (Hadrien) καὶ τὸ βλύζον ὕδωρ τῆς λεγομένης Σαραμάννας πηγῆς δι' ὁλκοῦ ἐξιέναι καὶ ἐκχεῖσθαι εἰς αὐτον τὸν τῆς πηγῆς ὁλκον ἐν τῷ θεατριδίῳ τὸ ἐκ τοῦ ναοῦ ἐξιὸν ὕδωρ ἐν διαφόροις χεύμασι πέντε etc.

truit l'aqueduc qui vient des montagnes du nord. Mais ce grand ouvrage est certainement plus ancien et il est évident qu'il n'était pas destiné primitivement à alimenter le nymphéum. Je suppose alors que Lollianos fit construire simplement l'aqueduc particulier du nymphéum, et, comme ce petit aqueduc n'est qu'un embranchement du grand et est inséparable du nymphéum, il est naturel d'attribuer cet aqueduc et le nymphéum au même fondateur. Remarquons de plus qu'on lit au dessous de l'inscription honorifique relative à sa femme les mots εὐτύχει Πηγασί. Or Pégasis n'est pas son surnom habituel, car il aurait été introduit dans l'inscription même précédé des mots ἡ καί, mais un simple surnom de circonstance. Pégasis est le nom d'une nymphe qui se trouve non pas dans Hésiode, mais dans Quintus de Smyrne.[1] Rien n'était plus naturel alors que de donner le nom de cette nymphe à l'épouse de l'homme qui avait fait construire le nymphéum, remplaçant ainsi par un seul mot les vers dédiés à son époux.

Ce nymphéum de Sidé (car les mots de νηὸς Νυμφάων ou temple des nymphes ne sont évidemment qu'une périphrase poétique du mot nymphéum, comme dans le passage de Malala cité dans la note précédente) a tant de ressemblance avec le septizonium de Septime Sévère à Rome que l'on est autorisé à voir dans ce dernier un nymphéum et à le comparer au nymphéum de Sidé.[2] On y remarque également une façade sans profondeur, une décoration murale immense, avec deux ailes et trois grandes niches, puis trois colonnades superposées, avec des statues, et des galeries étroites courant par derrière le long du mur;[3] en avant enfin la bordure d'un bassin. Les deux autres septizoniums qu'on connaît actuellement, l'un à Rome et l'autre à Lambæsis en Afrique, réunissent les caractères du septizonium et du nymphéum. Le monument de Lambæsis porte deux inscriptions et il est désigné dans la plus ancienne par le mot de septizonium et dans l'autre par les mots *Nymphæi opus*;[4] quant à celui de Rome, l'empereur Marius y fit ajouter, dit Ammien Marcellin (15, 7, 3), *ambitiosi operis nymphæum*. Il paraît nécessaire de considérer le mot *septizonium*, dont le sens est encore mal déterminé, comme s'appliquant au mur du fond et d'entendre le mot *nymphéum* du bassin; mais il est certain que ce bassin, tout en pouvant être embelli et agrandi dans la suite, faisait forcément partie du monument primitif. De plus il faut admettre que les deux mots de septizonium et de nymphéum, et notamment le second, peuvent désigner le monument tout entier, la façade aussi bien que le bassin, avec cette différence que le premier s'applique communément à une fontaine quelconque, tandis que le second ne s'applique qu'à une fontaine monumentale.

Il serait malheureusement trop long de faire l'histoire complète de ces monuments, qui n'étaient à l'origine que de simples grottes et qui finirent par devenir des édifices somptueux. Rappelons seulement que dès le sixième siècle avant J.-C. les fontaines avaient des façades

[1] V. Quintus de Smyrne, Posthomerica, 3, 301.
[2] V. H. Jordan, Forma urbis Romæ, p. 37. Chr. Hülsen, Das Septizonium des Septimius Severus. Il est inutile d'insister sur l'idée qu'on a eue d'en faire un observatoire astronomique. L'idée d'une tour à eau se rapproche beaucoup plus de la vérité. Cf. Römische Mittheilungen, 1887, p. 295.
[3] V. Hülsen, Das Septizonium des Septimius Severus.
[4] V. C. I. L. VIII, 2657 pour l'inscription la plus ancienne et 2658 pour la plus récente.

ornées de colonnes, qui ressemblaient tantôt à des portiques et tantôt à des édicules; puis on voit succéder à la grotte naturelle la niche artificielle voûtée; enfin les deux éléments, répétés plusieurs fois en largeur et en hauteur, finissent par donner naissance aux septizoniums. Signalons également en passant la ressemblance singulière qui existe entre la façade de ces nymphéums et le fond de la scène des théâtres, notamment du théâtre d'Aspendos. Cette influence de l'architecture des théâtres sur celle des nymphéums est particulièrement frappante à Antioche sur l'Oronte. Dans le grand théâtre de cette ville, la porte centrale[1] était surmontée d'un nymphéum, où Trajan avait fait placer la Fortune d'Antioche avec le dieu de l'Oronte à ses pieds. Sous le règne d'Hadrien,[2] on voyait également dans cette même ville, ou plus exactement dans la ville voisine de Daphné, un θέατρον (θεατρίδιον) τῶν πηγῶν, comme le rapporte Malala, qui l'appelle encore ναὸς τῶν πηγῶν ou ναὸς τῶν Νυμφῶν, absolument comme à Sidé. Le bassin de ce nymphéum était arrondi en avant, comme dans le nymphéum d'Alexandre Sévère à Rome,[3] et surtout comme dans un autre nymphéum d'Antioche qu'on appelait le σιγματοειδές à cause de son bassin en forme de sigma lunaire (C), et avait par suite beaucoup de ressemblance avec l'orchestre d'un théâtre; on peut même, avec un peu d'imagination, comparer les eaux jaillissantes aux troupes des nymphes. En même temps, au mur monumental qui s'élevait derrière l'orchestre correspond le fond du nymphéum, qui était proprement la demeure des nymphes et d'où l'eau s'échappait en jets abondants; et même les cinq bouches d'eau du nymphéum d'Antioche peuvent donner l'idée des cinq portes d'une scène. Enfin, comme dans les théâtres, la foule se réunissait autour de ces nymphéums, et il est si souvent question de siéges à propos de ces monuments qu'on doit supposer qu'il en existait en particulier autour des nymphéums d'Antioche et de Sidé. Ces monuments ne pouvaient être situés que sur de vastes places ou mieux encore à l'extrémité d'une longue rue, de manière à être aperçus de très loin. C'est ainsi que le septizonium de Septime Sévère était situé sur une vaste place, comme celui qui fut agrandi par Marc-Aurèle; tels étaient également le nymphéum d'Alexandre Sévère, qui est en partie conservé, puis les réductions de modèles célèbres qu'on trouve à Kremna, à Sagalassos, à Aspendos et à Pergé, et enfin le nymphéum de Sidé. De plus ces monuments sont en général tournés vers le midi ou dans tous les cas du côté du soleil, ce qui ne peut guère être l'effet d'un simple hasard. C'est ainsi que les nymphéums d'Aspendos, de Kremna et de Sagalassos sont orientés au sud, celui de Sidé au sud-ouest et celui de Pergé à l'est; il n'y a guère d'exception que pour celui de Selgé, qui était tourné au nord. Mais le monument qui se rapproche le plus, par sa situation, du nymphéum de Sidé est le *trinymphon* d'Antioche, qui fut construit ou, suivant O. Müller, restauré sous Gaius Cæsar, et qui rappelle tout à fait, d'après la description qu'en a donnée Libanius, le nymphéum de Sidé ou mieux encore un septizonium romain. Ce monument, très remarquable par sa hauteur (οὐρανομήκες), par l'aspect très varié de ses pierres, par ses colonnes poly-

[1] Malala, p. 270 Nieb.; O. Müller, De antiquitatibus Antiochenis, I, c. 28.

[2] Malala, p. 278 Nieb. L'explication d'O. Müller (II, 9) est inadmissible ici. Sur le σιγματοειδές v. Malala, p. 302 Nieb. et O. Müller, II, 10.

[3] Piranesi, (Del castello dell' acqua Giulia) ne parle pas du bassin circulaire qu'on voit encore aujourd'hui, pas plus que Reber (Ruinen Roms [2], p. 483). Cf. Donaldson, Architectura numismatica, p. 270, nº LXX.

chromes, par ses mosaïques (?); enfin par l'abondance des eaux qui s'en échappaient, était orienté vers le sud,[1] d'où venait précisément une des grandes rues de la ville nouvelle.

La place qui s'étend entre la grande porte de Sidé et le nymphéum était pavée, comme on le voit encore aux endroits où le sol n'est pas couvert de ruines. Il m'a semblé que les pavés n'étaient pas alignés dans la direction de la porte; or, comme la grande rue n'aboutissait pas directement à la porte, mais suivait probablement pendant un instant le mur à l'intérieur, il est permis de supposer qu'elle en faisait autant à l'extérieur. Il y avait peut-être des tombeaux dans le voisinage; mais je n'ai pu m'en assurer, le temps nous ayant absolument manqué pour explorer le terrain situé en dehors de l'enceinte.

[1] V. Libanius, Antiochikos, p. 339 R. D'après O. Müller (Ant. Antioch., II, p. 22), ce monument ne ferait qu'un avec le trinymphon dont parle Malala, p. 244.



Fig. 105. Vue d'une partie des ruines du nymphéum.



Fig. 106. Enceinte du théâtre de Sidé.

On a vu plus haut quels obstacles de toute nature nous empêchèrent de relever en détail les monuments de Sidé, comme nous l'avions fait pour les autres villes de Pamphylie. Outre que les ruines étaient couvertes de broussailles extrêmement épaisses qui nous arrêtaient à chaque pas, l'état de notre santé nous obligea à précipiter notre départ. C'est pour ces deux motifs que nous nous bornerons à parler des deux principaux monuments de Sidé, c'est-à-dire du théâtre et du nymphéum; encore nos descriptions et nos dessins seront-ils très imparfaits.

Les ruines du théâtre se composent d'une cavéa assez bien conservée et d'un énorme amas de pierres écroulées, sous lesquelles disparaissent à peu près complètement les parties de la scène qui subsistent encore. Théâtre.

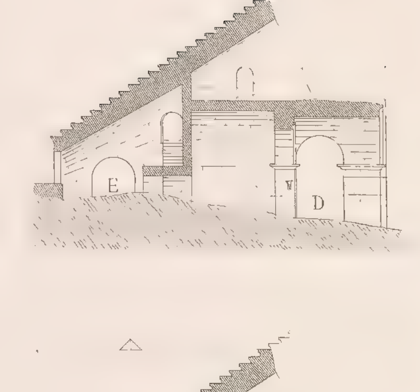
Ce théâtre diffère un peu, par sa situation, des autres théâtres connus en Asie Mineure. La cavéa est bâtie non pas sur le flanc d'une colline, mais sur un terrain à peu près horizontal, et forme une construction à plusieurs étages, qui avait autrefois plus de 20 m. de hauteur. Seuls l'orchestre et une partie des gradins sont à un niveau plus bas que le terrain environnant. D'après nos mesures, la cavéa a la forme d'un cercle incomplet, dont le diamètre extérieur a 118·70 m.[1] Nous y avons compté 48 gradins, divisés en deux sections par la galerie *A* (précinction, fig. 107); il y en a 26 dans la section inférieure et 22 dans la section supérieure, plus une rangée de banquettes indépendantes à dossiers placées le long de la précinction. Planche XXIX.

[1] Beaufort (Karamania) évalue le diamètre à 409 pieds anglais, c'est-à-dire à 124·66 m.

La figure 108 représente le profil des gradins.

Des escaliers rayonnants, larges de 0·65 m., montent à travers les gradins; il y en a 24 dans la section supérieure et 10, assez irrégulièrement distribués, dans la section inférieure.

L'orchestre se trouve à 7 ou 8 m. au dessous du terrain qui environne le théâtre. Nous n'avons pu en déterminer les dimensions primitives, à cause d'un mur bas *(H)*, de 2 m. d'épaisseur, qui l'entoure aujourd'hui et recouvre probablement les gradins inférieurs. La portion de circonférence formée par le premier gradin encore visible a 18 m. de diamètre.



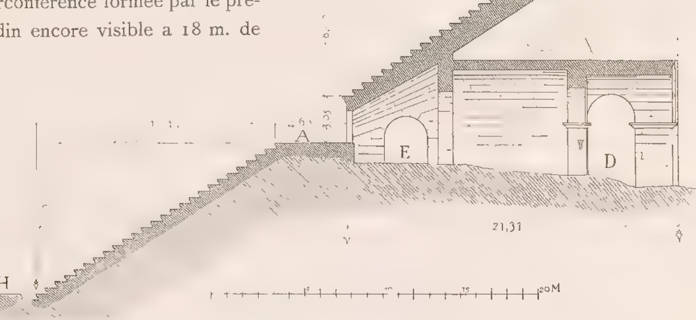


Fig. 107. Coupes de l'enceinte des spectateurs.

Tandis que l'orchestre et une partie des gradins inférieurs plongent dans le sol, la précinction est élevée de 3 à 4 m. au dessus du terrain qui environne le théâtre, et les gradins supérieurs reposent sur des fondations voûtées.

Fig. 108. Profil des gradins.

Comme dans les autres théâtres romains qui sont construits sur un terrain horizontal, la cavéa est entourée de deux galeries voûtées, situées l'une au dessus de l'autre; la plus basse *(D)*, formée de 23 arcades, est conservée sur tout son pourtour, l'autre est entièrement détruite, ainsi que les gradins qu'elle supportait. La précinction est enveloppée par une autre galerie *E*, qui est aujourd'hui ouverte de ce côté, mais qui devait être autrefois fermée par un mur percé de portes. Ce mur de revêtement est aujourd'hui détruit, ainsi qu'une seconde galerie plus étroite qui le surmontait, de sorte que le premier gradin de la section supérieure

est en partie suspendu dans le vide. La précinction était par conséquent moins large qu'elle ne le paraît aujourd'hui. (Cf. les théâtres de Pergé et d'Aspendos.)



Fig. 109. Galerie extérieure du théâtre de Sidé.

La foule pénétrait d'abord dans la galerie extérieure, puis passait, par les entrées marquées *B* sur le plan, dans la galerie intérieure et dans la précinction, pour gagner de là les gradins inférieurs et supérieurs. La circulation était donc plus facile que dans les théâtres de Pergé ou d'Aspendos, qui étaient situés sur le flanc d'une colline et n'étaient accessibles qu'en un petit nombre de points. Enfin des escaliers *(C)*, pratiqués dans la maçonnerie des

piliers, permettaient de passer de la galerie intérieure dans la plus haute des deux galeries extérieures, qui ne communiquait pas directement avec la cavéa.

La coupe de la salle (fig. 107) fait voir nettement que les gradins les plus élevés n'existent plus. Si l'on admet que la section supérieure comptait 25 gradins, il reste 6 m. qui étaient occupés probablement par un passage circulaire et par le mur extérieur. Ces 25 gradins pouvaient contenir 7750 places, si l'on compte 0·50 m. par place; les 27 gradins (au minimum) de la section inférieure, avec les banquettes placées autrefois le long de la précinction, pouvaient en contenir 4500 autres, et l'orchestre environ 1000. Il y avait donc plus de 13.000 places dans tout le théâtre.

La cavéa et les voûtes qui la supportent sont construites en blocs de brèche. La fig. 109 représente une partie de la galerie extérieure qui subsiste encore et dont les piliers massifs sont surmontés de voûtes en plein cintre.

Les hautes et larges entrées qui donnent accès dans l'intérieur du théâtre étaient fermées par des portes, que surmontait probablement un entablement en bois, placé au dessous de l'imposte. On voit encore dans l'embrasure la place où les poutres pénétraient dans la pierre (fig. 109 et fig. 110 *A*).

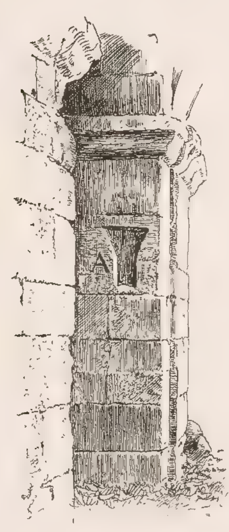


Fig. 110.

Les 23 arcades de la galerie extérieure ne communiquaient pas toutes avec la galerie intérieure. Elles formaient entre les passages des chambres voûtées qui servaient de magasins ou de boutiques.

Quant à la scène, je ne sais pas exactement quelle en était la forme ni comment elle se raccordait avec la cavéa. Il eût fallu, pour faire des recherches plus précises, abattre la forêt de lauriers et de plantes grimpantes qui a envahi tout l'édifice et lui donne de loin l'aspect d'une acropole dont les pentes seraient couvertes de végétation.

Exèdre.

Nous avons trouvé à l'extrémité septentrionale du bâtiment de la scène un exèdre *(G)*, composé d'une niche circulaire, derrière laquelle court une galerie concentrique de 4·60 m. de largeur. Le long du mur de cette galerie, on aperçoit les supports d'une banquette, et en avant, à environ 1 m. du mur, est un canal découvert, pratiqué dans le sol. La fig. 111 représente la vue extérieure et la coupe de cet exèdre.

Il est probable qu'une exèdre semblable se trouvait à l'extrémité méridionale, comme l'exige la symétrie et comme semble l'indiquer la disposition des portiques qui se rattachaient au bâtiment de la scène. J'ai trouvé sous les ruines de ces portiques, qui sont représentés dans le plan de la ville, des fûts de granit de 0·65 m. de diamètre, puis des chapiteaux corinthiens et des bases attiques.

Nymphéum.

Le nymphéum, qui s'élève en dehors du mur d'enceinte, vis-à-vis de la grande porte de l'est, était certainement l'un des plus brillants monuments qui ornaient la ville de Sidé à la

fin de l'époque impériale. Cette fontaine, qui était d'ailleurs un simple monument décoratif, se compose essentiellement d'un mur élevé, orné de trois niches, avec un bassin en avant. Ce mur a 50·20 m. de longueur et 4·20 m. d'épaisseur; les niches demi-circulaires ont 6·30 m. de diamètre; les deux niches latérales sont séparées de la niche centrale par une distance de 9·65 m., et des deux extrémités par une distance d'environ 9 m. La hauteur du mur est encore

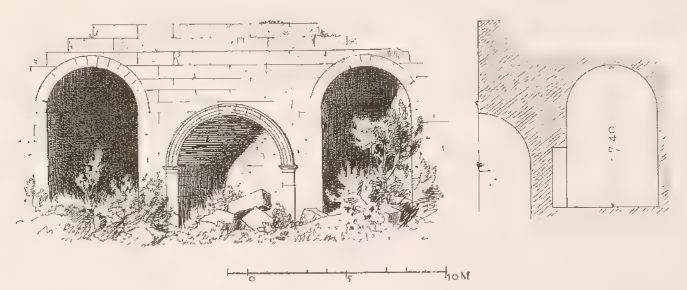


Fig. 111. Exèdre à l'extrémité septentrionale de la scène.

suffisante pour permettre de reconnaître la forme des voussures des niches. La façade antérieure, qui regardait la porte, était, autant qu'on peut en juger encore, ornée d'une colonnade, dont l'entablement court le long du mur au niveau de la naissance des voûtes et à l'intérieur des niches. La fig. 112 représente la coupe de cet entablement.

Les colonnes reposaient sur un socle peu élevé et de saillie considérable, qui forme l'encadrement du bassin. Il y en avait six de chaque côté de la niche centrale, qui supportaient ensemble l'entablement, et quatre aux extrémités de l'édifice, à 1 m. de distance du mur. Enfin deux colonnes, placées dans chaque niche, s'élevaient tout contre le mur et supportaient chacune un ressaut de l'entablement. On voit encore sortir du mur les ressauts que formait l'architrave au dessus de chaque colonne isolée, tandis que les parties de l'entablement qui couraient parallèlement au mur entre les colonnes ont disparu avec les colonnes qui les supportaient. Enfin on aperçoit encore en place quelques plaques ornées de caissons. (V. également fig. 105.)

Fig. 112. Entablement du nymphéum de Sidé.

La planche XXX représente la partie gauche de la colonnade restituée et la partie droite à peu près dans son état actuel. La planche XXXI représente le détail d'une des niches dans son état actuel. Les murs et les voûtes sont construits en blocs de brèche, qui devaient être autrefois revêtus de marbre. L'entablement est en marbre, ainsi que les larges orifices des trois conduits qui s'ouvrent dans chaque niche.

Comme l'indique le plan, les deux canaux latéraux de chaque niche débouchent dans de petites chambres ménagées dans la maçonnerie. Ces mêmes chambres se retrouvent dans la partie supérieure du mur, où elles sont reliées les unes aux autres par des passages étroits et éclairées de fenêtres dont deux subsistent encore à l'extrémité méridionale. La disposition du mur au dessus de la colonnade est tout à fait incertaine et nous n'avons aucun indice qui nous permette d'en essayer une restitution.

L'une des parties essentielles du nymphéum est le bassin qui s'étend en avant sur toute la longueur du mur et sur une largeur d'environ 8 m. Il nous a malheureusement été impossible de l'étudier en détail. Remarquons simplement que le niveau de l'eau s'étendait jusqu'au dedans des niches, comme l'indique la ligne de la bordure sur laquelle reposaient les colonnes. (Cf. la description détaillée du monument donnée plus haut par M. Petersen.)



Inscriptions.

La plupart des inscriptions qui suivent sont inédites. Hirschfeld en avait transcrit un certain nombre, qu'il est d'ailleurs impossible de déterminer, ses transcriptions ayant été perdues (cf. p. 6). Quelques-unes, désignées par les initiales Sch. et St., m'ont été communiquées par M. M. R. v. Schneider et Fr. Studniczka, qui les avaient copiées à Adalia en 1882 (v. p. 7). Celles qui ont déjà été publiées et dont j'ai simplement complété la lecture sont écrites en minuscules, et les leçons nouvelles ou préférables sont écrites en majuscules. D'autre part j'ai signalé en note les inscriptions déjà publiées, lorsqu'elles avaient quelque rapport avec celles qui suivent; j'ai même cité intégralement celles auxquelles il est fait allusion dans le cours de cet ouvrage. Enfin j'ai cru devoir donner quelques fac-simile, exécutés d'après des estampages et reproduits par la gravure sur zinc, mais seulement quand l'écriture était caractéristique. Les abréviations les plus fréquentes représentent:

CIG le *Corpus inscriptionum graecarum*
CIL le *Corpus inscriptionum latinarum*
LW Le Bas-Waddington, Inscriptions (T. III, Asie mineure)
BCH le Bulletin de correspondance hellénique.

Attaleia.

1.[1]

«Inscription placée à l'envers dans le mur au pied du retranchement, à gauche de la porte d'Hadrien; longueur : 0·66 m.; hauteur : 0·50 m.» St(udniczka) et Sch(neider).

. ///:// ΝΑΥΤΟ uni	? Κλαύδιο]ν αὐτο-
./.. //////// ΑΣΕΒΑ>▨ |	κράτορ]α Σεβα[σ-
////////////ΙΓΕΙ▨ΜΑΝΙ▨	τὸν Γ]ε[ρ]μανι-
/ //////·/// ΔΗΜΟΣ |	κὸν ὁ] δῆμος.

[1] 1ª BCH, VII, p. 258, 1; inscription latine, relative à l'embellissement des rues, où sont énumérés plus complètement les titres de l'empereur Claude. C'est peut-être de ce même Claude qu'il s'agit dans l'inscription suivante.

2.

Epistyle placée à l'envers dans le mur, entre la tour circulaire *k* et la tour voisine à l'est. Longueur : 1·50 m. environ.

σ]ΕΒΑΣΤΩΙ[γ]Ε[ρ]Μ[α]ΝΙ[κ]ΩΙ

3.

Fragment de forme différente, encastré dans le même mur un peu plus loin à l'est.

ΝΚΑΙΣ
ϽΥΑΝ..

4.[1]

Beaufort avait déjà vu en 1812 la porte d'Hadrien «walled up», et au dessus de l'entablement qui surmontait les quatre colonnes : «on their entablature are some large stones with inscriptions, which are now misplaced and inverted, but they appear to have belonged originally to a complete course along the whole front». La transcription du fragment qu'il avait lu à l'aide de la lunette d'approche est contrôlée par la copie de Falkener (*Annali d. Inst.*, 1852, p. 193, II) et par la copie beaucoup plus exacte de Borrel (LW, 1359 *bis*). La division des lignes, qui est la même dans les diverses transcriptions,[2] prouve que l'inscription, qui s'étendait sur une longueur de plusieurs pierres, se composait de trois lignes. Cette longueur, qui représente environ neuf fois la hauteur, ne permet guère de penser que l'inscription s'étendait sur toute la largeur de la porte. En admettant même que les lettres eussent les dimensions de celles de l'inscription 5, elle ne pouvait guère avoir que 5 m. de longueur.

---

[1] 4[a] CIG, 4339*b*, p. 1157 ; LW 1359 : Base d'une statue d'Hadrien, encastrée dans une tour du mur oriental. Hauteur : 1·20 m.; largeur : 0·70 m. environ. A la ligne 5 le mot υἱωνόν est certain.

4[b] CIG, 4340, p. 1157 ; LW, 1360 : Iulia Sankta érige une statue à Paulina, sœur de l'empereur Hadrien ; cf. p. 15. Il est question d'un Iulios Sanktos à Sagalassos (BCH, XI, p. 221, 16).

4[c] CIG, 4340*h*, p. 1159 : Tour construite par cette même Iulia Sancta ; cf. p. 13.

4[d] BCH, X, p. 155, 2 : Base d'Antoninos Pius.

4[e] BCH, VII, p. 265, 6 : Base de Petronios Phirmos.

4[f] BCH, VII, p. 263, 5 : Base de Kalp. Diodoros. La première ligne est entièrement détruite ainsi que la moitié de la seconde. Il vaut mieux les restituer comme il suit, d'après les transcriptions de St. et Sch.

[Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησεν]
ἀρχ]ΙΕΡέα [τ]ῶ[ν Σ]εβαστῶν ΚΑ! κτλ.

4[g] BCH, X, p. 148, 1 : Base de M. Gavios Gallikos.

4[h] BCH, IX, p. 436, près du sarcophage décrit p. 18 : Base de P. Ail. Brutt[ios] Lukianos. L. 5, ΓΕΓ[ονότα] ?

4[i] BCH, III, p. 345, 27 : Fragment.

4[k] BCH, III, p. 346, 29 : Consécration à Sozon ; cf. p. 17.

4[l] BCH, III, p. 346, 28 : Consécration à Héraklès.

4[m] BCH, VII, p. 260 : Fixation d'une *panegyris*.

4[n] (Barth) Hirschfeld, I, p, 716 ; Kaibel, *Hermes*, X, p. 93 et *Epigrammata graeca*, p. 454 : inscription d'oracle, dont les leçons rectifiées seront communiquées dans le tome II à propos d'une inscription plus complète de Termessos.

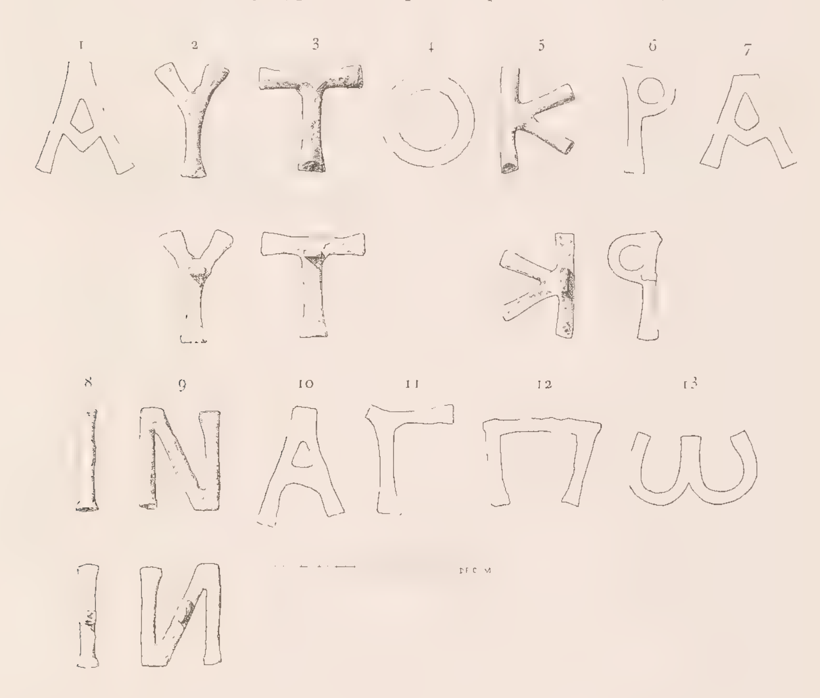
[2] Beaufort a seulement coupé la dernière ligne, sans doute à cause de sa longueur.

Cette inscription, qui a déjà été transcrite par Dürr (*Die Reisen des Kaisers Hadrian*, p. 121, 130), n'est reproduite ici qu'à cause de sa ressemblance avec l'inscription 5 :

Αὐτοκράτορι Καίσ]αρι, θεοῦ Τραιανοῦ Παρθικοῦ υἱῷ, [θεοῦ Νερούα υἱωνῷ,
Τραιανῷ Ἀδριανῷ Σεβα]στῷ, Ὀλυμπίῳ, ἀρχι[ερ]εῖ μεγίστῳ, δημαρχικῆς [ἐξουσίας τὸ . .,
ὑπάτῳ τὸ [γ', πατρὶ πατρίδος], σωτῆρι τῆς οἰκουμένης ἡ βουλὴ καὶ [ὁ δῆμος.

5.

L'inscription suivante, qui diffère totalement des précédentes, n'était pas visible du temps de Beaufort et de Borrel; ce n'est qu'en 1882 (cf. Ramsay, BCH, VII, p. 258) qu'elle a été dégagée, grâce à la démolition d'un mur que les Turcs avaient construit en avant. Les lettres, en bronze doré, formaient une seule ligne, qui s'étendait sur la face supérieure de l'entablement, au dessus des trois arcs de la porte d'Hadrien. Ces lettres ne tardèrent pas à se disperser. En 1885 des fouilles faites sur notre demande mirent au jour, parmi celles qui sont représentées ci-dessous,



les lettres 2, 3, 9, 10, 11, 12; (2 est actuellement à Berlin et 9 à Vienne). Les autres lettres, que M. Niemann a recherchées, sont les unes à *l'Ashmolean Museum* d'Oxford (1, dont il existe trois exemplaires, 4, 6, 7, 13, ainsi que 3, 8), les autres à Berlin et à Vienne entre les mains de particuliers. Un seul mot est conservé presque en entier; c'est le premier de l'inscription. Mais il faut tenir compte

avant tout de la copie que Col. Stuart avait faite d'une partie de cette inscription, probablement avant qu'elle fût complètement dégagée. M. A. Evans a bien voulu communiquer cette copie à M. Neubauer, qui l'a communiquée à son tour à M. H. Schenkl. En voici le texte :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙΤΡΑΙΑΝѠΑΝΔΡΙΑΝѠ[1].

La fidélité en est garantie par la forme inusitée de l'ѡ, qui diffère notamment de l'ω qu'on rencontre dans l'autre inscription. De plus le gouverneur d'Adalia, Turchan-Bey, m'avait déjà indiqué ces quatre mots comme formant le début de l'inscription. Enfin les neuf pierres de l'architrave qui portaient l'inscription sont encore en place, à l'exception de la pierre centrale (I *a b c*, II *a (b) c*, III *a b c*), et l'on y voit encore les trous où les lettres étaient fixées à l'aide de tenons qui se trouvaient sur le revers. On peut même comparer avec ces trous les tenons de quelques-unes des lettres conservées (fig. 2, 3, 5, 6, 8, 9). Dans le croquis que j'ai pris du pied de la porte, la forme, la position et la distance respective de ces trous ne sont évidemment pas d'une exactitude irréprochable; mais nos photographies n'ont donné lieu qu'à quelques légères modifications pour la restitution qui suit. En rétablissant les trous de deux lettres que j'avais passés,[2] on reconstitue sans difficulté sur la première pierre la partie de l'inscription qu'avait copiée Stuart; et l'on reconnaît que, pour une même lettre plusieurs fois répétée, les tenons étaient ordinairement[3] fixés au même endroit. Dans le croquis où j'ai intercalé après coup les deux lettres omises, on remarquera que les lettres ne sont pas uniformé-



ment réparties sur les trois pierres : cette irrégularité tient uniquement à ce que je n'ai pu apprécier les distances qu'approximativement. Malheureusement les trous sont bien moins nets dans les pierres II *a* et III que dans II *c* par exemple, où ils sont parfaitement marqués.

Comme le début de cette inscription concorde avec l'inscription précédente, où les titres de l'empereur sont seulement plus complets, il est naturel de chercher à rétablir la fin de cette dernière, en l'abrégeant au besoin, sur les pierres II et III. Mais il est déjà difficile de rétablir Σεβαστῷ, qui pourtant devait se trouver au début de II*a*, et après ce mot aucune combinaison ne concorde parfaitement avec la position des trous où se fixaient les lettres. De même ΥΠΑΤѠ ΤΟ Γ, qui pourrait se trouver au commencement de II*c*, ne va pas, pas plus que ΠΑΤΡΙΠΑΤΡΙΔΟΣ ni ΣѠΤΗΡΙ etc. au commencement de III. Dans la pierre III*a* en particulier, les échancrures faites dans la moulure

[1] Le N qui occupe la septième place avant la fin a été évidemment introduit par erreur. Cette faute se retrouve dans une transcription, faite en 1882 en même temps que les copies de 4, 4^b, 4^c, par un Grec d'Adalia qui la donna à M. R. v. Schneider, de qui je la tiens.

[2] Ces lettres sont ΡΑ, la sixième et la septième à partir de la gauche.

[3] D'ailleurs, s'il y a quelques exceptions, il faut noter que la forme même des lettres peut varier.

supérieure pour les branches trop longues de certaines lettres imposent absolument le choix ou le rejet de ces lettres. Au commencement de II *c*, la seule combinaison possible d'après la position des trous me paraît être Τ]ΗΠΑΤΡΙΔΙ. Dans ce cas la porte, comme la tour voisine et la plupart des monuments de cette contrée (v. p. 14), serait due à la générosité ou à l'ambition d'un particulier; mais alors la suite, qui devait renfermer le nom du fondateur, est encore plus vague et plus difficile à déterminer. Nous avons essayé p. 14 d'expliquer l'existence de la double inscription.

6.

Dans le mur de la ville, vers le sud-est. CIG, 4340 *fg*, p. 1158 et suiv. LW, 1362 et suiv.

ΡΟΥΦΟΝΝΕΑΝΙΑΝΚΟΣΜΙ||ΙΩ..ΝΙΙΡΩΝΚΛΙΕΝΔ...ΝΚΟΣΜΙΟΝΚΑΙΣΩ

ΟΝΚΑΙΣΩΦΡΟΝΑΕΠΑΡ	ΡΟΝΑΕΠΑΡΧΟΝΤΕΧΝΕΙ
ΧΟΝΤΕΧΝΕΙΤΩΝΥΙΟΝ	ΩΝΥΙΟΝΓΑΙΟΥΛΙΚΙΝ///
ΓΑΙΟΥΛΙΚΙΝΝΙΟΥΦΛΑΜ	ΦΛΑΜΜ///ΤΟΥΠΟΛΕ///
ΜΑΕΠΑΡΧΟΥΤΕΧΝΕΙ	ΤΟΡ‾.Ι_ΕΠ.ΡΧΟΥ
ΤΩΝΚΑΙΙΕΡΕΩΣΔΙΑΒΙΟΥ	ΤΕΧΝΕΙΤΩΝΚΑΙΙΕΡΕΩΣ
ΔΙΟΣΤΡΟΠΑΙΟΥΧΟΥΖΗ	ΔΙΑΒΙΟΥΔΙΟΣΤΡΟΠΑΙΟ..
ΣΑΝΤΑΚΑΛΩΣΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΑ	ΧΟΥΖΗΣΑΝΤΑΚΑΛΩΣ
ΤΟΔΑΠΑΝΗΜΑΕΠΟΙΗΣΑΤΟ	ΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΑ
ΟΠΑΤΗΡΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ	ΤΟΔΑΠΑΝΗΜΑΕΠΟΙΗΣΑΤΟ
	ΟΠΑΤΗΡΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Ῥοῦφον νεανίαν κόσμι- [Π]ώ[λο]ν[ή?]ν . ρων κ[α]ὶ ἔνδ[οξο]ν, κόσμιον καὶ σώ[φ-

ον καὶ σώφρονα, ἔπαρ-	ρονα, ἔπαρχον τεχνει-
χον τεχνειτων, υἱὸν	τ]ῶν, υἱὸν Γαΐου Λικιν[νίου
Γαΐου Λικιννίου Φλάμ-	Φλάμμα, τοῦ . . . . . .
μα ἐπαρχου τεχνει-	. . . . . . ἐπ[α]ρχου
τῶν καὶ ἱερέως διὰ βίου	τεχνειτῶν καὶ ἱερέως
Διὸς Τροπαιούχου, ζή-	διὰ βίου Διὸς Τροπαιού-
σαντα καλῶς, ἀρετῆς ἕνεκα.	χου, ζήσαντα καλῶς,
το δαπάνημα ἐποιήσατο	ἀρετῆς ἕνεκα.
ὁ πατὴρ μνήμης χάριν.	τὸ δαπάνημα ἐποιήσατο
	ὁ πατὴρ μνήμης χάριν.

7.

Dans le voisinage de la porte qui conduit hors de la ville à la caserne, sur la face supérieure d'une architrave en marbre. Inscription en très gros caractères:

ΟΥ.ΤΙΤΙ\

On ne peut songer à Titus ou à Antonin le Pieux à cause de l'Ι (?) qui se trouve à la fin, si d'autre part les deux lettres qui précèdent le point sont effectivement ΟΥ. On pourrait restituer à l'aide d'un nom que nous retrouverons à Aspendos (nº 64 *bc*) : Αὐσπικάτ]ου Τιτι[ννιανοῦ].

8.

Largeur : 1·90 m. environ; hauteur 0·60 m. Transcription de Studniczka.

.......ΜΝΑΣΙ/ ΛΙ ΙΙ Ł	... γυ]μνασι[αρχήσαντα καὶ νέων
..ΑΙΓΕΡΑΙΩΝΚΑΙΠΑΙΔΩΝΚΑΙΑΓΩ	... κ]αὶ γεραιῶν καὶ παίδων καὶ ἀγω-
ΙΟΘΕΤΗΣΑΝΤΑΤΟΥΣΜΕΓΑΛΟΥΣ	ν]οθετήσαντα τοὺς μεγάλους
ϽΥΣΑΓΩΝΑΣΤΩΝΣΕΒΑΣ uni	ἱερ]οὺς ἀγῶνας τῶν Σεβασ-
ΙΟΣΚΑΙΕΝΔΟΞΩΣ	τείων κοσμίω]ς καὶ ἐνδόξως
ΕΝΕΚΑ	εὐεργεσίας] ἕνεκα.

Les νέοι, conservés dans l'inscription qui suit, ont été introduits à tort dans l'inscription 4 *f*.

9.

Près du sol, dans un angle du mur de la ville, à gauche de la porte d'Hadrien. CIG, 4340*b*, p. 1157; LW, 1364. Revue par Sch. et St., puis par moi-même.

. . . .
ΚΑΙΙΙΕΩΝ καὶ ΠΑΙΔων, ἔπαρχον σπε[ίρας
Βρετταννικῆς, χειλίαρχον ΛΕγΙΩ[νος ιε'
Ἀπολλιναρίας, ἔπαρχον εἴλης Γαρ[ώτης
Δαρδάνων, ἔπαρχον ἔθνους δροΜ. .
ΓΕΝΟΥΣ συνκλητικοΥ, φίλον καὶ ΙΙΙ
ΠΟΝΓενόμενον ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΚΡΕΠΕΡΗΙΟΣΦΡΟΝΤΩΝΤΟΝΕΑ[υτου
ΠΑΤΕΡΑ

10.

Sur une place. Partie inférieure d'une base, qui porte en haut cinq trous où s'emboîtait le bloc supérieur. Hauteur : 0·89 m. avec la partie inférieure; largeur : 0·69 m. sans la bordure. Publiée par Ramsay, d'après la transcription de Wilson, BCH, VII, p. 265, 7. Transcrite par St. et Sch., puis par moi-même.

. . . .
νων ΙΙΖ βου-
λευτὴν ἡ ἱεΡΑΚΛΙΛΛΜ(πρὸ) ΚΑΙΕΝΔΟΞ[ος
ς νεωκόρος Περγαίων πόλ[ις
τὸν ἴδιον προστάτην ἀντὶ τῶν
εὐεργεσιῶν ἠμείψατο Ζ των
ΙΣΑΛ · ΧΑΡΠΙΟΥΜΚΑΙ Διοσκορίδ[ου

Ramsay suppose que ces deux grosses pierres ont été transportées de Pergé à Adalia; mais ce n'est pas vraisemblable, surtout si l'on considère comment est appelée la ville de Pergé et si l'on remarque que le personnage dont il est question dans l'inscription porte le nom de protecteur de la ville. Tout ce qui suit le mot ἠμείψατο est écrit en caractères plus fins et en grande partie conjectural.

11.[1]

Pierre de 0·57 m. de hauteur et de 1·51 m. de longueur. L'inscription se trouve du côté gauche, sur une longueur de 0·61 m.

ΚΟΜΗϹ
ΘΟΔΟΕΙ
Ϲ

12.

Inscription placée assez haut dans le mur d'enceinte, à l'extérieur, à l'ouest de la porte II. Copiée sur l'échelle. Les vers 2—4 et 10—14 et quelques fragments isolés ont été publiés par Ramsay, BCH, VII, p. 266, 9.

☩ ΑΕΙΠΡοΝΟΙΑΙΙΑΤΙΙΚΙΙκΕΧΓΙ ΜΕΗΟϹ
ωϹΟΙΑΤΕΚΗΟΙϹΠΑϹΙΤΟΙϹΥΠΗΚΟΟΙϹ
ΟΠΑΓΓΑΛΗΗΟϹΕΥϹΕΒΗϹΑΥΤΟΚΡΑΤωΡ
ΛΕΩΗϹΥΗΥΙΩΤΩΓΛΥΚΕΙΚΩΗϹΤΑΗΤΙΗΩ
ΚΑΙΠΑΗΤΑΠΡΑΤΤϹΙΙ▨ΙϹΥΜΠΑΘΩϹΙ▨ΙΟΥΜΕΗΟϹ
▨ϹΤΗϹΑΠΑΗΤΩΗΦΡΟΗΤΙϹΛΙϹΩΤΙΙΓΙΑϹ
ΚΑΙΤΗΗΔΕϹΩΖ()ΗΤΗΗΦΙΛΟΧΡΙϹΤΟΗΠΟΛΙΗ
ϹΟΦΩϹΚΑΤΩΧΥΡ()ϹΕΤΕΙΧΕΙΔΕΥΤΕΡΩ
ΔΕΙΚΗΥϹΕΑΥΤΗϹΜΑΛΛΟΗΑϹΦΑΛϹϹΤΕΡΑΗ
ΕΧΘΡΩΗΤΕΠΑϹΗϹΜΗΧΑΗΗϹΑΗΩΤΕΡΑΗ
ΚΑΙΧΕΙΡΜΕΗΗΜΟΗΑΡΧΟϹΕΡΓΟΥΠΡΟϹΤΑΤΙϹ
ΩϹΚΑΙΧΟΡΗΓΟϹΤΩΗΚΑΛΩΗΚΑΙΔΕϹΠΟΤΙϹ
ΕΥΦΗΜΙΟϹΔΕΤΟΥΚΡΑΤΟΥϹΜΥϹΤΟΓΡΑΦΟϹ
ΘΕΡΜΩϹΥΠΟΥΡΓΩΗΕΥΦΥΗϹΕΠΙϹΤΑΤΗϹ

Ἀεὶ προνοίᾳ [π]ατ[ρ]ικ[ῇ] κεχ[ρη]μένος
ὡς οἷα τέκνοις πᾶσι τοῖς ὑπηκόοις,
ὁ παγγάληνος εὐσεβὴς αὐτοκράτωρ
Λέων σὺν υἱῶ τῶ γλυκεῖ Κωνσταντίνω,
καὶ πάντα πράττ[ειν] συμπαθῶς [ἡγ]ούμενος.
ὡ]ς τῆς ἁπάντων φροντίσ[α]ς σωτ[ηρ]ίας,
καὶ τήνδε σώζων τὴν φιλόχριστον πόλιν
σοφῶς κατωχύρωσε τείχει δευτέρω,
δεικνὺς ἑαυτῆς μᾶλλον ἀσφαλ[ε]στέραν
ἐχθρῶν τε πάσης μηχανῆς ἀνωτέραν.
Καὶ χεὶρ μὲν ἡ μόναρχος ἔργου προστάτις
ὡς καὶ χορηγὸς τῶν καλῶν καὶ δεσποτις,
Εὐφήμιος δὲ τοῦ κράτους μυστογράφος
θερμῶς ὑπουργῶν εὐφυὴς ἐπιστάτης.

Cf. l'inscription suivante et p. 10.

13.

a (l. 1—4) près de la porte d'Hadrien; Ramsay, d'après la transcription de Wilson, BCH, VII, p. 262. *b* (l. 5 et suiv.) près d'une porte; CIG, 8743 d'après Bailie et Falkener, *Annali*, 1852, p. 194, et LW, 1370. La transcription d'un Grec *(G)* donne, avec de nombreuses fautes, des leçons acceptables pour les vers 8 et 10. Davis (*Anatolica*, p. 213,) cite la partie droite en renversant l'ordre des lignes.

a Ἔτους ┌ ϛυκδ
Ἀ[ε]ὶ [π]ρονοία τῶν σοφῶν βασιλέων
Κωνσ]ταντίνου Ζωῆς τε των παναγάθων
? Φωκᾶς ἄ]γαν θαυμαστὸς ἐν στρατήγησιν

[1] 11ª CIG, 8652; LW, 1369; Davis, *Anatolica*, p. 214; BCH, VII, p. 261, 3 : inscription relative au nouveau pavé de la porte (d'Hadrien); le mot πλακωτὸς a souvent en effet chez les Byzantins le sens de « pavé ». Ce terme ne peut s'entendre d'un mur construit en avant de la porte, comme le pensait Hirschfeld (I, p. 715); d'ailleurs le mot ἀνενεώθη ne s'expliquerait pas dans cette hypothèse.

b στ]ήσατο σοφῶς τὴν [φιλόχριστο]ν πόλιν
τείχ]ει δευτέρῳ ταύτην [εὖ] ὀχυρώσας,
πασ]ῶν πόλεων δείξας ἀσφαλεστέραν.
? Ταύτην δὲ κ]αὶ σέσωκεν χειρὶ Κυρίου
εἰς δόξαν Χριστοῦ καὶ καύχημα Ῥωμ[αίων
⏑ — ⏑ σιη[ν] τῶν δυσσεβῶν Ἀ[ρ]α[β]ων.
Ἅπαν δὲ πληροῖ σπουδῇ τὸ ἔργον [τόδε
ἑξχιλιοστ]ῷ καὶ [τετρα]κατοντάδι
διπλῇ δεκάδι σὺν καὶ τετάρτῳ χρόνῳ
ἰνδ. [ἰ]

Sur la relation étroite qui existe entre les deux inscriptions *a* et *b*, v. p. 11. Le bas de l'inscription *a* et le haut de l'inscription *b* sont rectilignes; de plus la partie qui manque à gauche au commencement des lignes[1] est la même dans les deux fragments. Le fragment *b* est coupé dans le sens vertical en deux parties qui se rapprochent exactement.

L. 9, ΧΡΙΣΤΟΥ *(G)* est la résolution de l'abréviation ΧΥ. L. 11, ΤΟΔΕ *(G)* est peut-être une interpolation.

L. 12, ΕΤΙΕΚΑΤΟ doit être une faute de lecture pour ΤΕΤΡΑΚΑΤ, qui est d'ailleurs une forme défectueuse; de même l. 4 il faut peut-être lire στρατηγήσειν.

14.

A l'est de la tour de la caserne, dans le mur du sud-ouest à l'extérieur. Inscription placée assez haut et par suite difficile à lire. Hauteur approximative : 0·70 m.; largeur : 0·50 m.

ΑСΤΟΙΛЄСΘΛΙΙΑΜΠΡΑΙΑΤΤΑΛΑΙЄΩΝ	Ἀστοὶ . . . . λαμπραὶ (?) Ἀτταλαιέων
ΥΠЄΡСΤЄΦΑΝΟΥΔΡΟΥΠΑΡΙΟΥЄΥΚΛЄЄС	ὑπὲρ Στεφάνου δρου[γγ]κρίου εὐκλεές ·
ΑΠΡΙΞΔΟΜΟΙΟΝЄΡΓΟΜΟΧΘΟΙСΦΡΟΝΤΙСΙ	ἀπρὶξ δ' ὁμοῖον ἐργομοχθοῖς φροντίσι
СΘЄΝΑΡΟΝΤΟΝΟΝΤѠСΑΠΤΟΝΚΑΙΤЄΡΠΙЄС	σθεναρὸν τὸν ὄντως . . . .
ΤΟΙΟΝΤΑΧΩΣΑΙΖΑΝΤΟСЄΥΧЄСΘΑΙΟΠѠС	τοῖον ταχῶσαι ζ[ῶ]ντος εὔχεσθαι ὅπως
ΑΜΑΡΤΗΜΑΤѠΝΑΥΤΟΝЄΥΡΑСΘΑΙΛΥСΙΝ	ἁμαρτημάτων αὐτὸν εὕρασθαι λύσιν
ΚΑΙΚΑΤΑΔΙΚΗСЄΚΦΥΓЄΙΝΑΙѠΝΙΟΥ	καὶ καταδίκης ἐκφυγεῖν αἰωνίου
. ΗΟΝѠΛЄЄΡΟΝΤΟΙΟΑΓΗΡΤΙСΘ	. . . .
ЄΤΟΥСΨ SΥΙΗ ⊥Ζ	ἔτους ⊢ ςυιη ⊢ [ς]

A cause des vers 3 et 5, cette inscription, que je n'ai pu réussir à comprendre, me paraît provenir d'un monument. Je ne connais pas de δρουγγάριος du nom de Stephanos en 6718 = 908 (cf. par ex. CIG, 8690 : βασιλικὸς στρατηγὸς καὶ δρουγγάριος).

15.

Grosse pierre de taille, placée à l'envers dans le mur d'enceinte; longueur : 1.83 m.; hauteur : 0·65 m. L'inscription a une marge de 0·73 m. à gauche et de 0·26 m. à droite.

ΥΓΕΙΑΜΥΚΩΝΟΣΖΩΣΑΕΑΥΤΗΙΚΑΙ	Ὑγεία Μύκωνος ζῶσα ἑαυτῇ καὶ
ΓΑΤΙ▨ΙΒΑΙ▨ΧΙΚΩΙΙϽΑΝΔΡΙΑΥΤΗΣ	Γα[υ]ί[ῳ]ι Βα[κ]χικῷ [τῷ] ἀνδρὶ αὐτῆς
ΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣΑΥΤΗΣ	καὶ τοῖς τέκνοις αὐτῆς.

[1] A partir de la ligne 8 il y a deux vers par ligne.

16.

Pierre placée à l'envers dans le mur d'enceinte; longueur : 1·25 m.; hauteur : 0·35 m. environ.

ΠΡΟΚΛΟΣΤΕΙΜΑΓΕΝΟΥΣΕΑΥΤΩ	Πρόκλος Τειμαγένους ἑαυτῷ
ΚΑΙΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙΤΟΙΣΕΞΑΥΤΟΥ	καὶ γυναικὶ καὶ τοῖς ἐξ αὐτοῦ
ΔΙΑΔΟΧΟΙΣ	διαδόχοις.

17.[1]

A gauche près de la porte d'Hadrien. Pierre surmontée d'une moulure : largeur : 0·40—0·66 m., hauteur : 0·82 m. L'inscription est en très gros caractères. (Sch. et St.)

ϽΥΡΝΙΟΣΛϹ	Καλπο]ύρνιος Λό[γγος
ΕΑΥΤΩΙΚΑΙ	ἑαυτῷ καὶ . . .
ΗΙΓΥΝΑΙΚΙΑΥ	τ]ῇ γυναικὶ αὐ[τοῦ.

18.

Dans le mur d'enceinte. CIG 4340 *d*, p. 1158; LW, 1307.

Λοῦκις Πακῶνις . . . . ΞΤΟΚ[ενοτά-
φιν κατεσκεύασε[ν ἑαυτῷ κα] τῇ συΝβίῳ μου
καὶ τοῖς τέκνων τέ[κνοις κ]αι τοῖς ἀπελευθέ-
ροις ΜΟΥΕΙΔΕΤΙΣ ἕ[τερ]ον πτῶμα ἐπιβάλῃ,
ΔΩΣΕΙΙΣΤΟΥΣΑΓΟΜΕΝΟΥΣΠΕΝΤΑΕΤΙΡΙΚΟΥΣ
(sic) ΑΓΩΝΕΣ ✱ ,αφ'

19.

Dans le mur de l'est. Ramsay, d'après la transcription de C. Wilson, BCH, VII, p. 266, 8. moins la première ligne.

Α[ὐ]Ρ[ή]Λ[ι]ΟΣΑΡΤΕΜΩΝΟΣ . ΕΙΝΑ . . . ΧΟΥΦΥ . ΥΙΟΣ
ἑαυτω καὶ τῇ γυνεκι αὐτοῦ Δούλα, τῇ καὶ
Ρουφίνα · μετὰ δὲ τὴν τελευτὴν ΗΜΩΝ ἔστω
μόνου τοῦ Ἐλπιδηφόρου, ἑτε-
ρω δὲ μηδενὶ ἐξὸν εἶναι πτΩμα ἐπιβᾶλε · ἐαν
δέ τις ἐπιβάλι, δώΣΙ τῷ φίσκω ✱ ,βφ'.

L. 2, il faut lire Δούλα, à la place duquel Ramsay préférait conserver Δόμνα. L. 5, nous conservons l'α de ἐπιβάλλω, qui prend la même flexion que στέλλω.

[1] 17[a] BCH, III, p. 346, 30 : Zotikos, Tertylla, Elpis, Abranthis.
17[b] CIG, 4341, p. 1159; LW, 1365 : Seilianos, Nano.
17[c] BCH, X, p. 156, 4 : Severa, Karpos, Deiphilos, Attalis.
17[d] BCH, X, p. 157 : Il faut lire au commencement :

\ΕΝCΑ¯ΕΚ	? Ἐν[θ]α[δ]ε κ[εῖται
ΤΦΛΛΕΟΣΜΟΔΕ	Τ. Φλ[άβ]ιος Μόδε[στος.

20.

En haut du mur d'enceinte, du côté de l'est. CIG 4340 *e*, p. 1158; LW, 1368.

Αὐρ. ΑΝΝΑ καὶ ΔΠακκΩνιος ΑΝC[ικοδόμησαν
ἑαυτοῖς περίβολον καὶ κενο[τάφιον ἐν ᾧ
σορὸς προκοννηΣΣία Π⁻ΙΙΙL, [βούλομαι δὲ
ΚΑΜΕΤΗΝΑΝΝΑΝ [ἐν αὐτῇ ἐνκηδευθῆναι,
ΚΑΙΕΝΟΙΚΙΖΟΜΑΙΗΝΝΟ .. ΥΓΑΤΕΡΑΜ[ου, ἀδελφὴν
ΔΕΜΟΥΑΡΤΕΜΕΙΣΙΑΝΚΑΙΤΟΝΑΝΔΡΑ [αὐτῆς
ΛΟΥΚΙΝΚΑΙΚΕΙ[λι]ΑΝΟΝΚΑΙΑΝΟΗ . . .

Il est évident qu'on peut restituer autrement la partie droite de l'inscription qui a été brisée. Il doit s'agir à la ligne 5 d'une habitation située dans le *peribolos,* d'où l'on voyait la tombe, comme dans une inscription de Myra (*Reisen in Lykien und Karien,* II, p. 36, nº 56). L. 3, peut-être 8 pieds et demi; l. 5, Μηνοθέαν?

21.

Au même endroit. Longueur : 1·30 m.; hauteur : 0·50 m.

ΜΟΥΜΜΙΑΙΟΥΝΙΑΖΩ	Μουμμία Ἰουνία ζω-
Σ . ΕΑΥΤΗΚΑΙΚΛΑΥ	σ[α] ἑαυτῇ καὶ Κλαυ-
ΔΙΩΙΑΛΕΞΑΝΔΡΩΚΑΙ	δίῳ Ἀλεξάνδρῳ καὶ
ΜΟΥΜΜΙΩΙΡΟ	Μουμμίῳ Ῥο[ύφῳ τῳ
ΓΕΝΟΜΕΝΩΑΝ . .	γενομένῳ ἀν[δρὶ
ΑΥΤΗΣΚΑΙΜΟΥΜΜΙΑ	αὐτῆς καὶ Μουμμία
ΚΑΛΛΙΙ ΟΙ ΗΜΟΝ . ΙΣ	Καλλι[γ]ό[νη] μόν[ο]ις.

22.

Dans une tour de la partie orientale; sur une longue pierre, au milieu et en haut. (Sch. et St.)

ΓΑΙΟΣΟΣΤΕΙΛΙΟΣΕΡ	Γάιος Ὀστείλιος Ἑρ-
ΜΗΣ . . ΝΕΑΥΤΩΚΑΙ	μῆς [ζῶ]ν ἑαυτῷ καὶ
ΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙΤΕΚΝΟΙΣ	γυναικὶ καὶ τέκνοις.

23.

Sur un linteau de porte, encastré dans le mur d'enceinte, du côté de l'est. Longueur : environ 1·50 m.; hauteur : 0·30 m. CIG, 4340ᶜ, p. 1158; LW, 1366. Cf. CIG, 4341 et p. 1159; LW, 1365.

Μ . ΚΑΛΠ . Μ . Υ[ιὸς] ΣΙΙ?ΒΕΙΙΙΑΙΙ⫽L . . . . [τοῦτο τὸ ἡρ]Ω
εῖον ζῶν κατεσκεύασεν ἑαυτῷ καὶ τοῖς ἰδίοις
αὐτοῦ ἀπελευθέροις

Ligne 1, Σαβεινιανός ou Σερβειλιανός.

24.

Pierre placée à l'envers dans le mur d'enceinte, à gauche de la porte d'Hadrien. L'inscription occupe le quart (en haut et à droite). Largeur de la pierre : 1·07 m.; hauteur : 0·59 m. (Sch. et St.)

ΑΥΡ. ΝΕ..ΚΣΙΔΗΣΕΑΥΤ_	Αὐρ. Νε. . σίδης ἑαυ[τῶ
ΚΑΙΤΗΓΥΝΑΙΚΙΑΥΤΟΥΑΥ	καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ Αὐ-
ΡΗΛΙΑΓΑΜΙΚΗΚΑΙΤΟΙΣ	ρηλία Γαμικῇ καὶ τοῖς
ΤΕΚΝΟΙΣ	τέκνοις.

25.

Dans une tour du côté méridional; longueur : 1·20 m. environ.

ΤΟΔΕΚΕΝΟΤΑΦΙΟΝΤΟΙΣΙΔΙΟΙΣΜΟ|υ
ΗΣΑΣΘΑΙΔΩΣ ει τῷ φίσκῳ κτλ.

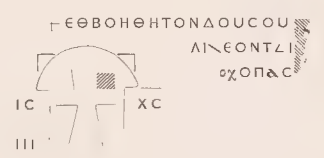
26.

Pierre encastrée dans l'escalier d'une maison.

ΩΚΟΡΙ
ΕΡΟΣΑΣ
ΥΠΕΥΘΥ
ΕCΗΣΟΝ
ΟΙΣΚΑΤΑΔ
ΑΙ ΕΓΩΟΛΣ

27.

Dans le pavé de la cour de la grande mosquée. Hauteur : 0·53 m.; largeur : 0·67 m. (Sch. et St.)



28.

Fragment de marbre encastré dans un angle de maison. (Sch. et St.)



Pergé.

29.

Dans un cimetière au sud-ouest de la ville. Base en deux fragments faisant aujourd'hui partie d'un tombeau turc. *A;* hauteur : o·80 m.; largeur et épaisseur : o·53 m. et o·54 m. — *B;* hauteur o·685 m.; largeur et épaisseur : o·55 m. et o·56 m.; le haut de cette dernière est brisé, le bas est uni au dessous de la quatrième ligne. Inscription mentionnée par Hirschfeld, I, p. 722, 2.

A	*A*
ΤΑΖΗΛΩΤΑΙΤΩΝΟΜΟΙΩΝΓΙ	τα ζηλωταὶ τῶν ὁμοίων γί-
ΝΩΝΤΑΙ ⁝ ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙΔΕΔΟΧΘΑ	νωνται ⁝ Ἀγαθῇ τύχῃ, δεδόχθα[ι
ΕΠΗΝΗΣΘΑΙΤΕΕΠΙΠΑΣΙΤΟΙΣΠΡΟ	ἐπῃνῆσθαί τε ἐπὶ πᾶσι τοῖς προ-
ΓΕΓΡΑΜΜΕΝΟΙΣΣΤΑΣΙΑΝΒΟΚΙΟΥ	γεγραμμένοις Στασίαν Βοκίου
ΚΑΙΤΕΤΙΜΗΣΘΑΙΧΡΥΣΩΙΣΤΕΦΑ	καὶ τετιμῆσθαι χρυσῷ στεφά-
ΝΩΙΑΡΙΣΤΕΙΩΙΚΑΙΕΙΚΟΝΙΧΑΛΚΗ	νῳ ἀριστείῳ καὶ εἰκόνι χαλκῇ,
ΗΝΚΑΙΑΝΑΣΤΑΘΗΝΑΙΕΝΤΩΙΙΕΡΩ	ἣν καὶ ἀνασταθῆναι ἐν τῷ ἱερῷ
ΤΗΣΑΡΤΕΜΙΔΟΣΚΑΤΑΤΟΝΕΠΙΦΑ	τῆς Ἀρτέμιδος κατὰ τὸν ἐπιφα-
ΝΕΣΤΑΤΟΝΤΟΠΟΝΚΑΙΕΠΙΓΡΑΦΗΝΑ	νέστατον τόπον καὶ ἐπιγραφῆνα[ι
ΕΠΙΤΗΣΒΑΣΕΩΣΟΔΗΜΟΣΟΠΕΡ	ἐπὶ τῆς βάσεως »Ὁ δῆμος ὁ Περ-
ΓΑΙΩΝΕΤΙΜΗΣΕ ΣΤΑΣΙΑΝΒΟΚΙΟΥ	γαίων ἐτίμησε Στασίαν Βοκίου
ΧΡΥΣΩΙΣΤΕΦΑΝΩΙΚΑΙΕΙΚΟΝΙΧΑΛ	χρυσῷ στεφάνῳ καὶ εἰκόνι χαλ-
ΚΗΙΓΕΝΟΜΕΝΟΝΚΑΤΑΠΟΛΙΝΣΤΡΑΤΗ	κῇ γενόμενον κατὰ πόλιν στρατη-
ΓΟΝ ΟΔΗΜΟΣΕΤΙΜΗΣΕ	γόν.« Ὁ δῆμος ἐτίμησε
ΤΟΔΕΥΤΕΡΟΝΣΤΑΣΙΑΝΒΟΚΙΟΥ	τὸ δεύτερον Στασίαν Βοκίου
ΤΑΙΣΥΠΟΓΕΓΡΑΜΜΕΝΑΙΣΤΙΜΑΙΣ	ταῖς ὑπογεγραμμέναις τιμαῖς
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΗΣΑΝΤΑ	γυμνασιαρχήσαντα·
ΕΔΟΞΕΠΕΡΓΑΙΩΝΤΗΙΒΟΥΛΗΚΑΙΤΩ	Ἔδοξε Περγαίων τῇ βουλῇ καὶ τ[ῷ
ΔΗΜΩΙΕΠΕΙΣΤΑΣΙΑΣΒΟΚΙΟΥΑΝΗΡΚ	δήμῳ· Ἐπεὶ Στασίας Βοκίου, ἀνὴρ κ[α-
ΛΟΣΚΑΙΑΓΑΘΟΣΖΗΛΩΤΗΣΥΠΑΡΧΩ	λὸς καὶ ἀγαθός, ζηλωτὴς ὑπάρχω[ν
ΤΩΝΚΑΛΛΙΣΤΩΝΕΝΤΕΤΑΙΣΛΟΙΠΑΙΣ	τῶν καλλίστων, ἔν τε ταῖς λοιπαῖς [ἀρχ-
ΑΙΣΚΑΛΩΣΑΝΕΣΤΡΑΜΜΕΝΟΣΚΑΙ	αῖς καλῶς ἀνεστραμμένος καὶ [ἐν (?)
ΤΟΙΣΑΛΛΟΙΣΠΑΣΙΝΑΡΙΣΤΑΠΟΛΙΤΕΥ	τοῖς ἄλλοις πᾶσιν ἄριστα πολιτευ[όμε-
ΝΟΣΔΙΑΤΕΛΕΙΚΑΤΑΣΤΑΘΕΙΣΔΕΚΑΙΓ	νος διατελεῖ, κατασταθεὶς δὲ καὶ γ[υμνα-
ΕΙΑΡΧΟΣΗΓΗΣΑΤΟΤΟΥΓΥΜΝΑΣΙΟ	σίαρχος ἡγήσατο τοῦ γυμνασίο[υ πρε-
ΙΟΝΤΩΣΚΑΙΤΗΣΤΩΝΕΦΗΒΩΝΚΑΙ	π]όντως καὶ τῆς τῶν ἐφήβων καὶ [νέων
ΣΩΦΡΟΣΥΝΗΣΠΡΟΕΣΤΗΩΣΒΕΛΤ	σωφροσύνης προέστη ὡς βέλτ[ιστον
ΑΚΟΛΟΥΘΟΝΕΑΥΤΟΝΕ	ἀκόλουθον ἑαυτὸν ε
ΝΩΣΑΞΙΩΣΕΑΥΤΟΥ	ν[ο]ς ἀξίως ἑαυτοῦ . . .

B	*B*
ΒΛΕΠΟΝΙΕΣΙΟΝΛωι	βλέπον[τ]ες [τ]ὸν [δῆμον τὰς
ΠΡΕΠΟΥΣΑΣΑΠΟΝΕΜΟΝΤΑΤΙΜΑ	πρεπούσας ἀπονέμοντα τιμὰ[ς
ΟΙΣΑΡΙΣΤΟΙΣΣΠΕΥΔΩΣΙΝΕΦΑΜΙΛ	τ]οῖς ἀρίστοις σπεύδωσιν ἐφάμιλ[λοι
ΝΕΣΘΑΙΤΟΙΣΤΟΙΟΥΤΟΙΣΤΩΝΑΝΔΡ	γί]νεσθαι τοῖς τοιούτοις τῶν ἀνδρ[ῶν.

Cette base assez haute et assez étroite était peut-être surmontée d'un buste, car elle porte dans sa partie supérieure un enfoncement de forme carrée. On y lisait, précédées des formules usuelles, (l. 14 et suiv.) les distinctions décernées à Stasias. Il reste encore la fin du premier décret et le début du second, ainsi qu'une formule finale *(B)* qui correspond au commencement de *A*. Nous avons supposé p. 52 que cette inscription provient d'un monument élevé en l'honneur de Stasias dans un gymnase.

30.[1]

Dans le canal de la grande rue, près de *G* (v. le plan); épistyles surmontés d'une moulure. *A*, longueur : 0·55 m.; — *BCD* ensemble, longueur : 1·90 m., hauteur : 0·36 m. *A* et une partie de *B* sont publiées CIG, 4342 *b* 3, p. 1160 et LW, 1371 *a*; *BCD* sans *A* se trouvent BCH, X, p. 158, 6.

A *B* *C* *D*
῾Ο δῆμος [ὁ] Περγαίων Τιβέ[ριον] Κλαύδιον Καίσαρα Σεβαστὸν πατερα πατριδος

Nous avons supposé p. 43 que ces épistyles appartenaient à l'arc de triomphe qui s'élevait derrière la porte *F*.

31.

Dans le portique de la grande rue, un peu au sud-est du point d'intersection. Epistyle surmontée d'une cymaise et d'un filet; longueur : 1·39 m.; hauteur : 0·40 m.

. τ]ΟΥΛΑΜΠΡΟΤΑΤ[ου

32.

Dans le monument *L* (v. le plan), *a* se trouve sur le linteau de la porte centrale; *b* et *c* sur ceux des deux fenêtres placées à droite et à gauche de cette porte; *d* se trouve à terre près de l'entrée latérale de l'ouest. Inscriptions déjà publiées et restituées CIL, III, *Supplementum Lyciae et Pamphyliae.*

a ΣΕΒΑΣΤΩΝΓ[έρωνι Γ. Ἰούλιος Κορν]ΟΥΤΟΣΚΑΙΗΓΥΝΗΑΥΤΟΥ
ΚΑΙ/ [αὐτῶν τὰ τέκνα κατεσκεύασαν] ΚΑΙΑΝΕΘΗΚΑΝ

b Γ]ΙΟΥΛΙΟΣΚΟΡΝΟ˺ [ῦτος ἀνέθηκε κατασκ.]ΕΥΑΣΑΣ

c Γ]ΙΟΥΛΙΟΣΚΟΡΝ [νοῦτος ἀνέθηκεν] ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΣ

d CLAVDIOCAESARIGERMAN ico Augusto Neroni
CIVLIVSCORNVTVSCVMVXC re et liberis dedicavit.

Le nombre des lettres qui manquent est donné dans *a* et dans *c* par la dimension des lettres conservées; *d* devait former la moitié du linteau (cf. p. 46). Ce Cornutus paraît être (v. nº 35) un ancêtre de l'agonothète des jeux qui portaient le nom du sophiste Varus.

1 On trouve (CIG, 4342 *b* 3) à la suite des deux fragments *AB* (moins Τιβε), numérotés 1, neuf autres fragments numérotés de 2 à 10. On les retrouve, numérotés de *b* à *k*, dans LW, 1371, où l'on essaie de les séparer. Nous donnons les deux désignations à la fois au commencement de l'énumération qui suit (30[a-c]). Je n'ai vu ni 30[a], ni 30[def].

30[a] = 2 (CIG) *b* (LW) et 10, *k* ne sont pas retrouvées.

30[b] = 4—7, *d—g*, dans les ruines du tombeau *V*, en avant de la porte méridionale; v. p. 53.

30[c] = 3, 8, 9; *c h i*, dans le monument en ruines *X* au sud-est; v. p. 52.

30[d] CIG 4342 *b* 4, p. 1160; LW, 1375. Fragment.

30[e] CIG 4342 *b* 5, p. 1160; LW, 1376. Fragment.

30[f] *Annali dell' Inst.*, 1852, p. 163; LW, 1374. Fragment.

33.

Au bord méridional du plateau de l'acropole, à l'ouest de l'entrée; largeur : 0·65 m. (en haut). Inscription publiée en partie CIG, 4342.

ΡΕΑΤΗΣΑΡΤΕΜΙΔΟΣ	Ἱε]ρέα τῆς Ἀρτέμιδος
ΚΑΙΔΗΜΙΟΥΡΓΟΝΤΟΠΕ/	καὶ δημιουργὸν τὸ πέ[μ-
ΤΤΟΝΚΑΙΑΡΧΙΕΡΕΑΤΩΝΣ	π]τον, ἀρχιερέα τῶν Σ[ε-
ΒΑΣΤΩΝΚΑΙΙΕΡΕΑΣΕΒΑ	βαστῶν καὶ ἱερέα Σεβα[σ-
ΤΗΣΟΜΟΝΟΙΑΣ·ΤΙΒΕΡΙΟΝ	τῆς Ὁμονοίας Τιβέριο[ν
ΚΛΑΥΔΙΟΝΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΥ//	Κλαύδιον Ἀπολλωνίου υ[ἱ-
ΟΝΚΥΡΕΙΝΑΑΠΟΛΛΩΝΙΟΝ	ὸν Κυρείνα Ἀπολλώνιον
ΕΛΑΙΒΑΒΙΙΝΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡΑ	Ἐλαιβάβ[η]ν φιλοκαίσαρα
ΚΑΙΦΙΛΟΠΑΤΡΙΝΥΙΟΝΤΗΣΠ//	καὶ φιλόπατριν, υἱὸν τῆς π[ό-
ΛΕΩΣΕΠΑΡΧΟΝΓΕΝΟΜΕΝΟΝ	λεως, ἔπαρχον γενόμενον
ΕΝΡΩΜΗΤΕ..Ε//ΟΝΑΡ	ἐν Ῥώμῃ τε[χν]ε[ιτῶ]ν, ἀρ[χι-
ΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝΤΡ/ .. .	ερασάμενον τρ[ὶς καὶ ἀγω-
ΝΟΘΕΤ//ΣΑΝΤΑΤ..ΩΝΑΓ/.	νοθετ[ή]σαντα τ[ρι]ῶν ἀγ[ώ-
ΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝΤΡΙ Ε. .	ν]ων Σεβαστῶν, τρ[ὶς πρ]ε[σβεύ-
ΣΑΝΤΑΔΩ ΕΑ//ΕΙΣΡΩΜΗΝΚΑ//	σαντα δω[ρ]εὰ[ν] εἰς Ῥώμην κα[ὶ
ΚΑΤ..ΘΩΣΑΜΕΝΟΝ .	κατ[ορ]θ[ω]σάμενον [τῇ Περ-
ΓΑΙΑΑΙΤΕΜΙΔΙΤΗ// /	γαίᾳ Ἀ[ρ]τέμιδι τὴ[ν στο-
ΑΝΚΑΙΤΩΔΗΜΩΤΑ//ΜΕΓΙΣΤΑ	ὰν καὶ τῷ δήμῳ τὰ μέγιστα
//ΑΙΣΥΝΦΕΡΟΝΤΑ//ΤΕΤΑΙΣ	κ]αὶ συνφέροντα, [ἔν] τε ταῖς
ΚΑΤΑΣΧΟΥΣΑΙΣΣΕΙΤΟΔΕ//	κατασχούσαις σειτο[δεί-
\ΙΣΠΡΟΧΡΗΣΕΙΣΔΟΝΤΑΑΡ	α]ις προχρήσεις δόντα ἀρ-
ΥΡΙΩΝΕΙΣΑΓΟΡΑΣΜΟΝΠΙ/	γ]υρίων εἰς ἀγορασμὸν π[υ-
//ΝΠΟΛΛΑΚΙΣΤΕΔΟΝΤΑ	ρῶ]ν, πολλάκις τε δόντα
//.//ΕΙΣΠΑΝΔΗΜΟΥΣΤΟ/	ἑστιάσ]εις πανδήμους το[ῖς
ΚΑΤΟΙΚΟΥΣΙΤΗΝΠΟΛΙΝΚΑΙΤ//	κατ[ο]ικοῦσι τὴν πόλιν καὶ τ[οῖς
--ΙΔΗ... \-ΙΝΞΕΝΟΙΣ .	ἐπ]ιδη[μήσασ]ιν ξένοις, [ἐ-
Γ//ΣΚΕΥΑΣΑΝΤΑΤΕΤΟΒΟ///	πι]σκευάσαντά τε τὸ βο[υ-
ΛΕΥΤΗΡΙΟΝΕΚΤΩΝΙΔ .	λευτήριον ἐκ τῶν ἰδ[ίων.

Remarquons la construction des participes, qui n'est pas uniforme. Entre les lignes 10 et 15, les participes sont simplement juxtaposés; seuls ἀρχιερασάμενον et ἀγωνοθετήσαντα, qui dépendent étroitement l'un de l'autre, sont réunis par la conjonction καί; puis entre 15 et 18 tous les participes sont réunis par καί; enfin viennent trois participes suivis chacun de la particule τε. Pour le Σεβαστὴ Ὁμόνοια, cf. la Σεβαστὴ Νείκη (4 *g*), la Τύχη Σεβαστῶν (*Athen. Mitth.*, X, p. 336), et la Ῥέα Σεβαστὰ (CIG 2508). Pour l'expression ἀρχιερασάμενον τρὶς καὶ ἀγωνοθετήσαντα τριῶν ἀγώνων, cf. 4 *g*, l. 3, ἀρχιερέα τῶν τριῶν πενταετηρικῶν ἀγώνων, où le rapport de *l'archiereus* avec les grands jeux (cf. BCH, X, p. 150) est exprimé avec moins de précision que dans notre inscription, qui paraît être plus ancienne. L'expression προχρήσεις ἀργυρίων (l. 21) se rencontre également dans une inscription de Termessos (tome II). Les *praefecti fabrum* (l. 11) se retrouvent dans deux inscriptions d'Attaleia (4 *g* et 6). Le nom de la ville est ajouté, comme ici, dans une inscription de Bénévent (CIL IX, 1619) : *praef. fabr. Romae*, et dans une inscription de Tibur (CIL, XIV, 3665; cf. Borghesi, Œuvres, V, p. 208) : *praefecto fabrum M. Silani M. f. sexto Carthaginis*. L. 26, on peut également restituer κατασκευάσαντα.

34.

Inscription encastrée dans une tour du mur oriental, d'origine plus récente. Hauteur et largeur : 0·65 m. environ. Le bas est brisé.

ΙΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ	Ἡ] βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
ΤΗΣΙΕΡΑΣΚΑΙΛΑΜΠΡΑΣ	τῆς ἱερᾶς καὶ λαμπρᾶς
ΚΑΙΕΝΔΟΞΟΥΚΑΙΝΕ	καὶ ἐνδόξου καὶ νε-
ΩΚΟΡΟΥΠΕΡΓΑΙΩΝ	ωκόρου Περγαίων
ΠΟΛΕΩΣ	πόλεως
Π>ΙΟΥΛΑΙΜΙΛΙΟΝ	Π. Ἰούλ(ιον) Αἰμίλιον
ΑΚΥΛΑΝ	Ἀκύλαν
ΤΟΝΚΡΑΤΙΣΤΟΝ	τὸν κράτιστον
	[ἡγεμόνα κτλ]

35.

Inscription encastrée dans une tour réparée postérieurement, au nord-est. Hauteur : 1 m. environ; largeur : 0·70 m.

ΣΟΚΛΛ	. . . .
. . . ΛΙΕΩΝΕΤΕΙΜ	. . . . . . ἐτείμ[ησεν
ΑΙΕΡΕΑΤΩΝΣΕ	τὸν] ἱερέα τῶν Σε[βασ-
ΤΩΝΑΠΟΔΕΙΧΘ ///	τῶν, ἀποδειχθ[έντα
ΔΕΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕ	δὲ καὶ ἀγωνοθέ[την
ΤΩΝΜΕΓΑΛΩΝ . .	τῶν μεγάλων [Οὐ-
. ΡΕΙΩΝΠΕΝΤΑΕΤΗΡ	α]ρείων πενταετηρ[ικῶν
ΑΓΩΝΩΝΓΑΙΟΝΙΟ .	ἀγώνων Γάιον Ἰο[ύλιον
ΚΟΡΝΟΥΤΟΝΒΡΥΩΝΕ	Κορνοῦτον Βρυων[ιανόν.
Vide.	

36.

Dans la campagne, à l'ouest de la ville. Hauteur de la moulure supérieure : 0·23 m.; hauteur de l'inscription proprement dite : 0·80 m.; le pied est enterré. L'inscription est de moins en moins nette à partir du bas, et les deux premières lignes sont détruites.

. . . .	[Θεοῦ Νερούα υἱῷ],
. . . .	[αὐτοκράτορι Νερού]-
ΑΙΤΡΑΙΑΝΩΙΚΑΙΣΑΡ///	ᾳ Τραιανῷ Καίσαρ[ι
. . ΒΑΣΤΩΓΕΡΜΑΝΙΚΩ	Σε]βαστῷ Γερμανικῷ
. ΛΚΙΚΩΙΚΑΙΑΡΤΕΜΙΔΙ	Δα]κικῷ καὶ Ἀρτέμιδι
. ΕΡΓΑΙΑΙΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙ	Π]εργαίᾳ καὶ τῷ δήμῳ
. ΠΟΛΛΩΝΙΟΣΒ̄ΦΥΣΕΙΔΕ	Ἀ]πολλώνιος (δὶς), φύσει δὲ
ΤΡΟΚΟΝΔΟΥΚΑΙΧΡΥΣΩ	Τροκόνδου, καὶ Χρυσώ,
ΗΓΥΝΗΑΥΤΟΥΚΑΙΤΑΓΕ	ἡ γυνὴ αὐτοῦ, καὶ τὰ τέ-
ΚΝΑΑΥΤΟΥΕΚΤΩΝΙΔ .	κνα αὐτοῦ ἐκ τῶν ἰδ[ί-
ΩΝΑΝΕΘΗΚΑΝΚΑΙ	ων ἀνέθηκαν καὶ
ΚΑΘΙΕΡΩΣΑΝ	καθιέρωσαν.

37.

Dans une tour du mur oriental; hauteur et largeur : 0·65 m. environ. Le côté droit est brisé en haut et en bas.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΙ	Αὐτοκράτο[ρα
ΚΑΙΣΑΡΑ	Καίσαρα
ΜΑΝΤΩΝΙΟΝ	Μ. Ἀντώνιον
ΓΟΡΔΙΑΝΟΝ	Γορδιανὸν
ΣΕΜΠΡΩΝΙΑΝΟΝ	Σεμπρωνιανὸν
ΡΩΜΑΝΟΝΑΦΡΙ	Ῥωμανὸν Ἀφρι-
ΚΑΝΟΝΓΑΤΕΡΑ	κανόν, π[ατέρα

38.[1]

Base trouvée au point d'intersection des deux grandes rues. Hauteur : 1·10 m.; largeur : 0·56 m. La partie supérieure est unie.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ	Αὐτοκράτορα
ΚΑΙΣΑΡΑ	Καίσαρα
Μ> ΑΝΤΩΝΙΟΝ	Μ. Ἀντώνιον
ΓΟΡΔΙΑΝΟΝ	Γορδιανὸν
ΣΕΜΠΡΩΝΙΑΝΟΝ	Σεμπρωνιανὸν
. ΩΜΑΝΟΝΑΦΡΙ/./	Ῥ]ωμανὸν Ἀφρι[κ-
ΑΝΟΝΥΙΟΝ	ανὸν υἱὸν,
/ ΥΣΕΒΗΕΥΤΥΧΗ	Ε]ὐσεβῆ Εὐτυχῆ
ΞΕΒΑΣΤΟΝΣΩΤΗ///	Σεβαστόν, Σωτ[ῆρα
ΣΗΣΟΙΚΟΥΜΕΝ	τῆς οἰκουμέν[ης
ΗΓΕΡΟΥΣΙΑ	ἡ γερουσία.

Les statues des trois Gordien, 37, 38, 38[a], furent érigées sous le règne du troisième, pendant qu'il était en Asie pour combattre les Perses, c'est-à-dire depuis 242 ap. J.-C. Cependant les caractères ne sont pas tout à fait les mêmes dans les trois bases.

39.

Base circulaire trouvée dans l'église *R* (v. le plan; cf. p. 39). Hauteur : 1 m. (avec les deux bordures supérieure et inférieure); diamètre : 0·70 m. On voit en haut le trou où était fixée la plinthe. CIG, 4342*b*, p. 1160; LW, 1373; BCH, X, p. 159, 7, au texte duquel il n'y a presque rien à changer.

Ἱέρειαν τῆς προεστώσης τῆς
πόλεως ἡμῶν θεᾶς Ἀρτέμιδος ἀσύλου
καὶ ἱέρειαν Ἀθηνᾶ[ς δι]ὰ βίου Κλ. Παυ-
λ[ε]ῖν[αν] Ἀρτεμεισία[ν, θυ]γατέρ[α Κλ.] ΑΠΕ[λ-
λέιν[ου καὶ] Οὐλπ. Ἀρτεμεισίας ἀρχιερέων
Μ Κλ. Ῥοτείλιος Οὐᾶρος ἔπαρχος ἱππέων
εἴλης α' Κολωνῶν καὶ Λ. Κλ. ΠΡΟΠΙΝΚΙ-
ανὸς Ἀ[π]ελλῖνος χειλ(ίαρχος) λεγ. ω (d. i. β') Τραιανῆς
τὴν μάμμην οἱ ἔγγονοι.

[1] 38[a] CIG, 4342*b*[2], p. 1160; LW, p. 1372 : Αὐτοκρατορα | Καίσαρα | Μ. Ἀντώνιον | Γορδιανὸν Εὐσεβῆ Εὐτυχῆ Σεβαστὸν Σωτῆρα τῆς οἰκουμένης ἡ γερουσία.

40.

Pierre trouvée dans le cimetière de l'est. En haut se trouve une moulure concave où on lit ces deux mots, suivis d'une longueur de 0·05 m. unie :

ΚΑΙ ϕΙΛΟΠΟ[λιν

41.

Entablements encastrés dans l'annexe qui se trouve au nord du monument *L*. Longueurs : *a*, 1·45 m.; *b*, 1·05 m.; *e*, 1·64 m. Hauteur : 0·43 m. *a* et *b* se trouvent déjà dans l'ouvrage de Trémaux.

a ΙΤΩΝΣΥΝΚΑΘ | *b* ΝΤΩΝΑ

c ΟΛΕΙΙ *d* Ν| *e* . . . . ΕΞ . .

Peut-être : . . τῶν συνκαθ[ιερωσά]ντων [. . . τῇ π]όλει . .

42.

Dans la seconde tour du mur oriental à partir du nord. Largeur : 0·60 m. environ; hauteur : 0·40 m.

ϕΥΛΗΕΡΜΟΥ

On rencontre assez souvent des tribus portant des noms de personnes et Hermès est un nom propre très répandu. Mais ici, comme l'inscription est complète, il s'agit évidemment du dieu Hermès.

43.

Dans les voûtes orientales du stade, numérotées à partir du nord (cf. p. 50) :

a 17ᵉ voûte, sur le bossage et le refend inférieur d'une pierre du fond;
b même voûte, du côté droit;
c 20ᵉ voûte, sur le refend supérieur de deux pierres;
d 23ᵉ voûte, id.
e 25ᵉ voûte, sur le refend inférieur d'une pierre de la troisième assise à partir du haut. On voit également à droite, mais peu distinctement, des traces de lettres.
f 26ᵉ voûte, sur une pierre entourée d'un refend dans la troisième assise à partir de la droite. Une troisième ligne semble effacée.
g 28ᵉ voûte, sur le refend inférieur de trois pierres à bossage, dans le fond.

a / / . / ΙΙΚΙΟΥ
ΑΡΓΥΡΟΚΟ / /

b ΑΡΓΥΡΟΚΟ
ΠΟΥ

c ΗΡΑΚΛΙΟΥ , puis des traces de lettres.

d L////LΤΡΑ////ΟΥΑΡ/ ΥΟ\

e ////ΡΓΥΡ./../ΥΒ /

f ΘΕΟϕΙΛΙ
ΑΝΟΥ
, / . /

g ΤΟΥΧΡΥΣΟ ΖΩΤΙΚΟ

44.

A l'est de la passerelle *K* qui franchit le canal de la grande rue. Entablement surmonté d'une moulure; longueur : 1 m.; largeur : 0·44 m. On lit au dessous :

. . VONHΕΞΗCΕΠΟΛΕΙΚΛΕΟCΤΙCΔΑ	— ∪ ον ἠέξησε πόλει κλέος [ε]ἰς δα ∪ — ∪
PMΑΡΕΗΝΕΝΕΗΒΕΤΟC	εἰκόνα μα]ρμαρέην ∪ ∪ — ∪ ∪ — ∪ ∪ — ∪
ΛΛΟCΕΚCΜΥΡΝΗCΠΑ	— ∪ ∪ (?) ἄ]λλος ἐκ Σμύρνης πα ∪ — ∪ ∪ — ∪

45.

Base de 1·12 m. de hauteur, y compris les deux bordures supérieure et inférieure. Pierre encastrée dans une tour du mur occidental, près du point où la rue se détache. CIL, *Supplementum Lyciae et Pamphyliae,* 6739.

CIVLIVS · PLO	C. Iulius Plo-
CAMVS · VI	camus vi-
VOS · SIBI · ET	vos sibi et
SVIS ·	suis.
ΓΑΙΟΣΙΟΥΛΙΟΣ	Γάιος Ἰούλιος
ΠΛΟΚΑΜΟΣ	Πλόκαμος
ΖΩΝΕΑΥΤΩΙ	ζῶν ἑαυτῷ
ΚΑΙΤΟΙΣΙΔΙΟΙΣ	καὶ τοῖς ἰδίοις.

46.

Dans un mur du côté occidental partant du nord. Architrave de 1·66 m. de longueur et de 0·50 m. de hauteur; l'inscription est gravée sur les deux faces supérieures. CIL, *Supplementum Lyciae et Pamphyliae,* 6740.

/SET · SERGIATHEOPROPISVXORVIBI
peTIERINT · ETP · SERGIOCANDIDOETQVII

47.

Dans un tombeau situé en dehors de la ville, juste devant l'extrémité de la grande rue. Plaque de 0·65 m. de hauteur, de 0·70 m. de largeur et de 0·20 m. d'épaisseur. Les bords sont brisés sur tout le pourtour, excepté au bas et peut-être à l'angle inférieur de droite.

////ΙΗΝΟΣ/	Οὐολουσσ]ιηνὸς . .
\ΚΥΛΑΣΤC	. . . . . Ἀκύλας τὸ . .
ΚΑΙΑΤΤΙΑΠ	. . . . . καὶ Ἀττία Π . .
ϽΥΣΣΙΗΝΩΙ	Οὐολ]ουσσιηνῷ
ΥΑΣΑΝΚΑΙΑΥ	κατεσκε]ύασαν καὶ αὐ[τοὶ καθιέρωσαν ?

48.

Dans la même tour où est encastrée l'inscription nº 42. Impossible à atteindre.

ΛΕΩΣΚΟΛΩΝΕΙΑΣΛ
ΑΝΔΡΕΙΑΕΥΣΕΒΗΚΑΙ
ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΣΖΩΝ/'
ΕΑΥΤΩΚΑΙ

49.

Pierre servant de linteau à la petite porte h^1. Longueur : 2·54 m.; hauteur : 0·56 m. Inscription difficile à lire.

Γ · Ο . . . ΟΣΠΙΔΑΞΑ[illegible]ΟΥΑΡΙ[illegible]ΙΑ · ΕΥΤΥΧΙΑΕΑΥΤΟΙΣ
ΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣΚΑΙΤΟΙΣΕΞΑΥΤΩΝΤΑΔΕΚΕ
ΝΟΤΑΦΙΑΤΟΙΣΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟΙΣΑΥΤΩΝΚΑΙΤΟΙΣΕΞΑΥΤΩΝ

Γ. Ο[ὐάρ]ος Πι[λ]α [κ]α[ὶ] Οὐαρ[ε]ία Εὐτυχία ἑαυτοῖς
καὶ τοῖς τέκνοις καὶ τοῖς ἐξ αὐτῶν · τὰ δὲ κε-
νοτάφια τοῖς ἀπελευθέροις αὐτῶν καὶ τοῖς ἐξ αὐτῶν.

50.

Le long de la voie des tombeaux du sud. Pierre provenant d'un sarcophage, dont l'un des côtés longs se composait de trois plaques et de deux demi-plaques, couvertes d'inscriptions. La plaque conservée, qui était la dernière plaque entière à droite, a 0·97 m. de hauteur, dont 0·07 m. au dessus de l'inscription et 0·28 m. au dessous sont unis. La porte se trouvait, comme d'habitude, sur l'un des côtés étroits (v. p. 53).

ΚΑΙΑΡΤΕΜΕΙΣΙΑ	. . . . καὶ Ἀρτεμεισία
. ΟΥΣΕΡΜΙΟΥΤΟ	ἡ γυνή, θυγάτηρ δὲ . . .]ους Ἑρ[μα]ίου το
. ΥΠΗΚΑΙΕΥΜΗΛΩ	μνημεῖον κατεσκεύασαν ἑαυτοῖς καὶ . . . .]υπη καὶ Εὐμήλω
[illegible]ΙΕΤΑΞΑΤΟΚΑΙΩΝ	. . . . ετάξατο καὶ ων-
ΙCΝ[illegible]ΟΝΠΕΡΙΒΟΛΟ[illegible]	. . . . ιον [τ]ὸν περίβολον
⁻ΗΛΝΓΕΙΟΝΚΑΤΕΣ	. . . . ἀ]νγεῖον κατεσ-
ΙΚΡΙΜΑΣΙΝΕΠΙΤΡΟ	κεύασεν . . . .]ὶ κρίμασιν ἐπιτρό-
ΡΑΣΤΟΥ	. . . . ραστοῦ.

51.

Dans le même cimetière que l'inscription 29; pierre faisant aujourd'hui partie d'un tombeau turc. Hauteur : 0·48 m. avec la moulure supérieure; largeur : 0·67 m.; épaisseur : 0·45 m. Le côté droit est brisé.

ΑΝΤΙΓΟΝΗΗΑΝΤΙΓΟΝΟΥ	Ἀντιγονη ἡ Ἀντιγόνου
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΝΑΠΟΛΛΩ	Ἀρτεμίδωρον Ἀπολλω[νίου
ΤΟΝΕΑΥΤΗΣΑΝΔΡΑΚΑΙ	τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα καὶ
ΑΝΤΙΓΟΝΟΣΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ	Ἀντίγονος Ἀρτεμιδώρου
ΟΥΙΟΣΑΥΤΟΥΚΑΤΑΔΙΑΘΗΚ[illegible]Ν	ὁ υἱὸς αὐτοῦ κατὰ διαθήκ[η]ν
ΑΡΤΕΜΙΔΙ	Ἀρτέμιδι.

Le monument dont provient cette pierre devait s'élever dans le sanctuaire d'Artémis plutôt que sur une tombe.

52.

Dans le village de Murtana, au milieu du cimetière turc. Pierre à laquelle correspondait probablement une pierre semblable à gauche. Cette pierre est unie à droite sur une longueur de 0·30 m.; de même la partie centrale est unie, je ne sais pourquoi.

ΚΕΝΟ▨ΦΙΟΝΑΙΙΟ/
ΟΥΡΕΙΑΔΑΚΑΙΚΟΥΡ
ΚΑΙΚΟΥΡΚΑΛΛΙΚΑΡΠΟ
// ΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣΛΥΤΟΥ

L. 1, ΚΕΝΟ n'est pas suivi de ΤΑ. Pour le mot Κουρ, qui est répété deux fois, cf. les noms de l'inscr. 64; peut-être Κούρτιος?

53.

En dehors de la ville, près de la porte *E* (v. le plan). Longueur : 1·25 m.; hauteur : 0·46 m., sans la bordure inférieure, qui fait légèrement saillie.

ΠΛΑΝκιος . . . .
ΠΩΝΕΑΥΤΩΙΚΑΙΤΟΙΣΙΔΙΟΙΣ
ΑΥΡΗΛΙΟΣΑΓΑΠΩΜΕΝΟΣΣΤΡΑΤΙΩΓΗΣ
ΥΩΜΗΣ . . ΑΝΟΙΜΙΔΩΝΤΟΚΕΝΟΤΑΦΙΟΝ
ΚΑΙΤΟΙΣΕΑΥΤΟΥΕΠΙΣΚΕΥΑΣΑΣΣΥΝΕΣΤ

Sillyon.

54.

Dans l'embrasure droite de la porte du monument *c* (v. le plan p. 68, cf. p. 84, fig. 60 *E* et *F*). Je n'affirmerais pas que le trou du verrou a été creusé postérieurement et a fait disparaître une partie de l'inscription. V. Hirschfeld, I, p. 726; Roehl, *Inscriptiones Graecae antiquissimae*, p. 141; Ramsay, *Journal of hellenic studies*, II, p. 223; Bezzenberger (Collitz), *Sammlung griechischer Dialektinschriften*, où l'on trouve la transcription complète. Avant le texte, je donne les leçons qui m'ont paru les leçons véritables à la suite d'une nouvelle collation de l'estampage avec le texte de Bezzenberger.

Ligne 1 ΣΥΔ · F—ΚΑΙ -ΜΑΝΕ   2 ΑΡ ou ΑFΙΛΞΙΙΟΞ—ΚΑΙ, puis avant la lettre Α de simples défauts de la pierre, ΑΙΚΙΑΣ   3 après la lacune, FΙΞ—ΤΥΚ — probablement ΞΕΛΥ—ΠΑ   4 Ι▨FΑΙΑ —ΤΕFΙΙΑΙΞ   5 FΕΤ?ΙΑΠΟ ΜΗ . . ΚΑ . . . . ?   6 ΟΞΑΚ—ΠΟΞΑΒΑΤΙΑΡΙΙΕΝΑΚΑΘΙΛΑ   7 ΤΙΡΕΝΙ   10 ΤΥΞΚΑΙ   11 (ΕΠΙΗΛ ne paraît pas possible)   13 ΚΑΘΕ et non pas Η   14 peut-être FΟΙΚΥΠΟΛΙΞ, à la fin ΔΕΞ   15 ΛΙΑΝ   20 à la fin ΔΙ▨ΞΙΙΗΝΕΞΛ   22 il n'y a pas la place voulue pour ΓΕΓΕΝ   24 à la fin il faut lire sans doute . ΟΚΑΙ; mais il n'y a pas assez de place pour ΑΠΕΛΛΟ   25 ΟΛΙ ‖ non pas Ν   26 ‖ seul ΑΞΕ est à peu près certain   27 ‖ Ο?Ε+ΕΤ?, presque toute la ligne est douteuse   28 ‖ ΕΙΡΑΜΙ?   29 ‖ ΑΝΑΨ, presque au bord   30 ‖ ?ΦΥΞ   32 Φ?   34 ΙΕ+ΕΞΙΝ 35 ΟΑ?ΒΑΚΑΙΤ?

55.

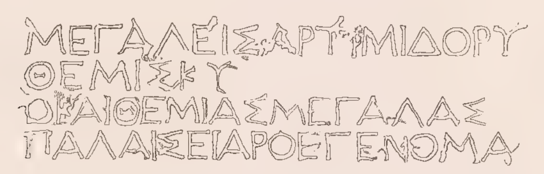
Dans un mur près de la rampe écroulée (p. 73); base en travertin. Hauteur de l'inscription : 0·18 m.; largeur : 0·58 m. Le côté antérieur, le côté gauche et une partie du côté postérieur ont une moulure supérieure et une moulure inférieure; le côté droit est uni. On aperçoit sur la base les traces des deux pieds de la statue, celles du pied droit en avant, celles du pied gauche un peu en arrière et sur le côté.



Pour la première lettre, v. p. 39, n. 2; pour la forme du nom et celle de la flexion, v. ci-dessous nº 97.

56.[1]

Base trouvée près de la première, en travertin comme elle et bordée d'une moulure semblable en avant et à droite. Le côté gauche a 0·71 m. de longueur et le côté antérieur 0·63 m. Le côté gauche, qui est uni, n'était probablement pas à découvert, comme le côté droit de la base précédente; mais, comme cette base est plus haute et que l'écriture et les formes de l'inscription sont plus anciennes, les deux bases sont indépendantes l'une de l'autre.



Μεγάλεις Ἀρτιμιδόρυ
Θεμίσκυ
ὁ καὶ Θεμιᾶς Μεγαλᾶς
πάλαις εἰαρὸ ἐγενομα.

Pour Μεγάλεις, c'est-à-dire Μεγαλλῆς, pour les flexions particulières et la chute des consonnes finales dans les derniers mots, v. nº 97. Θεμίσκυς, c'est-à-dire Θέμισκος paraît synonyme de Θέμιστος; quant aux surnoms Θεμιᾶς et Μεγαλᾶς, ce sont probablement des noms familiers dérivés du nom du personnage et du nom de son aïeul. Pour la ligne 4, cf. p. 70.

57.[2]

Pierre encastrée dans une abside du moyen âge, annexée à un monument antique situé à l'extrémité orientale de la ville. Largeur : 0·34 m.

ΕΙΜΗΣΕΝ	Ὁ δῆμος ἐτ]είμησεν
ΕΡΕΩΣΑΠΟΛΛΩΝΟΣ	. . υἱὸν ἱ]ερεως Ἀπόλλωνος
ΓΑΛΛΕΟΥΣΠΑΣΑΙΣ	. . . . Με]γαλλέους, πάσαις
ΡΕΤΗΣΕΝΕΚΑ	τειμαῖς ἀρ]ετῆς ἕνεκα.

Pour Μεγαλλέους v. nº 97.

[1] 56ª Inscription sur un rocher, CIG, 4342 *c*; Bezzenberger, nº 1268.

[2] 57ª BCH, X, p. 500, 1 : Décret honorifique du δῆμος ὁ Σιλλυέων, trouvé « à 1 heure au sud-ouest du village (Kiesmé) sur un escarpement couvert de ruines ».

57ᵇ *Ibid.*, p. 501, 2 : autre décret, où les mots ὁ δῆμος ne sont suivis d'aucun nom propre, à une lieue au nord-ouest du village.

57ᶜ *Ibid.*, p. 501, 3 : inscription honorifique votée à Septime Sévère par Μουλασσεων ὁ δῆμος, au même endroit que la précédente.

58.

Base en marbre à l'entrée du vestibule de la petite mosquée (v. *d* sur le plan). L'inscription était tournée du côté du mur. Hauteur : 0·78 m. (sans les deux moulures supérieure et inférieure); largeur : 0·50 m. Les trois premières lignes se trouvent sur la moulure supérieure.

ΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣΕΤΕΙΜΗΣΕ	Ἡ βο]υλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησε
ΜΕΓΑΚΛΕΑΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣ	Μεγακλέα Μεγακλέους
ΦΥΣΕΙΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΤΡΙΣ	φύσει Ἀπολλωνίου τρὶς
ΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣΔΗΜΙΟΥΡΓΟΝΚΑΙ	Μεγακλέους, δημιουργον καὶ
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝΕΠΙΔΟΝΤΑΔΙ	γυμνασίαρχον ἐπιδόντα δι-
ΑΤΗΣΜΗΤΡΟΣΜΗΝΟΔΩΡΑΣΕΝ	ὰ τῆς μητρὸς Μηνοδώρας ἐν
ΤΩΕΤΕΙΤΗΣΔΗΜΙΟΥΡΓΙΔΟΣΑΥ	τῷ ἔτει τῆς δημιουργίδος αὐ-
ΤΟΥΔΙΑΝΟΜΗΣΕΚΑΣΤΩΙΒΟΥ	τοῦ διανομῆς ἑκάστῳ βου-
ΛΕΥΤΗ✻Κ›ΓΕΡΑΙΩΙΔΕΚΑΙ[...]	λευτῇ (δηνάρια) κ', γεραιῷ δὲ καὶ ἐ-
ΚΛΗΣΙΑΣΤΗΙΑΝΑ✻ΙΗ·ΠΟΛΕΙΤ[...]	κλησιαστῇ ἀνὰ (δηνάρια) ιη', πολείτ[η
ΔΕΑΝΑ✻ΒΑΓ ΛΕΥΘΕΡΟΙΣΔΕΚΑΙ	δὲ ἀνα (δηνάρια) β', ἀ[πε]λευθέροις δὲ καὶ
ΠΑΡΟΙΚΟΙΣΑΝΑ✻ΑΕΤΙΕΠΙΔΟΝΤΑΔΙ[...]	παροίκοις ἀνὰ (δηνάρια) α' · ἔτι ἐπιδόντα δι-
ΑΤΗΣΜΗΤΡΟΣΚΑΙΕΙΣΤΡΟΦΑΣΠΑΙΔΩΝ	ὰ τῆς μητρὸς καὶ εἰς τροφὰς παίδων
ΑΡΓΥΡΙΟΥΜ̆ΛΗΤΙΣΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΕ	ἀργυρίου μυ(ριάδας) λ' · ἥτις κατεσκεύασε
ΤΟΝΤΕΝΑΟΝΚΑΙΤΑΕΝΤΩΙΝΑΩΙΙΕ[...]	τον τε ναὸν καὶ τὰ ἐν τῷ ναῷ ἱε[ρά,
ΤΑΤΕΑΡΓΥΡΕΑΤΡΙΑΑΠΟΜ̆ΑΚΑΙ✻[...]	τά τε ἀργύρεα τρία ἀπὸ μυ(ριαδος) [α'] καὶ (δηναρίων) ͵α
ΚΑΙΤΟΤΗΣΤΥΧΗΣΙΕΡΟΝΑΚΡΕΛΕ	καὶ τὸ τῆς Τύχης ἱερὸν ἀκρελε-
ΦΑΝΤΙΝΟΝΕΠΙΧΡΥΣΟΝΣΥΝΤΟΙΣ	φάντινον ἐπίχρυσον σὺν τοῖς
ΠΑΡΕΡΓΙΟΙΣΤΟΙΣΠΕΡΙΤΗΝΒΑΣΙΝΚΑ	παρεργίοις τοῖς περὶ τὴν βάσιν κα[ὶ
ΤΗΝΑΡΓΥΡΕΟΝΤΡΑΠΕΖΑΝΚΑΙΤΑ	τὴν ἀργύρεον τράπεζαν καὶ τὰ
ΠΛΙΝΘΕΙΑΚΑΙΤΑΣΣΤΟΑΣΚΑΙΤΟΝ	πλίνθεια καὶ τὰς στοὰς καὶ τὸν
ΑΝΔΡΙΑΝΤΑ	ἀνδριάντα,
ΠΑΝΤΑΕΙΣΜΝΗΜΗΝΚΑΙΤΕΙΜΗΝ	πάντα εἰς μνήμην καὶ τειμὴν
ΤΟΥΥΙΟΥΑΥΤΗΣ	τοῦ υἱοῦ αὐτῆς.

Les inscriptions 58, 59, 60 et 61 ont été rédigées successivement en l'honneur de Ménodora ou de ses enfants, à la suite de quatre distributions d'argent et de blé faites à l'occasion de diverses fonctions honorifiques obtenues par cette famille. Les dons faits précédemment à chaque classe d'habitants, ainsi que les fonctions honorifiques correspondantes, sont rappelés dans chacune des inscriptions suivantes et le chiffre des dons précédents y est accru de celui du nouveau don. La première distribution eut lieu quand Mégaklès, fils de Ménodora, obtint la démiurgie; la seconde, quand Ménodora elle-même obtint la démiurgie et la gymnasiarchie et sa fille la gymnasiarchie; la troisième quand elle obtint le grand pontificat et divers autres sacerdoces; la quatrième enfin, quand elle obtint l'αἰώνιος δημιουργίς. On peut voir dans le tableau qui suit la répartition et la progression de ces dons.

	I (no 58)		II (no 59)		III (no 60)					
1. βουλευτῇ	✻	κ'	✻	πγ'	✻	πη'	et	σείτου	μοδ.	λα'
2. γεραιῷ.	„	ιη'	„	π'	„	πδ'	„	„	„	λ'
3. ἐκκλησιαστῇ	„	ιη'	„	οζ'	„	οη'	„	„	„	λ'
4. à chaque femme des deux classes précédentes . .	„	γ'	„	γ'	„	—	„	„	„	—
5. πολείτῃ	„	β'	„	θ'	„	....	„	„	„	—

	I (no 58)		II (no 59)		III (no 60				
6. οὐινδικταρίῳ	✻	—	✻	γ′	✻	δ′	et	σείτου μοδ.	—
7. ἀπελευθέρῳ .	„	α′	„	γ′	„	δ′	„	„	„ —
8. παροίκῳ	„	α′	„	γ′	„	—	„	„	„ —

La première distribution comprenait en outre 300·000 deniers εἰς παίδων τροφάς; quant à la quatrième inscription, elle donne simplement la somme totale, qui s'élève à 520·000 deniers, sans en indiquer la répartition. Les trois premières classes forment évidemment un groupe, et les trois dernières, du moins dans l'inscription 59, forment un second groupe distinct du premier. Outre que le chiffre des dons est beaucoup plus considérable pour le premier groupe, les membres de ce groupe sont nommés au singulier, tandis que ceux du second groupe sont nommés au pluriel.[1] Les trois premières classes sont composées des membres de la βούλη, de la γερουσία et du δῆμος, c'est-à-dire des citoyens qui ont le droit de suffrage. Quant aux citoyens de la quatrième classe, qui sont de naissance libre, mais n'ont pas le droit de suffrage, ils sont nommés au singulier comme les membres du premier groupe, mais se rattachent au second groupe par le peu d'importance des dons qu'ils reçoivent. Ils forment donc la transition avec le second groupe, composé de ceux qui n'ont pas le titre de citoyens. Parmi ces derniers, les ἀπελεύθεροι reviennent dans les quatre inscriptions et ne donnent lieu à aucune difficulté, tandis que les πάροικοι n'apparaissent que deux fois et les οὐινδικτάριοι trois fois. Ces deux dernières classes ne sont pas identiques, puisqu'elles sont nommées séparément dans l'inscription 59 et que les πάροικοι sont nommés après les ἀπελεύθεροι et ceux-ci après les οὐινδικτάριοι. Ceux-ci sont naturellement les premiers, comme étant affranchis par la *vindicta*, en grec οὐίνδικτος.[2] Les πάροικοι sont bien connus et s'opposent ordinairement aux πολῖται. Apollonios, père de Mégaklès, Mégaklès, son père adoptif, et Ménodora, fille d'un Mégaklès, appartenaient certainement tous les trois à une même famille, dont le chef était peut-être le Me(g)aleis qui avait donné son nom à la φυλὴ Μεαλειτιδῶν, la dixième de Sillyon (v. nº 59).

59.

Base trouvée sur le plateau de l'acropole à l'est. Je n'ai point vu moi-même cette inscription, mais un simple estampage. L'inscription proprement dite a 0·85 m. de hauteur et 0·55 m. de largeur.

ΜΗΝΟΔΩΡΑΝΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣ///	Μηνοδώραν Μεγακλέους [δημι-
//ΓΡΓΟΝΚΑΙΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ////	ο]υργὸν καὶ γυμνασίαρχον [ἐλαί-
ΟΥΘΕΣΕΙΘΥΓΑΤΕΡΑΔΗΜΙΟΥΓ/////	ου θέσει, θυγατέρα δημιου[ργοῦ καὶ
ΔΕΚΑΠΡΩΤΟΥΚΑΙΓΥΜΝΑΣΙ/	δεκαπρώτου καὶ γυμνασι[άρχου
ΞΛΑΙΟΥΘΕΣΕΙΕΠΙΔΟΥΣΑΝΥ////	ἐ]λαίου θέσει, ἐπιδοῦσαν ὑ[πὲρ
ΓΥΙΟΥΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣΤΗΓ.	το]ῦ υἱοῦ Μεγακλέους τῇ [πατρί-
ΔΙΕΙΣΠΑΙΔΩΝΤΡΟΦΑΣΑΡΓΥΙ	δι εἰς παίδων τροφὰς ἀργυ[ρίου
ΜΥΡΙΑΔΑΣΤΡΙΑΚΟΝΤΑΕΤΙΕ	μυριάδας τριάκοντα · ἔτι ἐ[πιδοῦ-
ΣΑΝΕΝΤΕΤΗΙΔΙΑΓΥΜΝΑΣΙΑ	σαν ἔν τε τῇ ἰδίᾳ γυμνασια[ρχίᾳ
ΚΑΙΕΝΤΗΤΟΥΥΙΟΥΔΗΜΙΟΥΡΓΙΔ	καὶ ἐν τῇ τοῦ υἱοῦ δημιουργίδ[ι καὶ
ΤΗΙΔΙΑΔΗΜΙΟΥΡΓΙΔΙΚΑΙΤΗ	τῇ ἰδίᾳ δημιουργίδι καὶ τῇ [τῆς
ΘΥΓΑΤΡΟΣΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΑΙ	θυγατρὸς γυμνασιαρχίᾳ [βου-
ΛΕΥΤΗΜΕΝΕΚΑΣΤΩΙ✻ΠΓΓΕ	λ]ευτῇ μὲν ἑκάστῳ (δηνάρια) πγ′, γε[ραιῷ
ΔΕΕΚΑΣΤΩΙ✻ΠΕΚΛΗΣΙΑΣΤ	δὲ ἑκάστῳ (δηνάρια) π′, ἐκλησι[αστῇ

[1] Il n'y a d'exception que pour l'inscription 61.

[2] On lit dans le lexique de Suidas : Οὐνίδικτος . ὁ κατὰ οὐίνδικτον ἐλευθερούμενος . Οὐινδικτάριος serait plus naturel.

ΔΕΕΚΑΣΤΩ✱ΟΖΓΥΝΑΙΞΙΔΕΤ(	δὲ ἑκάστῳ (δηνάρια) οζ', γυναιξὶ δὲ τ[ού-
ΤΩΝΕΚΑΣΤΗ✱ΓΠΟΛΕΙΤΗΔΕ	των ἑκάστη (δηνάρια) γ', πολείτῃ δὲ [ἑκά-
ΞΤΩ✱ΘΟΥΙΝΔΙΚΤΑΡΙΟΙΣΔΕΚ	σ]τω (δηνάρια) θ', οὐινδικταρίοις δὲ κ[αὶ
ΑΓΕΛΕΥΘΕΡΟΙΣΚΑΙΠΑΡΟΙΚΟ	ἀπελευθέροις καὶ παροίκο[ις ἀ-
ΝΑ✱ΓΤΟΝΔΕΑΝΔΡΙΑΝΤΑ/	νὰ (δηνάρια) γ'. τὸν δὲ ἀνδριάντα [ἀνέ-
ΞΓΗΣΕΝΦΥΛΗΙΜΕΑΛΕΙΤΙΔΩ	σ]τησεν φυλὴ ἱ Μεαλειτιδῶν.

Cf. l'inscription 58; pour le nom de la tribu, v. l'inscription 97.

60.

Base de marbre trouvée dans la ville basse, au dessus du stade. L'inscription a 1·10 m. de longueur et 0·40 m. de largeur. Les quatre premières lignes sont gravées sur la moulure supérieure et les quatre dernières sur la moulure inférieure.

ΡΥΛΗ Λ Ι	Ἡ β]ουλὴ [καὶ ὁ δῆμος
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ	ἐτείμησεν
ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝΤΩΝΣΕΒΑΣ	ἀρχιέρειαν τῶν Σεβασ-
ΤΩΝΙΕΡΕΙΑΝΔΗΜΗΤΡΟΣ	τῶν, ἱέρειαν Δήμητρος
ΚΑΙΘΕΩΝΠΑΝΤΩΝΚΑΙΙΕΡ(	καὶ θεῶν πάντων καὶ ἱερό-
ΦΑΝΤΙΝΤΩΝΠΑΤΡΙΩΝΘΕΩΙ	φαντιν τῶν πατρίων θεῶ[ν
ΚΑΙΚΤΙΣΤΡΙΑΝΚΑΙΔΗΜΙΟΥΡ	καὶ κτίστριαν καὶ δημιουρ[γὸν
ΑΙΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝΕΛΑΙΟΥΘΕ	κ]αὶ γυμνασίαρχον ἐλαίου θέ[σει
ΗΝΟΔΩΡΑΝΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣΤ(	Μ]ηνοδώραν Μεγακλέους, τ[ὴν
ΕΝΗΝΔΕΚΑΠΡΩΤΙΑΘΥΓ	γενο]μένην δεκαπρωτία θυγ[α-
ΕΓΓΟΝΗΝΚΑΙΑΠΟΓΟΝΟΝ	τέρα καὶ ἐγγόνην καὶ ἀπόγονον
ΝΚΑΙΔΗΜΙΟΥΡΓΩΝΚΑ	κτιστῶ]ν καὶ δημιουργῶν κ[αὶ
ΩΝΕΛΑΙΟΥΘΕΣΕΙΚΑΙ	γυμνασιάρχ]ων ἐλ[α]ίου θέσει καὶ
ΚΑΠΡΩΤΩΝΕΠΙΔΟΥΣΑΝΕΝΤΗ	δε]καπρώτων, ἐπιδοῦσαν ἔν τε τῇ
ΗΜΙΟΥΡΓΙΔΙΚΑΙΤΗΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙ	δ]ημιουργίδι καὶ τῇ γυμνασιαρ[χ]ί[α
ΑΙΤΗΑΡΧΙΕΡΩΣΥΝΗΚΑΙΤΑΙΣΙΕ	κ]αὶ τῇ ἀρχιερωσύνῃ καὶ ταῖς ἱε-
ΩΣΥΝΑΙΣΚΑΙΕΝΤΗΤΟΥΥΙΟΥΔ	ρ]ωσύναις καὶ ἐν τῇ τοῦ υἱοῦ δ[ημι-
ΟΥΡΓΙΔΙΚΑΙΕΝΤΗΤΗΣΘΥΓΑΤΡΟΣ	ουργίδι καὶ ἐν τῇ τῆς θυγατρὸς
ΝΑΣΙΑΡΧΙΑΕΚΑΣΤΩΒΟΥΛΕΥΤ	γυμ]νασιαρχίᾳ ἑκάστῳ βουλευτ[ῇ
ΑΝΑ✱ΠΗ ΚΑΙΣΕΙΤΟΥΜΑ/	ἀνὰ (δηνάρια) πη' καὶ σείτου μο(δίους) λ[α',
ΓΕΡΑΙΩΔΕΕΚΑΣΤΩ✱ΠΛ· ΚΑ	γεραιῷ δὲ ἑκάστῳ (δηνάρια) π[δ'] κα[ὶ
ΣΕΙΤΟΥΜΛ ΕΚΛΗΣΙΑΣΤΗΔΕ	σείτου μο(δίους) λ', ἐκλησιαστῇ δὲ
ΞΚΑΣΤΩ✱ΟΗ ΚΑΙΣΕΙΤΟΥΜ/	ἑ]κάστῳ (δηνάρια) οη' καὶ σείτου μο(δίους) λ'.
ΓΥΝΑΙΞΙΔΕΤΟΥΤΩΝΕΚΑΣΤΗ✱Γ	γυναιξὶ δὲ τούτων ἑκάστῃ (δηνάρια) γ',
ΙΝΔΙΚΤΑΡΙΟΙΣΔΕΚΑΙΑΓΕΛΕΥΘΕΡΟ	οὐ]ινδικταρίοις δὲ καὶ ἀπελευθέρο[ις
ΑΣΤΩ✱Δ ΕΤΙΕΠΙΔΟΥΣΑΝΥΠΕΡΤΟΥ	ἑκ]άστῳ (δηνάρια) δ'· ἔτι ἐπιδοῦσαν ὑπὲρ τοῦ
ΥΑΥΤΗΣΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣΤΗΠΑΤΡΙΔΙ	υἱο]ῦ αὐτῆς Μεγακλέους τῇ πατρίδι [εἰς?
ΙΔΩΝΤΡΟΦΑΣΑΡΓΥΡΙΟΥ✱ΜΛ	πα]ίδων τροφὰς ἀργυρίου (δηναρίων) μυριάδας λ'.

Cf. l'inscription 58.

61.

Dans un cimetière turc situé au pied de la citadelle, à l'ouest. Largeur (à la base) : 0.41 m.

	[ἑκάστω βουλευτῇ ἀνὰ (δηνάρια) πη' καὶ σείτου]
Μ̊/	μο(δίους) [λα', γεραιῷ δὲ ἑκάστω (δηνάρια) πδ' καὶ σεί-
ΤΟΥΙ	του [μο(δίους) λ', ἐκλησιαστῇ δὲ ἑκάστω
✱ΟΗΚΑΙΣ	(δηνάρια) ση' καὶ [σείτου μο(δίους) λ', γυναιξὶ δὲ τούτων
ΕΚΑΣΤΗ✱ΓΠL	ἑκάστη (δηνάρια) γ', [πολείτῃ δὲ ἑκάστω (δηνάρια) θ', συν-
ΔΙΚΤΑΙΙΩΔΕΚΑΙΑΠ	δικτα[ρ]ίω δε καὶ ἀ[πελευθέρω ἀνὰ (δηνάρια) δ' · ἔτι ἐπιδοῦ-
ΣΑΝΥΠΕΡΤΟΥΥΙΟΥΜΕ	σαν ὑπὲρ τοῦ υἱοῦ Με[γακλέους τῇ πατρί
ΔΙΕΙΣΠΑΙΔΩΝΡΟΦΑΣΑΡΙ	δι εἰς παίδων τροφὰς ἀρ[γυρίου μυ(ριάδας) λ' · ἔτι
/ΑΤΑΛΙΠΟΥΣΗΣΚΑΙΕΙΣΑΙΩΝ	κ]αταλιπούσης καὶ εἰς αἰῶ[νιον ἑαυτῆς δη-
//ΟΥΡΓΙΔΑ✱ΗΒΤΟΝΔΕΑΝΔΡΙ	μι]ουργίδα (δηνάρια) ? μβ' · τον δὲ ἀνδρι[άντα ἀνέστησε κτλ.

Les restitutions sont fournies par les inscriptions précédentes 58 et suiv. Aux dons énumérés précédemment s'en ajoute un autre à l'occasion de la démiurgie perpétuelle décernée à Ménodora (cf. la gymnasiarchie perpétuelle de Q. Veranius Philager à Cibyra. Petersen et Luschan, *Reisen in Lykien*, etc., p. 187). Je ne sais pourquoi l'on passe de l'accusatif ἐπιδοῦσαν au génitif καταλιπούσης, peut-être à cause du mot ἑαυτῆς que nous avons restitué. Dans la ligne 6, qui est déjà longue telle que nous la restituons, le mot ἑκάστω a probablement été omis. D'ailleurs on ne le rencontre qu'une fois avec ἀνὰ (nº 60, l. 20); partout ailleurs on trouve tantôt ἀνὰ et tantôt ἑκάστω. Enfin il est évident qu'il n'était pas question des πάροικοι.

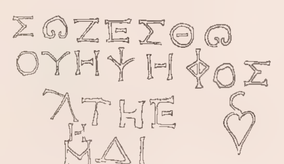
62.

Dans un tas de pierres, à l'ouest du plateau de la citadelle. Base cassée en deux et entaillée à coups de ciseau.

Ο Δ Η Μ C Ξ ΕΤΕ	Ὁ δῆμο[ς] ἐτε[ίμησεν
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΝ/ . . ΔΩΙΟ	Ἀρτεμίδωρον [Διο]δώ[ρ]ο[υ

63.

Dans la première chambre de la fontaine souterraine située sur le versant méridional de l'acropole. Cf. p. 80.



Σωζέσθω
οὗ ἡ ψῆφος
ἰνδ? τῇ ε'
μη(νὸς) Δι ια' ?

Ces sortes d'inscriptions sont ordinairement des invocations à Dieu ou au Christ pour le prier de venir en aide à quelqu'un, de le sauver ou de ne pas l'oublier : βοήθει, σῶζε, μνησθείη. Telle est par exemple une inscription d'Aphrodisias en Carie (BCH, IX, 1884, p. 14); εἷς θεὸς ὁ μόνος σῶζε Κωνστάντινον. Peut-être l'auteur de l'inscription de Sillyon n'était-il pas chrétien, et d'autre part il n'était peut-être pas nécessaire de nommer le souverain. En tous cas c'est de lui qu'il s'agit, ψῆφος ayant le sens de « décret », comme dans l'expression ψῆφος τυράννων (Sophocle, *Antigone*, v. 60; cf. v. 632). On lit sur

le linteau d'une belle porte de Termessos (v. tome II) l'inscription : εἰς αἰῶνα τὸ κράτος τοῦ κυρίου, qui se rapporte au souverain régnant et qui est presque identique à celle-ci. Cf. également l'expression εὐτυχεῖ, qu'on rencontrera dans l'inscription 107 et plusieurs fois dans le tome II. Cf. surtout le récit de Malala (p. 29, 11, Nieb.) où ceux qui sont à la recherche d'Io frappent aux portes en criant : ψυχὴ Ἰοῦς σωζέσθω.

Aspendos.

64.[1]

Inscription dont je n'ai vu qu'un estampage très net que je reproduis exactement. Hirschfeld, II, p. 123, 1; puis (d'après Hirschfeld) Bezzenberger, n° 1261.



Κουρασίω Λιμνάου
Κουρασίωνυς
δαμιοργὶς ὦσα
περτέδωκε ἰς πύρϜο
ἀργύρυ μνᾶς Φίκατι.

[1] 64ᵃ Inscription semblable dans Hirschfeld, *loc. cit.*, 2 et Bezzenberger, n° 1260 : don pour la construction d'une porte.

64ᵇ LW, 1378; CIL, III, 231ᵇ; sur le socle de la seconde colonnade du mur de la scène, au dessus de la porte centrale : *A. Curtius Crispinus Arru[ntianus et A. Curtius Auspicatu]s Titinnianus [fecerunt.* (V. fig. 89.)

64ᶜᵈ Falkener-Henzen, *Annali*, 1852, p. 164; LW, p. 1379 et suiv.; deux inscriptions semblables, gravées chacune sur une grande table, au dessus de l'entrée du côté de l'est, qui est visible sur la planche XXII. On trouve également 64ᶜ seul dans Texier, *Asie min.*, III, p. 243; CIG, 4342 *d*⁴, add., p. 1162; CIL, III, 231 *a*. *Dis patriis et domui Augustorum ex testamento A. Curtii Crispini A. Curtius Crispinus Arrun | tianus et A. Curtius Auspicatus Titinnianus fecerunt* | Θεοῖς πατρίοις καὶ τῷ οἴκῳ τῶν Σεβαστων ἐκ διαθήκης Α. Κουρτίου Κρεισπείνου Α. Κούρτιος Κρεισ πεῖνος Ἀρρουντιανὸς καὶ Ἀ. Κούρτιος Αὐσπικᾶτος Τιτιννιανὸς | ἐποίησαν.

64ᵉ Texier, *Asie min.*, II, p. 244; Falkener-Henzen, *Annali*, 1852, p. 167; CIG, 4342 *d* et p. 1161; LW, 1381. C'est le texte de ce dernier que je reproduis dans cette inscription et dans les deux qui suivent, sauf le premier καὶ que j'ai restitué d'après la transcription de Waddington .... [σὺν παντὶ τῷ ἐπι]κειμένῳ κόσμῳ Ζήνων [Θεοδώρου ἀρχιτ]έκτων τοῦ θεάτρου ἀνέθηκε [κ]αὶ ἀ[πέδωκεν εἰς ἀγῶνα] γυμνικὸν γενέθλιον τοῦ θεάτρου (δηνάρια) τρισχείλια [καὶ εἰ]ς εὔφημον ἐκκλησίαν ἐχαρίσατο κήπους πρὸς τῷ [ἱππ]οδ[ρόμῳ Cf. les deux inscriptions suivantes.

64ᶠ CIG, 4342, d^3, add., p. 1162, LW, 1383. Ce dernier a restitué les deux premières lignes d'après *g*, et reconnu le mot θεάτρου au commencement de la ligne 4. Je lis au commencement de la ligne 6 ἐπικειμένῳ κόσμῳ comme dans *e* et j'en conclus l'existence de deux statues de Zénon, dont les inscriptions énuméraient chacune une partie de ses titres qui sont réunis dans *e*. D'après ce que dit Falkener sur la place de *f* et de *g*, il est certain qu'il veut parler des deux inscriptions que j'ai vues sur deux consoles dans les deux murs latéraux de la scène, mais qu'il m'a été impossible de lire (l'une d'elles est visible dans la planche XXIV au dessus de la porte *E*). Les consoles pouvaient très bien supporter des statues de grandeur naturelle et cette place convenait parfaitement à l'architecte du théâtre. Comme les inscriptions 64 *b c d* semblent dire que les héritiers de Crispinus firent construire la scène tout entière et ne permettent pas d'entendre les mots ἐπικείμενος κόσμος des ornements du mur de la scène, il s'agit peut-être du nymphéum qui a assez d'analogie avec ce dernier.

Sur les stèles funéraires qui portent les inscriptions 65—97, v. p. 100. J'ai essayé de les classer d'après les formes grammaticales et d'après l'écriture, et je reproduis exactement quelques inscriptions dont l'écriture est caractéristique. Sur la langue cf. les remarques qui suivent l'inscription 97.

65.[1]

ΜΕΑΣ
ΝΑΛΑΞΟΝΥΣ

66.

ΑΦΟΡΔΙΣΙΙΥΣ
ΟΡΟΦΑΤΙΡΑΜ

67.

ΔΑΜΑΓΡΙΙΥΣ
ΑΡΤΙΜΙΔΟΡ

68.

ΔΙΡΙΔΩΡΟΥΣ
ΠΕΛΩΡΑΥ

69.

Hirschfeld, II, p. 124, 6; Bezzenberger, nº 1264.

ΦΙΛΙΑΣ
Κ]ΥΔΡΑΜΟΥΑΥ

Bezzenberger cite à ce propos la ville d'Ὑδραμία dans l'île de Crète. Je crois plutôt que c'est le même nom qu'on trouve dans l'inscr. 98, l. 5 et BCH, II, p. 607 (Cibyra). Cf. Petersen et Luschan, *Reisen in Lykien* etc., p. 116, 2.

70.

ΛΕΩΝΙΔΑΣ
ΑΘΙΜΙΡΥΣ

71.

Α]ΟΑΝΑΔΩΡΥΣ (sic)
ΜΑΝΕΙΤΥΣ

72.

ΚΕΔΑΙΓΙΣ
ΔΑ

73.

Hirschfeld, *ouvr. cit.*, p. 3; Bezzenberger, nº 1262.

ΦΟΡΔΙΣΙΣ
ΑΦΟΡΔΙΣΙΥ

64g Texier, *Asie min.*, II, p. 244; Falkener-Henzen, *Annali*, 1852, p. 166; CIG, 4342, *d*², add., p. 1162; LW, 1382: Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησε Ζήνων[α] Θεοδώρου ἀρχιτέκτονα τοῦ θεάτρου [καὶ] τῶν τῆς πόλεως ἔργων, ἐπιδεδωκότα [εἰς] ἀγῶνα γυμνικὸν γενέθλιον τοῦ θεά[τρου] δηνάρια τρισχείλια [καὶ εἰ]ς εὔφημον ἐκκλησ[ίαν χαρισά]μενον κήπους π[ρὸς τῷ ἱπποδρόμῳ . . .

64h BCH, X, p. 160, 8. Base encastrée dans un mur non loin de l'aqueduc, signalée par Hirschfeld, II, p. 123, 2, et publiée par Paris et Radet, *loc. cit.* J'en ai sous les yeux un estampage et je la reproduis ici à cause de son importance pour l'aqueduc. Τιβ. Κλ. Κυρεῖνα Ἑρμν[έ]α, δεκάπρωτον, γυμνασ[ι]αρχήσαντα ἀλείμμασι[ν] | ἑλκυστοῖς, υἱὸν Τιβ. Κλ. Ἰταλικοῦ, δεκαπρώτου, | ἀρχιερέως δημιουργοῦ | γυμνασιάρχου καὶ ἀγωνοθέτου τῶν μεγάλων πενταετηρικῶν | Καισαρήων ἀγώνων, [ἐ]πιδόντος εἰς τ[ὴν | τ]οῦ ὕδατος εἰσαγ[ω]γ[ὴν] | ἀργυρίου (δηναρίων) μυριάδας [?] | καὶ πρεσβεύσαντο[ς] πρεσβείας τρεῖς π[ρὸς] τοὺς Αὐτοκράτ[ορας] | προῖκα.

[1] 65a Hirschfeld, *ouvr. cit.*, p. 124, donne les mots . . . φιλα Μαλίτους, que je n'ai pas vus.

74.

Le haut de l'inscription est effacé.

ΑΡΤΙΜΙΔΩΡΙΣ
ΔFΙFΕΝΙΤΥΣ

75.

ΜΑΡΙΩ
ΜΕΓΑΛΕΙΤΥΣ

76.

ΙΑΣ
ΜΕΝΥΣ

77.

ΚΥΔΡΟΜΟΛΙΣ
ΖΟFΑΜΥΣ
ΚΟΠΕΡΙΝΑ
ΠΕΛΛΑΥΡΥΙΣ

78.

ΚΟΠΕΡΕΙΝΑ
FΑΝΑΞΙΩΝΟΣ

79.

?ΕΣ]ΤFΕFΕΜΙΣ
ΕΙΡ Α////Ο Υ

80.

ΠΑΠΑΣ
ΚΕΔΑΙFΙΟΥ

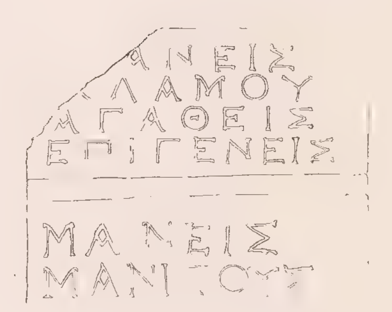
81.

ΚΛΕΟΠΑΓΡΑ
ΔΙΟΠΟΥΣ

82.

ΡΟΥ ΝΕΙFΥΣ
ΙFΟΝΘΥΣΙΟΥ

83.



84.

ΟΨΑΓΕΝΕΙΣ
ΘΑΝΑΔΩΡΟΥ
ΜΟΥΡΜΑΚΩ
ΖΩFΕΙΤΟΥΣ

85.

ΠΕΡΙFΕ
ΙΙΙΜΑΡ

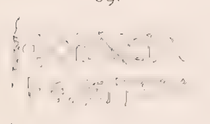
86.

ΜΑΝΕΙΣ
ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ

87.

ΔΑ]ΜΑΤΡΕΙΣ
?Μ]ΕΛΑΤΟΥΣ
φ]ΟΡΔΙΣΙΟΥ
Μ]ΕΛΑΣΔΑΜ
Α]ΤΡΙΩΥΠΕ
ΡΤΟΥΣ

88.



89.

91.

ΑΡΙΣΤΟΠΟΛΙΣ
ΠΕΛΩΝΙΟΥ

J'ai retrouvé sur d'autres stèles chacun de ces deux noms propres aux mêmes cas, mais beaucoup moins lisibles.

93.

ΜΙΑΛΙΝΑΜΟΡΖΟΥ

94.

ΠΟΡΣΟΠΑ
ΣΕΙΜΟΥ

96

ΑΘΑΝΑΛΟΡΛ

90.

Ou plutôt Πελωνίου, comme dans l'inscr. 91.

92.

ΜΕΑΛΙΝΑ
ΜΕΛΑΝΑΤΥΣ

95.

ΑΡΤΕΜΕΙΣΙΑ
ΝΕΙΚΑΝΟΡΟΣ
ΗΚΑΙΛΑΟΔΙΚΙ [c.-à-d. η
ΙΣΙΑΣΑΦΡΟΔΙΣ[ίου

97.

Sur la partie inférieure d'une stèle qui a servi une seconde fois pour un tombeau postérieur

'Αλ]ΚΩΜΗΡΑΙ▒ΛΕΩΝΟΣ
ζ]ΩΝΕΑΥΤΩΚΑΙΤΗΓΥ
ν]ΑΙΚΙΑΥΤΟΥΕΥΦΡΟΣΥ
ΝΗΚΑΙΗΡΑΚΛΕΩΝΙ
ΤΩ ΥΙΩ

On remarque dans les inscriptions funéraires qui précèdent (cf. également Sillyon, 55 et suiv.):

I. Noms masculins en *-o*

Nom. υς : Ἀφορδίσιυς 66, Ἀ]θανάδωρυς 71, ΒουμνεῖϜυς 82, peut-être aussi ΖόϜαμυς 77 — Διόφαμος?
Nom. -ους: ΔιϜίδωρους 68;
Nom. -ος: Ϝαίνι[χ]ος 88;
Gén. -υ. Ἀφορδισίυ 73, Ἀρτιμιδόρ[υ] 67, Θεμίσκυ Sillyon 56;
Gén. -ου. ΚεδαϜίου 80, Δαματρίου 86, Φορδισίου 90, etc.;
Gén. ωυ: Δαματρίωυ 87.

II. Noms masculins en *-a*

Nom -ας: Παπας 80, Μ]έλας 87, Μέας 65, à rapprocher de Μεαλινα, 92 et 93, (cf. également Κοπερεινα, 78, Κοπερινα, 77) qui s'explique par la série des noms propres de Sillyon qui suit:

Μεγακλέους 58, Μεγ]αλλέους 57 (cf. Aspendos 100), Μεγάλεις 56 (d'où le génitif Μεγάλειτυς 75, v. IV), et la tribu Μεαλειτιδῶν 59.

Gén. *-αυ*: Ὀρεφατίραυ 66; -αυ: Πελώραυ 68.

III. Noms masculins en *-on*

Nom. avec chute de l'*n* (comme dans ἐγενόμα, Sillyon, 56) et de l'*s* (comme dans εἰαρό, ibid., 56 et 56[a]), Ϝαναξίω;

Gén. Ϝαναξίωνυς Sillyon 55, Ϝαναξίονυς Aspendos 65 (cf. Δίονυς 81), Ϝαναξίωνος 75. Quant à Κουρασιώ 64, qui s'oppose au nom masculin Κουρασίωνος, c'est évidemment un nom féminin, comme peut-être Μαριώ 75, Ϝουκώ 90, Μουρμακώ 84.

IV. Noms masculins en -εις. Tels sont certainement Μεγάλεις (v. plus haut) et Μάνεις, 83, 86 (= Μάνης?).

Gén. Μεγάλειτυς 75, Μάνειτυς 71, Μάνιτους 83 (cf. Ὄπλης, Ὄπλητος). A ces génitifs, qui prennent tantôt -υ, tantôt -ου, -(ο), il faut rattacher les formes ΔϜιϜένιτυς 74, Μελάνατυς 92, Μ]ελάτους 87, Μαλίτους 65[a], ΖωϜείτους 84, Ϝεκείτους 89, . . . ρτους 87. Peut-être faut-il considérer aussi comme un génitif la forme souvent citée ΕΛΥΨΑΜΕΝΕΤΥΣ ou Μένετυς (Bezzenberger, *ouvr. cit.*, n° 1259; cf. Sillyon 54, l. 1 et 10). Quant aux mots Ἐπιγένεις 83; Ὀψαγένεις 84; Δα]μάτρεις 87, il faut les distinguer des précédents et les rattacher aux génitifs comme . . . μένυς 76, et ἈθιμίϜυς 70.

Aux noms en -ις paraissent appartenir les noms féminins Ἀρτιμιδωρίς 74 et Φορδισίς 73 ou des noms masculins comme ϜεϜεμις 79, ΚεδαιϜις 72 (à cause du génitif ΚεδαιϜίου 80), -ιυς, pour -ιος, se contractant volontiers en -ις. Il faut citer à part le génitif Πελλαυρυις 77, ou peut-être le rapprocher de Πελώραυ 68.

98.

Pierre trouvée dans les broussailles à l'ouest du nymphéum. Haut.: 0·78 m.; larg. (en haut): 0·73 m.

ΔΕΜΝΙ		. . .	
ΝΕΤΗΑΙΓΑ . . . ΙΟΔΕΙΣΙΟΥΑΠΕΛΛΟΥΤΟΥ		. . . . . Ἀφρ]οδεισίου Ἀπελλοῦ τοῦ	
ΔΗΜΑΡΧΟΥ ΠΡΥΤΑΝΕΙΤΑΙ		Δημάρχου. Πρυτανεῖται·	
ΛΕΥΚΙΟΣΣΕΜΝΙΟΣΡΟΥΦΟΣΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣ		Λεύκιος Σέμνιος Ῥοῦφος ἀγωνοθέτης	
ΑΛΕΞΙΩΝΒΦΗΡΕΟΥ . ΚΙΔΡΑΜΥΑΣΑΠΕΛΛΟΥ		Ἀλεξίων (δίς) Φηρέου	Κιδραμύας Ἀπελλοῦ
ΣΤΗΣΙΠΟΛΙΣΒΑΛΟΥ		Στησίπολις Βάλου	
ΤΙΤΟΣΓΑΥΙΟΣΡΟΥΦΟΣ		Τίτος Γάυιος Ῥοῦφος	
‹ΗΣΤΟΣΣΩΣΙΠΑΤΡΟΥ		Κ]ῆστος Σωσιπάτρου	
. /ʹΥΑΙΟΣΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΥ		Κ]υαῖος Ἀφροδεισίου	
ΜΟΣΧΙΩΝΒΑΛΟΥ		Μοσχίων Βαλου	
ΕΠΟΥΑΣΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΥ		? Ἐπ]ούας (ou [Β]ε[ιθ]ύας) Ἀφροδεισίου	
ΕΥΜΗΛΟΣΚΥΔΡΕΟΥΣ		Εὔμηλος Κυδρέους	
\ΑΡΚΟΣΙΟΥΝΙΟΣΠΡΙΝΚΕΨ		Μ]ἆρκος Ἰούνιος Πρίνκεψ	
/ ΥΔΡΗΣΑΛΕΞΙΩΝΟΣ		Κ]ύδρης Ἀλεξίωνος	
ΛΩΝΣΟΛΩΝΟΣ	ΦΗΡΕΑΣΑΡΤΕΜΑ///	Σό]λων Σόλωνος	Φηρέας Ἀρτεμᾶ
ΡΟΣΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΥ	ΦΗΡΗΑΣΔΗΜΙΟΥΡΓ	Οὖ]ρος Ἀφροδεισίου	Φηρέας δημιουργ[ος
ΟΣΜΕΝΝΕΟΥ	ΒΑΛΟΣΣΤΗΣΙΠΟΛΕ	. . . ος Μεννέου	Βάλος Στησιπόλε[ως
ϽΛΟΣΑΡΤΕΜΑ	ΑΠΕΛΛΗΣΔΗΜΙΟΥΡΓ	? Βά]λος Ἀρτεμᾶ	Ἀπελλῆς δημιουρ[γος
ΝΛΣΟΥΡΟΥ	ΒΑΛΟΣΔΗΜΙΟΥΡΙ	. . . . ν[α]ς Οὔρου	Βάλος δημιουρ[γος
ΑΡΤΕΜΑ	ΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΣΔΗΜΙ⌒	. . . . . Ἀρτεμᾶ	Ἀφροδείσιος δημι[ουργος
ΟΣΚΥΑΙΟΥ	ΚΕΝΔΕΑΣΣΠΟΝΔΟΦΟ	. . . . . . ος Κυαίου	Κενδέας σπονδοφό[ρος
Ψ //////	ΚΕ	? Πρίνκε]ψ	Κε[νδέας?

Au début se trouvait probablement la date de l'inscription, précédée de quelques noms de fonctionnaires supérieurs, dont l'un avait pour aïeul un nommé Démarchos (cf. 102[a]); puis viennent, au nominatif, les *prytanites*, au nombre d'au moins vingt, dont le premier porte le titre d'agonothète, puis au moins quatre démiurges. Quant aux deux personnages qui sont placés entre les prytanites et les démiurges, l'un doit être probablement rattaché aux premiers, et l'autre aux seconds. A la fin se trouve un, peut-être deux σπονδοφόροι.

99.

Encadrement bordé d'une moulure en haut et à gauche, brisé en bas et à droite. Hauteur : 0·19 m.; largeur : 0·18 m.

ΣΩΣΙΠΑτρος . . . ? υἱὸς ἱερέ-
ΩΣΕΡΜΟ
ΤΗΝΟΙΚείαν
ΝΡΕ ΙΕ

100.

Petit fragment; hauteur et largeur : 0·14 m.

ΟΛΝΟ
ΛΗΣΓ   Μεγαλλῆς γ'
ΩΓΑΣΙΣ
ΟΣ<ΠΑΙΕ

101.

Pierre brisée du côté gauche, en haut et en bas.

ΔΕ
ΡΓΗΣΑΝΤΑ   . . . δημιου]ργήσαντα
ΤΗΝΕΠΩΝΥ   τὴν ἐπώνυμον κτλ.

102.[1]

Inscription gravée en gros caractères dans le gradin le plus élevé du théâtre, près de la 22e arcade. Toute la partie gauche est effacée.

ΑΘΗ //.//ωΡΟΥΑ Λ ΟΝΤ.

103.

Près du tombeau décrit p. 99. Fragments de linteau de porte. Chaque ligne se trouve sur une des trois faces.

Τ. ΚΛ. ΟΤΑΚΙΛΙ   <//ΛΕΜ N   ΝΤΑΦΟΝΚΑΤΕ
ΣΚΕΥΑΣΕΝΕΚ . . . ΩΝΕΑΥΤΩ ΚΑΙΤΗΓΥ ΝΑΙΚΙΑΥΤΟΥ
ΑΙΛΙΑΦΙΛΟ . . . . ΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣΑΥΤ   /./

Longueur : 0·43 M.   0·36 M.   0·35 M.   0·42 M.

Τ. Κλ. Ὀτακίλ[ιος . . . . τὸ]ν τάφον κατε-
σκεύασεν ἐκ [τῶν ἰδί]ων ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ
Αἰλί[α Φι]λο . . . καὶ] τοῖς τέκνοις τοῖς αὐτ[οῦ.

[1] 102[a], CIG, 4342 d^5 et p. 1163. LW, 1384, donne d'autres inscriptions trouvées sur les gradins du théâtre. A cause des inscr. 90 et 98, 3, le mot Demarchos doit y être considéré comme un nom propre.

104.

Petite plaque, large de 0·20 m. et haute de 0·15 m., qui se trouve actuellement entre les mains de M. v. Luschan.

ΑΥΡΓΕΓΕΙΝΟϹΣΩΙ	Αὐρ. Γεμεῖνος ζῶν
ΕΑΥΤΩΚΑΤΕϹΚΕΥΑ	ἑαυτῷ κατεσκέυα-
ΞΕΝΤΟΚΕΝΟΤΑΦΙ	σ]εν τὸ κενοτάφι-
ΟΝΚΑΙΤΗϹΥΝΒΙΩΑΥ	ον καὶ τῇ συνβίῳ αὐ-
ΤΟΥΑΥΡΜΗΤΡΟΔΩ	τοῦ Αὐρ. Μητροδώ-
ΡΑΜΗΔΕΝΑΕΓΕΙϹΓ	ρα· μηδένα ἐπεισ[ε-
Ι Ι Ι Ι — —	[νενκεῖν ἕτερον πτῶμα.]

105.

Petite stèle, qui nous a été apportée par les Turcs. Sur les côtés sont tracées des lignes.

ΑΥΡΗΛΙΟϹΚΑϹ	Αὐρήλιος Κάσ-
ΤΩΡΑΝΕϹΤΗϹΕ	τωρ ἀνέστησε
ΤΗΝΙϹΤΗΛΗ	τὴν ἰστήλη-
ΝΤΟΥΙΔΙΟΥΥΙ	ν τοῦ ἰδίου υἱ-
ΟΥΚΑΣΤΟ	οῦ Κάστο-
ΟϹΜΝΗ	ρ]ος μνή-
ΞΧΑΡΙΝ	μης χάριν.

Sidé.

106.

Dans la moulure d'une corniche de porte ou de fenêtre, qui est encastrée au dessus d'une porte du moyen âge, à l'angle sud-ouest du monument *M* (v. le plan). Longueur : 1·03 m.; hauteur 0·165 m. (la concavité sans les moulures supérieures a 0·10 m.). La pierre étant très détériorée, l'estampage, fait au sommet d'une échelle, n'a pas réussi; et dans notre transcription la plus grande partie est incertaine.

ΓΥΔοΚΙΜΑΣΕΨΧοΡοΣ///ΣΑΝΤΙΔΜΑΡΤΑΜΕΝοΙ	Ε]ὐδοχίμασε μαρ αμενοι
ΨΥΧΗΣΚΑ/Α/./ΛΗΣοΧΕΙΣΤΕΓΕΔΕΙΞΕΤοΙΕ	ψ[υ]χῆς καὶ . . . πλεῖστ' ἐπέδειξε τό[τ]ε.

107.[1]

Base de marbre, trouvée sur la place située au point d'intersection des deux grandes rues *GM* (v. le plan). Le côté où se trouvait l'inscription était appliqué contre le sol (v. p. 149). Les deux bordures supérieure et inférieure avaient chacune 0·33 m. de hauteur, et la partie centrale 0·88 m. Le

[1] Toutes les inscriptions de Sidé connues jusqu'ici ont été publiées, d'après les transcriptions de Beaufort, CIG, 4343—4361; mais il est évident que la plus grande partie n'existe plus.

107[a] 4343 : Julia (Domna).

fac-similé reproduit simplement les lignes principales et non pas les contours incorrects des lettres, qui avaient été gravées par un lapicide maladroit. Le Τ qui devait se trouver à la fin de la première ligne n'est pas venu.

ΒΡΥΩΝΙΑΝΟΝΛΟΛΛΙΑΝΟΝ	Βρυωνιανὸν Λολλιανὸν τ[ὸν κρ(άτιστον)
ΔΟΥΚΗΝΑΡΙΟΝΠΡΕΙΜΙΠΕΙΛΑ	δουκηνάριον πρειμιπειλά[ριον,
ΕΠΙΤΡΟΠΩΝΣΥΝΓΕΝΗΥΠΑΤΙ	ἐπιτροπων συνγενῆ, ὑπατι[κόν,
ΚΤΙΣΤΗΝΚΑΙΦΙΛΟΠΑΤΡΙΝ · Ι	κτίστην καὶ φιλόπατριν . [ἡ φυλὴ
ΜΕΓΑΛΟΠΥΛΕΙΤΩΝ	Μεγαλοπυλειτῶν.
ΟΥΝΥΜΦΑΩΝΣΕΠΑΡΑΣΧΕΔΟΝΕΣΤΗΣΑ	Νηοῦ Νυμφάων σε παράσχεδον ἐστήσα[ντο
ΗΓΕΜΟΝΕΣΠΥΛΕΩΝ·ΚΤΙΣΤΙΕΤΩΝΙ	ἡγεμόνες πυλέων, κτίστιε, τῶν [μεγάλων,
ΤΕΡΠΟΜΕΝΟΝΡΕΙΘΡΟΙΣΙΔΙΕΙΠΕΤΕΟΣΠΟ	τερπόμενον ῥείθροισι διειπετέος π[οταμοῖο
ΘΕΣΠΕΣΙΗΤΗΧΗ· ΥΔΑΤΟΣΑΕΝΑΟΥ	θεσπεσίῃ τ' ἠχῇ ὕδατος ἀενάου ·
ΥΨΗΛΗΚΡΑΔΙΗΓΑΡΕΔΕΙΜΑΟΣΟΙΣΙΤΕΛΕΣΣ	ὑψηλῇ κραδίῃ γὰρ ἐδείμαο σοῖσι τελεσσ[ι
ΑΥΤΩΝΕΚΠΗΓΩΝ·ΟΛΚΟΝΑΠΙΡΕΣΙΟΝ	αὐτῶν ἐκ πηγῶν ὁλκὸν ἀπ[ε]ιρέσιον.
ΕΥΤΥΧΙ ΚΤΙΣΤΙ	Εὐτύχι κτίστι.

Sur cette inscription, v. p. 149 et n° 107[d].

107[b] 4344 : Antonin le Pieux.

107[c] 4345 : Aur. Kodratiane Kri[sp]a, prêtresse d'Athéna.

107[d] 4346 rectifiée p. 1163 et dans LW, 1365 : Base de Kyreinia Patra, femme du Bryonianos Lollianos dont il est question dans l'inscr. 107. Sur son surnom de Pegasis, v. p. 150. La comparaison avec l'inscr. 107 montre que ἀπὸ ἐπιτρόπων signifie non pas «ex procuratoribus», comme traduisait Waddington, mais «descendant de procurateurs».

107[e] 4347 Fragment : Un démiurge et un grand prêtre.

107[f] 4348 Fragment : Ulpius . . .

107[g] 4349 Base retrouvée par moi dans la parodos méridionale du théâtre : Ἑλένην | μητΕρα ΑὐγούστΩΝ. Peut-être y était-il question non seulement de Constantin, mais de ses fils.

107[h] 4350 : Valentinien, Théodose, Arcadius.

107[i] 4351 : Kointos . . . Ruphos.

107[k-q] 4352—4358 : Bases de statues de vainqueurs, trouvées la plupart au bord de la mer. Il n'en reste aujourd'hui qu'une seule, devenue absolument illisible. L'indication «in templi corona» donnée à propos de l'une d'elles, transcrite par Beaufort lui-même sans indication de lieu (p. 162), est certainement une erreur. L'agonothète est Aur. Paioneinos Tuesianos; les jeux sont désignés par les mots Θέμις Παμφυλιακὴ Τουησιάνειος ἐπιβατήριος θεῶν Ἀθηνᾶς καὶ Ἀπόλλωνος. La Themis est comptée deux fois (β' et γ'); les vainqueurs sont de Sidé (53, 56 et suiv.), ou d'Aspendos (52), ou de Pergé (54); la forme du combat est παίδων πυγμή 52, πάλη 53, παγκράτιον 55, ἀνδρῶν πυγμή 56.

107[r] 4360 : Voir p. 138, où il y a par erreur 107[a].

107[s] 4361 : Se trouve sur la pierre dans la forme rectifiée.

107[t] 4359 : Consécration faite par un certain Athenaios.

108.

Dans le mur qui court le long de la presqu'île entre les ports *C* et *D*; l'inscription est placée de telle façon qu'on ne peut lire que quelques lettres de la quatrième à la septième ligne.

. . . . . · . . ΟΣ
σΕΒΑΣΤΟΥ
ΑΕΝΔΟΞΟΣ
δεσΠΟΤΗΝ

Registre.

Les chiffres indiquent dans la première partie de la table des matières les pages, dans la partie épigraphique ils indiquent les numéros des inscriptions. L'astérisque (*) indique qu'une inscription a été complétée, la ligne (—) indique le lemma.

I.

II.

Dieux.

Empereurs.

Noms d'hommes et de femmes.

Lieux et habitants.

Communes.

Etymologie.

Table de planches et des figures de texte.

I.

II.

Vienne. — Typ. ADOLPHE HOLZHAUSEN
IMPRIMEUR DE LA COUR I. & R. ET DE L'UNIVERSITÉ



Héliogravure de l'Institut géographique militaire



Impression de la Société des arts graphiques



Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

ENTRÉE DU PORT D'ADALIA



Héliogravure et impression de l'Institut topographique militaire

VUE D'ADALIA



ADALIA — CHANTIER DE CONSTRUCTION



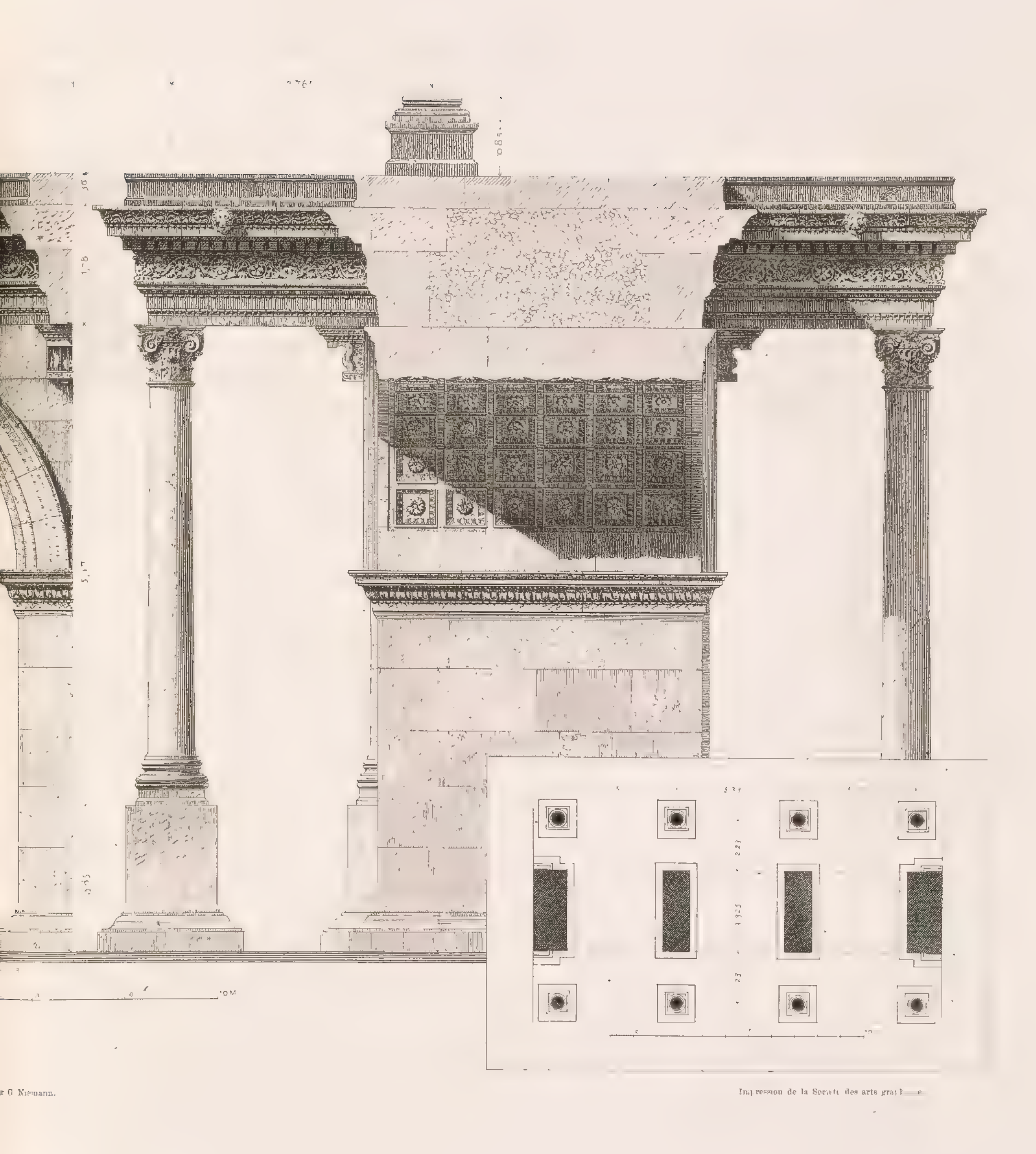
ADALIA — VUE DE LA [illegible] D'ADRIEN



Heliogravure de l'Institut géographique militaire.

Levé et dessiné p

ADALIA PORTE D'HADRIEN

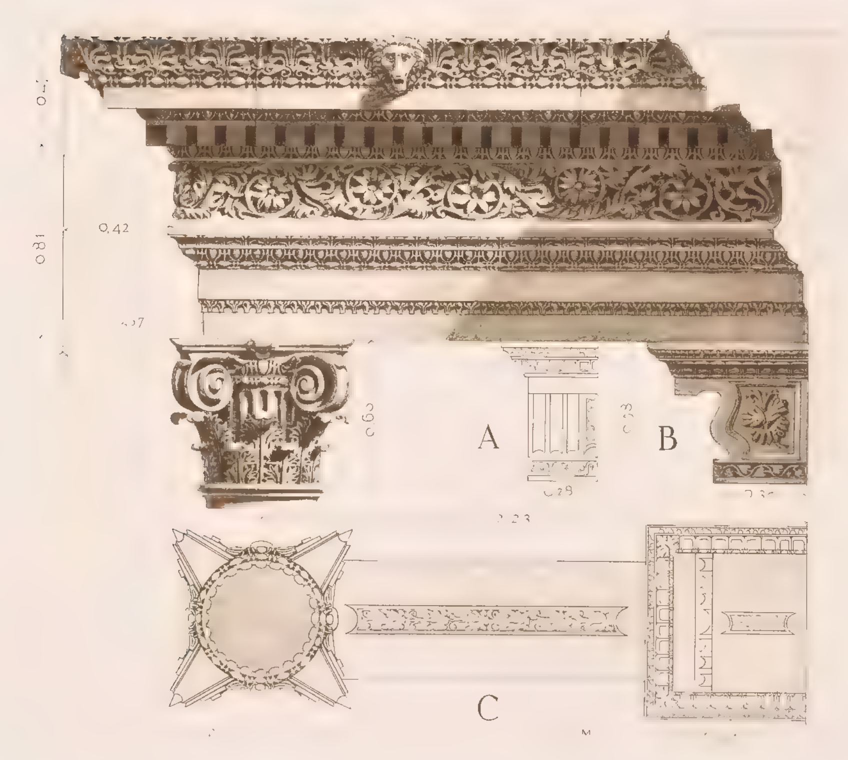


…r G Niemann.

Impression de la Société des arts graphiques

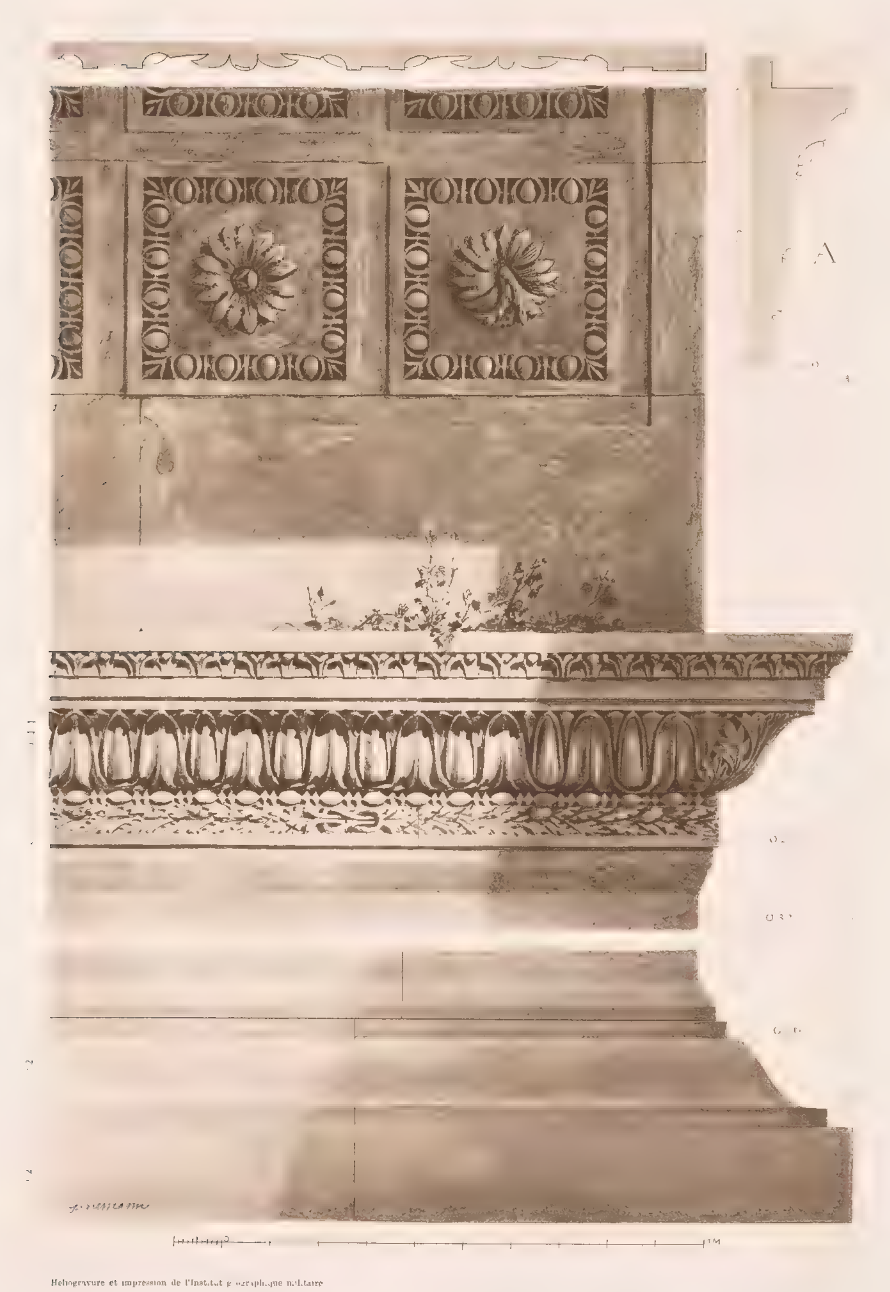
ÉLÉVATION, COUPE ET PLAN





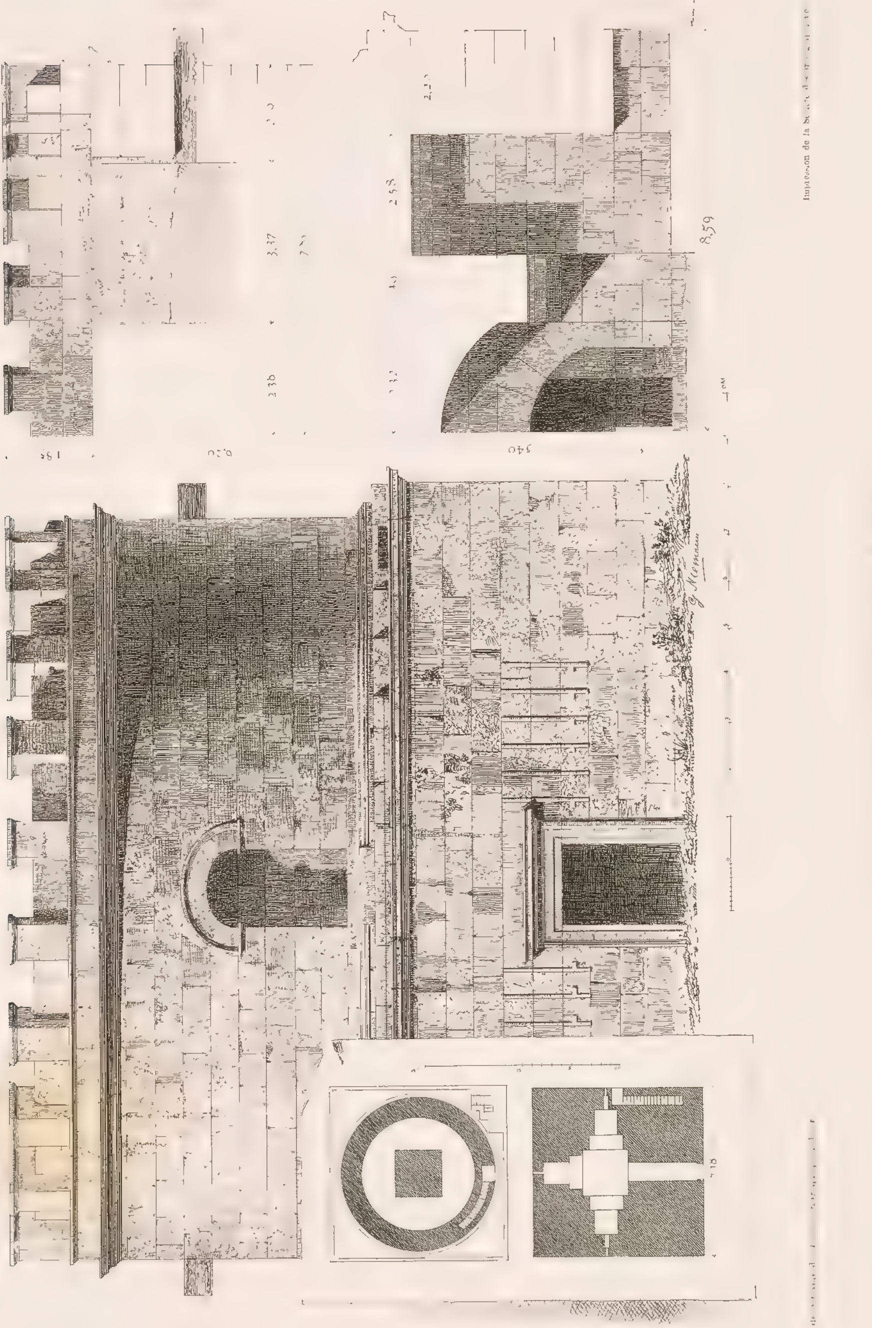
Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

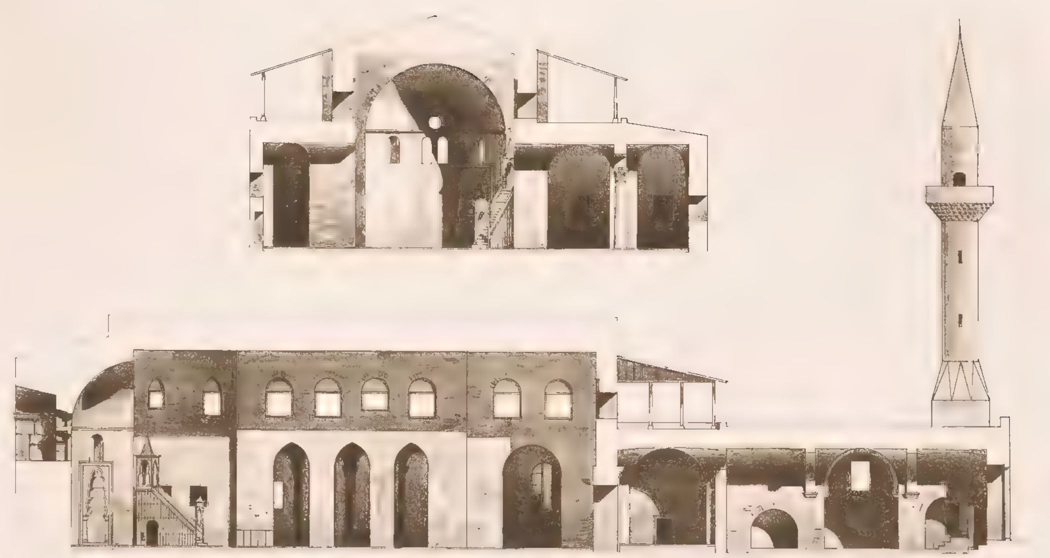
ADALIA — ENTABLEMENT DE LA PORTE D'HADRIEN

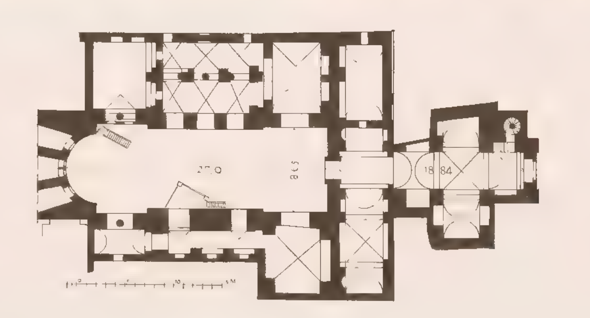


Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

ADALIA — … HADRIEN







[illegible]

Levé par M Hartel

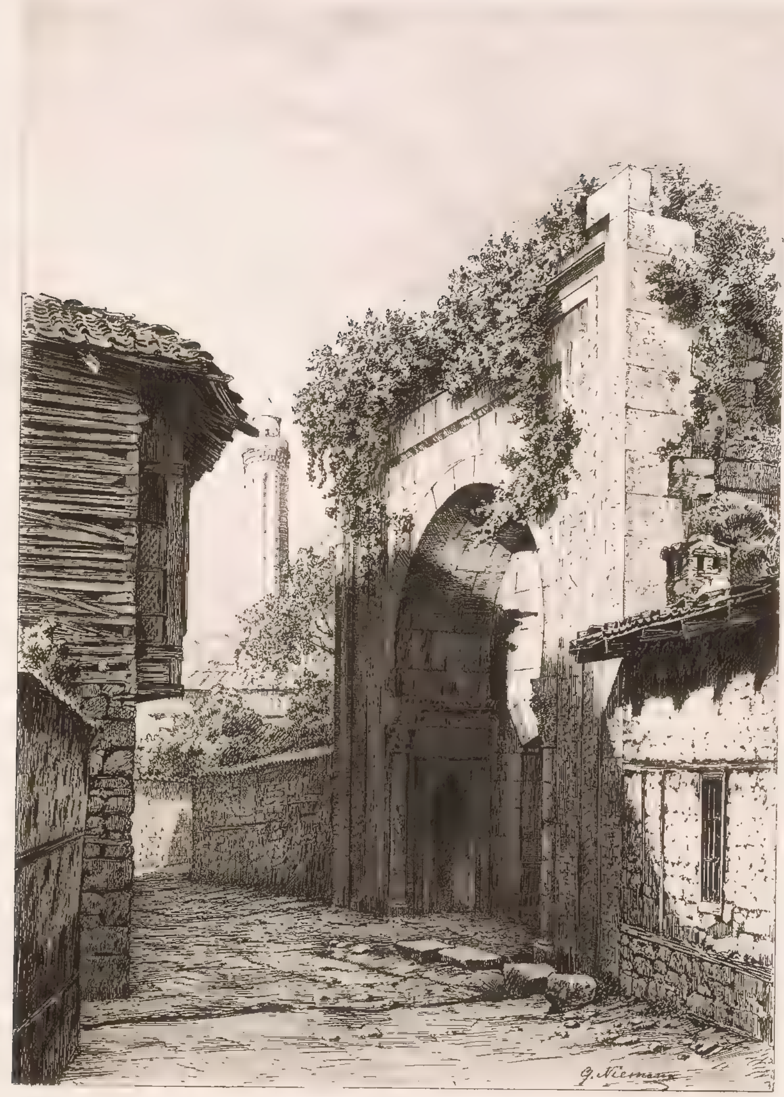
[illegible]



Héliogravure de l'Institut géographique militaire.

Impression de la Société des arts graphiques

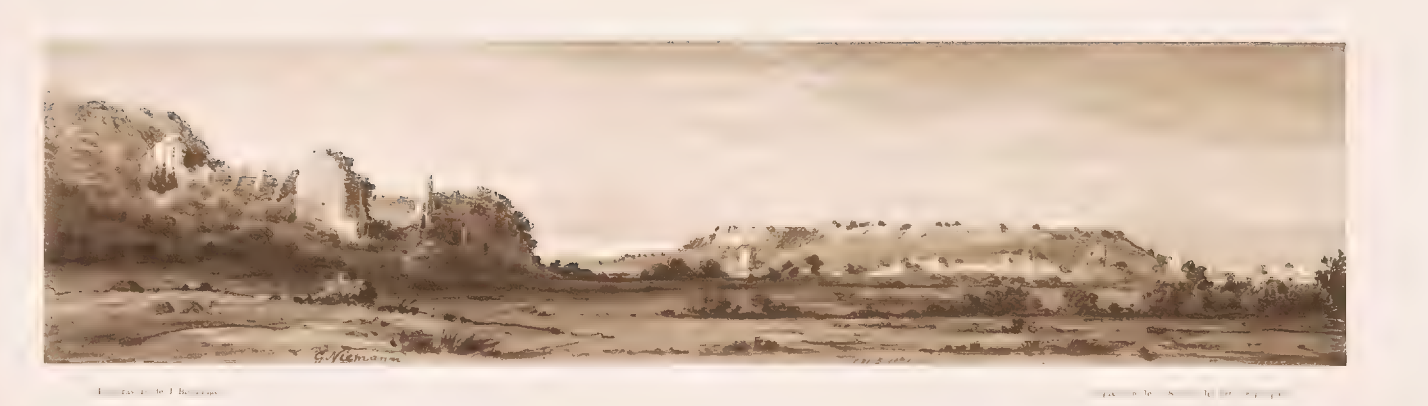
ADALIA — DÉTAILS DE LA MOSQUÉE DSCHUMANUN DSCHÂMI

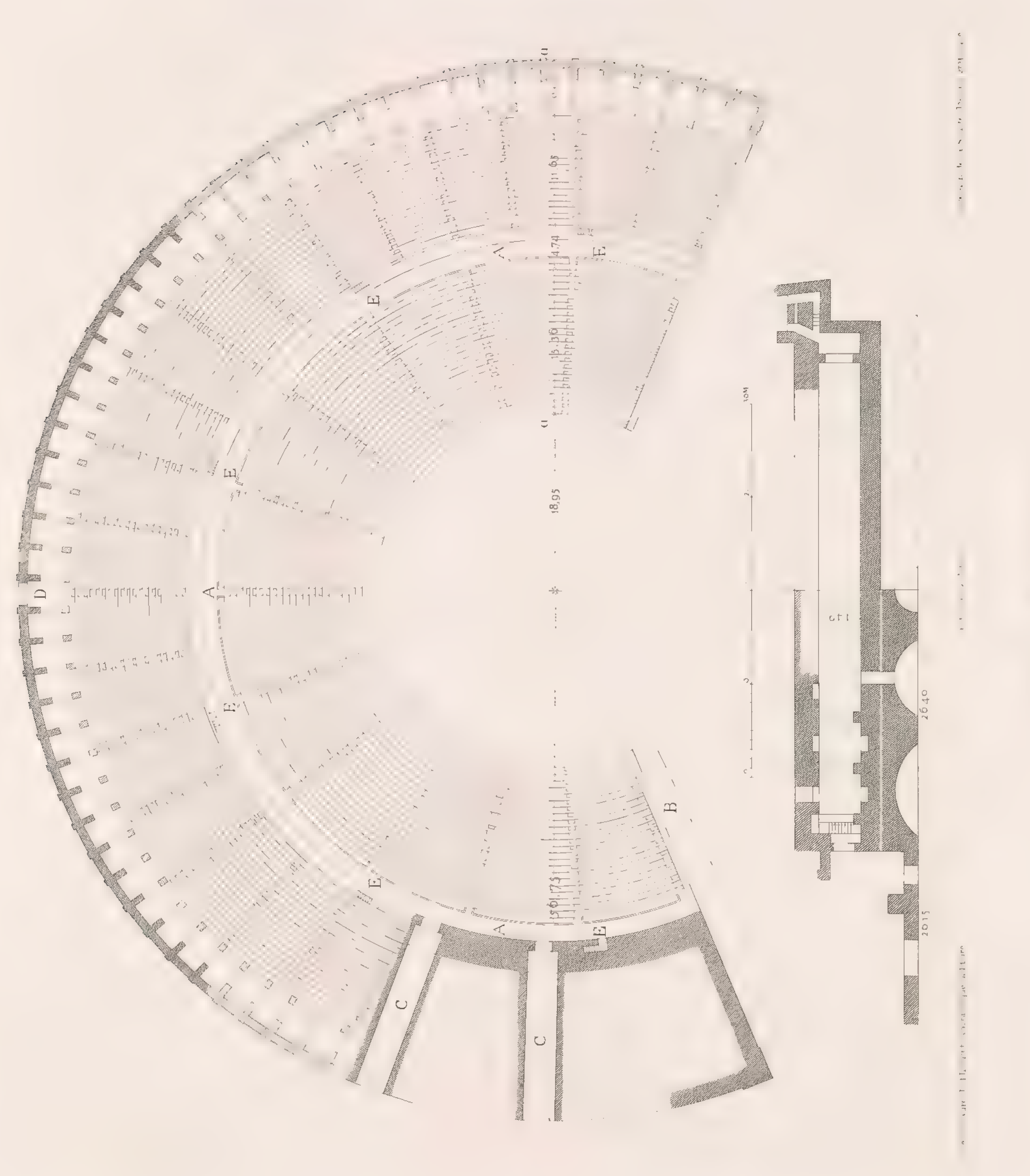


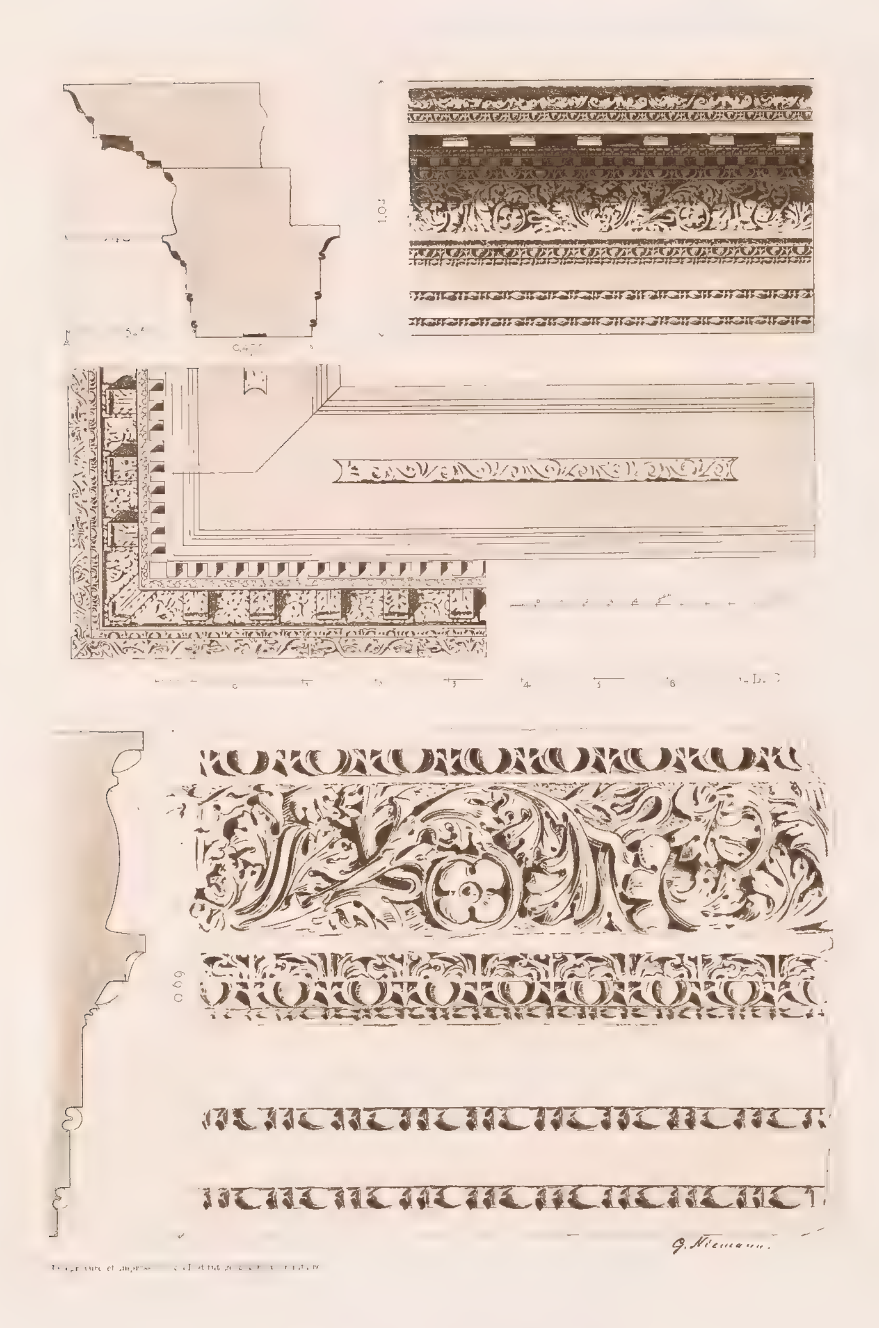
Héliogravure de l'Institut géographique militaire

Impression de la Société des arts graphiques

ADALIA — PORTAIL D'UNE MÉDRESSÉ


G. Niemann


A
B
C
C
D
E
E
E
E
E
18,95
15,36
4,74
2640
2015
10M



ILION [illegible]



Héliogravure de J. Blechinger

Impression de la Société des arts graphiques

ASPENDOS — VUE DE L'ACROPOLE



Héliogravure et impression de l'Institut géographique …

ASPENDOS — RUINE DE LA BASILIQUE



ASPENDOS. ÉLÉVATION ET PLAN DU NYMPHEUM



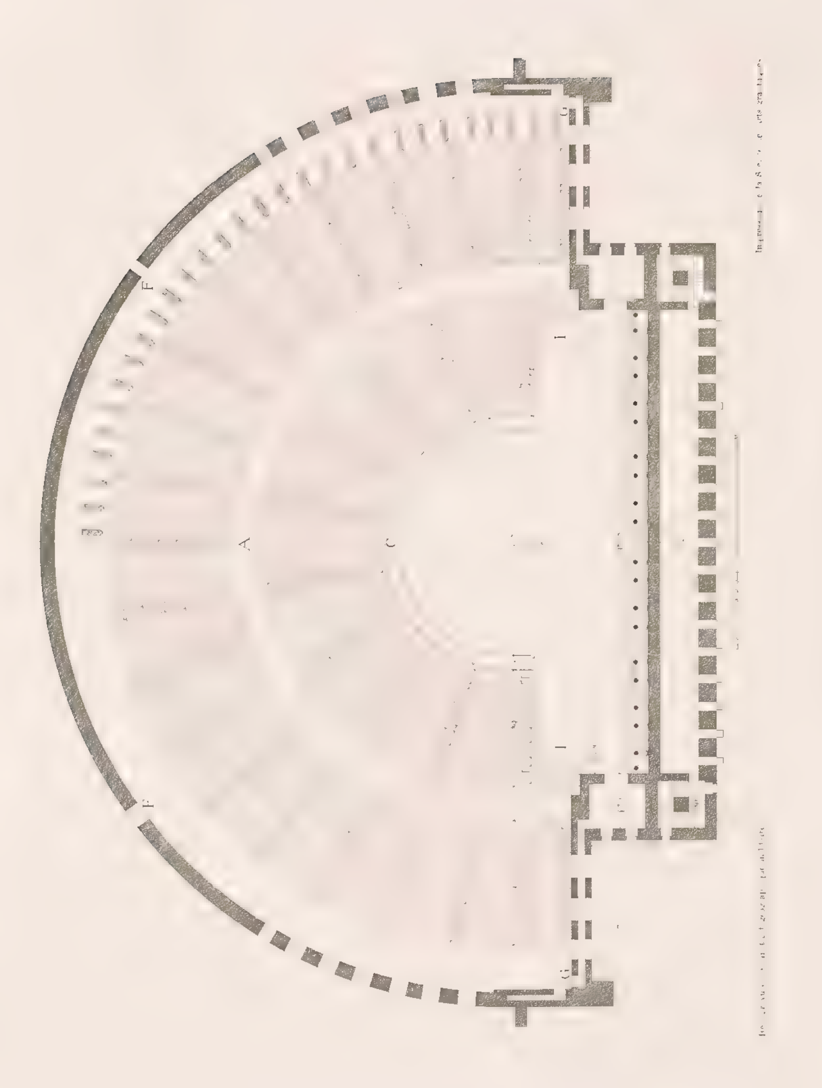
Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

ASPENDOS. ÉLEVATION ET PLAN DU NYMPHEUM (EN PARTIE RESTAURÉ).

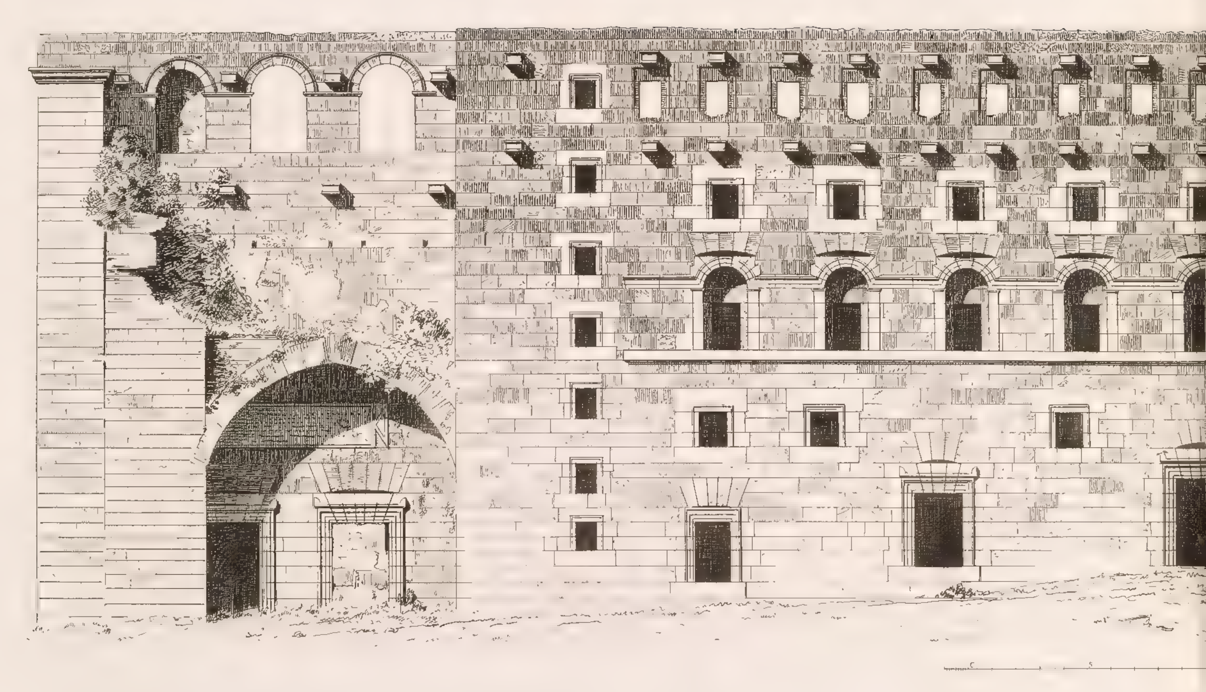


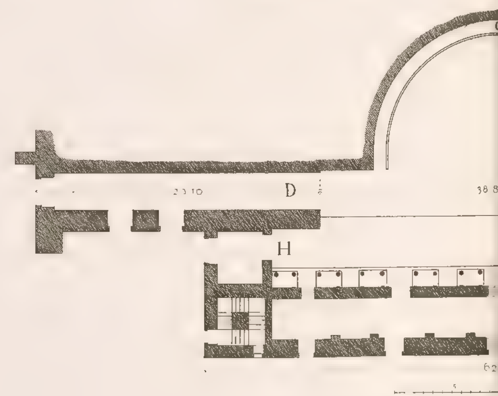
Impression de la Société des arts graphiques

ASPENDOS. LE THÉÂTRE VU DE L'ACROPOLE.



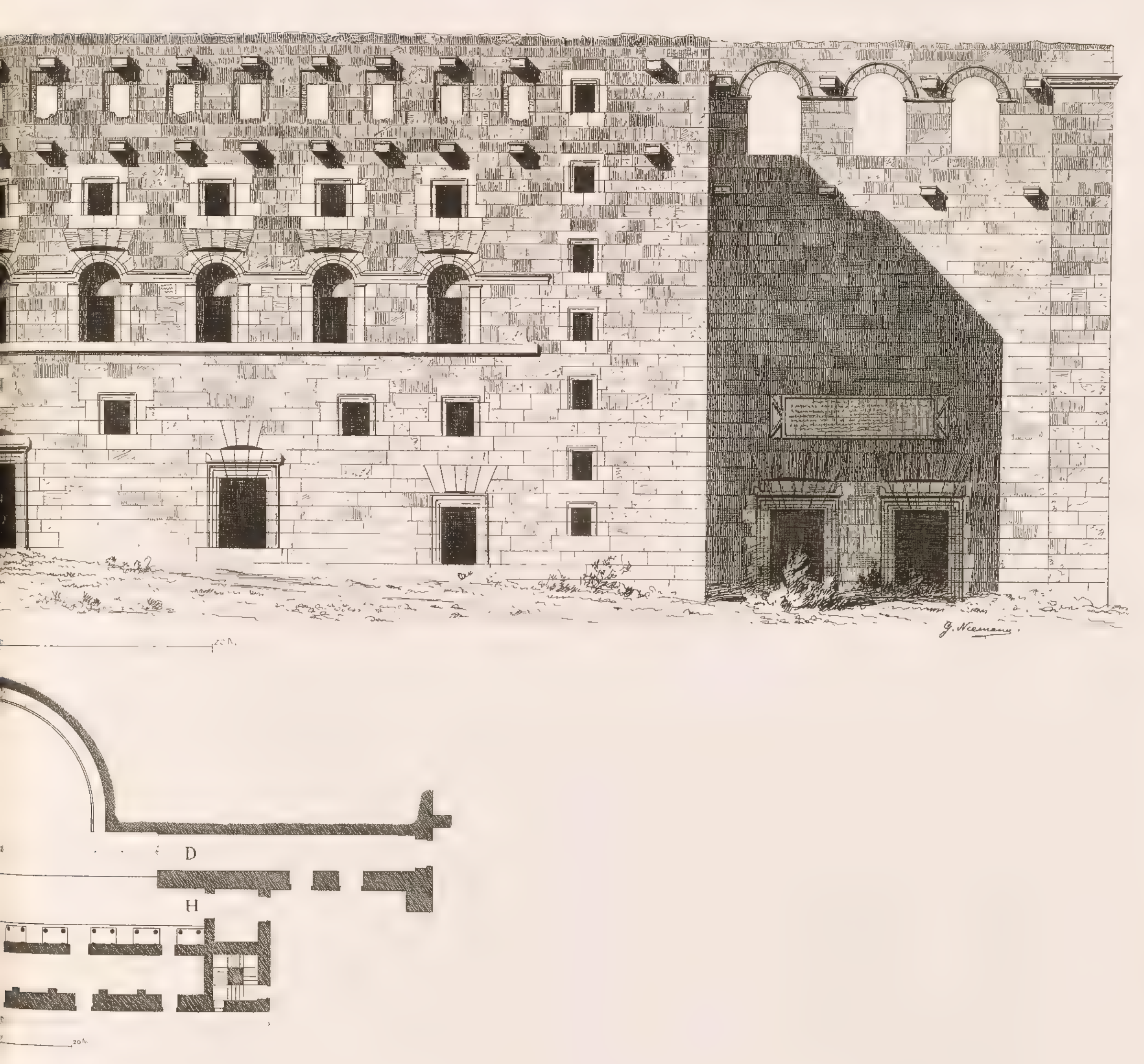
A. CNIDOS. PLAN DU THÉÂTRE





Héliogravure de l'Institut géographique militaire

ASPENDOS ÉLÉVATION



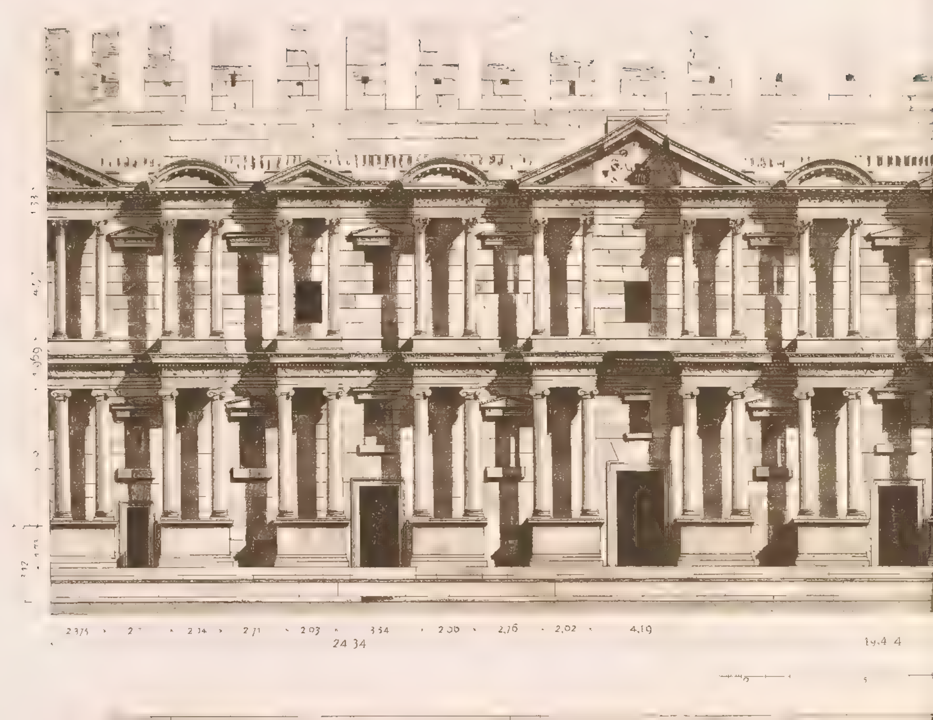
Impression de la Société des arts graphiques

PLAN DE LA SCENE



Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

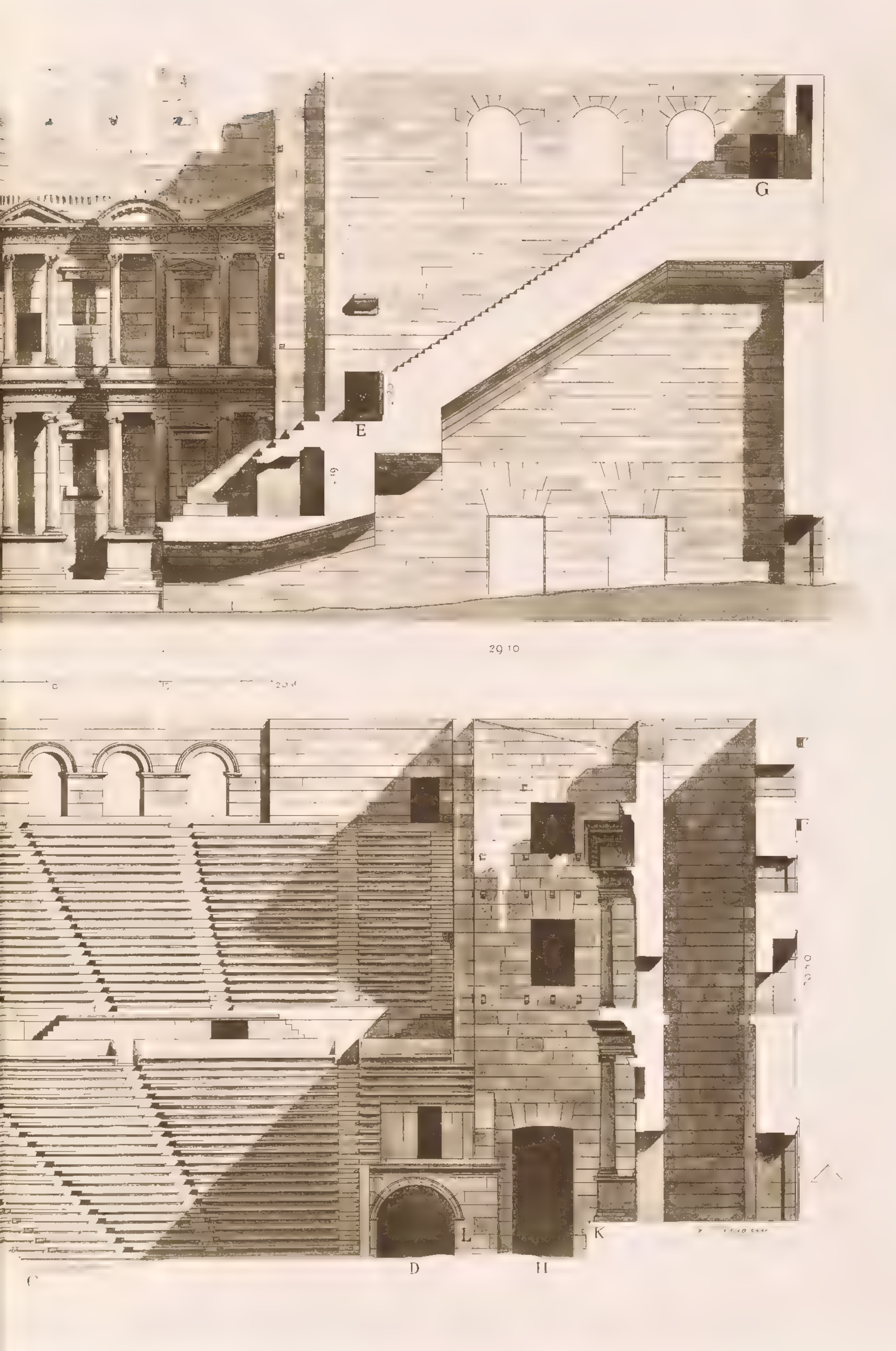
ASPENDOS. — ÉLÉVATION DE LA SCÈNE





Heliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

ASPENDOS SECTION DU THÉ



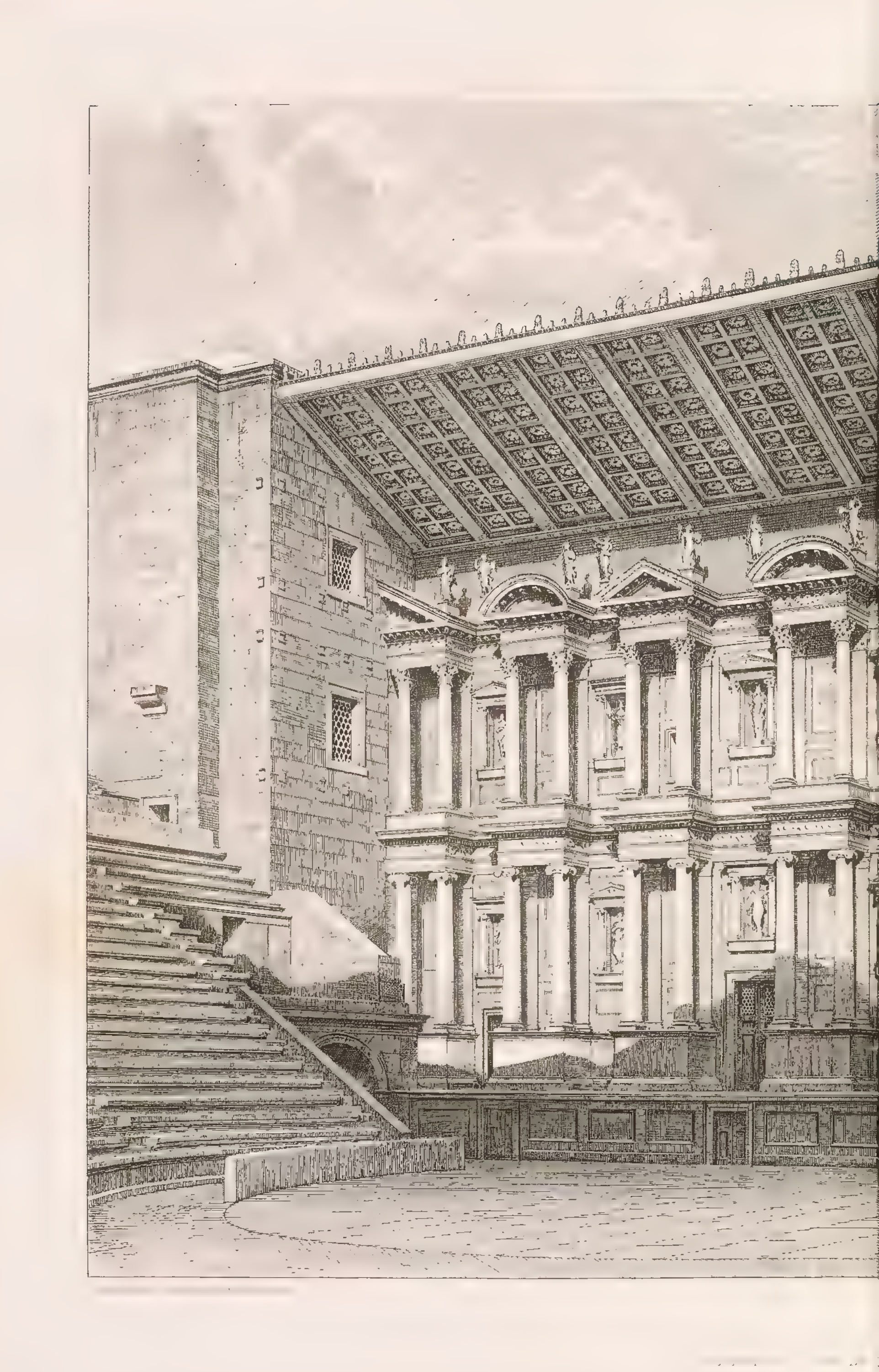
ÉATRE ET ÉLÉVATION DE LA SCENE


1,45
2,10
2,68
9,905
10,705



Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

[illegible] ENTABLEMENT [illegible] DE LA [illegible]




George Niemann

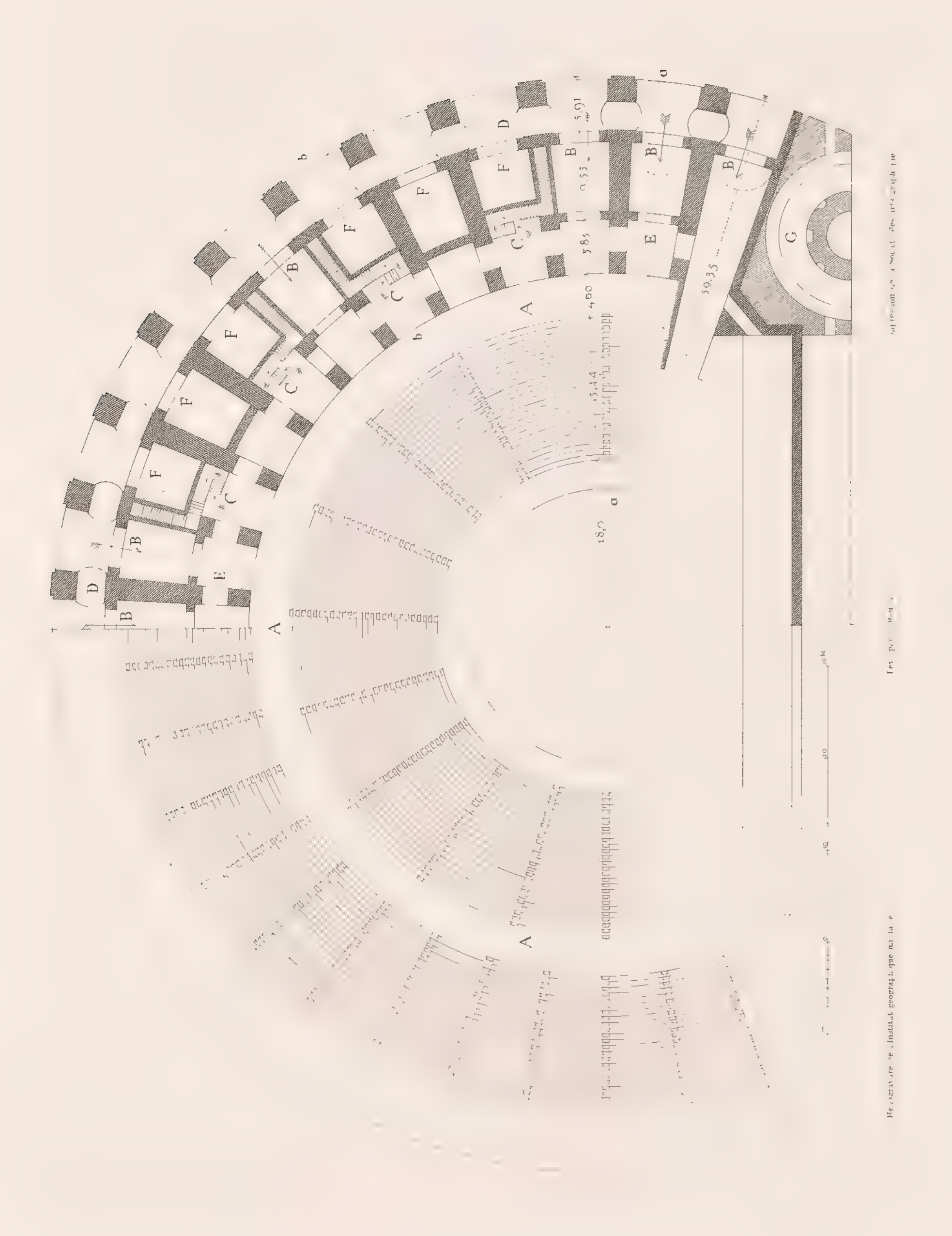


Heliogravure de J. Blechinger

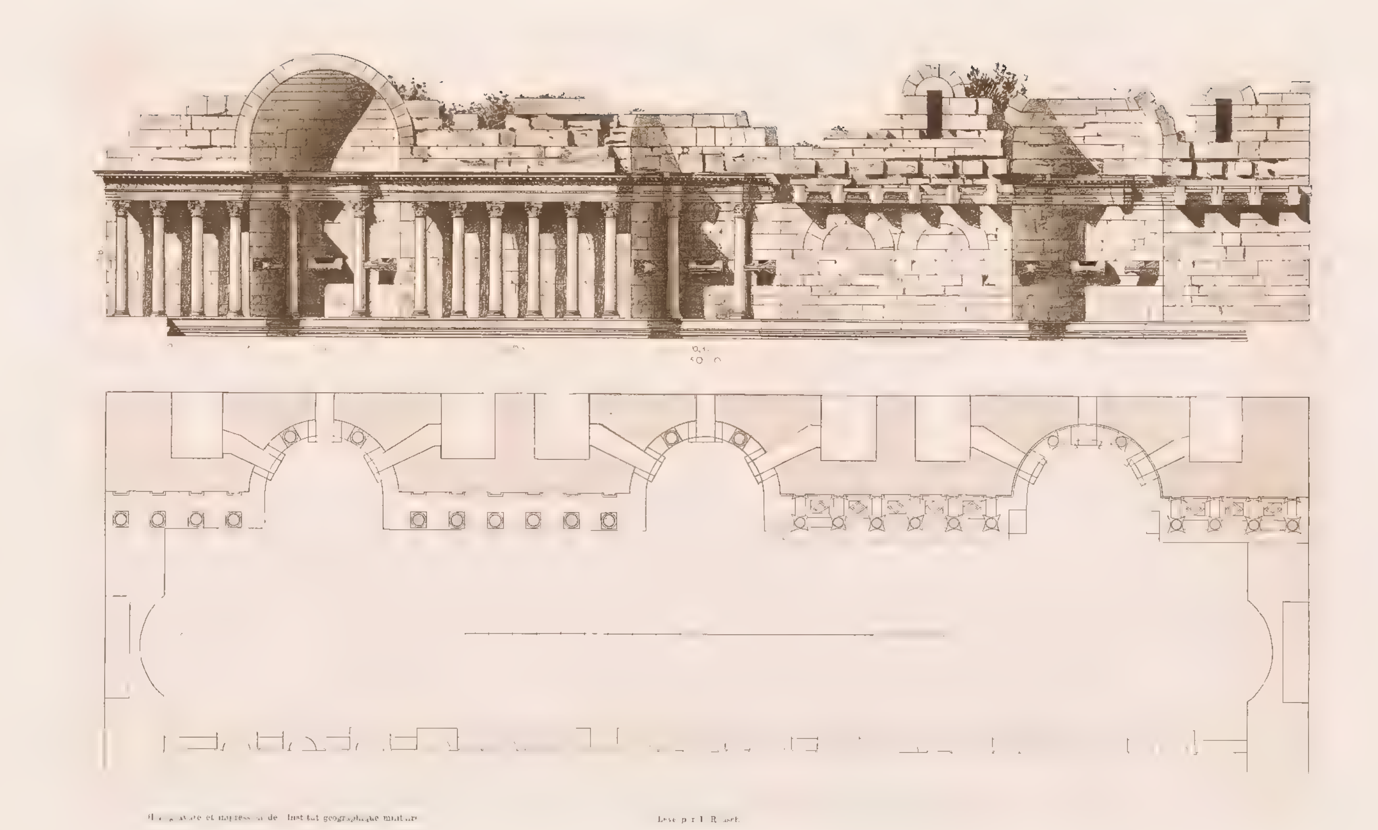


Impression de la Société des arts graphiques

… UR L'EURYMEDON



PLAN DU THÉÂTRE



SIDÉ — ÉLÉVATION ET PLAN DU NYMPHÉUM



Héliogravure de l'Institut géographique militaire

CARTE GENERALE de la PARTIE SUD-OUEST de l'ASIE MINEURE.

Redigée par H. Kiepert

1.2700000

Lithographié et imprimé à l'Institut géographique militaire à Vienne

CARTE de la PAMPHY



LIE et de la PISIDIE.





